

BIBLIOTHÈQUE



Lith. Chéroux F^{es}

n° Verrerie, 55.

TC1 #12



1071/1

⑤

XIII 2

LA

TERRE-SAINTE.



Engraving: Henry del.

Jaffa del.

Jaffa del.

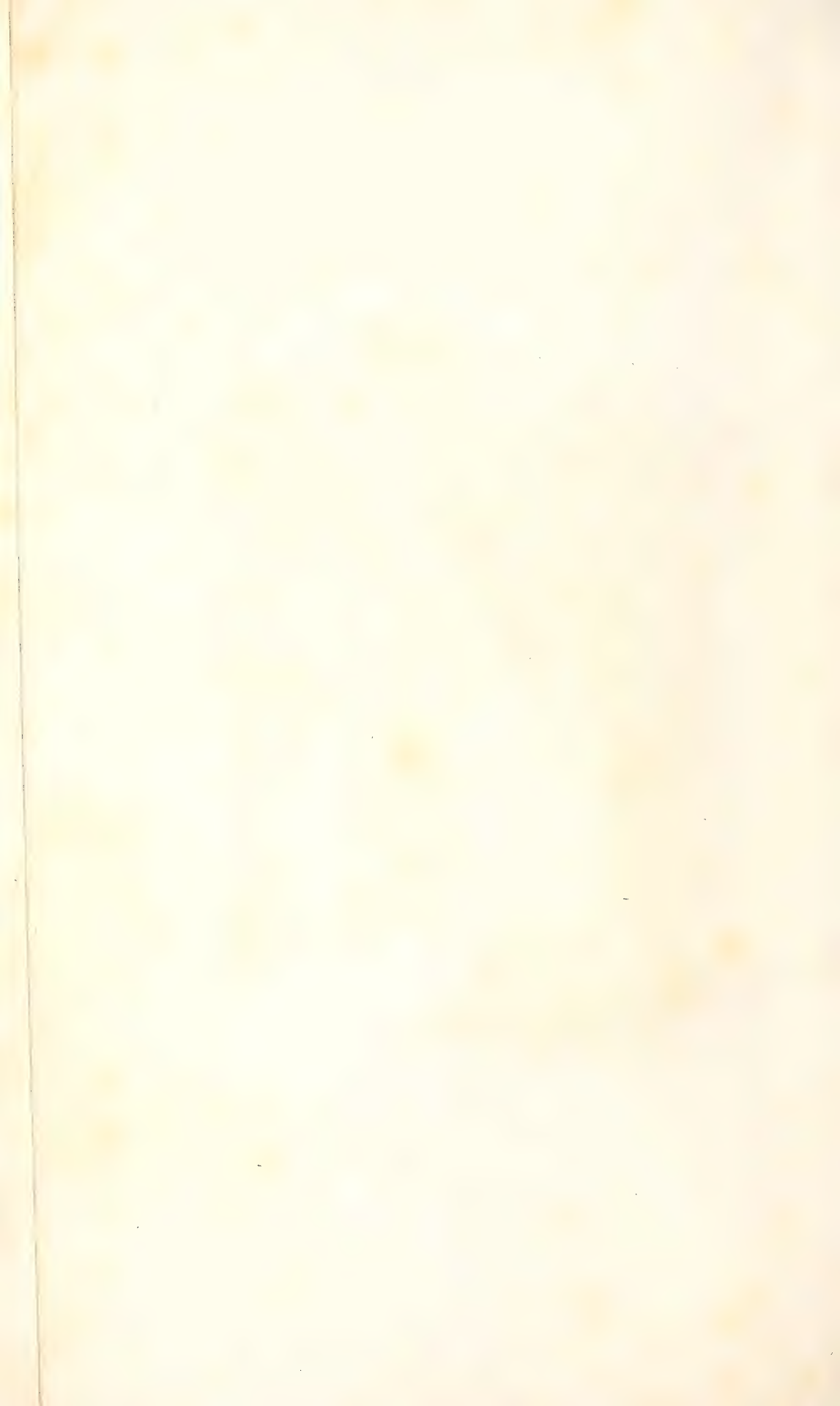
Jaffa.

LA TERRA SANTA.

21.



Bethléem, Chapelle de la Nativité.



Grand
11

de la page

LA
TERRE-SAINTE

ET

LES LIEUX ILLUSTRÉS PAR LES APOTRES.

HISTOIRE, DESCRIPTION, MŒURS ACTUELLES.

Dédié à Mgr l'Évêque de Chartres,

PAR M. L'ABBÉ GR...

ET

M. A. ÉGRON,

Auteur du *Livre de l'Ouvrier*, ouvrage couronné par l'Académie française.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

48 Gravures et une magnifique Carte sur acier, de Rouargue,
Aubert et autres artistes.



PARIS.

33, QUAI DES AUGUSTINS, 33,

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE L.-F. HIVERT.

J. VERMOT, SUCCESSEUR.

E/11-113

DS48
G 757
1854



8830C
11 D 75

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.



MONSEIGNEUR.

Lorsque la vieille Notre-Dame de Chartres, livrée aux flammes, allait périr, et que la France était menacée de voir disparaître un monument précieux pour les artistes, et plus encore pour les serviteurs de Marie, heureux de prier sous ses voûtes, j'esquissais le texte d'un ouvrage intitulé : *La Terre-Sainte et les Lieux illustrés par les saints Apôtres*, et je me disais : Quel nom honorable viendrait donner une sanction à ce faible travail ? Dans ce moment, ému de vos vives sollicitudes, car le pasteur aime d'un amour de prédilection l'église qui lui a été donnée, un lien étroit l'unit au temple où se rassemble son troupeau, je n'ai plus hésité dans mon choix ; j'ai pensé que ce serait une consolation pour votre cœur, encore consterné de cette ruine, et des plaies plus cruelles faites à nos croyances et à la morale, d'apprendre que des descriptions fidèles, attachantes par le sujet et le style des écrivains les plus distingués de notre époque, allaient, avec des gravures dues au burin d'habiles artistes, ressusciter parmi nous, et chez tous les peuples chrétiens, l'antique et sainte Jérusalem, les villes, les montagnes consacrées par la présence du Sauveur et de ses disciples, et donner du moins à ceux qui ne peuvent visiter les Saints Lieux, une espèce de dédommagement.

Vous m'avez accoutumé, MONSEIGNEUR, à vos bontés ; veuillez y mettre le comble en protégeant de votre talent et de votre piété l'œuvre que je épose aux pieds de Votre Grandeur.

Ainsi protégé, ce livre pénétrera dans les familles chrétiennes et fera le délassement d'une jeunesse avide d'instruction, et le charme de tous ceux qui se plaisent à voir les arts appliqués à un but utile et moral.

Je suis, MONSEIGNEUR,

de Votre Grandeur

le très-humble serviteur,

A. ÉGRON.

AVIS DE L'ÉDITEUR.



L'intérêt historique et religieux qui s'attache à la Terre-Sainte avait fait accueillir cet ouvrage, dont l'objet est de la faire connaître. M. Égron, qui le publia en 1837, avait eu moins en vue de composer un ouvrage qui lui fût propre que de réunir des extraits choisis des écrivains qui avaient pris la Terre-Sainte pour sujet de leurs travaux ou pour but de leurs voyages. Le Père de Géramb, MM. de Chateaubriand, Michaud, Poujoulat et d'autres, avaient été mis largement à contribution. Des réflexions et des observations diverses ont été, dans l'occasion, ajoutées à leurs extraits : ce sont comme des anneaux unissant les divers passages et servant de transition entre eux.

Mais des taches déparaient la première édition¹ ; les propres observations de l'Éditeur les lui avaient fait remarquer depuis sa publication, et des critiques lui en avaient sans doute aussi signalées, et il s'était occupé lui-même de corriger l'édition à venir, quand la mort l'a surpris.

¹ Quelques expressions hasardées ou peu exactes pouvant, faute d'être expliquées, donner lieu à une interprétation peu orthodoxe, avaient échappé aux corrections de la première édition, contre l'intention bien positive de ses estimables éditeurs.

Nous avons continué et complété son œuvre, aidé des lumières de plusieurs ecclésiastiques, qui ont bien voulu dérober à d'autres travaux le temps qu'ils ont donné à cette édition. Nous pouvons, grâce à ce précieux concours, la présenter avec confiance au public, et surtout aux hommes religieux. Bien que conforme pour le fond à la première, elle a été néanmoins grandement corrigée, notablement améliorée, et modifiée à un point considérable dans les détails des faits religieux, historiques ou géographiques, dans le style et sous plusieurs autres rapports.

Nous ne doutons pas que ces améliorations ne procurent à cette édition un succès plus marqué encore que celui qu'a obtenu la première.

J. VERMOT.

LA

TERRE-SAINTE.



Il n'est guère de pays qui jouisse d'autant de célébrité, et auquel on ait donné autant de noms différents que la Palestine, appelée Terre de Chanaan, Terre Promise, Terre-Sainte et Syrie-Palestine. Cette contrée a pour confins, dit Fleury, du côté du midi, les hautes montagnes qui la séparent de l'atmosphère brûlante des déserts de l'Arabie ; au couchant, en se dirigeant vers le nord, elle est bornée par la Méditerranée, d'où lui viennent des brises rafraîchissantes, et au nord par la chaîne du Liban, qui la met à l'abri du froid piquant de l'aquilon. La Méditerranée est ordinairement désignée sous le nom de mer Grande, parce que les Hébreux, n'ayant que de faibles notions sur l'Océan, donnaient le nom de mer à de simples lacs et à toute espèce d'amas d'eau un peu considérable. L'intérieur du pays est entrecoupé de monts et de collines favorables à la vigne, aux arbres fruitiers et au menu bétail. Les vallées sont arrosées par une quantité de torrents qui suffisent à l'irrigation, et il n'y a d'autre rivière que le Jourdain, que Pline le naturaliste appelle une rivière « jolie, limpide, assez large pour la vallée qu'elle arrose¹. » Il

¹ Il ne faut pas s'étonner si d'illustres voyageurs, pour qui le Jourdain était un fleuve sacré, l'ont jugé diversement. Cette différence dans leur jugement s'explique par le point et l'époque où ils l'ont observé ; quelquefois, mieux encore, par la situation d'esprit où ils se trouvaient.

descend du Liban et coule du nord au sud. Les pluies sont rares, mais régulières; elles tombent au printemps et en automne, motif pour lequel l'Écriture, considérant l'année comme un seul jour, leur donne le nom de pluies du soir et du matin. L'abondance des rosées supplée, en été, à la rareté des pluies. Mais cette contrée, célèbre à tant de titres du temps des Juifs par la richesse et l'aménité de son sol, n'offre plus, depuis les invasions successives des Arabes, des croisés et des Turcs, que l'aspect affligeant d'un pays dévasté, tellement stérile, qu'on aurait lieu de douter de sa beauté primitive et de son ancienne fertilité, si l'Écriture n'en rendait témoignage; Josèphe, l'historien des Juifs, Strabon, Pline, et autres écrivains, sont à cet égard d'accord avec les Saints Livres.

La Syrie renferme trois climats différents : les cimes du Liban, couvertes de neige, répandent une fraîcheur salubre dans l'intérieur, tandis que les parties maritimes, plus basses, éprouvent constamment des chaleurs humides, et que les plaines, voisines de l'Arabie Déserte, sont exposées en été à une chaleur sèche. Dans les montagnes, l'ordre des saisons est presque le même qu'au milieu de la France; l'hiver, qui dure de novembre en mars, est vif et rigoureux; il ne se passe presque pas d'année sans neiges, et souvent elles y couvrent la terre de plusieurs pieds pendant des mois entiers¹. Le printemps et l'automne y sont doux, et l'été n'y a rien d'insupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe subitement à des chaleurs accablantes qui ne finissent qu'avec octobre. En récompense, l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers et autres arbres délicats, que nous pouvons à peine conserver dans nos serres et amener à un état de fructification imparfaite, y croissent en pleine terre.

Si l'art venait au secours de la nature, on pourrait rapprocher en Syrie, dans un espace de vingt lieues, les richesses végétales des contrées les plus distantes. Outre le froment, le seigle, l'orge, les fèves et le coton, qu'on y cultive partout, on y trouve encore une foule d'objets utiles ou agréables, appropriés aux diverses localités. La Palestine abonde en sésame propre à l'huile, et en doura pareil à celui d'Égypte. Le maïs prospère dans le sol léger de Balbek, et le riz même est cultivé avec succès sur les bords du marécage de

¹ Pendant l'hiver 1850 et 1851 il n'est tombé de neige ni à Jérusalem ni aux environs. (M. l'abbé Douay.)

Haoulé. On ne s'est avisé que depuis quarante ans de planter des cannes à sucre dans les jardins de Saïde et de Bayrout ; elles y ont égalé celles du Delta. L'indigo croît sans art sur les bords du Jourdain, au pays de Basan, et il ne demande que des soins pour acquérir plus de qualité. Les coteaux de Latakié (Laodicée) produisent des tabacs à fumer qui font la base du commerce avec Damiette et le Caire. Voulez-vous des arbres ? L'olivier de Provence croît à Antioche et à Ramsé à la hauteur des hêtres. Le mûrier blanc fait la richesse de tout le pays des Druses, par les belles soies qu'il procure ; et la vigne, élevée en échalas ou grim pant sur les chênes, y donnerait des vins rouges et blancs, si on donnait au raisin le temps de mûrir. Jaffa vante ses limons et ses pastèques ; Gaza possède à la fois les dattes de la Mecque et les grenades d'Alger. Tripoli produit des oranges aussi bonnes que celles de Malte ; Bayrout a des figues comme Marseille, et des bananes comme Saint-Domingue. Les pistaches ne viennent nulle part aussi bien qu'à Alep, et Damas se vante avec justice de réunir tous les fruits de notre Europe. Son sol pierreux convient également et aux pommes de la Normandie, et aux prunes de la Touraine, et aux pêches des environs de Paris. Au rapport de Niébuhr, la Palestine pourrait même s'approprier la culture du café d'Arabie.

On trouve en Syrie tous nos animaux domestiques, mais elle a de plus le buffle et le chameau ; les gazelles, si légères et si vives, remplacent le chevreuil de nos forêts ; au lieu de loups, on a des chacals, des hyènes et des onces que des voyageurs ont pris, mal à propos, pour des tigres ; mais aucun de ces animaux féroces ne cause des ravages comparables à ceux qu'occasionnent les sauterelles : un hiver trop doux fait éclore ces insectes dans les déserts d'Arabie ; leurs légions rouges et noires, qui obscurcissent le ciel, viennent fondre sur les campagnes de la Syrie : les herbes, le feuillage, tout périt sur leur passage. Le Syrien, en les voyant arriver, s'efforce de les chasser par la détonation fréquente des armes à feu, et par le bruit simultané des instruments de cuivre les plus retentissants ; mais il espère encore davantage, pour la destruction de cet ennemi ailé, dans l'oiseau nommé *samar mar*, qui les dévore, et dans les vents du sud-est qui les noient dans la Méditerranée. Une espèce de sauterelles fournit une nourriture passable : c'est sans doute celle dont saint Jean-Baptiste faisait usage dans le désert.

Si le gibier abonde dans la Palestine, on y rencontre en même temps une quantité effroyable de lézards, de serpents, de vipères, de scorpions et d'autres insectes venimeux. Lorsque l'on a été piqué par un de ces insectes, le meilleur moyen de guérison à employer est la cautérisation de la partie blessée. La multitude des mouches de toute espèce est telle dans cette contrée, que les chevaux, les mules, les chameaux en deviennent presque fous, et que, pour se débarrasser de leurs ennemis, ils ruent et se vautrent par terre et contre les arbustes. Mais que dirai-je des fourmis? Qu'on se figure une grande fourmilière sur une étendue de dix journées de chemin : du Kaire à Jérusalem, par exemple, la route n'est qu'une vaste surface, entièrement couverte de paillettes et de dépouilles de ces petits animaux, sur lesquelles on voit des myriades de fourmis courant dans tous les sens pour vaquer à leurs travaux journaliers.

A tout prendre, il ne faudrait à cette contrée célèbre, pour jouir de la richesse de son sol et pour l'augmenter chaque jour, que les bienfaits de la civilisation et l'appui d'un gouvernement paternel¹.

Après ces détails géographiques indispensables au lecteur pour connaître le pays qu'il va parcourir, essayons d'apprécier la Terre-Sainte sous un côté plus intéressant. Voyons comme elle a été le berceau et le premier théâtre d'une religion toute divine. Sans remonter à des temps trop éloignés, où les prophètes, ces hommes de Dieu qui lisaient dans l'avenir, qui tenaient en leur main les éléments captifs, firent-ils entendre une voix menaçante ou miséricordieuse? Où le fils d'Amos, Isaïe, dont la bouche fut purifiée avec un charbon ardent, a-t-il annoncé les douleurs et les ignominies du Christ? Dans quel pays a-t-il prédit la ruine de la grande Babylone et de cette ville puissante qui envoyait ses flottes dans le monde entier? Où a-t-il annoncé la désolation de Jérusalem elle-même? C'est dans la Judée, sur ce sol favorisé des regards de l'Éternel.

Où Jérémie soupira-t-il les lamentables accents de sa douleur religieuse? où pressa-t-il le peuple et le roi de se couvrir de cendre pour appeler sur eux la miséricorde et le pardon? où demandait-il

¹ On peut consulter sur la topographie de la Judée, et sur ses productions au seizième siècle, un mémoire fort étendu et fort curieux qui se trouve à la fin des *Lettres de quelques Juifs portugais à M. de Voltaire*. On sait que l'érudition de l'abbé Guénéé, auteur de cet ouvrage célèbre, était aussi profonde qu'éclairée.

que ses yeux fussent changés en une fontaine de larmes, à la vue des maux qui devaient fondre sur ses compatriotes? Ce poète inspiré de Dieu, c'était un enfant de la tribu de Benjamin; c'est au milieu de ses frères qu'il annonçait la longue et dure captivité des Juifs, et leur retour dans la patrie quand les soixante-dix ans comptés par Dieu seraient écoulés. Voyez-le s'asseyant sur les pierres de la grande ville détruite et solitaire, gémissant le jour et la nuit, et épanchant le sentiment qui l'opprime dans ces *Lamentations*, dont le langage est celui de la douleur dans son expression la plus vive et la plus touchante. Ézéchiël, que la main puissante de Dieu portait au milieu de plaines couvertes d'ossements symboliques; Daniel, qui sortit sain et sauf de la fosse aux lions, où il avait été jeté pour avoir brisé l'idole de Bel; Jonas, rebelle un instant à la voix de son maître, puni de sa désobéissance, puis sauvé miraculeusement, et faisant bientôt retentir dans la grande Ninive ces paroles: « Encore quarante jours, et Ninive sera renversée; » tous les prophètes, tous les brillants échos de la parole divine, ont parcouru cette Judée, cette terre des miracles; chaque village garde le souvenir de leur passage, et, si vous lisez les saintes Écritures, vous les retrouvez à chaque page, instruisant, semant la terreur ou le pardon, hommes à part dans l'histoire religieuse d'un peuple à part, et portant un beau nom, que le farouche Mahomet a tenté seul d'usurper.

Mais les temps sont accomplis; celui qui doit racheter le monde a pris naissance dans le sein d'une vierge..... Suivons les pas de l'Homme-Dieu, naissant d'abord dans une étable abandonnée, passant la plus grande partie de sa vie dans l'obscur atelier d'un artisan; considérons-le lorsque, jeune encore, il étonnait et confondait dans l'enceinte du temple les plus vieux docteurs de la loi; lorsqu'il passait, en faisant le bien, dans les villes et dans les bourgades; lorsqu'il priait au sommet des montagnes, ou qu'il évangélisait le peuple réuni pour l'entendre; étudions toutes les heures de cette vie miraculeuse, aux noces de Cana, sur la route de Jéricho, à la porte de Naïm, au sépulcre de Lazare; quand le pain d'orge et les poissons se multiplient sous sa main puissante pour nourrir la foule empressée. Ici, compatissant à nos faiblesses, il absout la femme adultère; là, dans la demeure du pharisien, ses pieds sont arrosés des larmes et des parfums de Madeleine repen-

tante ; c'était au milieu de ce lac qu'il rassurait Pierre venant à lui sur les eaux ; c'est dans ce lieu qu'il raconta les paraboles si touchantes de l'enfant prodigue et de la brebis retrouvée ; triomphant, chargé des bénédictions du peuple, au milieu des hosanna répétés de la foule, il parcourt les rues de cette Jérusalem, que bientôt il doit arroser de ses sueurs et de son sang. Trente-trois années d'une vie, notre modèle et le fondement de notre croyance et de notre bonheur, se sont écoulées dans cette Terre-Sainte, où domine à présent le croissant de Mahomet ; le législateur des chrétiens et ses disciples, pêcheurs ignorants, métamorphosés en prédicateurs éloquents, en apôtres de l'Évangile qui a régénéré le monde, sont sortis, pour accomplir leur mission divine, de ce coin de l'Asie. La plus grande, la plus durable des révolutions y fut opérée, non avec le sabre comme celle du Prophète, non avec l'appui des princes, mais par la parole, les vertus et les miracles du Nazaréen, du *fils du Charpentier*, accompagné de quelques pêcheurs, hommes sans éducation et sans lettres.

La vie de cette femme toute céleste, de cette fille des rois réduite à mettre au monde son premier-né dans une étable, à se cacher quelque temps en Égypte, et à vivre obscurément avec son fils, avec un charpentier, se passe tour à tour à Nazareth, où l'ange apparut à la chaste Marie, saintement effrayée des paroles mystérieuses qu'elle entendait ; à Bethléem, dont Michée avait dit bien des siècles avant : « C'est de vous que sortira celui qui doit régner « dans Israël, dont la génération est, dès le commencement, dès « l'éternité » ; à Jérusalem, que la sainte famille visitait aux temps prescrits par la loi ; dans le temple, où Jésus enfant fut trouvé, par sa mère désolée, enseignant les docteurs, et enfin au Calvaire, où, près de la croix, Marie, percée d'un glaive de douleur, les yeux attachés sur son divin Fils, compta ses soupirs et les battements de son cœur, méditant les inscrutables mystères de cette mort qui devait nous donner la vie, et défaillant dans les bras des saintes femmes et du disciple bien-aimé.

Après que la tombe eut rendu sa proie, après que Jésus-Christ, ressuscité le troisième jour, eut instruit et consolé les apôtres, voyez ces hommes, devenus tout à coup des savants et des héros, parcourir les places et les rues de Jérusalem pour annoncer la loi nouvelle, et avec elle la *charité*, ce mot inconnu à la philosophie

païenne ! Ils prêchent dans toutes les langues, au milieu des Juifs, des Grecs et de tous les peuples rassemblés pour la solennité de la pâque, un Dieu crucifié entre deux larrons ; des miracles appuient leur doctrine ; puis ils se partagent le monde comme un riche héritage, vont y porter l'Évangile, et donner leur vie pour leur maître.

C'est dans ces contrées qu'accoururent du fond de l'Allemagne, des rives de la Seine et de la Loire, de la Grande-Bretagne et des provinces de la religieuse Espagne, la croix sur leurs manteaux, des multitudes de soldats, pleins d'une foi brûlante et d'un zèle quelquefois imprudent, délivrer le saint Sépulcre, chasser les infidèles qui le profanaient ; c'était la pensée commune, mais trop souvent elle fut sacrifiée aux divisions intestines. C'est dans ces lieux que furent livrés de terribles combats, que fut versé, pour la cause de la croix, le plus noble sang de l'Europe ; c'est à Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, à Jaffa, devant les murs de Jéricho, au pied des remparts de Jérusalem. Ces places, prises, perdues et reprises au prix de tant de sang, ont vu des guerriers dont le nom ne périra jamais ; car c'est là que s'est illustrée l'élite de la noblesse de France, si pressée, si nombreuse, que ses drapeaux se confondirent quelquefois ¹ ; là combattaient Godefroy et ses frères, Beaudoin et Eustache, « de même que deux lions au-
« près d'un lion ; » Tancrede, Raymond de Toulouse, Gaston de Foix, Lefolde, simple gentilhomme flamand, qui s'élança le premier sur les murs de la ville sainte ; toute cette milice de Croisés, qui, la première, a reconquis Jérusalem, que l'Europe chrétienne redemandait à grands cris depuis des siècles, a campé dans ces plaines, sur le bord des torrents, au pied des villes que nous allons décrire, et nous retrouverons leur gloire et leurs malheurs, leurs vertus et leurs fautes, à chaque pas que nous allons faire.

Là se retrouve encore le souvenir de notre grand roi saint Louis. Lui dont les chênes de Vincennes ont gardé une si pieuse mémoire, lui que les rois prenaient pour arbitre, lui qui, vaincu en Égypte, dictait des conditions à ses vainqueurs, et qui mourait sur la cendre à Tunis, après avoir laissé à son fils d'admirables enseignements, il a porté sur ce sol béni les admirables exemples des vertus chrétiennes qui l'ont élevé sur nos autels. Et, avant lui, Ri-

¹ L'opinion commune est que les armoiries furent inventées à cette époque, pour que les croisés pussent reconnaître leurs chefs.

chard Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste, tour à tour son rival et son ami, et cette foule de chevaliers qui les entouraient, avaient fait briller à leurs vertus guerrières, que les infidèles se sont longtemps rappelées ¹.

Enfin, quels lieux furent chantés par un poète plus illustre que le Tasse ², visités et décrits consciencieusement par des hommes plus savants, plus graves que l'évêque Jean de Vitry, l'officier grec Phocas, Eldenbrock, le chanoine d'Hildesheim, Brocard, dominicain instruit, envoyé par le chapitre de son ordre; le gentilhomme allemand Boldeussève, Breindibach, et, de nos jours, dépeints par des voyageurs qui s'appellent tour à tour Chateaubriand, Michaud, Byron et Lamartine? Quelles ruines furent visitées avec plus de respect et d'attendrissement? Dites-nous où sont les cités détruites sur lesquelles on prie, sur lesquelles on pleure encore après vingt-deux siècles? Jérusalem, la ville sainte par excellence, est, avec Rome, le point de mire de l'univers entier; tous ceux qui vivent à l'ombre de la Croix tournent les yeux vers ces cités privilégiées; de tous les coins du monde chrétien, des princes, des religieux, des savants, des dames illustres, des femmes courbées sous le poids de l'âge, de jeunes filles ³, des impératrices et de pauvres pèlerins viennent se prosterner sur la pierre du sépulcre; sans cesse un intérêt nouveau s'attache à ces murailles, tant de fois ruinées et tant de fois relevées; celui qui ne peut les saluer de son regard, écoute avec un vif plaisir le récit des voyageurs plus heureux que lui; il se complait dans la lecture de leurs touchantes relations, et cherche du moins à se dédommager par la représentation fidèle des lieux qu'il ne lui est pas donné de parcourir, parce que le sentiment religieux, cette vie de l'âme, donne, plus que la gloire, les lettres et les arts, de l'existence aux monuments périssables, éternise leur souvenir, et leur imprime une sorte de consécration que rien ne doit effacer.

¹ On sait que la valeur de Richard avait passé en proverbe dans l'Orient. Quand les enfants pleuraient, les mères musulmanes les faisaient taire en leur disant : *Paix là! voici le roi Richard*; et si le cheval du Sarrazin venait à hennir d'une manière extraordinaire : « C'est, disait-on, qu'il a vu l'ombre du roi Richard. »

² L'auteur de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* dit que la *Jérusalem délivrée* est le poème du soldat, qu'il respire la valeur et la gloire, et semble écrit au milieu des camps sur un bouclier.

³ Il existe une relation d'un voyage à Jérusalem par Anne Chéron, âgée de quarante-vingts ans, et de nos jours une jeune Suissesse s'est rendue seule et pieds nus à la ville sainte.



CHAPITRE I.

JAFFA. — Souvenirs de saint Louis et de Napoléon. — Monastère des Pères de Terre-Sainte. — Femmes voilées. — Aumônes des Pèlerins. — Ruines d'Ascalon. — Ramla. — Route de Jérusalem.

La première ville où abordent presque tous les pèlerins d'Europe qui se rendent à Jérusalem et à la Terre-Sainte, c'est *Jaffa* (Pl. 1), l'ancienne Joppé de la Bible, située sur la Méditerranée, la porte de la Palestine du côté de l'Occident. « Le débarquement des passagers que j'accompagnais, dit M. de Châteaubriand, s'exécuta sans tumulte, quoiqu'avec un empressement légitime. La foule des vieillards, des hommes, des femmes et des enfants ne fit point entendre, en mettant le pied sur la Terre-Sainte, ces cris, ces pleurs et ces lamentations, dont on s'est plu à faire des peintures imaginaires et ridicules. » On peut raisonnablement conclure de ce fait que les choses se passent de même chaque année. Les pèlerins laissent dans cette ville et à Jérusalem des sommes assez considérables : « A ne compter que quinze cents personnes, à mille francs par tête, dit l'auteur d'un Voyage en Syrie, c'est un million et demi ; une partie de cet argent passe en paiement de denrées au peuple et aux marchands, qui rançonnent les étrangers de tout leur pouvoir. L'eau se payait, en 1784, quinze sous la voie. » Cependant, outre les deux fontaines de Jaffa, citées par tous les voyageurs, on trouve des eaux douces le long de la mer, en remontant vers Gaza. Il suffit de creuser avec la main dans le sable pour faire sourdre, au bord de la mer même, des eaux fraîches. Le vaisseau qui portait autrefois à Jaffa les aumônes du gouvernement espagnol, montant à 4,000 piastres fortes (la piastre forte ou double vaut 5 francs), y était attendu avec la même impatience que l'on attendait, il y a trente ans, à Cadix, les galions chargés de l'or du Mexique.

Hiram, roi de Tyr, faisait arriver au port de Jaffa les vaisseaux chargés de bois de cèdre qu'il envoyait à Salomon pour la construction du temple de Jérusalem. Saint Pierre, désigné par Jésus-Christ pour être chef de son Eglise, y demeurait lorsqu'il eut une vision au sujet de Corneille, et qu'il ressuscita Tabithe. La sainte Vierge s'embarqua, dit-on, dans ce méchant port, avec saint Jean, pour Éphèse; longtemps avant, Jonas y vint chercher une retraite, et partit par mer de Joppé pour une autre contrée, essayant de se soustraire au commandement formel que Dieu lui avait fait de prêcher la pénitence aux Ninivites. Ainsi, dès le premier pas sur la Terre-Sainte, les souvenirs de l'ancien et du nouveau Testament vous environnent; vous marchez sur les pas des Prophètes, de Marie et des Apôtres.

Cette ville, bâtie en amphithéâtre, est d'un aspect fort triste, et ses rues sont sales et dégoûtantes; mais rien n'est plus agréable que les jardins et la forêt d'orangers qui l'avoisinent. « Le coup d'œil en est magique, dit M. de Lamartine, quand on l'aborde du côté du désert. Les pieds de la ville sont baignés au couchant par la mer, qui déroule toujours là d'immenses lames écumeuses, sur des écueils qui forment l'enceinte de son port. Du côté du nord, elle est entourée de jardins délicieux, qui semblent sortir par enchantement du désert, pour couronner et ombrager ses remparts; on marche sous la voûte élevée et odorante d'une forêt de palmiers, de grenadiers chargés de leurs étoiles rouges, de cèdres maritimes au feuillage de dentelle, de citronniers, d'orangers, de figuiers, de limoniers, grands comme des noyers d'Europe, et pliant sous leurs fruits et sous leurs fleurs; l'air n'est qu'un parfum soulevé et répandu par la brise de la mer; le sol est tout blanc de fleurs d'orange, et le vent les balaie comme chez nous les feuilles mortes en automne; de distance en distance, des fontaines turques, en mosaïques de marbre, avec des tasses attachées à des chaînes, offrent leur eau limpide au passant, et sont toujours entourées d'un groupe de femmes qui se lavent les pieds et puisent l'eau dans des urnes aux formes antiques. La ville élève ses blancs minarets, ses terrasses crénelées, ses balcons en ogives mauresques, du sein de cet océan d'arbustes embaumés, et se détache, à l'orient, du fond blanc de sable qui étend immédiatement derrière elle l'immense désert qui la sépare de l'Égypte. » Sa rade n'est connue que par

des naufrages. Pourtant l'Écriture fait mention; en plusieurs endroits, de la belle Joppé; saint Jérôme, dans l'építaphe de sainte Paule, rappelant ses souvenirs mythologiques, ne dédaigne pas de citer la fable d'Andromède attachée au promontoire de Jaffa. Cette ville, si souvent nommée dans l'histoire des croisades, tomba au pouvoir des chrétiens, pendant que les croisés assiégeaient Jérusalem. Elle fut souvent prise et reprise par les Francs et par les Sarrazins. Ce fut sous les murs de Jaffa que Richard Cœur-de-Lion combattit seul une armée musulmane, et renouvela les incroyables prodiges de bravoure d'Amadis et de Roland. Saint Louis, qui avait fait rebâtir les remparts de Césarée, fit aussi réparer les fortifications de Jaffa, ruinées par Saladin ¹. « Quand nous fûmes arrivés à Jaffa, où commandait Gauthier de Brienne, qui prenait le titre de comte de Japhe, dit le sire de Joinville dans son style naïf, nous nous logeâmes aux champs non loin du château, et fit faire le roi, tout autour d'icelui, un bourg depuis l'un des murs jusqu'à l'autre, et le fit fermer; et me souviens que souvent le roy venait voir ses ouvriers, et, pour leur donner courage, il disait que plusieurs fois il avait porté la hotte pour gagner les pardons. »

Ce fut à Jaffa que la reine, femme de saint Louis, accoucha d'une fille, nommée Blanche; et saint Louis reçut aussi, dans la même ville, la nouvelle de la mort de sa mère. Aussitôt, plein d'une noble résignation, il se jette à genoux et s'écrie : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez prêté madame ma chère mère tant qu'il a plu à votre volonté, et de ce que maintenant, selon votre bon plaisir, vous l'avez retirée à vous. Il est vrai que je l'aimais sur toutes les créatures du monde, et elle le méritait; mais puisque vous me l'avez ôtée, votre nom soit béni éternellement. »

Les grands travaux de notre saint roi ne furent anéantis qu'en 1776, après un siège de quarante-six jours, par Mahmoud, et les mameluks firent un massacre général des habitants.

Il n'y a guère plus d'un demi-siècle, la grande mosquée de cette ville était encombrée des moribonds que le fléau d'Orient, la peste,

Puisqu'il faut l'appeler par son nom,

¹ En 1197, Malek-Adel, sur qui les musulmans avaient les yeux toutes les fois qu'il s'agissait de défendre la cause de l'islamisme, après avoir fait un horrible massacre des chrétiens, détruisit les fortifications de Jaffa, élevées à si grands frais.

avait marqué de son stigmat infect (c'était en 1799). Un homme de petite taille, au teint jaune, aux cheveux plats, à la parole brève et impérieuse, entre, parle à ces malades et les touche..... Ils ne guérissent point, mais ils moururent consolés¹.

Pendant la guerre que Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, fit au Sultan, son fils Ibrahim s'empara de Jaffa, avec autant d'habileté que de promptitude. Un mur, qui par ses deux points vient aboutir à la mer, l'enveloppe du côté de la terre et la met à l'abri d'un coup de main.

Ici le voyageur commence à rencontrer les femmes toutes couvertes d'une espèce de guimpe noire ou d'un vert jaunâtre, presque collée sur la figure, de manière à ne laisser apercevoir que les traces du nez, du menton et des joues : la bouche et les yeux ne paraissent point. C'est affreux pour un Européen peu fait à ce spectacle, et qui n'a pu se former une idée de cet étrange travestissement qu'en voyant les processions des pénitents provençaux et italiens. Les bottes jaunes qui leur servent de chaussures ne sont pas propres à rendre leur parure plus agréable ; pourtant elles savent draper, d'une manière assez gracieuse, une grande pièce de coton blanc qui les couvre de la tête aux pieds. Les femmes pauvres sont encore plus hideuses. Elles s'appliquent sur le nez et sur la bouche un linge sale, et ne laissent à découvert que leurs yeux très-souvent malades. Les ophthalmies et la peste sont les deux grands fléaux de ce pays.

« Le couvent des Pères de la Terre-Sainte dans cette petite ville a été reconstruit en 1831, avec des matériaux tirés des ruines de Césarée, bâtie toute en marbre par Hérode, et distante de vingt lieues environ. Par une providence divine, les pierres qui avaient servi au roi de Judée pour fonder une ville en l'honneur d'Auguste, ont été employées à bâtir un temple à l'Enfant dont la naissance avait causé tant d'épouvante au prince juif, et qu'il avait voulu faire périr. Quoique réédifié à neuf, le monastère de Jaffa, pour lequel on a dépensé tant d'argent, ressemble à tous ceux de la Terre-Sainte. Il offre l'aspect d'une forteresse, d'un manoir du dixième siècle. Ce sont des pierres amoncelées, et voilà tout. » (D. GÉRAMB.)

Mais c'est du moins une grande consolation pour le voyageur

¹ C'est ce trait de présence d'esprit et de courage, dont on conteste l'authenticité, que Gros a rendu immortel dans son admirable toile des *Pestiférés de Jaffa*.

chrétien de trouver ainsi, à l'entrée de la Palestine, un asile sûr, des religieux hospitaliers et bienveillants, toujours disposés, malgré leur misère, à vous recevoir avec un cœur *limpido e bianco*, d'écouter, après une longue traversée, les chants de l'Église, et d'assister à de touchantes cérémonies, tandis qu'il entend bourdonner aux environs une population moitié turque, moitié égyptienne.

En sortant de Jaffa pour aller à Jérusalem, nous traversons la plaine de Saron, louée dans l'Écriture. Elle est renommée pour ses fleurs. Un grand poète a bien eu raison de dire :

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Saron.

Quand le père Néret y passa dans le mois d'avril 1713, elle était couverte de tulipes. « La variété de leurs couleurs, dit-il, forme un agréable parterre. » Les fleurs qui tapissent, au printemps, cette campagne célèbre, sont les roses blanches et roses, le narcisse, l'anémone, les lis blancs et jaunes, les giroflées, et une espèce d'immortelle très-odorante. (CHATEAUBRIAND.)

A la vue des nombreux troupeaux de toute espèce dont la plaine est couverte, on se rappelle la vie pastorale d'Abraham, de Loth et de Jacob. Ce fut dans cette plaine que Samson brûla les blés des Philistins, en attachant aux longues queues des renards de petits faisceaux de paille enflammée.

Nous arrivons à Ramla, ancienne Arimathie, presque sur les confins de la plaine fleurie de Saron, dans une position vraiment délicieuse. La ville est fort mal bâtie. Les maisons, de pierres grises, ressemblent à de grandes cabanes; les rues sont horribles. Lorsqu'il pleut, on ne saurait faire quatre pas sans tomber dans la fange jusqu'aux genoux. Pour y arriver on passe par une forêt de nopals, ou figuiers de l'Inde, d'une grande étendue. Les nopals sont aussi appelés figuiers de Pharaon.

L'ancienne tour des Quarante-Martyrs est occupée par des derviches *tourneurs*, qui exécutent, au son d'un orchestre discordant, des danses circulaires, les bras étendus et les yeux élevés vers le ciel, avec une telle rapidité, que l'œil ébloui ne peut les suivre. A côté de ces pauvres moines turcs, qui croient honorer la Divinité par une danse aussi étrange, vous rencontrez les Pères du couvent

latin fondé par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui subsiste encore.

Les pèlerins de l'Occident qui se rendaient à Jérusalem, avant les croisades, passaient très-souvent par Ramla : ce fut la première ville de la Palestine qui tomba au pouvoir des croisés. En voyant les plaines vastes et fertiles qui s'étendent aux environs, les différentes batailles qu'ils livrèrent reviennent à la mémoire. Ce fut là qu'au temps de Baudouin I^{er}, roi de Jérusalem, périrent, les armes à la main, un duc de Bourgogne, un comte de Blois, où Baudouin lui-même ne put échapper à ses ennemis que par un miracle. L'armée de Richard, après la bataille d'Assur, vint camper deux fois dans les plaines de Ramla ; c'est de ce point que partait aussi le roi d'Angleterre, tantôt pour aller surprendre les caravanes sur la route de Damas, tantôt pour faire quelques excursions dans les montagnes de Judée. Les tentes des croisés français et anglais couvraient tout le pays ; que de bénédictions, que de chants d'allégresse retentissaient dans les campagnes voisines lorsqu'on parlait à ce peuple de la croix d'aller à Jérusalem ! Quels cris de désespoir, que de plaintes amères, lorsque les rigueurs de la saison, la discorde des chefs, les préparatifs de Saladin, empêchaient les croisés de poursuivre leur marche vers la ville sainte, et les forçaient de revenir dans les ruines d'Ascalon ou dans les murs de Jaffa !

« Ramla, quoique située au milieu d'un pays fertile, paraît pauvre et misérable. La population est de 3,000 âmes, un tiers de Grecs et d'Arméniens, sept à huit familles catholiques, un très-petit nombre de Juifs. On y voit encore les restes de quelques tombeaux des croisés. A l'époque du passage de l'armée française en Syrie, le couvent latin devint le bivouac de l'état-major de Bonaparte, et l'église de Ramla fut changée en hôpital pour les blessés. Des soldats, morts à Ramla, furent ensevelis parmi les vieux sépulcres des chevaliers de la Croix. » (*Corresp. d'Orient.*)

On pourrait également entrer en Judée par la petite ville d'Ascalon¹, conquise autrefois par Judas Machabée, très-voisine de la

¹ Il existe dans la Bible une prophétie de Jérémie contre cette ville, exprimée dans les termes les plus énergiques :

« O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais ? Rentre dans ton fourreau, refroidis-toi, et ne frappe plus.

« Comment se reposerait-elle, puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon, et tout le pays de la côte de la mer ? » (*Jérémie, ch. XLVII, v. 6 et 7.*)



Plumbeous calcitrans

habeo colit

Avellan.

Transmissio. n.

mer, et non moins considérable sous les Juifs, que la fameuse Gaza, dont Samson enleva les portes. Mais les pèlerins ont abandonné l'ancienne cité des Philistins, depuis qu'elle n'offre qu'un amas de ruines (Pl. 2), belles et précieuses pourtant aux yeux des savants, et sur lesquelles se remarquent, de nos jours, de hautes colonnes en granit, provenant du palais d'Hérode, surnommé l'*Ascalonite*, à qui la ville fut redevable de ses embellissements. On y admire en outre une citerne très-profonde, dans laquelle on peut descendre, même à cheval, et arriver jusqu'au fond par un chemin voûté qui règne alentour. Nous verrons, à chaque pas, dans cette contrée sablonneuse et brûlante, comme dans tout l'Orient, d'immenses travaux entrepris, et les précautions les plus minutieuses, apportées par les dominateurs du pays pour fournir, tant aux hommes qu'aux animaux, l'eau, si rare et si nécessaire ! Ascalon fut prise par Baudouin III et Baudouin IV, dans le douzième siècle. On vit ce dernier, plein de confiance dans la sainte Croix qu'il faisait porter devant lui, attaquer et repousser, avec quatre cents hommes, vingt-six mille cavaliers de l'armée de Saladin ; l'instrument de notre salut, au dire des chroniqueurs, paraissait s'élever jusqu'au ciel, et couvrir de son ombre tout l'horizon.

Le siège qu'Ascalon subit en 1131, de la part des infidèles, nous reporte à l'origine de l'image de la sainte Vierge qui est révérée à Liesse, près de Laon, en Picardie.

Trois frères, tous trois chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, faisant partie de la garnison, furent surpris dans une embuscade, faits prisonniers et emmenés en Egypte, où ils subirent une dure captivité dans les cachots du Soudan. Il tenta, mais en vain, de leur faire abandonner Jésus-Christ pour Mahomet. C'est durant leur captivité qu'ils reçurent miraculeusement dans leur prison la statue de la sainte Vierge. La conversion de la fille même du Soudan suivit de près ; avec elle, les chevaliers, protégés et guidés par celle dont ils emportaient l'image, s'échappent de l'Egypte, sont transportés en France, où un lieu alors sauvage et marécageux reçut la statue devenue depuis, avec l'église qui l'abrite, l'objet de la vénération des peuples et de nombreux pèlerinages.

« Les croisés, en arrivant (1192) devant Ascalon, n'y trouvèrent qu'un amas de pierres. Saladin en avait ordonné la destruction après avoir consulté les imans et les cadis. Il avait, de ses propres

main, travaillé à renverser les tours et les mosquées ; un auteur arabe, déplorant la chute d'Ascalon, nous apprend que le sultan lui-même s'assit et pleura sur les ruines de l'*Épouse de Syrie*.

« L'armée réunie s'occupa de rebâtir la ville ; tous les pèlerins étaient remplis d'ardeur et de zèle. Les grands et les petits, les prêtres et les laïques, les chefs et les soldats, même les valets d'armée, tous travaillaient ensemble, se passaient de main en main les pierres et les décombres, et Richard Cœur-de-Lion, qui commandait l'armée, les encourageait, soit en travaillant avec eux, soit en leur adressant des discours, soit en distribuant de l'argent aux pauvres. Les croisés, comme on peint les Hébreux construisant le temple de Jérusalem, tenaient d'une main les instruments de maçonnerie et de l'autre l'épée. Ils avaient à se défendre des surprises de l'ennemi, et souvent même quelques-uns d'entre eux faisaient des courses sur le territoire des Sarrazins. Dans une excursion, Richard délivra douze cents prisonniers chrétiens, et ces captifs vinrent partager les travaux des croisés. Cependant les murmures ne tardèrent pas à se faire entendre dans l'armée ; Léopold d'Autriche, accusé par le roi d'Angleterre de rester oisif avec ses Allemands, répondit avec humeur qu'il n'était ni *charpentier* ni *maçon*. Plusieurs chevaliers, qu'on occupait ainsi à remuer des pierres, s'indignèrent à la fin contre Richard ; ils disaient hautement qu'ils n'étaient pas venus en Asie pour rebâtir Ascalon, mais pour conquérir Jérusalem ; le duc de Bourgogne quitta brusquement l'armée, la plupart des croisés français ne tardèrent pas à le suivre. Et pour comble de malheur, les querelles, qui avaient si longtemps agité l'armée chrétienne, se renouvelèrent. » (MICHAUD, *Hist. des Croisades*.)

Enfin, sorti de Ramla et après avoir dépassé les villages d'*Amoat*, de *Latroum* et de *Deriou*, où des cavaliers arabes vous font payer un tribut, vous entrez dans une vallée fort étroite, appelée *Ouad-Ali*, semée de précipices et de roches stériles. Les montagnes qui s'élèvent à droite et à gauche sont désertes et d'un aspect sauvage. Les sommets et les pentes en sont couverts d'arbustes et de plantes verdoyantes, mais sans fontaines et sans cascades. Les Arabes se tiennent souvent embusqués dans des cavernes pour attendre les caravanes et pour les dépouiller. Tout ce qu'on peut désirer en de pareils pays, c'est de n'y rencontrer personne. En plusieurs endroits

le chemin est presque impraticable; la route que l'on suit est l'ouvrage des torrents qui tantôt y font rouler de grosses pierres, tantôt y entassent des amas de sable, tantôt y creusent des trous et des fondrières. L'aspect de ces chemins et des montagnes qui les environnent attriste le voyageur, et lui rappelle cette parole qui ne s'est que trop bien vérifiée : *Même l'étranger qui viendra de loin sera étonné des misères répandues sur ce pays.*

Quand on a traversé la vallée d'*Ali*, que bordent des coteaux couverts de vignes et de figuiers, on s'arrête au village de Saint-Jérémie, à cause de sa fontaine et de sa vieille église, qui remonte aux croisades; on entre alors dans la vallée de *Térébinthe* ou du *Chêne* : c'est une des plus riantes de la Judée.

A cet endroit, qui n'est éloigné de Jérusalem que de quelques heures, le pays commence à être moins inculte; la vigne et le figuier, ces anciens arbres de la Judée, couvrent çà et là le penchant des collines. Des couches de terre végétale, qui s'élèvent en gradins parmi les rochers, reçoivent les semences de la moisson, et montrent de temps à autre le laboureur conduisant sa charrue sans roues, comme celle d'Égypte. On remarque, en plusieurs endroits, des bois d'oliviers mêlant leur pâle verdure à la teinte rouge des coteaux et des vallées. Après avoir monté et descendu quelque temps, la ville sainte, *El-Kods*, désirée si vivement, se montre entière à vous au-delà d'une dernière montagne, et les pèlerins s'agenouillent et poussent des cris de joie.



CHAPITRE II.

Habitants de Jérusalem.— Des pèlerinages actuels à Jérusalem.— Montagne des Oliviers.— Jérusalem, vue du haut de cette montagne.— Murs de Jérusalem.

Avant de jeter un coup d'œil général et matériel sur Jérusalem, de décrire ses maisons particulières et ses édifices publics, sacrés ou profanes, de compter les collines sur lesquelles elle est bâtie, et de faire, d'un seul regard, le tour des hautes murailles qui l'enferment, il nous semble à propos de connaître les habitants qui peuplent, de nos jours, cette ville célèbre depuis tant de siècles; et comme sa principale gloire et sa seule richesse est de recevoir, plus que toute autre ville, une foule de pèlerins qui viennent, de tous les points de l'univers, se prosterner et prier devant le sépulcre du seul Dieu véritable, de donner au lecteur un aperçu rapide et vrai sur les pieux voyageurs que Jérusalem voit entrer dans ses murs, et sur les pèlerinages eux-mêmes. Nous empruntons ces deux articles fort curieux à l'historien érudit et consciencieux, au littérateur aimable et religieux auquel nous devons l'*Histoire des Croisades* et la *Correspondance d'Orient*. Nous aurons plusieurs fois recours à ces deux excellents ouvrages.

HABITANTS DE JÉRUSALEM.

« La population de Jérusalem se compose de musulmans, de Grecs, d'Arméniens, de catholiques, de Cophtes, d'Abyssins; l'industrie et le commerce offrent peu de ressources à la cité; les rochers et les montagnes qui l'entourent n'ont jamais connu les moissons. Chacun vit de sa croyance. L'Orient n'a point de sectes

qui n'envoient des aumônes à Jérusalem; les pèlerins arméniens et grecs y apportent des sommes considérables; les dons et les offrandes de la dévotion soutiennent ainsi la population chrétienne et la population juive; les musulmans profitent de tous ces trésors envoyés par la piété, et, si chaque secte vit de la foi qu'elle professe, on peut dire que les mécréants vivent et s'enrichissent de la foi de tous.

« Pour bien étudier la physionomie de Jérusalem, il faudrait suivre chaque nation en particulier. Les Hébreux de la ville sainte habitent le quartier le plus malpropre; il est situé près de la porte *Sterquiline*, ou la porte des *Immondices*, appelée maintenant porte des Maugrabins; séparés des autres sectes, divisés eux-mêmes en deux sectes ennemies, tristement rassemblés dans leurs synagogues, et les yeux attachés sur la vallée de Josaphat, « ils mangent leur pain dans l'affliction, et boivent leur eau dans la frayeur. » A les voir dans leurs habitations sales et étroites, on juge bien qu'ils ne sont pas venus à Jérusalem pour y vivre heureux, même pour y vivre, mais seulement dans l'intention d'y marquer leur place dans la funèbre vallée, et d'être *tout portés*, comme dit le vulgaire, pour le dernier jugement. Il vient à Jérusalem des Juifs de toutes les contrées de la terre. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils n'en sortent plus; la plupart sont des vieillards que le temps a épargnés, et qui ne songent plus aux choses de la vie. Jérusalem compte un bon nombre de Juifs, surtout des femmes, qui ont plus de cent ans, plus de cent vingt ans.

« Les Arméniens et les Grecs se montrent dans la ville de Jérusalem à peu près comme ils sont partout. Quoique les deux nations ne soient étrangères à aucun trafic, à aucun genre de commerce, elles ne pourraient se soutenir dans la ville sainte, si la dévotion des pèlerinages ne venait à leur secours. Le quartier des Arméniens, situé sur le mont de Sion, est le plus propre et le mieux bâti des quartiers de Jérusalem. Cette nation, qui n'a point de territoire, point de foyers domestiques, qui vit errante et dispersée comme les enfants d'Israël, fait voir partout sa puissance et son crédit; elle semble prospérer chaque jour davantage, au milieu de toutes les ruines et de toutes les misères de l'Orient. On ne rencontre, sur les chemins de Jérusalem, que des caravanes arméniennes qui viennent de toutes les parties de l'empire ottoman,

même de la Perse, et chacune de ces caravanes apporte avec elle des trésors.

« La nation grecque habite autour de l'église du Saint-Sépulcre, et ce voisinage la console de tout ce qu'elle a perdu. Les Grecs, persécutés dans toutes les contrées musulmanes, n'envoyaient presque plus d'offrandes à Jérusalem, et leurs pèlerins avaient oublié le chemin de Sion. Ce n'est que depuis l'année 1831 que, protégés par le pavillon russe, ils ont commencé à revenir. Il en arrive de l'Asie Mineure, des deux rives de l'Hellespont et même de Stamboul. Ils ont conservé leur ancien caractère, et s'il y a quelque gaieté dans la triste Jérusalem, c'est chez les Grecs qu'il faut l'aller chercher; plus superstitieux que les autres sectes, ils ont toutefois, dans leur haut clergé, des hommes instruits.

« Dans ce concours de croyances opposées et rivales, il y en a une qui domine toutes les autres, et c'est la plus jalouse et la plus intolérante. Les musulmans sont en toutes choses les maîtres. La population musulmane est turbulente, inquiète, ne pouvant souffrir de joug pour elle-même et de liberté pour les autres. Chacun de ces mécréants peut outrager dans la rue, et même dans leurs maisons, des chrétiens ou des juifs, sans que ceux-ci puissent se plaindre et obtenir réparation. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces musulmans se rencontrent, avec les chrétiens et même avec les juifs, dans la vénération de plusieurs lieux sacrés; il y a dans la Bible et dans l'Évangile des noms qui attirent aussi le respect des enfants de l'islamisme. Toutes ces populations ennemies sont gouvernées et maintenues par le mutzelin, un cadî, un sous-cadî, chargés de rendre la police, et un muphti qui préside à la justice des mosquées et à l'observation de la loi religieuse. Ils s'accordent tous pour extorquer de l'argent aux sectateurs des différentes religions. La ville est sous la haute domination du pacha d'Acre. » (*Corresp. d'Orient.*)

SENTIMENTS DE SAINT AUGUSTIN, DE SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE
ET DE SAINT JÉRÔME SUR LES PÉLERINAGES.

« Dès le troisième et le quatrième siècle, les pèlerinages à la Terre-Sainte étaient si fréquents, qu'ils entraînaient déjà beaucoup d'abus. Saint Augustin, (*Serm. III, de Martyrum verbis*), s'expri-

mait ainsi : « Le Seigneur n'a pas dit : Allez en Orient pour y
 « chercher la justice ; naviguez jusqu'à l'Occident pour recevoir le
 « pardon de vos fautes. » Il dit ailleurs : « Ne projetez pas de
 « longs voyages ; venez où vous croyez ; car on va à Dieu, qui est
 « partout, non par des voyages de mer, mais en l'aimant. » Saint
 Grégoire de Nysse, dans une lettre qui a pour titre : *De ceux qui
 vont à Jérusalem*, s'élève encore avec plus de véhémence contre les
 pèlerinages ; il pensait surtout que les femmes pouvaient trouver
 sur leur route plusieurs occasions de pécher ; que Jésus-Christ, le
 Saint-Esprit, n'étaient pas dans un lieu plutôt que dans un autre.
 Saint Jérôme, quoiqu'il eût fait lui-même ce pèlerinage, partageait
 cette opinion dans une lettre qui nous a été conservée : « La porte
 « du ciel, disait-il, est également ouverte dans la Grande-Bretagne
 « et à Jérusalem. » (MICH., *Croisades*.)

DES PÉLERINAGES ACTUELS A JÉRUSALEM.

« Les *pèlerins* arrivent aux mois de janvier et de février, dans
 les premiers jours de mars pour le plus tard ; ils ne s'en vont
 qu'après la célébration des fêtes pascales. Des pèlerins de toutes
 les nations chrétiennes de l'Orient, Grecs, Arméniens, Abyssins,
 Syriens, Cophtes, toutes les sectes appartenant à l'Évangile, se
 donnent ici rendez-vous ; on rencontre aussi beaucoup de Juifs,
 même des pèlerins turcs, car Jérusalem est une ville sainte aux
 yeux d'un musulman. Tous ces pèlerins d'Orient viennent par
 bandes. Les caravanes chrétiennes marchent par ordre et sous le
 commandement d'un chef, comme les grues et les cigognes quand
 elles passent sous d'autres cieux ; elles s'avancent avec les provisions
 de route, avec les vases et les ustensiles de cuisine suspendus aux
 flancs des chameaux ou des mulets : ce sont des familles entières
 suivies de tout l'attirail domestique, comptant pour rien les fatigues
 d'un voyage de plusieurs centaines de lieues, marchant depuis l'au-
 rora jusqu'au soir, tantôt sous la pluie, tantôt sous les feux du so-
 leil, passant les nuits en plein air, et, quand les vivres sont épuisés,
 vivant de ce qu'elles trouvent, comme les oiseaux du ciel. Ce ne
 sont pas seulement des hommes robustes qui s'imposent tant de
 fatigues et de privations, ce sont de faibles vieillards qui ne veulent
 point mourir avant d'avoir vu Jérusalem, des femmes et de jeunes

filles, des enfants à peine échappés au berceau, qui viennent faire leur apprentissage des souffrances de la vie sur les chemins de la cité où leur Dieu souffrit et mourut. Quoique la pieuse troupe ne s'aventure point sans armes, elle tombe quelquefois entre les mains rapaces des Bédouins : que de larmes alors ! que d'ennui ! car il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour accomplir le pèlerinage. On travaille dix ans, vingt ans pour le voyage. Une famille chrétienne vient dépenser à Jérusalem quelquefois le produit des travaux d'une vie entière.

« Arrivés sous les murs de Jérusalem, ils sont obligés d'attendre ceux de leur troupe restés en arrière, afin de pouvoir entrer tous ensemble dans la ville ; pendant ce temps-là, un des gardiens de la porte de Bethléem (c'est par cette porte que les pèlerins font leur entrée dans la cité sainte) va prévenir le gouverneur, et lui demander l'autorisation de les laisser entrer. La permission est accordée moyennant le tribut d'usage, et la porte s'ouvre. Toutes les nations, excepté les Turcs et les Francs, paient quatre paras (moins de quatre centimes) par tête pour entrer dans la ville, et autant pour en repartir. Chaque nation se rend d'abord à son couvent, accompagnée d'un des supérieurs du monastère. Les pèlerins sont logés et nourris deux jours dans le couvent ; le troisième jour, on appelle chaque pèlerin l'un après l'autre, on enregistre son nom et celui de son pays, on lui demande une somme proportionnée à ses moyens ; les uns remettent 1,500 piastres, les autres 1,000 piastres, les moins riches paient 600 piastres ; puis on leur trouve un logement pour tout le temps qu'ils doivent passer dans la ville : bien entendu que ce logement est aux frais des pèlerins. En outre, ils sont obligés de donner une somme pour tous les lieux saints où ils veulent prier ; un prêtre de leur nation les accompagne dans ces visites pieuses. Un pèlerin ne peut pénétrer dans l'église du Saint-Sépulcre sans être muni d'un *laissez-passer*, que délivre l'autorité musulmane ; ce permis ne se donne point *gratis*. Ce n'est aussi qu'à prix d'argent qu'un pèlerin obtient le pardon de ses fautes. Les pèlerins catholiques trouvent au monastère latin une hospitalité généreuse, et ne dépensent pas un para pour accomplir les actes de leur dévotion. » (*Corresp. d'Orient.*)

Copie et traduction du brevet de pèlerin délivré à M. DAMOISEAU, par l'économe du couvent de Jérusalem.

Au nom du Seigneur, ainsi soit-il.

Nous soussignés, certifions à tous ceux qui verront et liront ces lettres, et attestons que monsieur *Louis-Alexis-Pascal DAMOISEAU*, médecin émérite de Sa Majesté très-chrétienne Louis XVIII, a demeuré à Jérusalem; qu'il a visité, avec la dévotion et le respect qui leur sont dus, tous les lieux saints consacrés par la présence et les discours très-saints de N.-S. Jésus-Christ, qu'il a entendu la messe, et pratiqué plusieurs autres actes de piété.

En foi de quoi, etc.

Donné au couvent du Saint-Sauveur, à Jérusalem,
le 4 avril 1830.

(*Suivent les signatures.*)

ASPECT GÉNÉRAL DE JÉRUSALEM.

Tous les voyageurs et tous les écrivains, si vous en exceptez M. de Lamartine, dont l'imagination est si poétique et le cœur si indulgent, et qui voit toujours la nature et l'homme sous leur plus beau côté, s'accordent à représenter Jérusalem comme un lieu de désolation. « Des pierres, du sable, des cendres, quelques arbustes épineux, voilà ce que les anciens et les modernes y ont vu. »

Les rues de Jérusalem sont mal pavées et très-sales, tristes, étroites, et presque toutes offrent des plans inclinés. Les maisons sont basses; elles ont presque toutes un premier étage, peu de fenêtres, avec des portes entièrement basses, des façades tout unies, simplement construites en pierres sans le moindre ornement, en sorte que lorsqu'on parcourt les rues, on croit marcher dans les corridors ou les galeries d'une vaste prison : on y reconnaît, en un mot, la vérité des tableaux de Jérémie. Quel contraste avec les rues de la Mecque, qui sont si bien ornées et si gaies! On ne s'attendrait pas à trouver ce désavantage dans une ville peuplée de chrétiens depuis tant de siècles. « Mais la maîtresse des nations est devenue comme une veuve ¹. » En général, les édifices sont bien construits, presque tous en belles pierres de taille; mais, par une singularité bizarre, les portes ont si peu d'élévation, qu'il faut ordinairement plier la moitié du corps pour entrer. La population de

¹ Facta est quasi vidua domina gentium. (*Lam. Jérémie*, cap. I.)

Jérusalem est de 15 à 18 mille âmes. Elle augmente considérablement aux temps de Noël et de Pâques, où les pèlerins arrivent en foule de toutes les contrées de la terre.

C'est bien là l'impression que produisit à Paris le plan panoramique de Jérusalem, peint avec un rare talent par M. Prévost. Chacun sortait de l'enceinte avec la tristesse au cœur ; et pourtant on sait que l'artiste avait exprimé avec une grande vérité l'ensemble et les détails de cette ancienne capitale des Juifs !

« En s'approchant du centre de la Judée, les flancs des monts s'élargissent, et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile ; peu à peu la végétation se retire et meurt, les mousses même disparaissent, une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers..... Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'ent'ouvrent qu'au levant pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, dans l'enceinte d'un mur, on aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals ; quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines... C'est la triste Jérusalem. » Malte-Brun confirme cette lugubre peinture de la ville sainte par M. de Chateaubriand ; et l'illustre géographe pense qu'elle lui convient à peu de chose près aujourd'hui, comme au seizième siècle, lorsqu'elle fut décrite par Belon, à peu près dans les mêmes termes. Le Tasse, dans sa *Jérusalem délivrée*, n'en fait pas une peinture séduisante ; et les transports des croisés, lorsqu'ils aperçurent pour la première fois ces ruines respectables, ne peuvent s'expliquer que par le sentiment profondément religieux qui les animait, et par l'aspect même désolé de cette ville, où tant de miracles s'étaient opérés, et dont la conquête allait coûter des flots de larmes et de sang.

Al grand piacer che quella prima vista
Dolcemente spirò nell' altrui petto,
Alta contrition succede, etc.

M. Michaud, dans la *Correspondance d'Orient*, vient à l'appui de cette opinion si peu favorable à Jérusalem :

« C'est bien là cette cité si pâle, si triste, bâtie sur une terre montueuse, inculte et brûlée. Si vous parcourez des yeux l'enceinte

de Jérusalem ou de Sion, et que vous soyez placé à l'orient de la porte Saint-Étienne, de ce côté, les regards s'arrêtent sur la belle montagne des Oliviers, et son aspect jette une teinte douce et mélancolique sur le grand et sévère tableau qui se déroule devant vous. »

Et, en même temps, il fait bien connaître comment cette ville porte un caractère de désolation tout particulier, que les débris, la solitude des autres cités ruinées n'auront jamais :

« Jérusalem est triste, mais sa tristesse a je ne sais quoi de mystérieux et de poétique, comme les chants de ses prophètes ; la solitude de Sion, couverte de deuil, a toujours quelque chose d'attachant, parce qu'elle répond à nos souvenirs du berceau, à nos réflexions de l'âge mûr, à nos pensées de la tombe ; vous ne pouvez faire un seul pas sur ce territoire sacré sans vous sentir battre le cœur. Les crimes et les calamités des peuples, qui se mêlent aux images de la miséricorde et du salut ; une multitude que la fureur entraîne, le juste condamné, la trahison qui se punit elle-même, le repentir, la compassion, le dévouement, les faiblesses de l'homme à côté de ses vertus ; puis l'enfer qui dévore sa proie ; un Dieu ressuscité qui monte au ciel, et l'espérance qui en descend, voilà ce que vous rencontrez au milieu des ruines de Jérusalem ; nous retrouvons là nos destinées sur la terre, les biens et les maux de l'humanité ; il semble qu'on parcourt les chemins de ce monde. Dans ces lieux où un Dieu a vécu de notre vie, où un Dieu est mort de notre mort, tout est devenu semblable à l'homme. C'est ce qui nous explique pourquoi nous avons tant de peine à quitter Jérusalem ; nous éprouvons alors quelque chose de ce sentiment pénible qu'on éprouve en sortant de cette vie, qu'on appelle une vallée de larmes, et dont la douleur même ne saurait nous détacher. »

Il n'y a pas jusqu'au printemps qui ne soit sans charmes et sans fraîcheur dans ce pays frappé de malédiction.

« Les beaux jours sont venus (20 février 1834) ; à travers de légères vapeurs blanches qui s'étendent sous un ciel bleu comme une gaze transparente, le soleil du printemps répand ses plus doux rayons. A Gethsémani, et dans la vallée de Siloë, les figuiers montrent leurs feuilles naissantes ; le caroubier, le myrte et le térébinthe étalent l'éclat de leurs rameaux verts, les abricotiers sont en fleurs au penchant du mont Sion. On voit parmi les pierres du pla-

teau de Saint-Georges de larges violettes sans parfum, semblables à celles qui croissent à Rhodes sur la colline de Simboli. L'hyssope s'échappe des fentes du rocher, le feuillage de l'olivier a pris une teinte plus verdoyante, et de tous côtés la saison nouvelle s'efforce d'animer la nature morte de Jérusalem. Il n'y a point dans cette ville, comme dans notre printemps d'Europe, des bosquets fleuris, des prairies, des ruisseaux murmurant au milieu des frais gazons ; on n'entend point les alouettes et les rossignols chanter l'hymne harmonieux du matin de l'année ; seulement quelques tourterelles soupirent sur les palmiers de la maison de Caïphe et sur les grands arbres qui avoisinent la porte de Sion... Le printemps de Jérusalem n'est point un printemps joyeux. » (*Corresp. d'Orient.*)

Voyons à présent comment l'auteur des *Souvenirs, etc.*, pendant un voyage en Orient, sur le point de mettre le pied à Jérusalem, éclairée au milieu du mois d'octobre par les feux d'un soleil brûlant, l'a jugée et l'a dépeinte avec ses couleurs magiques :

« Sur la gauche de notre horizon, en venant du désert de Saint-Jean-Baptiste, et environ à une lieue de nous, le soleil brillait sur une tour carrée, sur un minaret élevé, et sur les larges murailles jaunes de quelques édifices qui couronnent le sommet d'une colline basse. Mais, à quelques pointes de minarets, à quelques créneaux de murs plus élevés, et à la cime noire et bleue de quelques dômes qui pyramidaient derrière la tour et le grand minaret, on reconnaissait une ville dont nous ne pouvions découvrir que la partie la plus élevée, et qui descendait le long des flancs de la colline ; ce ne pouvait être que Jérusalem ; nous nous en croyions plus éloignés encore, et chacun de nous, sans oser rien demander au guide, de peur de voir son illusion détruite, jouissait en silence de ce premier regard jeté à la dérobee sur la ville, et tout m'inspirait le nom de Jérusalem. C'était elle. Elle se détachait en jaune sombre et mat sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du mont des Oliviers. Nous arrêtàmes nos chevaux pour la contempler dans cette mystérieuse et éblouissante apparition. Chaque pas que nous avions à faire en descendant dans les vallées profondes et sombres qui étaient sous nos pieds, allait de nouveau la dérober à nos yeux. Derrière ces hautes murailles et ces dômes abaissés de Jérusalem, une haute et large colline s'élevait en seconde ligne, plus sombre que celle qui portait et cachait la ville ; cette sacrée colline bordait

et terminait pour nous l'horizon : c'était la montagne des Oliviers.....

« Les derniers pas que l'on fait avant de découvrir Jérusalem sont creusés au milieu d'une avenue immobile et funèbre de ces rochers qui s'élèvent de dix pieds au-dessus de la tête du voyageur, et ne laissent voir que la partie du ciel qui est au-dessus d'eux. Nous étions dans cette lugubre et dernière avenue, nous y marchions depuis un quart d'heure, quand les rochers, s'écartant tout-à-coup à droite et à gauche, nous laissèrent face à face avec les murs de Jérusalem, auxquels nous touchions sans nous en douter. Un espace vide de quelques centaines de pas s'étendait seul entre la porte de Bethléem et nous. Cet espace, aride et ondulé comme ces glacis qui entourent de loin les places fortes de l'Europe, et désolé comme eux, s'ouvrait à droite, et s'y croisait en un étroit vallon, qui descendait en pente douce, et, à gauche, il portait cinq vieux troncs d'oliviers, à demi couchés sous le poids du temps et des soleils, arbres pour ainsi dire pétrifiés comme les champs stériles d'où ils sont péniblement sortis. La porte de Bethléem, dominée par deux tours couronnées de créneaux gothiques, mais déserte et silencieuse comme ces vieilles portes de châteaux abandonnés, était ouverte devant nous. Nous restâmes quelques minutes immobiles à la contempler.

« S'il est des lieux dans le monde qui ont la douloureuse puissance d'éveiller tout ce qu'il y a de tristesse et de deuil dans le cœur humain, et de répondre à la douleur intérieure par une douleur pour ainsi dire matérielle, ce sont les lieux saints ; chaque pas qu'on y fait retentit jusqu'au fond de l'âme, comme la voix des Lamentations, et chaque regard tombe sur un monument de sainte tristesse qui absorbe nos tristesses individuelles dans ces misères ineffables de l'humanité, qui furent souffertes, expiées et consacrées ici. » (*Souvenirs d'Orient.*)

« L'aspect général des environs de Jérusalem peut se peindre en peu de mots : montagnes sans ombres ; vallons sans eau, terre sans verdure, rochers sans terreur et sans grandiose ; quelques blocs de pierre grise perçant la terre friable et crevassée ; de temps en temps un figuier ; auprès, une gazelle ou un chacal glissant furtivement entre les fissures de la roche ; quelques plants de vigne rampant sur la cendre grise ou rougeâtre du sol ; de loin en loin un bouquet de

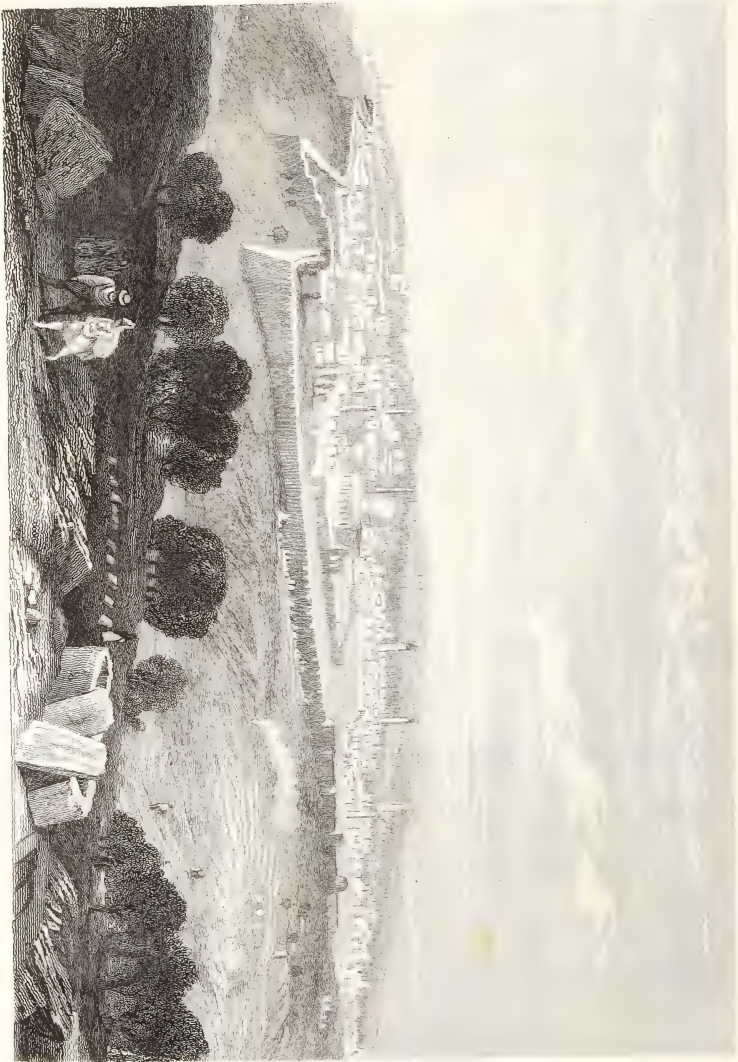
pâles oliviers jetant une petite tache d'ombre sur les flancs escarpés de la colline ; à l'horizon, un térébinthe ou un noir caroubier se détachant triste et seul du bleu du ciel ; les murs et les tours grises des fortifications de la ville apparaissant de loin sur la crête de Sion : voilà la terre. Un ciel élevé, pur, net, profond, où jamais le moindre nuage ne se colore de la pourpre du soir et du matin. Du côté de l'Arabie, un large gouffre descendant entre les montagnes noires, et conduisant les regards jusqu'aux flots éblouissants de la mer Morte, et à l'horizon violet les cimes des montagnes de Moab. Pas un souffle de vent murmurant dans les créneaux ou entre les branches sèches des oliviers ; pas un oiseau chantant, ni un grillon criant dans le sillon sans herbe ; un silence complet, éternel, dans la ville, sur les chemins, dans la campagne..... Telle est Jérusalem. »

Malgré les teintes brillantes que M. de Lamartine a jetées sur ces ruines consacrées par la religion, quoiqu'il ait doré des rayons du soleil toutes ces montagnes desséchées, stériles et sans dignité, pour leur donner quelque éclat, la solitude et le silence de la ville, ces hautes murailles désertes, ces portes que ne franchit personne, ces vieux arbres qui végètent avec peine, tout cet ensemble porte à une inévitable mélancolie ; mais en même temps on voit que rien n'est plus propre à faire naître de profondes et pieuses réflexions.

Dom Géramb, pèlerin sexagénaire, parti courageusement du monastère de Saint-Urbain, dans la Suisse ; Dom Géramb, qui, sous la robe d'un trappiste, a visité, dans le cours de l'année 1832, la cité marquée par Jésus-Christ d'un sceau de réprobation, partage tout à fait l'avis de MM. de Chateaubriand et Michaud sur l'aspect mélancolique de Jérusalem :

« Quand une fois on est dans l'intérieur, cette apparence de grandeur qui frappe de loin, cette illusion que produit un moment l'aspect imposant des dômes, des mosquées, des minarets qui dominent les autres édifices, tout s'évanouit. Jérusalem ne paraît plus que ce qu'elle est en réalité, une ville de décombres et de ruines. Ses maisons, carrées, en général petites, basses, sans fenêtres au dehors, couvertes d'un toit plat en terrasse, au-dessus duquel s'élève quelquefois une petite rotonde ; ressemblent à une masse de pierres entassées pour la construction d'une habitation, plutôt qu'à une habitation, et sont de l'effet le plus triste. »





Berry, Normand

Jardins de

F. Roussier sc.

Normandie. Vue générale prise du Mont des Chèvres.

Quel que soit le jugement que les hommes les plus illustres de notre époque aient porté de la principale ville du royaume de Judée, l'opinion unanime est que, pour la bien juger dans son ensemble, il faut s'asseoir sur le *Mont des Oliviers* (Pl. 3) qui la domine.

MONTAGNE DES OLIVIERS.

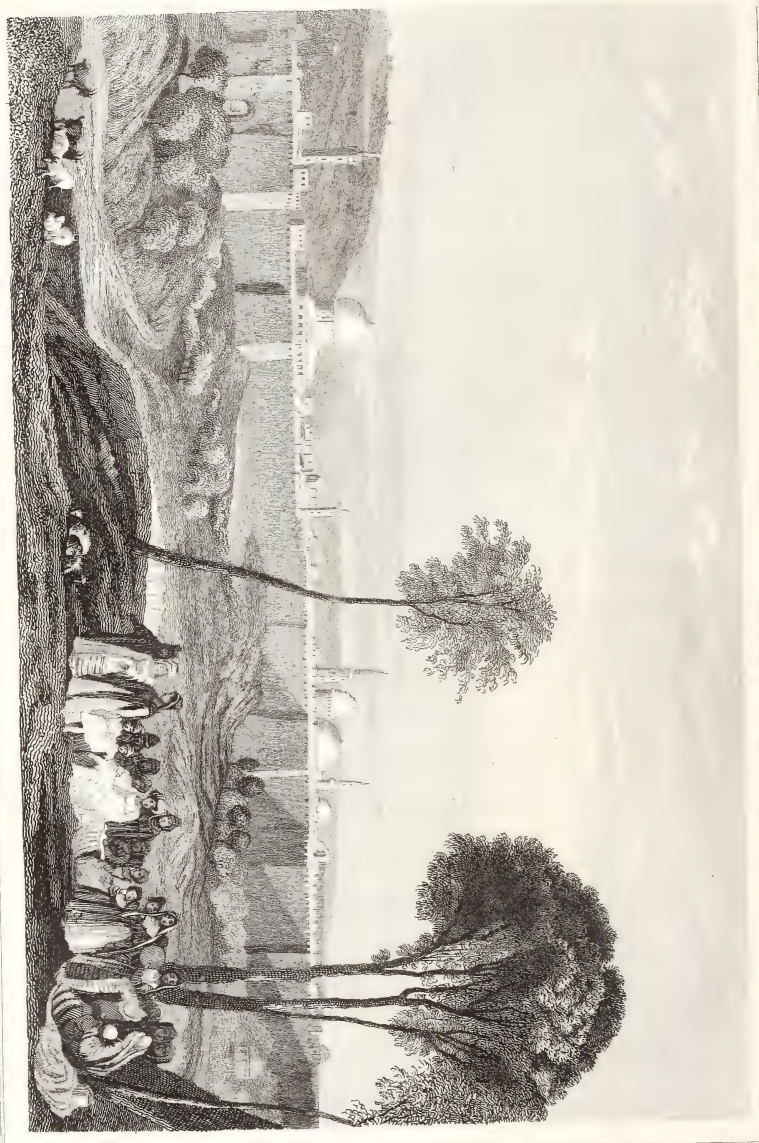
« A diverses époques, le *Mont des Oliviers* a frappé l'imagination des chrétiens ; dans les premiers âges de l'Église, on découvrait sur la montagne des feux miraculeux, et les pèlerins du neuvième et du dixième siècle croyaient voir se renouveler la scène glorieuse de l'ascension du Sauveur. Quelques-uns, arrivés sur la montagne des Oliviers, se prosternaient à terre, les bras en croix, et, versant des larmes, demandaient à Dieu la grâce d'être délivrés de la prison du corps dans le lieu même d'où Jésus s'était élané vers le ciel. Le chroniqueur Glaber parle d'un pèlerin d'Autun, nommé Lethbald, que Dieu appela dans le séjour des élus le jour même qu'il avait fait sa prière sur la montagne de l'Ascension. La procession des guerriers de la Croix, avant le dernier assaut de Jérusalem, s'arrêta sur le mont des Oliviers ; le seul aspect de la ville, du haut du mont Sacré, dut enflammer l'enthousiasme héroïque des compagnons de Godefroy, bien plus que les discours des clercs et des évêques. Le mont des Oliviers est resté à Jérusalem comme une dernière gloire, comme un diadème radieux qui couronne encore la fille de Sion ; la critique et le scepticisme qui, en passant par la Judée, se sont complu à jeter de la confusion dans les lieux sacrés, déplaçant les uns, niant les autres, ne pourront jamais, je pense, étendre leurs ténèbres sur la montagne des Oliviers ; le doute ne viendra point se mettre devant notre soleil. »
(*Correspondance d'Orient.*)

« Chaque pas que l'on fait en gravissant la montagne des Oliviers découvre un quartier, un édifice de plus de Jérusalem. (On pourrait, à la lettre, en compter toutes les maisons.) Au-delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, la ville sainte tout entière s'étend et jaillit pour ainsi dire devant vous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendres, sur lesquelles sont jetées quelques chaumières

d'Arabes ou plantées quelques tentes de Bédouins, non pas comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés, où le voyageur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville, mais ville brillante de lumière et de couleurs, présentant noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants, sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejailit (c'était pendant le mois d'octobre que M. de Lamartine visitait Jérusalem) en vapeur éblouissante; les façades de ses maisons teintes, par le temps et par les étés, de la couleur jaune et dorée des édifices de Pœstum ou de Rome; ses vieilles tours, gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une meurtrière, ni un créneau; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc : c'est le Saint-Sépulcre et le Calvaire; ils sont de là confondus et comme noyés dans l'immense dédale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent. Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers. Elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants, se découpent à nu et crûment sur le bleu d'un ciel d'Orient; et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem nouvelle, qui sort du désert brillante de clarté.*

« C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus : car elle semble être encore et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie; et cependant, si l'on y regarde avec attention, on sent que ce n'est plus en effet qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes demi-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leurs têtes un





Happy Thicket

Amber Hill

St. Andrews

Novodon. Mrs. Conville.

panier de raisins d'Engaddi, ou une corbeille de colombes, qu'elles vont vendre le matin sous les térébinthes, aux portes de la ville.

« A gauche de la plate-forme du temple et des murs de Jérusalem, la colline qui porte la ville s'affaisse tout à coup, s'élargit, se développe à l'œil en pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelques cents pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d'édifices turcs, assez semblables à un hameau d'Europe couronné de son église et de son clocher. C'est Sion! c'est le palais! c'est le tombeau de David! » (*Souvenirs d'Orient, etc.*) (*Voy. Pl. 13.*)

Lorsque le spectateur est placé sur le mont des Oliviers, et que dans cette position il domine toute la ville, s'il s'élève à des considérations purement religieuses, comment ne se rappellerait-il pas avec frayeur que c'est à peu près l'endroit où notre Seigneur s'est assis, ayant la vue du temple, et conversant avec quelques-uns de ses disciples sur les signes épouvantables qui devaient précéder la destruction de cet édifice sacré? (*MATH. XXIV, 1, 3.*) De ce point aussi Jésus-Christ jeta les yeux sur cette ville malheureuse, et pleura, lui l'homme de douleurs, sur les maux dont elle était menacée. (*LUC, XIX, 41, 44.*) C'était bien l'emplacement le plus imposant qui pouvait être choisi par l'Homme-Dieu pour lancer l'anathème sur Jérusalem.

Le vaste panorama représenté dans la *planche 3* est du plus grand effet.

MURS DE JÉRUSALEM.

Après avoir considéré à vol d'oiseau l'intérieur d'une ville qui ne ressemble à aucune autre sous le rapport politique et religieux, l'ensemble général des *murailles* qui l'entourent (*Pl. 4*) n'est pas non plus inutile à saisir, et n'est pas sans intérêt. Ici nous n'avons pas à juger une place forte, une place de guerre importante¹. Il ne

¹ Quand on demanda à Bonaparte s'il marcherait sur Jérusalem, il répondit que cette ville n'entraîtrait pas dans sa ligne d'opérations. Peut-être le général français, au milieu des préoccupations d'une guerre difficile inventée par le Directoire pour éloigner l'ennemi puissant qui devait le renverser, ne sut pas prévoir les événements immenses que pouvait entraîner cette mémorable expédition d'Égypte. Mais plus tard, quand son génie fut mûri par l'expérience et enhardi par le succès, il n'eût pas dédaigné l'honneur de chasser les Turcs de la ville sainte, d'associer son nom à celui de Constantin, et de succéder aux intrépides Français qu'on vit, à la tête des croisés, conquérir le Saint-Sépulcre. Aucune gloire ne lui pouvait être étrangère.

faut voir qu'une espèce de camp fortifié depuis des siècles au milieu d'une plaine stérile, une barrière opposée à la rapacité des Arabes du désert; il est curieux surtout de penser que c'est à peu près la même ligne de murailles qui, sous des formes diverses, avec des principes d'une architecture différente, et à des époques bien éloignées, a vu tant d'ennemis, reçu tant d'attaques, et garde encore, malgré le laps de temps, des trésors sans prix aux yeux du chrétien. Les Turcs entretiennent tant bien que mal ces fortifications pour se dire les maîtres de Jérusalem, y lever quelques misérables impôts, et prélever un tribut sur tous ceux qui viennent encore visiter ses ruines.

L'enceinte actuelle de Jérusalem, qui comporte environ 2,125 toises, l'espace d'une lieue, est à peu près carrée. Mais les murailles n'offrent une ligne parfaitement droite que du côté de l'orient; ses autres faces sont irrégulières. Ces murailles sont très-élevées, flanquées de tours carrées de distance en distance et percées de sept portes principales¹, fortifiées et non fortifiées. Vers l'occident il y a un château qui consiste en une tour très-élevée, appelée *Tour des Pisans*, et quelques autres constructions plus basses, bâties en pierre de taille, et entourées d'un fossé à sec, ou plutôt d'un ravin profond, où vous apercevez de temps en temps les pierres fondamentales de l'ancienne enceinte d'Hérode. Ce donjon est d'une haute antiquité; on l'appelle le château des Pisans, parce que l'on pense qu'il leur doit son origine, ce qui reporterait sa fondation au temps où les chrétiens étaient maîtres de la ville sainte. D'ailleurs, on sait que les Pisans se distinguèrent à l'époque des croisades. Ce château sert de logement à l'aga et aux troupes qu'il commande. Vers le nord, la muraille de la ville, élevée sur le mont Sion même, dérobe Jérusalem aux regards du spectateur. Elle se prolonge jusqu'à la vallée de Josaphat. En se rappelant, même d'une manière confuse, les dix-huit sièges et saccagements qu'a subis Jérusalem, et combien de fois elle a été prise et détruite, on peut se former une idée approximative de la fréquente reconstruction ou restauration de ses fortifications, tantôt plus ou moins élevées, plus ou moins solides, tantôt sur un plan plus vaste ou plus étroit. Mais la plus complète destruction des murailles d'une ville qui avait fait

¹ La porte du *Bien-Aimé*, conduisant à Bethléem; la porte du *Prophète David*; la porte des *Barbaresques*; la *Porte-Dorée* (elle est aujourd'hui murée); la porte de la *Sainte-Vierge*; la porte de l'*Aurore* ou du *Cerceau*, et celle de *Damas*.

mourir les prophètes et lapidé les envoyés de Dieu entre le temple et l'autel, méconnu le Messie lui-même, rejeté les plus tendres avances de son amour, et mis le comble à son ingratitude par un déicide, eut lieu en l'an 70 de J.-C., sous le règne de Vespasien, lorsque, vers le temps de la Pâque, une population innombrable se rendait de toutes parts à Jérusalem pour cette grande solennité. Sa triple enceinte tomba dans l'espace de cinq mois environ que dura le siège, et le 7 septembre le vainqueur entra triomphalement dans la cité, dont les rues, les places publiques et les maisons étaient jonchées de morts et de mourants. La flamme bientôt embrase les quartiers épargnés par les machines de guerre; les derniers débris du temple disparaissent, et la charrue passe sur ses ruines.

C'étaient là ces jours malheureux dont l'infinie charité du Sauveur avait averti les habitants de Jérusalem en pleurant sur elle; ces jours « où, lui avait-il dit, tes ennemis t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts, où ils te renverseront par terre, toi et tes enfants, qui sont au milieu de toi, et où ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. » (Luc, XIX, 43.)

Cette épouvantable ruine, à laquelle nulle calamité historique n'est comparable, a été décrite avec les plus effroyables détails par Josèphe, historien juif.

Les murs actuels, dont M. de Chateaubriand a fait trois fois le tour à pied, présentent quatre faces aux quatre vents, et forment un carré long, dont le grand côté court d'orient en occident. Danville a prouvé, par les mesures et les positions locales, que l'ancienne ville des Juifs ne pouvait pas être beaucoup plus vaste que la moderne; elle occupait presque le même emplacement, si ce n'est qu'elle enfermait toute la montagne de Sion, et qu'elle laissait en dehors le Calvaire. Le mur d'enceinte qui existe aujourd'hui est l'ouvrage de Soliman, fils unique de Sélim I^{er} (en 1534), comme le prouvent les inscriptions turques placées dans quelques parties des murs. On a prétendu que le dessein de Soliman était de comprendre la montagne de Sion dans la circonvallation de Jérusalem, et qu'il fit mourir l'architecte pour n'avoir pas suivi ses ordres. Mais rien ne prouve cette justice à la turque. « La ville se trouve dominée presque de toutes parts; pour la rendre tenable contre une armée

régulière, il faudrait faire de grands ouvrages avancés à l'ouest et au nord, et bâtir une citadelle sur le mont des Oliviers. »

C'est ce mauvais et incomplet état des fortifications de la ville sainte qui fait son malheur : chaque année un parti de troupes hardies, excitées par l'espoir de rançonner les habitants, de piller des trésors que l'on croit beaucoup plus considérables qu'ils ne le sont réellement, et l'orgueil de régner sur des décombres et des pierres dont le nom seul est une puissance, et qui sont visitées avec respect par tous les peuples de l'univers, peut tenter de s'emparer de Jérusalem. En 1831, lorsque D. Géramb allait y faire son entrée, on ne savait pas si le rusé Méhémet-Ali ne s'en rendrait pas le maître ; pendant l'espèce d'anarchie qui régnait dans la contrée, les Bédouins, gens habiles à profiter des troubles, redoublaient leurs exactions et les mauvais traitements envers les pauvres pèlerins.

Toutefois, ces longues masses de pierres, unies par le ciment et par le fer, et renversées successivement par les béliers, les catapultes et les puissantes machines de guerre des Chaldéens, des soldats de Titus et de Vespasien, des Persans et des croisés, et enfin de Soliman, comme ouvrage d'art, n'attirent que bien faiblement l'attention des curieux. Quelques ingénieurs au plus mesurent savamment ces lignes pour en connaître le côté faible ou fort, et se rire de ces misérables fortifications, en songeant au point de perfection où la science moderne a porté cette partie de l'art militaire.

Mais au pied de ces murs crénelés, de ces tours élevées avec des matériaux tirés des ruines de Jérusalem ; devant ces portes si mal gardées, et qui se ferment au moindre signe d'un chef barbare et craintif, en mesurant de l'œil l'enceinte dans laquelle vit une population chétive, mélangée et rivale, sujette à des maladies cruelles, et à toutes les exactions des maîtres qui s'en emparent tour à tour, le philosophe chrétien, assis sur une roche, remontant dans sa pensée religieuse le cours des siècles, se prend à lire la Bible avec une foi vive, avec un intérêt que les révolutions subies par les autres peuples n'ont jamais pu exciter aussi vivement. Alors les lamentations de Jérémie lui rendent comme présents tous les maux qu'a soufferts Jérusalem, lorsque le puissant roi de Babylone, Nabuchodonosor, qui plus tard devait être puni de ses crimes en se voyant réduit à l'état de la brute, vint l'assiéger en personne, la réduisit aux abois, s'empara du roi Sédécias qui cherchait son salut

dans la fuite, et lui fit crever les yeux, après avoir fait massacrer ses deux fils en présence de ce malheureux prince, qui termina sa vie dans les prisons de Babylone. Quelle poésie dans l'expression des douleurs du prophète ! quelles images ! quels tableaux pour peindre les désastres de Jérusalem, sa ruine, son immense désolation !

Ouvrons l'Ancien Testament et écoutons Isaïe prédisant les maux que Nabuchodonosor devait faire à Jérusalem :

« Ville pleine de tumulte, dit le Prophète, ville pleine de peuple, ville triomphante ;

« Tes enfants qui sont tués ne sont point morts par l'épée ¹ ; ce n'est point la guerre qui les a fait périr tous.

« Tes princes, tous ensemble, ont pris la fuite ; ils ont été chargés de rudes chaînes. Tous ceux que l'ennemi a trouvés ont été enchaînés ensemble, quoiqu'ils se fussent enfuis bien loin.

« C'est pourquoi j'ai dit : Retirez-vous de moi, je répandrai des larmes amères ; ne vous mettez point en peine de me consoler sur la ruine de mon peuple :

« Car voici un jour de carnage, un jour où tout est foulé aux pieds, un jour de *cris lamentables*, que le Seigneur, le Dieu des armées, envoie à la vallée de vision ² ;

« Je vois l'ennemi qui perce la muraille et qui paraît avec insolence sur la montagne *sainte* ;

« Elam ³ prend déjà son carquois ; il prépare ses chariots pour ses coursiers ; il détache ses boucliers des murailles.

« Tes plus belles vallées seront couvertes de chariots de guerre, et la cavalerie s'ira *d'abord* camper à tes portes. »

(*Isaïe*, xxii, 2 et 5.)

Nous avons vu plus haut l'anathème lancé par Jésus-Christ contre la ville déicide, et l'histoire nous apprend comment il fut réalisé par les Romains.

Quelle ville de guerre de notre Europe ancienne et moderne ⁴ fut traitée comme la ville des Juifs ! Quelle cité surtout inspira des peintures aussi sublimes et aussi lugubres ? Homère et Virgile ont

¹ Jérémie, racontant les malheurs accomplis, s'écrie en effet : Ceux qui ont été tués par l'épée sont plus heureux que ceux qui sont morts par la famine. (*Lamentations*, chap. iv, v. 9.)

² C'est Jérusalem que désigne ce nom.

³ Elam ou Perse. — Les Élamites étaient sujets du roi d'Assyrie.

⁴ Rome, le siège de la chrétienté, comme Jérusalem en fut le berceau, a été sacragée six fois.

décrit avec leur génie et leur imagination les murailles mensongères de Troie et ses malheurs imaginaires. Mais les hommes inspirés par l'Esprit Saint nous ont fait pleurer sur des maux réels et sur des calamités véritables; mais Josèphe nous fait encore frissonner au seul récit du siège entrepris par les Romains; mais le Tasse est fidèle dans ses peintures les plus brillantes quand il chante les exploits des croisés montant à la brèche, et plantant l'étendard sacré sur les murs de Sion, reconquise par leurs armes.



CHAPITRE III.

Maison du gouverneur à Jérusalem. — Autorité despotique du pacha de Damas et de ses délégués. — Condition malheureuse des Pères de Terre-Sainte. — Temple de Salomon ; sa magnificence. — Mosquée d'Omar. — Vue intérieure de ce monument. — Les mahométans peuvent seuls y pénétrer.

Le voyageur a fait son entrée dans Jérusalem ; il a jeté rapidement un coup d'œil général sur la ville sainte, du point le plus favorable pour en juger l'ensemble, c'est-à-dire de la montagne des Oliviers, ou de la terrasse des religieux de Saint-François ; il a considéré attentivement les murailles tant de fois relevées qui ferment la ville : à présent il faut lui apprendre sous quelles lois il va vivre, à quelle autorité politique il devra se soumettre ; car en tout pays on est bien aise de savoir à qui l'on obéit, et ce que l'on a à faire, et cette connaissance est surtout nécessaire là où tout est vexatoire, capricieux et barbare.

Il y a déjà cinquante ans à peu près, Volney, l'écrivain qu'on doit consulter avant tout sur la Syrie, sans partager toutefois ses préventions anti-religieuses, ne faisait pas l'éloge des *gouverneurs de Jérusalem*.

« Jérusalem a eu de temps en temps des gouverneurs propres, avec le titre de pachas ; mais plus ordinairement elle est, comme aujourd'hui, une dépendance de Damas, dont elle reçoit un *motsallam* ou dépositaire d'autorité. Ce motsallam en paie une ferme dont les fonds se tirent du miri¹, des douanes, et surtout des contributions que paient les différentes sectes chrétiennes pour la possession des lieux saints. De là, pour le motsallam, un casuel qui chaque année monte à des sommes considérables ; chaque pèlerin doit au gouverneur une entrée de dix piastres ; plus, un droit d'escorte pour le voyage au Jourdain, sans compter les aubaines qu'il

¹ Impôt foncier.

tire des imprudences que ces étrangers commettent pendant leur séjour. Chaque couvent lui paie tant pour un droit de procession, tant pour chaque réparation à faire ; plus, des présents à l'avènement de chaque supérieur, et au sien propre ; plus, des gratifications sous main pour obtenir des bagatelles secrètes que l'on sollicite, et tout cela va loin chez les Turcs, qui, dans l'art de pressurer, sont fort entendus. En outre, le motsallam perçoit encore des droits sur la sortie d'une denrée particulière à Jérusalem, je veux dire des chapelets, des reliquaires, des sanctuaires, des croix de passion, des *Agnus Dei*, des scapulaires, etc., et dont chaque année il sort près de trois cents caisses. » (*Voyage en Egypte.*)

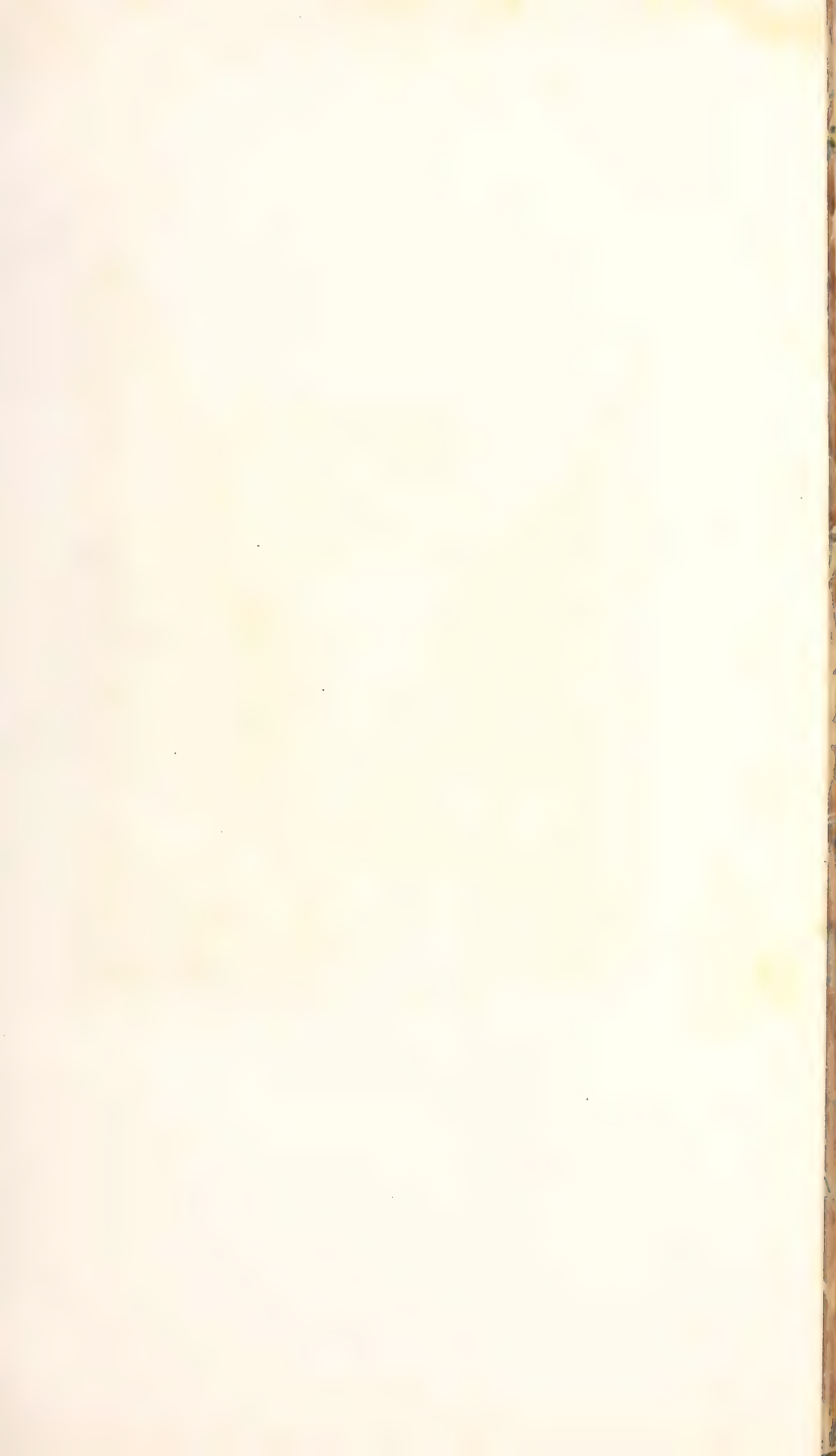
Le petit tyran de Jérusalem, logé dans l'ancien palais de Pilate (Pl. 5), y exerçait largement encore son autorité arbitraire sous le bon plaisir du pacha de Damas, lorsque l'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* y fit quelque séjour.

« La ville est livrée à un gouverneur presque indépendant : il peut faire impunément le mal qu'il lui plaît, sauf à en compter ensuite avec le pacha. On sait que tout supérieur, en Turquie, a le droit de déléguer ses pouvoirs à un inférieur, et ses pouvoirs s'étendent toujours sur la propriété et sur la vie. Pour quelques bourses, un janissaire devient un petit aga, et cet aga peut vous tuer ou vous permettre de racheter votre tête. Les bourreaux se multiplient ainsi dans tous les villages de la Judée.

« On croit peut-être que le pacha, en parcourant son gouvernement, porte remède à ces maux et venge les peuples : le pacha est lui-même le plus grand fléau des habitants de Jérusalem. On redoute son arrivée comme celle d'un chef ennemi. On ferme les boutiques, on se cache dans des souterrains, on feint d'être mourant sur sa natte, ou l'on fuit dans la montagne.

« Après avoir épuisé Jérusalem, le pacha se retire ; mais il emmène les soldats. Le gouverneur reste seul avec une douzaine de sbires qui ne peuvent suffire à la police intérieure, encore moins à celle du pays. Il est quelquefois obligé de se cacher lui-même dans sa maison pour échapper à des bandes de voleurs qui passent par-dessus les murs et menacent de piller la ville. » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

On sait comment M. de Chateaubriand punit à coups de fouet l'insolence d'un misérable agent du commandant ; mais tous les





Borpi Calcou del

Andot del

Rauvonnello sc

Une Rue de Jérusalem .

voyageurs ne s'en tireraient peut-être pas aussi heureusement. Voilà donc à quels maîtres est livrée une ville que tous les gouvernements d'Europe devraient rendre libre, afin que chaque chrétien pût y vivre en sécurité et adorer en paix le Dieu qui mourut sur le Calvaire pour le salut du genre humain.

L'Arabe qui prend le titre de gouverneur de Jéricho, et qui en exerce les fonctions, n'est guère plus respectable que celui de Jérusalem. Nous avions autrefois en France de pauvres gentilshommes qui commandaient de très-petites villes ou châteaux en ruines, mais du moins ils ne rançonnaient pas les passants; et c'était, pour des serviteurs fidèles, une retraite honorable et enviée.

Si des savants, des militaires, des architectes, qui parcourent momentanément la Syrie sous l'habit laïque, ne sont pas toujours à l'abri des mauvais traitements, des vexations et du pillage officiel, on peut juger du sort qui attend de pauvres religieux, que leur costume, leur attachement héroïque à une religion proscrite et abhorrée, rend continuellement l'objet de la haine et de la persécution des Turcs! Rien ne peut donner une idée plus juste et plus vraie de la position des moines de Terre-Sainte que la lettre suivante, écrite, en 1805, par les supérieurs et le père gardien à M. Horace Sébastiani, alors ambassadeur de France à Constantinople¹.

« Jérusalem, 27 septembre 1805.

« EXCELLENCE,

« Les injustices inouïes, les avanies, les impôts arbitraires, qui depuis quelques années se succèdent avec rapidité de la part des pachas, des gouverneurs et de leurs employés subalternes, nous ont mis dans une telle position, que, ne pouvant plus subsister, nous serons sous peu obligés d'abandonner la Terre-Sainte, si nous n'obtenons pas des moyens de pouvoir empêcher que les Turcs ne continuent à nous enlever une quantité d'argent, ce qu'ils font avec menace, insulte et même bastonnade.

« Depuis l'an 1762, on ne donnait au pacha de Damas, qui était gouverneur de Jérusalem, que 7,000 piastres, avec 7,000 autres pour les services qu'il avait rendus à la Terre-Sainte; et c'est

¹ On sait que tous les établissements catholiques d'Orient, à un seul près, celui du Caire, qui est sous la protection de l'Autriche, sont placés sous celle de la France.

« ainsi que cela a continué jusqu'à la mort de Mahomet-Pacha-
« Ebnéladin. Mais en 1783, Mohamed-Djezar, pacha de Damas et
« de Jérusalem, a commencé de prendre de force 25,000 piastres
« hors de ce qu'il était d'usage de payer. Cela continua pendant sept
« années qu'il fut, en différentes fois, gouverneur, sans parler des
« autres avanies qu'il ne cessait de nous faire. Toutes nos représen-
« tations à la Porte furent infructueuses, ce pacha n'obéissant à
« aucun firman ; et ce qu'il y eut de pis, c'est que tous les autres
« pachas suivirent son exemple, de manière qu'en 1797, le pacha
« Abdallah-Ebnéladin, étant devenu gouverneur de Damas, nous
« prit par force 30,000 piastres, sans compter l'argent qu'on lui
« donnait annuellement. Nous ne pûmes pas faire alors nos récla-
« mations, ayant été, par surcroît de malheur, persécutés d'un
« autre côté par les Turcs du parti contraire à ce pacha, qui non-
« seulement s'emparèrent de notre monastère, mais nous jetèrent
« en prison, où nous fûmes exposés à mille dangers de mort, et
« obligés de donner 700 bourses pour étouffer les persécutions que
« les grands avaient suscitées contre nous, et en outre 24,000 piastres
« au muphti Sciek-Hassan-Elasnad, notre ennemi juré. Et après
« tant de pertes est venu le pacha Hémad-Abumarah, qui, dans le
« court espace qu'il est resté à Jérusalem et à Jaffa, nous a enlevé
« tyranniquement 300 bourses, avec 200 autres qu'il nous a prises
« à titre d'emprunt, et dont nous n'avons pu encore recevoir une
« médine (petite pièce de monnaie turque), malgré toutes les dé-
« marches que nous avons faites à ce sujet ; et enfin, ce qui nous
« abat tout à fait et nous a ôté tout courage, c'est que, depuis un
« mois et demi, est venu le pacha dont nous avons déjà parlé,
« Abdalah-Ebnéladin, pacha de Damas, lequel, en sus des
« 7,000 piastres que nous lui donnions, a exigé tout l'argent que
« nous avons payé à Djezar, en donnant pour raison qu'il s'était
« emparé injustement de son pachalik, que l'argent que nous lui
« avons donné était de droit à lui, et il nous a forcés, le couteau
« sur la gorge, à lui donner 100,000 piastres, malgré le kalmarif
« de la Porte que nous lui avons présenté, qui est un ordre irrévo-
« cable qu'il devait se contenter des tributs ordinaires. Il n'a pas
« seulement voulu en prendre lecture, le traitant de *chiffon*, dont
« il ne faisait aucun cas. Il a donc pris ces 100,000 piastres, et il
« est parti en nous laissant en proie à tous nos autres ennemis. En



G. Robert del.

J. Taylor sculp.

Mosquée d'Omar sur l'emplacement du Temple de Salomon.

« effet, il était à peine sorti de Jérusalem, que les Bédouins ont pris
 « trois de nos religieux qu'ils ont gardés un mois, voulant nous
 « forcer par là à leur rembourser les contributions qu'ils avaient dû
 « payer au pacha... Dieu sait comment cela finira, et nous n'au-
 « rions pas assez de paroles si nous voulions vous décrire toutes nos
 « souffrances : il n'y a pas jusqu'aux santons (moines turcs) du
 « mont Sion, qui nous prennent de grandes sommes, et nous em-
 « pêchent d'ensevelir nos morts, tant religieux que catholiques, si
 « nous leur donnons un refus. »

Dom Géramb, après ce document fort curieux, parle des maux que les pauvres Franciscains eurent à souffrir, en 1826, pendant la lutte entre les pachas de Saint-Jean-d'Acre et de Damas. La ville ayant été assiégée, les religieux furent en proie à toutes les avanies et à tous les outrages : non-seulement ils eurent à nourrir les catholiques réfugiés dans leur couvent, mais ils se virent contraints de payer des sommes si énormes, qu'il leur fallut mettre en gage les vases sacrés. — Pour subvenir à tant de dépenses, les Pères de la Terre-Sainte n'ont que les secours de la chrétienté, qui, malheureusement, deviennent de plus en plus rares. Cependant quelles aumônes seraient mieux placées, et qu'il serait à souhaiter, pour la plus grande gloire de Dieu, qu'elles fussent plus abondantes!

Toutefois, quand on s'est mis à peu près à couvert des vexations outrageuses du commandant de cette place, à prix d'argent, ou par de puissantes recommandations, qui ne suffisent pas toujours, et logé tant bien que mal, si l'on se met à parcourir les monuments de cette ville, vingt fois assiégée, de cette ville que tant de vainqueurs, professant des religions opposées, occupèrent tour à tour, le premier objet qui fixe l'attention, c'est la *Mosquée d'Omar* (Pl. 6), construite en 638¹, sur l'emplacement même où Salomon avait élevé, en l'honneur du vrai Dieu, ce temple, la merveille du monde, ce temple, vers lequel tous les Juifs tournaient avec ferveur des yeux humides de larmes, comme aujourd'hui les Turcs, en priant leur prétendu prophète, dirigent leurs regards vers la Mecque.

Et comme le passé se lie d'une manière invincible au présent,

¹ Ce prince, dont le nom est impérissable, qui fut visité par la reine de Saba, dit M. l'abbé Q. D., dans son ouvrage intitulé : *La Terre-Sainte et Jérusalem*, désireuse de s'assurer par ses yeux si la renommée n'avait pas exagéré sa gloire, et qui trouva en voyant ce monarque qu'elle ne lui avait dit que la moitié de la vérité, ce prince que le monde entier appelle encore, malgré ses fautes, le sage Salomon.

dans notre vie, avant de jeter un coup d'œil sur ce chef-d'œuvre de l'architecture arabe, et d'en analyser les richesses, on veut reconstruire par l'imagination, et avec le secours des livres et de l'histoire, l'édifice auguste élevé par le fils de David¹; on aime à se rappeler ce temple célèbre, où l'on accourait, de tous les coins de la Judée, pour adorer le Dieu d'Abraham et de Jacob, de Moïse et des prophètes. On essaie de se faire une idée de son étendue et de la régularité de ses proportions, de la richesse avec laquelle Salomon s'était plu à le décorer, et de la pompe de ses solennités. On aime surtout, en arrivant à l'heureuse époque de notre rédemption, alors qu'un autre temple avait remplacé celui de Salomon, qu'avaient détruit les Assyriens, à y replacer par la pensée le divin enfant, lorsque, entre les bras du grand-prêtre, il se soumettait humblement à l'ancienne loi et aux cérémonies judaïques; quand, à peine âgé de douze ans, il confondait, par sa science profonde, les plus vieux docteurs de la loi; ou bien encore lorsque, animé d'un saint zèle pour la maison de Dieu, d'une main vengeresse, il chassait les marchands qui souillaient l'enceinte sacrée. Ainsi donc, avant de décrire la mosquée d'Omar, essayons de donner à nos lecteurs une idée sommaire de l'admirable édifice qu'elle a remplacé :

« Le temple que Salomon avait bâti ayant été entièrement détruit par les Chaldéens, Zorobabel avec les Juifs, lors du retour de la captivité qui eut lieu la première année du règne de Cyrus, entreprirent de reconstruire cet édifice au même lieu où Salomon avait placé le sien; mais malgré que Cyrus leur procurât tous les secours nécessaires, soit en cèdres pour la construction et autres objets, soit en leur rendant les vases et les meubles qui avaient été pris dans l'ancien temple par Nabuchodonosor, ils furent souvent traversés dans leurs travaux par la jalousie de leurs voisins, surtout

¹ Ce prince, guerrier et législateur, était poète et musicien; il composa les hymnes qui retentissaient dans les cérémonies solennelles. Sous son règne, la ville royale se revêtit de toutes les splendeurs. Tour à tour humble berger, vainqueur de Goliath, guerrier rempli de courage, ami généreux, chef de proscrits, roi couronné de gloire et docilement obéi, des épreuves de l'infortune, il passe sur le trône; rien ne lui manque de tout ce qui forme les grandeurs et les félicités de la terre. Il n'eut pas la gloire de bâtir le temple de la ville royale, mais il acheva ce palais, ce séjour plein de charmes, dont la vue plongeait sur la vallée de Josaphat et s'étendait jusqu'au Jourdain, à travers la cime déchirée des collines. Il eut ses faiblesses et son crime. Le sang d'Urie, son fidèle serviteur, cria contre lui. Ses larmes coulèrent longtemps après cette grande faute, et sa douleur profonde s'exhala dans ces poésies que l'Eglise propose aux pénitents comme un modèle achevé du repentir. (*La Terre-Sainte et Jérusalem*, par M. l'abbé Q. D.)

par les Samaritains, et ce ne fut que la sixième année de Darius qu'il fut achevé et qu'on en fit la dédicace.

« Ce temple fut embelli et enrichi à diverses époques, et principalement par Ptolémée Philadelphe, qui y fit des dons considérables, et entre autres choses d'une table d'or, sur laquelle l'Égypte avec le cours du Nil étaient représentés ; malgré cela, sous tous les rapports, ce temple était bien inférieur en magnificence à celui de Salomon que les vieillards avaient vu démolir. Le prophète Aggée, pour les consoler, leur assura que le Messie l'honorerait de sa présence corporelle.

« Hérode le Grand y fit de si grandes augmentations, qu'il passait pour une merveille, même aux yeux des Romains. Ce roi des Juifs lui fit couvrir un espace deux fois plus grand qu'il n'en occupait auparavant : de superbes galeries qui furent élevées alentour se rejoignaient à la forteresse Antonia. Il avait cent coudées de longueur sur cent vingt de hauteur, et un parvis de plus qu'à celui de Salomon ; ce parvis était destiné aux Gentils, qui étaient alors en grand nombre dans la Judée.

« Le parvis des Juifs était séparé de celui des Gentils par une nouvelle enceinte accompagnée d'appartements. Il y avait au-dessus de la porte de ce dernier une inscription qui en interdisait l'entrée aux étrangers sous peine de la vie. Cette clôture intérieure avait deux côtés, le nord et le sud, et trois portes également distantes ; la grande porte du côté de l'orient était celle par laquelle ceux qui étaient purifiés entraient avec leurs femmes ; mais ces dernières ne pouvaient passer outre, ayant un oratoire séparé par un mur.

« Le sanctuaire était placé au milieu du vestibule intérieur, où les lévites seuls pouvaient pénétrer ; on y montait par douze degrés. La largeur et la hauteur de son frontispice étaient de cent coudées ; le Saint des Saints, qui faisait partie du sanctuaire, était de vingt coudées. Les deux parties du temple intérieur étaient séparés, dans celui de Salomon, par une cloison de cèdre ; dans celui-ci, il n'y avait qu'un grand voile qui se déchira du haut en bas à la mort de Jésus-Christ : jusque-là l'oracle avait été impénétrable à tout autre qu'au grand-prêtre, une seule fois l'année, et comme ce voile était double, ce fut un véritable événement.

« Les parvis du temple étaient entourés de bâtiments à divers

usages : ceux de la première enceinte étaient destinés à loger les lévites, et ceux de la seconde les autres officiers du temple. Les prêtres avaient leurs chambres au-dessus des galeries de leur vestibule ; ces portiques étaient, selon l'historien Josèphe, d'une magnificence incroyable, et l'ouvrage le plus admirable qu'on eût jamais vu, soutenus par quatre rangs de colonnes de marbre d'ordre corinthien, de neuf pieds de diamètre, également distantes, dont la dernière se trouvait engagée dans le mur ; la galerie du milieu était une fois et demie aussi large et deux fois plus haute que les autres, qui avaient chacune trente pieds de haut et un stade de longueur. La voûte du milieu, qui surpassait les autres, était soutenue sur des corniches en manière d'architraves de pierres si bien taillées, et entremêlées de colonnes, qu'on ne pouvait apercevoir les jointures. Des branches de vignes d'or avec leurs feuilles et leurs raisins pendaient du haut des corniches ; le travail en était si excellent, qu'il ne le cédait en rien à la matière.

« Les appartements qui étaient au-dessus des galeries n'avaient pas moins de magnificence que ceux du temple de Salomon. Les portes des vestibules étaient toutes à deux pans, de quinze coudées de large et trente de hauteur. Josèphe en compte neuf toutes couvertes de lames d'or et d'argent. Celle qui était hors du temple était revêtue d'un cuivre de Corinthe, plus précieux que les métaux dont les autres étaient ornées. Toute la couverture du temple était hérissée de broches d'or fort pointues, afin d'empêcher les oiseaux de s'y reposer. La face extérieure du côté de l'orient, qui était la principale entrée, avait été recouverte de lames d'or, si bien polies qu'au jour elles éblouissaient autant que les rayons du soleil qu'elles réfléchissaient.

« L'autel des holocaustes était celui que Zorobabel avait fait dresser sur les anciens fondements : il avait cinquante coudées en carré sur quinze de hauteur. La plupart des meubles et vases précieux qui avaient servi au temple de Salomon furent restitués par Cyrus et par ses successeurs, la table des pains de proposition, le grand chandelier d'or. Zorobabel fit reconstruire un autel des parfums, le premier ayant été caché dans une montagne par Jérémie. On retrouve les figures de ces augustes monuments sculptées dans l'arc de triomphe qui fut érigé à Rome en l'honneur du vainqueur des Juifs, à l'exception de la figure de l'arche d'alliance, qui était la

seule chose qui fût restée des ouvrages de Moïse dans le temple de Salomon, et qui avait subi le même sort que l'autel des parfums, et on lui avait substitué une pierre en manière d'autel, sur lequel on plaçait un encensoir. Dieu voulait accoutumer peu à peu ce peuple grossier à se passer des figures, et le disposer à désirer avec plus d'ardeur Celui qui veut être servi en esprit et en vérité.

« Malgré les injures du temps et la fureur des Barbares, l'arc de Titus, placé entre le *Forum romanum* et le Colisée, est un des plus anciens qui aient conservé leur inscription; ainsi cet arc subsiste encore en témoignage de la vengeance divine exercée contre ce peuple, et des prophéties de Jésus-Christ à cet égard. On sait tout le regret que Titus eut de voir détruire ce temple malgré les ordres qu'il avait donnés, et tous les efforts qu'il fit pour conserver ce monument; car cet empereur, admirant sa beauté, sa richesse et sa magnificence, avoua que cet édifice était le plus beau et le plus somptueux qui fût dans l'univers; il ajouta, au rapport de Josèphe, que s'il était vrai que Dieu se souciât des hommages, des sacrifices et des adorations des hommes, il ne s'étonnait pas qu'il voulût les recevoir dans un temple si digne de cette majesté souveraine¹. »

Après ces détails architectoniques, qui ne font voir à l'œil que des lignes fugitives, lisons à présent, dans le livre le plus admirable, dans la Bible, source inépuisable de beautés religieuses et poétiques, les incroyables travaux exécutés, pendant vingt années, par Salomon, pour l'érection du temple; sa consécration au milieu d'une foule immense, lorsque le sang des bœufs et des brebis coulait à longs flots; puis, lorsque la maison du Seigneur est bâtie, voyons le peuple se presser alentour et sous les vastes galeries.

Du temple orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques,
Et tous devant l'autel, avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices :
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.

(RACINE, *Athalie*.)

¹ Nous empruntons ces détails sommaires au Père Joly, et nous engageons ceux qui veulent remonter aux sources à lire le chapitre **xxiv** de la *Guerre des Juifs contre les Romains*, qui renferme une description complète du temple par Josèphe, historien fidèle et contemporain des malheurs de la ville sainte; par Josèphe, dont madame de Sévigné conseillait la lecture à sa fille : « Je suis ravie que vous aimiez Josèphe : continuez, je vous en prie. Voyez le siège de Jérusalem; prenez courage, tout est beau, tout est grand; cette lecture est magnifique et digne de vous. »

L'encens de Saba fume sur les autels; le chandelier à sept branches, les pains de proposition, l'arche d'alliance avec les chérubins gardée sous des voiles impénétrables, toutes les figures imparfaites, grossières, d'un sacrifice plus auguste, d'une religion plus épurée, se trouvaient là réunies.

Salomon choisit trente mille ouvriers dans Israël; il les envoyait au Liban tour à tour; il avait soixante-dix mille manœuvres qui portaient les fardeaux, et quatre-vingt mille qui taillaient les pierres dans les montagnes.

Hiram, roi de Tyr, fournit à Salomon des bois de cèdre et de sapin autant qu'il en désirait.

Lorsque la maison se bâtissait, on se servit de pierres qui étaient déjà toutes taillées; on n'entendit ni marteau, ni cognée, ni le bruit d'aucun instrument.

Il n'y eut rien qui ne fût couvert d'or.

Il couvrit aussi d'or le pavé du temple, tant au dedans qu'au dehors du Saint des Saints.

« Jésus-Christ avait prédit la ruine totale du temple; il avait dit : « Il n'en restera pas pierre sur pierre. » Et quand sa prophétie se fut réalisée, Titus déclarait aux députés des nations qui leur apportaient des félicitations et des couronnes : « qu'il n'avait fait que prêter son bras à la vengeance divine. » Paroles dont la poésie s'est emparée, et qui se retrouvent avec une admirable énergie à la fin des vers suivants :

« O peuple, que je plains, ton vainqueur, est-ce moi ?
C'est ton dieu, c'est ton dieu qui se venge de toi.
Oui, sans doute, le ciel te punit d'une offense :
Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance. »

(D. GÉRAMB.)

Omar, satisfait d'établir sa mosquée dans une enceinte si fameuse, fit déblayer les terres et découvrir une grande roche où Dieu avait dû parler à Jacob. La mosquée nouvelle prit le nom de cette roche, et devint pour les musulmans presque aussi sacrée que les mosquées de la Mecque et de Médine. Le calife Abd-el-Maleck en augmenta les bâtiments et renferma la roche dans l'enceinte des murailles. Son successeur, le calife Valid, embellit encore El-Sakhra, et la couvrit d'un dôme de cuivre doré, dépouille d'une église de

Balbek. Dans la suite, les croisés¹ convertirent le temple de Mahomet en un sanctuaire de Jésus-Christ; et enfin, lorsque Saladin reprit Jérusalem, il rendit ce temple à sa destination primitive.

Mais quelle est l'architecture de cette mosquée, type ou modèle primitif de l'élégante architecture des Maures? C'est ce qu'il est très-difficile de dire. Les Arabes, par suite de leurs mœurs despotiques et jalouses, ont réservé les décorations pour l'intérieur de leurs monuments, et il y a peine de mort contre tout chrétien qui non-seulement entrerait dans la *Gamea-el-Sacra*, mais qui mettrait seulement le pied dans le parvis qui l'environne.

*Extérieur de la mosquée*². — « La grande place de la mosquée, autrefois la place du Temple, forme un parvis qui peut avoir cinq cents pas de longueur sur quatre cent soixante de largeur. Les murailles de la ville ferment ce parvis à l'orient et au midi. Il est bordé à l'occident par des maisons turques, et au nord par les ruines du prétoire de Pilate et du palais d'Hérode.

« Douze portiques, placés à des distances inégales les uns des autres, et tout à fait irréguliers comme les cloîtres de l'Alhambra, donnent entrée sur ce parvis. Ils sont composés de trois ou quatre arcades, et quelquefois ces arcades en soutiennent un second rang: ce qui imite assez bien l'effet d'un double aqueduc. Le plus considérable de ces portiques correspond à l'ancienne *Porta Speciosa* (la Belle-Porte), connue des chrétiens par un miracle de saint Pierre. Il y a des lampes sous ses portiques.

« Au milieu de ce parvis on en trouve un plus petit, qui s'élève de six à sept pieds, comme une terrasse sans balustres, au-dessus du précédent. Ce second parvis a, selon l'opinion commune, deux cents pas de long sur cent cinquante de large; on y monte de quatre côtés par un escalier de marbre; chaque escalier est composé de huit degrés.

¹ « Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les Sarrazins s'étaient défendus quelque temps, y renouvelèrent les scènes déplorables qui souillèrent la conquête de Titus. Les fantassins et les cavaliers y pénétrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Au milieu du plus horrible tumulte, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres, pour poursuivre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que sous le portique et le parvis de la mosquée le sang s'élevait jusqu'aux genoux et jusqu'au frein des chevaux. Dix mille hommes environ furent massacrés. » (MICHAUD, *Histoire des Croisades*.)

² On voit la grande place de la mosquée de dessus la terrasse des bâtiments élevés sur l'emplacement même du palais de Pilate.

« Au centre de ce parvis supérieur s'élève la fameuse mosquée de la Roche. Tout autour de la mosquée est une citerne qui tire son eau de l'ancienne fontaine scellée (*fons signatus*), et où les Turcs font leurs ablutions avant la prière.

« Le temple est octogone : une lanterne, également à huit pans, et percée d'une fenêtre sur chaque face, couronne le monument ; cette lanterne est recouverte d'un dôme. Une flèche d'assez bon goût, terminée par un croissant, surmonte tout l'édifice, qui ressemble à une tente arabe élevée au milieu du désert.

« Les murs sont revêtus extérieurement de petits carreaux ou de briques de diverses couleurs ; ces briques sont chargées d'arabesques et de versets du Coran écrits en lettres d'or. Les huit fenêtres de la lanterne sont ornées de vitraux ronds et coloriés. » (M. DE CHATEAUBRIAND.)

M. de Lamartine décrit ainsi la fameuse mosquée : « Une magnifique plate-forme, préparée sans doute par la nature, mais évidemment achevée par la main des hommes, était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon ; elle porte aujourd'hui à son centre, sur l'emplacement même où devait s'étendre le temple, la mosquée d'Omar, ou El-Sakara, édifice admirable d'architecture arabe. C'est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions à huit pans : chaque pan est orné de sept arcades plus rétrécies, terminées par un dôme gracieux, couvert en cuivre autrefois doré. Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu ; à droite et à gauche s'étendent de larges parois, terminées par de légères colonnades moresques correspondant aux huit portes de la mosquée. De hauts cyprès, disséminés comme au hasard, quelques oliviers, et des arbustes verts et gracieux, croissant çà et là, relèvent l'élégante architecture de la mosquée et la couleur éclatante de ses murailles, par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade du temple et des dômes de la ville. »

Intérieur de la mosquée. — Madame Belzoni¹, qui, sous les habillements mahométans, parvint sans obstacle dans la mosquée d'Omar, y vit, pendant le peu de temps que la crainte d'être surprise lui laissa, une grande quantité de colonnes, la plupart en granit, dont les chapiteaux lui parurent d'un travail imparfait,

¹ On doit à Belzoni la publication de documents fort importants sur l'ancienne Egypte, etc.

comme tous les ouvrages de sculpture mahométane. Entrée dans une espèce de cabinet éclairé par une grande fenêtre, elle y trouva un maçon catholique qui lui dit que c'était là que le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse, tenant dans leurs bras l'Enfant Jésus, avaient prophétisé. L'ouvrier lui fit remarquer ensuite dans la muraille une ouverture qui donne sur Siloé, et lui assura que primitivement il y avait en cet endroit une porte par laquelle Jésus-Christ entra dans le temple. Il voulait lui montrer bien d'autres choses non moins intéressantes selon lui, et qu'il regardait comme sacrées; mais madame Belzoni, ne connaissant pas l'arabe, sachant très-peu l'italien, et redoutant surtout d'être découverte en pareil lieu, le remercia et se hâta de sortir.

Les Turcs racontent plusieurs traditions ridicules relatives à ce monument: ils vous parlent d'une pierre autrefois enlevée par les Grecs, et qui a eu le bon esprit de revenir d'elle-même dans une petite chapelle faisant partie de la mosquée; ils vous montrent encore, avec un sang-froid et une gravité imperturbables, la place précise où le grand Salomon venait s'asseoir pour surveiller les travaux du temple.

Voici les renseignements que donnent les voyageurs anglais les plus modernes sur l'intérieur de la mosquée; soit qu'ils aient pu s'y introduire furtivement (car ce sont les plus intrépides investigateurs, se glissant partout, questionnant à outrance les naturels et les étrangers), soit qu'ils aient recueilli ces notions auprès de quelques bons musulmans. L'intérieur est pavé en marbre gris, et les murs revêtus de marbre blanc, poli avec le plus grand soin. Vingt-quatre colonnes, d'un marbre brun, forment une nef concentrique. Vingt-quatre petits arceaux supportent le toit, sculpté et doré avec un goût exquis; un second cercle de seize colonnes supporte le dôme, dont l'intérieur est parfaitement peint avec des arabesques dorées: au centre sont suspendus plusieurs vases antiques d'or et d'argent, offrandes de quelques pieux sectateurs du Prophète. Immédiatement au-dessous du dôme est une immense masse de pierre calcaire, de forme irrégulière: on la nomme la *Pierre sacrée de Dieu*. Les mahométans ont pour elle la plus grande vénération. Ils croient que par ses prières leur Prophète eut le pouvoir de la fixer pour toujours à la place qu'elle occupe. Lorsque, dans la douzième année de sa mission, il accomplit son voyage nocturne,

de la Mecque à Jérusalem, monté sur sa belle jument arabe et accompagné par l'ange Gabriel, comme il est raconté dans le dix-septième chapitre du Coran, il fit sa prière, et monta de ce roc au ciel. Nous remarquerons en passant comment Mahomet et ses premiers disciples se sont efforcés de copier et de s'appliquer les faits miraculeux de la vie de Jésus-Christ, afin de donner plus de poids à leur nouvelle religion. C'est le calque maladroit de la glorieuse ascension du Législateur des chrétiens, lorsque, sur le mont des Olives, en présence des apôtres, il s'éleva dans les cieux. Ce fragment de rocher est entouré d'une balustrade basse en bois, et couvert par un dais de satin vert et rouge. Tout à fait au-dessous est une caverne, appelée la « noble caverne de Dieu, » petite chambre de forme à peu près carrée, au-dessus de laquelle est une ouverture creusée dans le roc, appelée le *Trou de Mahomet*. Cinq petites niches, qu'on y remarque, sont désignées sous le nom de places de Salomon, de David, d'Abraham, de Gabriel et de saint Jean. Elle contient le puits des âmes, ou l'entrée aux régions infernales; la place de la prière, l'épée (longue de quatorze pieds) d'Ali, neveu de Mahomet, et son étendard; les balances pour peser les âmes des hommes (allusion au passage de l'Écriture-Sainte, où il est rapporté que des âmes ont été pesées au poids du sanctuaire et trouvées trop légères); le bouclier de Mahomet, les oiseaux de Salomon, les grenades de David et la selle de la fameuse jument appelée El-Borak. Sur un immense pupitre de bois est une copie originale du Coran, dont les feuilles ont quatre pieds de longueur. Dans le cercle extérieur se trouve un puits dans lequel se plongent les vrais croyants, et dont ils boivent l'eau avec une grande dévotion; près de l'entrée, à l'ouest, est une dalle de marbre vert, enclavée dans le sol, qui porte l'empreinte de dix-huit clous d'argent: trois de ces clous et une partie seulement du quatrième restent encore; les autres ont disparu pour marquer l'accomplissement de certaines grandes époques. Le reste doit suivre les premiers, et quand le dernier disparaîtra, la plénitude des temps sera complète, et le monde finira, disent les mahométans. Cette mosquée appartient spécialement à la secte des hanifites, la première et la plus respectée des musulmans. Jusqu'à présent l'entrée en a toujours été interdite aux chrétiens. Là, et dans la mosquée de la Mecque, les musulmans croient que leurs prières sont mieux écoutées par Dieu

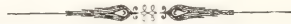
qu'en tout autre endroit de la terre. Ils pensent aussi que les prophètes, depuis Adam, sont venus dans cette enceinte privilégiée prophétiser et prier, et que même encore aujourd'hui ils s'y rendent en troupes invisibles, accompagnés par les anges, pour faire leurs prières. La garde ordinaire de cette sainte pierre, disent-ils, n'est pas de moins de soixante-dix mille anges, qui sont relevés chaque jour. Enfin cent quatre-vingts lampes sont allumées toutes les nuits dans cette mosquée. C'est encore une imitation des nombreux luminaires en or et en argent qui jettent constamment leur clarté sous les voûtes du Saint-Sépulchre, qui n'est qu'à deux pas.

C'est dans ce sanctuaire mahométan que nul *profane* n'ose et ne peut pénétrer. Les voyageurs sont retenus, les uns par la crainte du danger personnel auquel ils s'exposeraient; les autres, par l'appréhension de compromettre ceux dont ils reçoivent l'hospitalité, ou même tous les catholiques habitant Jérusalem. On cite néanmoins quelques personnes hardies qui, déguisées complètement en Arabes, ont réussi à voir ce qu'elles désiraient. Un Espagnol, le chevalier Domingo Badia, voyageant sous le nom d'Aly-Bey-el-Abassi, et Burckard, savant très-distingué de la ville de Bâle, mort depuis quelque temps, qui portait le nom d'Ibrahim-Seheik, sont parvenus tous deux à pénétrer dans la célèbre mosquée, en se faisant passer pour mahométans. En 1818, madame Belzoni employa avec succès le même stratagème, comme nous l'avons dit plus haut.

En 1820, M. Damoiseau, envoyé en Syrie pour acheter des chevaux arabes, crut un instant qu'il serait assez heureux pour pénétrer dans la fameuse mosquée; mais le mutzélîm (prêtre de la mosquée) lui en ôta l'envie d'une manière tout à fait plaisante.

« Recommandé au mutzélîm de la ville, dit-il, j'allai lui présenter mes respects et le solliciter de m'accorder une faveur à laquelle j'attachais le plus grand prix, celle de visiter le temple des vrais croyants, dont on raconte merveilles et miracles. La réception amicale du mutzélîm encourageait mes instances; il souriait à mes vœux, il paraissait dans la disposition d'y céder, et je me croyais déjà sûr de la réussite, quand un petit incident qu'il me fit craindre vint changer mes projets. « Va, mon fils, me dit-il, la lumière divine t'éclaire; tu désires, je le vois bien, renoncer au culte des infidèles pour entrer dans les rangs des disciples de Mahomet. Je

bénis notre saint Prophète d'avoir embrasé ton âme de cette ardeur salulaire, de t'avoir inspiré le besoin de te convertir à la foi, qui seule peut mériter la béatitude éternelle ; va, mon cher fils, et reviens purifié de tes souillures pour suivre désormais la bonne voie. Je vais te donner une escorte qui se chargera d'instruire nos imans de tes louables intentions et t'aplanira toutes difficultés. » Ce discours, que la malice du mutzélîm lui dictait pour m'embarrasser, me désenchanta singulièrement. Je lui répondis que, tout en professant une grande vénération pour Mahomet et beaucoup de respect pour la religion qu'il enseigne, mon dessein n'était pas de renoncer à ma patrie, au titre de Français, pour devenir sujet du grand-seigneur ; que la seule envie d'examiner un beau monument des arts de l'Orient avait déterminé ma démarche auprès de lui, et qu'étant né de père et de mère infidèles, à mes risques et périls, je voulais mourir infidèle. — Ah ! dit le mutzélîm, ceci change bien l'affaire. Je m'étais étrangement trompé sur ton compte, seigneur français. N'importe, je t'ai promis une escorte pour t'accompagner à la mosquée, je tiendrai ma parole ; on t'en fera voir les dehors et l'intérieur dans tous les détails ; seulement je dois t'avertir que, si le peuple musulman te reconnaît pour chrétien, ce qui est plus qu'à supposer, le moindre désagrément qui puisse t'arriver sera d'être massacré sur la place. Vois maintenant ce que tu dois faire : une pareille bagatelle ne peut pas arrêter un homme de courage comme toi. — Pas le moins du monde, répondis-je au facétieux mutzélîm ; mais, comme il me reste quelques légers intérêts à régler, je remettrai cette partie de plaisir à un autre jour, si vous voulez bien me conserver la même bienveillance. « Le mutzélîm parut charmé de cet échange de plaisanteries ; il fit apporter des sorbets et des pipes, et nous nous quittâmes fort bons amis, quoique je m'en retournasse un peu désappointé du non-succès de mes espérances. »



CHAPITRE IV.

Chaire de la mosquée d'Omar. — Chaires des églises chrétiennes. — Vue extérieure du Saint-Sépulcre. — Relation de l'incendie qui le consuma en 1808. — Rebâti par les Grecs. — Stations et calvaires. — Mont Valérien, près Paris. — La folie de la Croix. — Réflexions sur les monuments de ce genre.

Au lieu de se servir de cloches, ainsi que les catholiques, pour appeler les sectateurs de Mahomet à la prière, des Turcs, qu'on pourrait appeler crieurs publics de la prière, montent plusieurs fois dans la journée sur une galerie qui règne autour de chaque minaret, sorte de colonne plus ou moins élevée, plus ou moins élégante, qui se termine en flèche. Mais une autre pratique religieuse, plus essentielle, plus utile, qui leur a été suggérée par les prêtres de l'Eglise romaine, dont ils ont altéré et corrompu les saintes croyances et les usages, c'est de lire de temps en temps quelques versets de la loi donnée par le Prophète, appelée le *Koran*, et de les commenter. Ils se servent de chaires, comme les ministres de la religion chrétienne, lorsqu'ils lisent l'Évangile et l'expliquent au peuple assemblé dans les églises, ou bien quand ils annoncent les solennités de la semaine et publient les mariages. Les Turcs mettent aussi quelquefois, comme nous, beaucoup de luxe dans ces sortes de tribunes, où leurs prédicateurs ne manquent ni d'une certaine onction ni d'éloquence. Ainsi, un des plus riches ornements de la mosquée d'Omar, que nous avons décrite, est la *chaire* ou *pupitre* (Pl. 7), dans laquelle le ministre de la religion mahométane fait entendre sa voix aux habitants de Jérusalem. Elle est située sur la plus haute plate-forme de ce magnifique édifice, et presque opposée à la porte du Sud, qui est également appelée de la Prière. Construite en marbre blanc, à l'exception des petits piliers, qui sont en vert antique, elle présente, de quelque côté qu'elle vous apparaisse, l'aspect le plus pittoresque. Du reste, elle est de la forme

ordinaire adoptée pour les chaires dans les mosquées mahométanes. Le sculpteur intelligent à qui elle est due fut le premier Européen à qui l'on permit et à qui l'on voulut bien confier un travail dans ce temple si respecté, qui, selon les principes religieux des mahométans, n'est inférieur en sainteté qu'à la Mecque et à la Sainte-Maison. Du reste, il paraît que cette belle chaire est rarement employée pour prêcher; car pendant près de deux mois que M. Catherwood a passé dans Jérusalem, visitant fréquemment, par une faveur toute particulière, le monument dû à la piété et à la magnificence du conquérant de Jérusalem, il ne l'a pas vue une seule fois occupée par l'imân en chef ou par ses collègues. Une petite chaire, placée dans l'intérieur du bâtiment, et dans laquelle on monte plus souvent pour instruire les croyants, paraît être du même temps que la mosquée; mais aucune date, aucune inscription ne l'annonce. Il n'est pas rare non plus en France de voir, indépendamment d'une chaire principale, en bois ou en pierre, sculptée et ornée avec élégance, fixée à demeure, une seconde chaire, de petite dimension, qui se transporte avec facilité d'un lieu à un autre de l'église. C'est donc sous le rapport des arts principalement que cette chaire de la mosquée d'Omar peut être intéressante. Nul événement religieux de quelque importance, nulle particularité pieuse ne s'y rattache; elle n'a pas, comme la moindre chaire de la plus petite de nos villes, ses annales glorieuses, ses prédicateurs de tous les jours de fête rompant le pain de la parole aux fidèles, et continuant l'auguste ministère des Ambroise, des Augustin, des Bossuet et des Fénelon.

Nous pouvons opposer à ce chef-d'œuvre de la sculpture, possédé par les Turcs, bien d'autres chefs-d'œuvre en ce genre : la chaire de Saint-Étienne à Paris, toute en bois délicatement travaillé, depuis Goliath renversé à terre, qui en soutient la base avec ses épaules de géant, jusqu'à l'ange du jugement dernier, dont la trompette, que l'on croit entendre, s'élançe vers la voûte; celle de Saint-Sulpice, soutenue par un double escalier en marbre d'une construction hardie, et placée adroitement entre deux piliers de la nef; celle des Invalides, plus moderne, d'une dimension colossale, en marbre blanc veiné, tout parsemé d'étoiles d'or; celle de Strasbourg, en pierre, ornée de sculptures gothiques d'une incroyable légèreté, qui remontent à l'époque déjà bien éloignée où cette belle



J. G. W. del.

A. G. sculp.

E. Roussier sculp.

Terrasse et Chaire de la Mosquée d'Omar.

basilique fut construite, et enfin celle de Notre-Dame de Chartres, dans le même goût et de la même époque à peu près, attestent le soin que l'on a pris de tout temps pour la décoration de ces tribunes sacrées, où tant de voix, terribles et consolantes, douces ou énergiques, se font entendre chaque jour. En Italie, la chaire, le plus communément, est un carré long, sans aucun ornement, à l'extrémité duquel est un crucifix de grande dimension; l'orateur court alternativement d'une extrémité à l'autre de cette tribune, ce qui nuit à la grâce du débit et au développement des gestes. Enfin, dans la Belgique, où la décoration des églises, toutes pleines de fleurs, est portée quelquefois jusqu'à l'excès, les chaires sont fort élégantes. Dans certains couvents de France le prédicateur arrivait de l'intérieur des bâtiments par une ouverture pratiquée à une hauteur de quinze pieds environ. Au célèbre monastère de Marmoutiers, près de Tours, et partout où les religieux ne prêchaient pas pour le peuple, il ne se trouvait point de chaire dans les églises. Du temps de saint Augustin l'usage des chaires était connu. L'évêque d'Hippone disait aux fidèles : « En même temps que nous vous parlons d'un lieu éminent, comme élevé au-dessus de vous, notre crainte nous met sous vos pieds, parce que nous savons que ce trône nous expose à un grand danger, à cause du compte qu'il faudra rendre. » On nous pardonnera cette petite digression au sujet de la chaire d'Omar.

Voici que la curiosité, l'intérêt, qui doivent s'attacher aux choses saintes, vont trouver un aliment plus vif et plus soutenu. Nous avons à présent à décrire, et les matériaux ne nous manqueront pas, l'église qui renferme le tombeau de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'église la plus vénérable de la terre, soit que l'on pense en philosophe ou en chrétien. Celui qui peut s'en approcher la première fois sans émotion est un être insensible, un homme à part et malheureux. « Les rues qui mènent au Saint-Sépulcre (Pl. 8) sont boueuses, dépavées en partie, et n'ont que très-peu de largeur. De quelque côté que l'on y vienne, on est obligé de passer par une porte basse et fort étroite avant d'arriver à la petite place qui se trouve devant l'église. » Nous ferons précéder la description de ce temple auguste par l'abrégé de son histoire.

« Eusèbe nous a conservé la lettre par laquelle Constantin ordonne à Macaire, évêque de Jérusalem, de construire une église

inagnifique à l'endroit où le mystère de notre rédemption fut accompli. Trois cents ans après, cette église fut saccagée par Chosroës II, roi des Perses, et malheureusement la sainte croix en fut enlevée. Héraclius reconquit ce trésor inestimable, et Modeste, évêque de Jérusalem, rétablit l'église. Le calife Omar s'empara peu de temps après de la ville sainte; mais il se montra favorable aux chrétiens, qui, sous son règne, furent libres de pratiquer les exercices de leur culte. En 1009, le sultan d'Égypte, Hakem, détruisit de nouveau les lieux saints. Depuis cette époque ils souffrirent plus ou moins, jusqu'au temps mémorable où les croisés, en 1099, se rendirent maîtres de Jérusalem, et délivrèrent le tombeau de Jésus-Christ des mains des infidèles. Dieu ne permit pas que la ville sainte restât longtemps au pouvoir des chrétiens. Les musulmans la reconquirent au bout de quatre-vingt-neuf ans. Les fidèles sacrifièrent alors avec joie leur fortune pour racheter des mains profanes et impies l'église du Saint-Sépulcre. En 1257, les Pères Franciscains vinrent en Palestine, et la gardèrent paisiblement, ainsi que les autres sanctuaires. Mais ils durent se retirer à l'approche du sultan Mélech-Sérat, qui, avec une armée considérable, prit la ville dans la même année, et fit passer au fil de l'épée vingt-cinq mille chrétiens. Tous les Latins, outrés de cette barbarie, et poursuivis à mort par ce prince cruel, quittèrent à cette époque la Palestine et la Syrie.

« Aussitôt que la chose fut possible, les Pères Franciscains retournèrent clandestinement aux sanctuaires qu'ils avaient été obligés d'abandonner à la profanation et aux insultes des ennemis du Seigneur. Les anciennes chroniques disent expressément que le révérend Père Rogerio Guarini, allant d'Aquitaine en Arménie, en 1333, passa par l'Égypte, et qu'il obtint du sultan qu'un petit nombre de religieux pussent en sûreté demeurer près du Saint-Sépulcre. D'autres historiens assurent le même fait. *Custodia sepulcri Christi, anno 1333, Ierosolymis, octo Franciscanis committitur a sultano Ægyptii* (le sultan d'Égypte confie, en 1333, la garde du tombeau de Jésus-Christ à huit Franciscains):

« Cependant, malgré les assurances données au père Guarini, et même malgré la bonne volonté du sultan qui régnait alors, les Franciscains ne cessèrent pas d'être inquiétés jusqu'à l'an 1342, époque à laquelle, par la protection de Robert, roi de Sicile, et de



Abbaye de Saint-Vedast

Arras

H. Bouché del.

Eglise de Saint-Vedast

la reine Sancia, son épouse, il leur fut permis, moyennant des sommes énormes, d'avoir à Jérusalem un établissement permanent auprès de cette église, d'y célébrer les saints mystères, d'y réciter l'office divin, avec la certitude de n'être pas exposés à de nouvelles vexations. »

Voici la description que Deshayes, ambassadeur de France, sous Louis XIII, à Constantinople, nous a conservée du Saint-Sépulcre, lorsqu'il le visitait en 1621 :

« L'église du Saint-Sépulcre est fort irrégulière, car l'on s'est assujéti aux lieux que l'on voulait renfermer dedans (c'est-à-dire le mont Calvaire et autres). Elle est à peu près faite en croix, ayant six-vingts pas de long, sans compter la descente de l'Invention de la Sainte-Croix, et soixante-dix de large : il y a trois dômes, dont celui qui couvre le Saint-Sépulcre sert de nef à l'église ; il a trente pas de diamètre, et est ouvert par en haut comme la Rotonde à Rome : il est vrai qu'il n'y a point de voûtes, la couverture en est seulement soutenue par de grands chevrons de cèdre apportés du Liban. On entrait autrefois dans cette église par trois portes, mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gardent soigneusement les clefs, de peur que les pèlerins n'y entrent sans payer les neuf sequins (ou trente-six francs) à quoi ils sont taxés : j'entends ceux qui viennent des États autres que la Turquie : car, pour les chrétiens sujets du grand-seigneur, ils n'en paient pas la moitié. Cette porte est toujours fermée, et il n'y a qu'une petite fenêtre, traversée d'un barreau de fer, par où ceux de dehors donnent des vivres à ceux qui sont dedans, lesquels sont de huit nations différentes : les Latins ou Romains, les Grecs, les Abyssins, les Cophtes ou chrétiens d'Égypte, les Arméniens, les Nestoriens, les Géorgiens et les Maronites qui habitent le mont Liban. »

Quand M. de Lamartine traversa le vestibule qui ouvre sur le parvis même de l'église du Saint-Sépulcre, il vit un divan établi en cet endroit par les Turcs. Cinq à six personnes vénérables, à longue barbe blanche, étaient accroupies sur ce divan, recouvert de riches tapis d'Alep ; des tasses à café et des pipes étaient autour d'eux sur ces tapis ; elles le saluèrent avec dignité et grâce, et donnèrent ordre à un des surveillants de l'accompagner dans toutes les parties de l'église. Il ne vit rien sur leur visage, dans leurs propos et dans leurs gestes, de cette irrévérence dont on les accuse ; ces Turcs

n'entrent point dans l'église, ils restent à la porte; ils parlent aux chrétiens avec la gravité et le respect que le lieu et l'objet de la visite comportent; possesseurs par la guerre du monument sacré des chrétiens, ils ne le détruisent pas, ils n'en jettent pas la cendre au vent, ils le conservent et ils y maintiennent l'ordre.

« Tout autour de l'église et dans les ailes sont différentes chapelles : celle de l'Apparition, où l'on tient que Notre-Seigneur apparut premièrement à la Vierge après sa résurrection; celle de la Prison de Jésus-Christ, ainsi appelée parce qu'il fut mis dans ce lieu en attendant que l'on eût creusé le trou destiné à recevoir la Croix; une troisième, construite à l'endroit même où le divin Sauveur fut dépouillé par les soldats, et ses vêtements joués au sort et partagés; la chapelle de Sainte-Hélène, celle de l'*Impropère*, appelée ainsi parce qu'on y fit asseoir Notre-Seigneur pour le couronner d'épines, etc., etc. Leur nombre total s'élève jusqu'à vingt, qui retracent les différentes circonstances de la Passion, et que l'on appelle stations.

« L'église du Saint-Sépulcre, ce sanctuaire commun des nations chrétiennes, a été presque entièrement consumée par le feu, le 12 octobre 1808. La relation de cet incendie, adressée dans le temps, par un religieux italien, témoin oculaire, à un de ses amis, renferme des faits que l'incrédulité dédaigneuse refusera peut-être de croire, mais qui, pour l'ami de la vérité, n'en sont pas moins incontestables. Des hommes d'une grande vertu, d'une sincérité parfaite, des vieillards pleins de la crainte de Dieu, que leur âge avertissait de se tenir prêts à comparaître au premier moment devant le souverain Juge, interrogés par D. Géramb sur ce malheureux événement, ont été unanimes dans leurs rapports, dont nous offrons un extrait. »

INCENDIE DU SAINT-SÉPULCRE, EN 1808.

« Si le prophète Jérémie revenait dans ce monde, aurait-il, en ces jours de désastre et de deuil, moins de raisons qu'autrefois d'inviter le peuple à pleurer sur le malheur de Jérusalem désolée? Auroit-il à faire entendre des chants moins plaintifs sur la tristesse et l'abattement de la fille infortunée de Sion? Ah! il ne serait pas le seul dont les yeux fussent deux sources de larmes! partout il rencontrerait des compagnons de sa douleur...

« La matinée du 12 octobre fut affreuse ; le souvenir de ce jour malheureux arrache un cri de douleur aux cœurs les plus indifférents, aux cœurs les plus endurcis. Les catholiques, les schismatiques, les hérétiques sont dans l'affliction ; les Orientaux, les Occidentaux pleurent ; les Juifs même versent des larmes ; il n'y a personne dans la cité sainte, de quelque nation qu'il soit, qui ne partage la douleur et la consternation générale. L'église du Saint-Sépulcre, monument bâti par sainte Hélène et Constantin, avec une magnificence impériale, et conservé par la piété des chrétiens ; ce temple, le plus auguste de l'univers, ce temple qui faisait l'admiration des nations les plus éloignées, vient d'être consumé par les flammes. On ignore encore si c'est l'effet d'un accident ou de la malice, mais la rapidité du feu a été telle, que, dans l'espace de quelques heures, les galeries, les colonnes, les autels ont été anéantis. Voici quelques détails sur ce terrible événement :

« Dans la nuit du 11 au 12 octobre, vers les trois heures du matin, le feu commença à se manifester dans la chapelle des Arméniens, située sur la galerie ou terrasse de la grande église du Saint-Sépulcre. L'aide sacristain des religieux de Saint-François, qui allait visiter les lampes et la chapelle du Calvaire, fut le premier à s'en apercevoir, et comme il n'y avait là âme vivante qu'un pauvre prêtre arménien, vieillard dont la vue du feu avait altéré la raison, il courut chercher du secours. Mais la rapidité de la flamme le rendit inutile ; lorsqu'on arriva, elle avait déjà embrasé la chapelle des Arméniens, même leur habitation, ainsi que celle des Grecs, dont une partie était construite en bois sec et peinte à l'huile.

« Les Pères Franciscains, après l'office de minuit, étaient allés se reposer. Réveillés par le bruit étrange qu'ils entendent dans la grande église, ils se lèvent à la hâte... Quelle est leur épouvante!... Malgré mille dangers, ils volent au feu... La porte est fermée ; et ce qui met le comble à leur désespoir, c'est que, peu d'instants après, les flammes qui sortent, et du côté des Grecs et des Arméniens, et du côté des Syriens, des Messinés et des Cophtes, menacent la coupole du grand temple, construite avec d'énormes poutres, couverte de plomb, et élevée perpendiculairement sur le monument dans lequel se trouve le Très-Saint-Sépulcre. Ces poutres avaient été amenées à grands frais du mont Liban, au commencement du siècle passé, lorsque les princes chrétiens firent

élever ce dôme, véritable chef-d'œuvre par la hauteur et par la hardiesse de sa construction. Tous ont fui... Les Pères Franciscains, restés seuls, et privés d'instruments nécessaires, tâchent de passer par une petite fenêtre pour aller avertir les religieux du monastère du Saint-Sauveur et les ministres du gouvernement turc. Dans l'intervalle, les jeunes Arabes catholiques s'élancent du dehors à l'intérieur, et bravent les flammes pour sauver, s'il se peut, quelques objets; mais en ce moment le feu gagne le dôme, les autels de la Sainte-Vierge, l'orgue; l'église ressemble à une fournaise. Bientôt les pilastres s'écroulent avec fracas, et avec ceux-ci les arcades et les colonnes qui entourent le Saint-Sépulcre; il est inondé d'une pluie de plomb; ce feu est tel, que les plus grosses colonnes de marbre se fendent; il en est de même des pavés et du marbre qui recouvrent le monument; enfin, entre cinq et six heures, le grand dôme tombe avec un fracas épouvantable, entraîne toutes les grosses colonnes et les pilastres qui soutenaient encore la galerie des Grecs, ainsi que les habitations des Turcs près du dôme.

« Le Très-Saint-Sépulcre se trouve enseveli sous une montagne de feu qui semble devoir l'anéantir à jamais; l'église offre le spectacle d'un volcan en fureur.

« Après le récit d'une si grande infortune, je suis heureux de pouvoir consoler votre piété, en vous racontant les merveilles de l'assistance divine en faveur des religieux de Saint-François.

« Le feu, ayant atteint la porte de bois qui sépare l'autel de Marie-Madeleine de la chapelle du chœur de la grande église, a respecté la sacristie et tous les objets qu'elle contient; rien n'a souffert, et le petit monastère de ces vénérables Pères, les cellules qu'il renferme, non plus que la chapelle, n'ont pas reçu la moindre atteinte.

« Aucun marbre de l'endroit où Jésus-Christ après sa résurrection apparut à Marie-Madeleine n'a été endommagé, quoique le feu fût très-actif de ce côté, qu'il eût brûlé l'orgue, brisé et calciné le marbre qui l'entourait.

« Celle des chapelles du Saint-Sépulcre qui est desservie par les Franciscains, quoique placée sous le dôme, et par conséquent au centre du feu, et ensevelie dans les flammes, n'a point eu de mal dans son intérieur: on a retrouvé les soieries qui l'ornaient, et même les cordons des lampes; l'excellent tableau, sur toile, de

la Résurrection, qui ferme le Très-Saint-Sépulcre, était intact, quoique la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, des Cophtes, qui touchait au monument, ait été réduite en cendres.

« La chapelle de l'Ange, qui est à l'entrée du Très-Saint-Sépulcre, n'a eu de brûlé que la moitié du velours qui lui servait d'ornement; les murs et le pavé n'ont reçu aucun dommage.

« A la chapelle du Calvaire, on a pu sauver intacte la statue de la Sainte-Vierge-des-Douleurs qui se trouvait entre l'autel de la Purification et celui de l'Exaltation de la Croix. Cette statue est un don du roi de Portugal.

« L'endroit où Notre-Seigneur fut crucifié appartient aux catholiques; il a été peu endommagé. On ne peut en dire autant de celui où fut élevée la Croix, et dont les Grecs sont en possession. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, malgré le violent orage qui soufflait, malgré le voisinage d'une fenêtre qui pouvait favoriser les ravages de l'incendie, la chapelle contiguë au dehors de Notre-Dame-des-Douleurs n'a eu aucun mal.

« Cette chapelle, bâtie au lieu où se trouvait la sainte Vierge, avec les autres Maries, lorsque les Juifs attachaient son fils à la Croix, est restée intacte, et le tableau qui la représente, quoique si près du feu, est également demeuré sans atteinte.

« A six heures, la violence du feu commença à se calmer, et à neuf il n'était plus dangereux ni menaçant.

« Le jour suivant, lorsque l'on put enlever les décombres, on s'aperçut avec un nouvel étonnement que la sainte pierre qui couvre celle de l'Onction, et que l'on croyait calcinée, n'avait pas souffert. Personne n'a péri, quelques frères ont été blessés.

« Comme la foi du chrétien renaît plus forte et plus vive après de grands malheurs, le lendemain, comme de coutume, les Pères de Saint-François allèrent au Saint-Sépulcre dire leur chapelet, que les sanglots ne leur permirent pas d'achever. Le 14, ils y célébrèrent le saint sacrifice de la messe; malgré les ruines dont ils étaient entourés, ils n'interrompirent en rien leurs offices, leurs processions accoutumées; ils marchaient sur des décombres, et n'en chantaient pas moins les louanges du Seigneur. »

L'église du Saint-Sépulcre a été rebâtie sur les mêmes fondements et sur l'ancien plan; mais comme la pauvreté des religieux catholiques est extrême, et qu'ils n'ont reçu pour cette destination

aucun secours proportionné à l'entreprise, ils ont été forcés d'en laisser l'honneur aux Grecs et aux Arméniens, qui, étant fort riches, ont pu l'exécuter à leurs frais : ces frais se sont montés à peu près à cinq millions de francs. Elle est d'une rare magnificence et d'un assez bon goût, quoique la dorure y ait été prodiguée à l'excès. Les stalles, de bois ordinaire, jurent un peu avec les richesses dont elles sont entourées; les tableaux sont en grand nombre et en général mauvais; les statues médiocres. Cependant l'ensemble frappe, et l'on ne peut s'empêcher d'en admirer la beauté.

« L'impossibilité où se sont trouvés les Latins d'avoir la principale part à la reconstruction de l'église leur a causé le préjudice le plus capable d'affliger un cœur catholique. Seuls possesseurs autrefois de la plus grande partie des lieux saints, ils se sont vus obligés de partager avec des étrangers ce trésor inestimable, qu'ils avaient défendu contre les Turcs au prix de leur sang et de leur vie. » Et, au rapport d'un voyageur anglais, chaque jour les Grecs empiètent de nouveau sur leurs privilèges avec une violence toujours croissante, et qui dure encore aujourd'hui.

En France, et dans toute la chrétienté, nous avons essayé d'imiter, autant que les localités le comportaient, le Calvaire et le Saint-Sépulchre. Ainsi, en plusieurs endroits, depuis le pied d'un mont plus ou moins élevé jusqu'à son sommet, où se trouve une église, l'on a construit des chapelles, ornées de peintures destinées à reproduire les traits principaux de la Passion; le clergé, accompagné des fidèles, suit la croix, notre étendard, chante les litanies composées sur ce sujet douloureux, s'arrête aux diverses stations dont la sainte Vierge, selon une pieuse tradition, donna la première idée; ainsi est retracé par la piété le plus grand acte de la bonté divine. Deux fois par an, principalement aux fêtes de l'Invention et de l'Exaltation de la Croix, et tous les vendredis dans certaines églises, le chemin de la Croix est parcouru dévotement par les fidèles. Rien n'est plus intéressant encore, après dix-huit siècles, que cette touchante cérémonie, que ces voix gémissantes, qui semblent pleurer la mort cruelle d'un père ou d'un ami. Lorsque, dans les beaux jours, au milieu des Alpes, vous entrevoyez à travers le feuillage les petites chapelles en pierres blanches, échelonnées le long de la montagne, que la foule pieuse en gravit les pentes escarpées, et que les accents plaintifs des hommes et des femmes vous arrivent, vous

êtes ému profondément, et vous joignez vos prières à leurs prières, et vos chants à leurs chants.

Après de l'ermitage construit sur la croupe du Vésuve, et sur le même plan, on a dressé, avec des pierres volcaniques, une sorte de calvaire. Jamais lieu fut-il plus propre à méditer tour à tour sur la puissance et sur la bonté divine? Du pied de ces croix grossières l'œil embrasse un immense horizon; vous pouvez voir Naples, la mer et les îles dont elle est parsemée; c'est dire que vous jouissez du plus ravissant spectacle du monde... Et en même temps vous apparaissent les ruines de ces villes célèbres ensevelies sous la cendre et sous les laves du volcan. C'est bien là qu'il faut adorer et prier; car celui qui mourut sur la croix est le même Dieu qui disposa les lignes gracieuses de l'amphithéâtre circulaire où s'assied la plus belle ville de l'Italie; c'est sa main qui remue mollement les vagues de ces beaux rivages, et qui, dans un jour de colère, pour punir les peuples qui l'oubliaient, au milieu des délices, des arts et de la volupté, les couvrit en un clin d'œil d'une montagne de poussière et de tous les débris que vomit le cratère enflammé du Vésuve.

Lors du retour de Louis XVIII en France, les missionnaires fondés par M. Forbin de Janson, mort évêque de Nancy, et M. l'abbé de Rauzan, supérieur de cette congrégation, rétablirent le Calvaire du mont Valérien, près Paris, sur la route de Saint-Germain, à l'ancien couvent des ermites de Saint-Augustin. On y renouvela la confrérie de la Croix, établie dès l'an 1645. Madame la Dauphine, dont le nom s'attachait à tous les établissements de piété et de bienfaisance, prit le Calvaire sous sa protection, et six cents dames de Paris et des départements, par leur charité particulière et leur zèle, parvinrent à se procurer une partie des fonds nécessaires. La chapelle dite du Saint-Sépulcre, présent du roi Louis XVIII, devait être une imitation exacte du tombeau de Jésus-Christ, dessiné sous les yeux de M. de Janson, et sous la direction de feu M. Prévost, auteur du Panorama de Jérusalem, qui avait visité les saints lieux avec lui. Le zèle ardent de ce prélat faisait espérer qu'on pourrait dire bientôt: « Nous avons en quelque sorte ravi le Saint-Sépulcre « à la Judée, pour le transporter au mont Valérien. » Mais les troubles politiques de 1830 ont fait abandonner cet établissement religieux. Toutefois le voyageur peut encore y jeter un regard pieux,

et prier en passant pour tous ceux dont les corps reposent au pied de la croix. De ce point, la vue, qui s'étend sur le bassin de la Seine et sur la ville de Paris tout entière, est vraiment admirable.

Nous avons gravi dans le mois de juillet 1836 la pente sablonneuse et solitaire qui mène au mont Valérien, et nous avons pu nous convaincre de la ruine et de la solitude de cette demeure autrefois si fréquentée par la foule. Une mauvaise porte de bois, ouverte et brisée, en défend mal l'accès au voyageur; le toit de la chapelle qui fait face à Paris n'est qu'un amas de planches entr'ouvertes; à l'autre façade les portes de l'église, surmontées de petits barreaux, comme dans les anciens couvents, sont fermées; pas un gardien n'est là pour vous guider et vous parler au milieu des pierres et des décombres; les chapelles des stations croulent, et les peintures qui les ornaient s'effacent sous le couteau ou le crayon de l'indifférence et de l'impiété. Ces débris, ce silence, ces vitres brisées, cette grande maison déserte, forment un affligeant contraste avec la ville populeuse et bruyante dont le bruit vous arrive, dont les monuments vous apparaissent en dômes, en flèches, en tours, en arcs de triomphe; et le gazon jauni, les arbres mutilés qui couvrent çà et là la plate-forme du mont Valérien, vous semblent encore plus tristes et plus mélancoliques lorsque la Seine se déroule en cercles devant vous autour des îles verdoyantes, et que les pentes abaissées du monticule et les campagnes qui l'environnent étalent une culture riche et variée. Toutefois cette désolation de la maison du Seigneur, où résonnaient autrefois les cantiques de la Croix, où les bannières de la Vierge marchaient au milieu des groupes de jeunes filles vêtues en blanc, peut donner une idée de ce qu'est aujourd'hui le véritable Calvaire, livré aux ennemis de la religion chrétienne, si près de devenir, chaque jour, la proie de l'Arabe pillard, et ne recevant plus que de loin en loin la visite et les soupirs de pèlerins animés d'une foi pure.

Depuis 1836, la physionomie du mont Valérien a complètement changé; ce n'est plus cette solitude, ce ne sont plus ces ruines dont il est parlé dans les lignes qui précèdent; l'ancienne maison de prière, la maison de paix est devenue une formidable citadelle destinée à protéger Paris, peut-être à le tenir en respect, qui se lie à cet immense système de fortifications (les forts détachés et l'enceinte continue), dont la construction fut un des événements du règne de

Louis-Philippe. Quel contraste dans la destination de ce monticule dans l'intervalle de quelques années !

Les statuaires ont plus d'une fois consacré leur ciseau à représenter le Saint-Sépulcre au moment où notre Sauveur voulut bien s'y laisser ensevelir pour quelques instants. La sainte Vierge, appuyée sur le disciple bien-aimé ; la Madeleine, à la tête des saintes femmes, arrosant de ses larmes les pieds du Sauveur ; Joseph d'Arimathie, ce serviteur secret de Jésus-Christ, qui fit déposer le corps de son maître dans le sépulcre neuf préparé pour lui, composent, d'ordinaire, avec quelques apôtres, le pieux et triste entourage du divin tombeau ; et quand l'artiste a su donner aux différentes figures l'expression qui leur convient, on se sent attendri devant cette pierre, devant ce marbre, où semble revivre celui qui, dans sa bonté infinie, s'est humilié pour nous jusqu'à la mort. L'église de Saint-Mihiel, département de la Meuse, renferme un ouvrage de ce genre, exécuté par un des élèves de Michel-Ange. C'est un chef-d'œuvre. Il a reçu quelques mutilations, heureusement peu graves, pendant les troubles révolutionnaires.

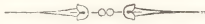
Il est malheureux que le bon goût et le talent ne président pas toujours à ces représentations si touchantes de la mort et de l'ensevelissement de Jésus-Christ. Dans les églises de nos campagnes, si pauvres et si nues, la face sacrée du Sauveur et la figure des personnes qui l'approchaient dans ce dernier moment sont trop souvent représentées d'une manière basse, triviale ou même ridicule. Il n'est pas rare de rencontrer dans le carrefour d'un village, sur la grande route, attachée à une croix colossale, une espèce de statue informe, dont le côté, percé d'une large blessure, verse son sang à grands flots dans un verre que tend un ange ; ou bien encore des simulacres grossiers du Saint-Sépulcre, défigurés par la piété mal entendue des fidèles, salis par la cire et l'huile des lampes et des cierges, affligent l'œil du vrai chrétien, qui voudrait qu'un sujet si sévère et si édifiant ne fût jamais profané par des artistes maladroits, dont les ébauches ridicules sont un double scandale pour les fidèles, et pour ceux qui n'ont pas le bonheur de se soumettre comme saint Paul à la folie de la croix.

L'énigme insoluble pour la vaniteuse philosophie, le mystère qui confond notre raison superbe, l'abîme où se perd l'homme qui ne croit pas, c'est cette *folie de la croix*. Il fallut une puissance

divine aux apôtres, aux missionnaires de l'Évangile, pour parler au nom d'un homme crucifié, et pour faire respecter et germer cette parole. Songe-t-on quel fut l'étonnement des peuples policés, des Grecs et des Romains, par exemple, quand des gens de la classe du peuple, sans lettres, sans fortune, sans appui, osèrent lui dire : « Celui que vous avez fait mourir sur un bois infâme, entre deux scélérats, est votre seul maître, votre seul Dieu, le seul créateur de l'univers ; c'est au nom de l'homme supplicié, mort et ressuscité, que nous disons aux boiteux de marcher, aux sourds d'entendre, aux aveugles de recouvrer la vue. » Puis, voyez cette croix, dernier opprobre réservé aux esclaves, triompher du mépris des hommes, grandir peu à peu par la prédication des apôtres, orner la couronne des rois et devenir la plus belle parure des femmes ; associée à toutes les cérémonies de l'Église, elle se reproduit sur les autels, sur les tombeaux ; elle est dans la main du prêtre qui console le mourant ; elle est portée devant la foule qui demande au maître de tout la fertilité des campagnes ; elle est au chevet de votre lit, s'offrant partout sous une forme simple ou élégante ; elle est d'or ou de bois, enrichie de diamants, ou formée avec quelques noyaux d'olives¹. Au bord des grandes routes, sur le penchant des précipices, construite grossièrement de seules branches de sapin, elle indique la mort inopinée d'un voyageur, et demande au passant une prière pour le pauvre trépassé ; elle borne le territoire de nos communes agricoles ; entourée de quelques arbres, qui croissent au milieu d'herbes incultes, elle reçoit les adorations simples et ferventes d'une mère de famille, de la veuve et de ses enfants ; elle entend leurs soupirs et voit couler leurs larmes.

C'est encore le grand livre où les plus habiles prédicateurs puisent leur éloquence ; celui qui souffre et qui pleure tourne les yeux vers elle ; le marin, ballotté sur les flots par la tempête, cherche sur la côte lointaine l'arbre du salut, le signe de la rédemption. Enfin, c'est par la croix et l'Évangile que le monde fut éclairé d'une lumière divine, soumis aux lois de la charité, appelé à partager l'héritage d'une gloire éternelle.

¹ Les religieux du Saint-Sépulcre distribuent aux pèlerins et envoient en Europe une grande quantité de ces croix, dont le seul mérite est d'avoir été déposées sur le tombeau de Jésus-Christ.



CHAPITRE V.

Intérieur du Saint-Sépulcre. — Description par MM. de Chateaubriand, Lamartine et Dom Géramb. — Les croisés au Saint-Sépulcre. — Témoignage des Évangélistes en faveur de la résurrection du Sauveur. — Rues voûtées à Jérusalem.

Ce serait mal répondre aux sentiments religieux et à la pieuse impatience des lecteurs que de se traîner minutieusement sur des descriptions froides et régulières des bâtiments et des autels, de désigner la couleur des marbres de chaque colonne ou des dalles qui recouvrent le sol sacré que nous parcourons ; de compter une à une les lampes qui brûlent nuit et jour sous ces voûtes silencieuses, et de dresser le catalogue exact des riches ornements, des vases précieux que la munificence des rois et la piété des peuples accumulent et renouvellent sans cesse dans ce lieu tout plein de la présence du Sauveur. Il nous faut les pensées qui s'échappent en foule du cœur d'un écrivain sublime et d'un grand poète, à la vue de cette tombe divine ; ce sont les puissantes émotions qui les agiteront que nous avons besoin de faire connaître dans leur langage même. Tout chrétien, si simple qu'il soit, jeté subitement au milieu de ce monument inspirateur, sentira comme MM. de Chateaubriand et de Lamartine ; il sera ému et pleurera comme eux ; mais il ne pourra transmettre sa pensée et la communiquer en traits de feu à ceux qui n'ont pu partager son bonheur et ses extases. Nous sommes donc heureux d'avoir à offrir, à ceux qui parcourent avec nous dans ces feuilles l'église du Saint-Sépulcre, les tableaux qu'en ont tracés ces deux écrivains.

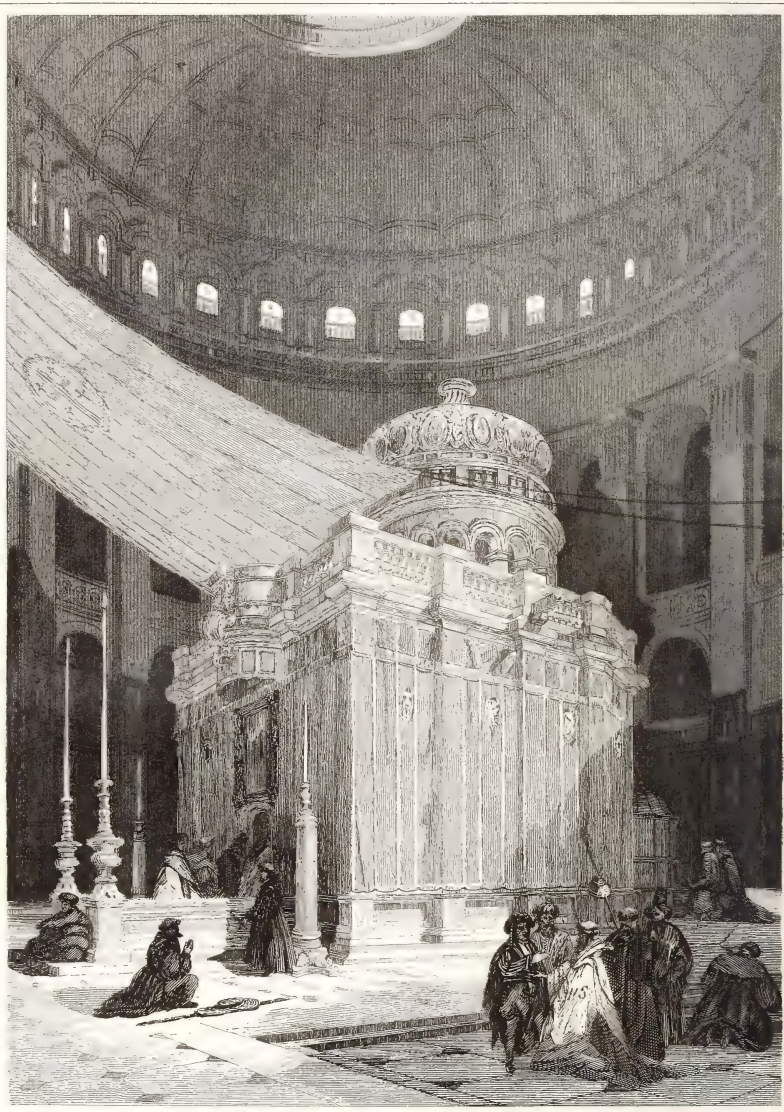
M. de Chateaubriand, venu le premier à Jérusalem, commence ainsi sa confession de foi à l'aspect du tombeau de Jésus-Christ, appelé vulgairement le *Saint-Sépulcre* (Pl. 9) :

« Les lecteurs chrétiens demanderont peut-être quels furent les

sentiments que j'éprouvai en entrant dans ce lieu redoutable : je ne puis réellement le dire. Tant de choses se présentaient à la fois à mon esprit, que je ne m'arrêtais à aucune idée particulière; je restai près d'une demi-heure à genoux dans la petite chambre du Saint-Sépulcre, les regards attachés sur la pierre, sans pouvoir les en arracher. L'un des deux religieux qui me conduisaient demeurait prosterné auprès de moi, le front sur le marbre; l'autre, l'Évangile à la main, me lisait, à la lueur des lampes, les passages relatifs au saint tombeau. Entre chaque verset il récitait cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, qui, après le coucher du soleil, avez été « descendu de la croix, et vous êtes reposé dans les bras de la plus « tendre mère, et dont le corps sans vie fut placé, à la dernière « heure du jour, dans ce saint monument, etc. » Tout ce que je puis assurer, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant je ne sentis que ma faiblesse; et quand mon guide s'écria avec saint Paul : « O Mort, où est ta victoire? O Mort, où est ton aiguillon? » je prêtai l'oreille comme si la Mort allait répondre qu'elle était vaincue et enchaînée dans ce monument.

« Nous parcourûmes les stations jusqu'au sommet du Calvaire. Où trouver dans l'antiquité rien d'aussi touchant, rien d'aussi merveilleux que les dernières scènes de l'Évangile? Ce ne sont point ici les aventures bizarres d'une divinité étrangère à l'humanité : c'est l'histoire la plus pathétique, histoire qui non-seulement fait couler des larmes par sa beauté, mais dont les conséquences, appliquées à l'univers, ont changé la face de la terre. Je venais de visiter les monuments de la Grèce, et j'étais encore tout rempli de leur grandeur; mais qu'ils avaient été loin de m'inspirer ce que j'éprouvais à la vue des lieux saints!

« L'église du Saint-Sépulcre, composée de plusieurs églises, bâtie sur un terrain inégal, éclairée par une multitude de lampes, est singulièrement mystérieuse; il y règne une obscurité favorable à la piété et au recueillement de l'âme. Les prêtres chrétiens des différentes sectes habitent les différentes parties de l'édifice; du haut des arcades, où ils sont nichés comme des colombes, du fond des chapelles et des souterrains, ils font entendre leurs cantiques à toutes les heures du jour et de la nuit : l'orgue du religieux latin, les cymbales du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, la prière du solitaire arménien, l'espèce de plainte du moine cophte,



Barro. Roberts del.

André del.

Rowland sc.

Jerusalem, S. Sepulchre.

frappent tour à tour ou tout à la fois votre oreille ; vous ne savez d'où partent ces concerts ; vous respirez l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle : seulement vous voyez passer, s'enfoncer derrière des colonnes, se perdre dans l'ombre du temple, le pontife qui va célébrer les plus redoutables mystères aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

« Je ne sortis point de l'enceinte sacrée sans m'arrêter aux monuments de Godefroy et de Baudouin : ils font face à la porte de l'église et sont appuyés contre le mur du chœur. Je saluai les cendres de ces rois chevaliers, qui méritèrent de reposer près du grand sépulcre qu'ils avaient délivré. Ces cendres sont des cendres françaises, et les seules qui soient ensevelies à l'ombre du tombeau de Jésus-Christ ! Quel titre d'honneur pour ma patrie ! »

L'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*, sur un autre ton, avec sa sensibilité profonde, avec sa féconde imagination, nous initie aux émotions qu'il éprouve en face du divin Sépulcre.

« Après un moment de méditation profonde et silencieuse donné, dans chacun des lieux sacrés, au souvenir qu'il retraçait, nous redescendîmes dans l'enceinte de l'église, et nous pénétrâmes dans le monument intérieur qui sert de rideau de pierre ou d'enveloppe au tombeau même ; il est divisé en deux petits sanctuaires. Dans le premier se trouve la pierre où les anges étaient assis quand ils répondirent aux saintes femmes : *Il n'est plus là, il est ressuscité* ; le second et dernier sanctuaire renferme le sépulcre, recouvert encore d'une espèce de sarcophage de marbre blanc, qui entoure et cache entièrement à l'œil la substance même du rocher primitif dans lequel le sépulcre était creusé. Des lampes éclairent cette chapelle, et des parfums y brûlent nuit et jour ; l'air qu'on y respire est tiède et embaumé. Nous y entrâmes un à un séparément, sans permettre à aucun des desservants d'y pénétrer avec nous, séparés par un rideau de soie du premier sanctuaire. Nous ne voulions pas qu'aucun regard troublât la solennité du lieu, ni l'intimité des impressions qu'il pourrait inspirer à chacun selon sa pensée, et selon la mesure et la nature de sa foi dans le grand événement que ce tombeau rappelle : chacun de nous y resta environ un quart d'heure, et nul n'en sortit les yeux secs. Pour le chrétien ou pour le philosophe, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nou-

veau ; c'est le point de départ d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe. Ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau ; aucune pierre ici-bas n'a été le fondement d'un si vaste édifice ; aucune tombe n'a été si féconde.

« J'entrai à mon tour et le dernier dans le Saint-Sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées immenses, le cœur ému d'impressions plus intimes qui restent un mystère entre l'homme et son âme, entre l'insecte pensant et le créateur : ces impressions ne s'écrivent point, elles s'exhalent avec la fumée des lampes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs ; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance, du père et de la mère qui nous les ont enseignés, des frères, des sœurs, des amis, avec lesquels nous les avons murmurés ; toutes les impressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie, toutes les prières qui sont sorties de notre cœur et de nos lèvres au nom de celui qui nous apprit à prier son Père et le nôtre ; toutes les joies, toutes les tristesses de la pensée, dont ces prières furent le langage, se réveillent au fond de l'âme, et produisent, par leur retentissement, par leur confusion, cet éblouissement de l'intelligence, cet attendrissement du cœur, qui ne cherchent point de paroles, mais qui se résolvent dans des yeux mouillés, dans une poitrine oppressée, dans un front qui s'incline et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre du sépulcre. Je restai longtemps ainsi, priant le ciel, le Père, là, dans le lieu même où la plus belle des prières monta pour la première fois vers le ciel ; priant pour mon père ici-bas, pour ma mère dans un autre monde, pour tous ceux qui sont ou ne sont plus, mais avec qui le lien invisible n'est jamais rompu. La communion de l'amour existe toujours : le nom de tous les êtres que j'ai connus, aimés, dont j'ai été aimé, passa de mes lèvres sur la pierre du Saint-Sépulcre. Je ne priai qu'après pour moi ; ma prière fut ardente et forte.....

« Il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher au rivage, où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire

à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut là pour moi un de ces moments; Celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait... »

LES CROISÉS AU SAINT-SÉPULCRE.

Il y a près de mille ans, le Saint-Sépulcre obtint un plus beau triomphe que la louange des hommes de génie. Ce fut lorsque des soldats qu'enivraient encore la victoire et la vengeance, lorsque les croisés, après la prise de Jérusalem, devancés par un chef intrépide et pieux, accoururent pour pleurer sur la tombe divine et pour pardonner à leurs ennemis.

Écoutons M. Michaud :

« Le pieux Godefroy, qui s'était abstenu du carnage après la victoire, quitta ses compagnons, et, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et les pieds nus, dans l'église du Saint-Sépulcre. Bientôt la nouvelle de cet acte de dévotion se répand dans l'armée chrétienne : aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent; les croisés se dépouillent de leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements, de leurs sanglots, et, conduits par le clergé, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la Résurrection.

« Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie sur le Calvaire, la nuit commençait à tomber; le silence régnait sur les places publiques et autour des remparts; on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence, et ces paroles d'Isaïe : « Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle. » Les croisés montrèrent alors une dévotion si vive et si tendre, qu'on eût dit, selon la remarque d'un historien moderne (le P. Maimbourg, auteur de l'*Histoire des Croisades*), que ces hommes, qui venaient de prendre une ville d'assaut et de faire un horrible carnage, sortaient d'une longue retraite et d'une profonde méditation de nos mystères. Ces contrastes inexplicables se font souvent remarquer dans l'histoire des croisades. » (MICHAUD, *Hist. des Croisades*.)

Quand il fallut nommer un chef pour gouverner la conquête, le choix des électeurs s'arrêta sur Godefroy de Bouillon, qui fut proclamé par eux roi de Jérusalem. « Ils le conduisirent en triomphe, dit encore M. Michaud, à l'église du Saint-Sépulcre, où il prêta

« serment de respecter les lois de l'honneur et de la justice. Il re-
 « fusa le diadème et les marques de la royauté, en disant qu'il
 « n'accepterait jamais une couronne d'or dans une ville où le
 « Sauveur du monde avait été couronné d'épines. Il se contenta du
 « titre modeste de défenseur et baron du Saint-Sépulcre. On a pré-
 « tendu qu'il ne fit en cela qu'obéir aux insinuations du clergé, qui
 « craignait de voir l'orgueil s'asseoir sur un trône où l'esprit de
 « Jésus-Christ devait régner. Quoi qu'il en soit, Godefroy mérita
 « par ses vertus le titre de roi, que l'histoire lui a donné. »

Il était bien juste qu'on y gardât les cendres et l'épée de ce grand capitaine, comme l'appelle l'auteur de la *Jérusalem délivrée*.

Après les hommes du monde, après les écrivains célèbres que nous venons de citer, voici venir un austère religieux, vieillard septuagénaire qui, avant d'aller cacher sa vie dans les cloîtres de la Trappe, avait connu les vanités d'ici-bas et les rêves de la gloire. Comme les autres pèlerins, il ne fait pas une apparition rapide dans le sanctuaire redoutable ; mais il s'enferme longtemps dans l'église du Saint-Sépulcre, pour connaître en détail les diverses parties de cet édifice, où toute pierre lui parle. — « Pour offrir ses adorations au Sauveur du monde, il aime de préférence le silence et l'obscurité de la nuit, lorsque la foule s'est retirée de l'église, qu'elle n'est éclairée que par la lueur de quelques lampes, et qu'il n'y entend plus que le bruit de ses pas. En se glissant entre les colonnes qui entourent le tombeau de son Dieu, en passant devant la pierre de l'*Onction*, en gravissant le Golgotha, il lui semble entendre de tous côtés sortir une voix qui lui crie, comme à Moïse :
 « N'approche pas sans un profond respect ; ôte tes souliers de tes
 « pieds, car le lieu où tu es est une terre sainte. »

Dom Gérard a le bonheur d'assister tous les jours et de communier pour l'ordinaire à la messe solennelle que les Pères célèbrent à cinq heures dans le Saint-Sépulcre. Ceux qui la chantent restent en dehors ; mais le prêtre officie dans le tombeau même, sur un autel portatif qu'on enlève après le saint sacrifice.

Il tâche de devancer l'heure, et, prosterné devant la tombe, il attend l'arrivée du prêtre. Lorsqu'il paraît, obligé de se retirer, faute d'espace, il va se placer, un cierge à la main, à l'endroit où l'Apôtre bien-aimé s'inclina pour voir s'il était vrai qu'on eût enlevé le corps du Seigneur, ainsi que Madeleine le lui avait dit ; et,

plus heureux que cet Apôtre qui n'aperçut que des linceuls, il voit bientôt Jésus lui-même descendre de l'autel, pour être l'aliment de sa faible créature. Alors ces cantiques harmonieux des chœurs, ces soupirs tendres ou plaintifs de l'orgue, ce recueillement profond des religieux, cette tombe sacrée qu'il a devant les yeux, et pour ainsi dire à deux pas de son cœur palpitant de reconnaissance et d'amour, ces nuages d'encens qui s'élèvent autour de l'autel et du ministre du Très-Haut tenant en ses mains la victime sainte ; ce Sauveur lui-même qui vient à lui, qui repose dans son sein, tout cela le pénètre, le ravit, l'enivre d'une sorte de félicité, dont il lui est impossible de redire les délices.

Il y a aussi quelque chose d'éloquent dans ce trappiste agenouillé pendant les ténèbres de la nuit, lisant la Passion de Jésus-Christ et la méditant en silence, à la lueur des lampes ; dans ce religieux qui prie, à mille lieues du monastère de Saint-Urbain, avec les Pères chargés de la garde du tombeau, et qui, plein d'une foi humble et vive, se nourrit tous les jours du corps et du sang de Jésus-Christ.

Mais c'est dans les Livres Saints, dans l'Évangile même, écrit sous l'inspiration du Saint-Esprit, par des hommes ignorants, par de pauvres pêcheurs, subitement métamorphosés en sublimes prédicateurs, en écrivains inimitables, qu'il faut lire tous les détails de l'embaumement du corps adorable du Sauveur, de sa mise au tombeau par un disciple fidèle, mais secret, de la garde placée auprès de ce monument, et de toutes les circonstances de cette mort, que l'amour infini de Dieu peut seul expliquer et faire comprendre. Il en faut toujours revenir à la lettre de ce texte sacré, que nous commentons, que nous interprétons à notre manière, et que nous gâtons quelquefois, comme lorsque nous mêlons de l'alliage à l'or pur.

Isaïe, le prince des prophètes, a dit :

« En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera exposé comme un étendard devant tous les peuples ¹ ; les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux. »

(*Isaïe*, xi, 10.)

¹ Expression qui a suggéré à l'auteur de l'hymne pour le jour de la Passion ces beaux vers :

Vexilla Regis prodeunt,
Fulget crucis mysterium.

« Il livrera les impies pour sa sépulture, et les riches pour sa mort, parce qu'il n'a point commis d'iniquité, et que le mensonge n'a jamais été dans sa bouche. » (*Le même*, LIII, 9.)

Les prédictions des prophètes se sont réalisées ; voyons comment les témoins de grand événement l'ont raconté à l'univers, à leurs contemporains et à la postérité la plus reculée :

« Il y avait là (près de la croix) plusieurs femmes qui regardaient de loin, et qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée, ayant soin de l'assister.

« Entre lesquelles étaient Marie-Madeleine ; Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée.

« Sur le soir, un homme riche de la ville d'Arimathie, nommé Joseph, qui était aussi disciple de Jésus,

« Vint trouver Pilate et lui demanda le corps de Jésus ; Pilate commanda qu'on le lui donnât.

« Joseph, ayant donc pris le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc ;

« Le mit dans son sépulcre, qui n'avait point encore servi, et qu'il avait fait tailler dans le roc ; et puis, ayant roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il se retira.

« Marie-Madeleine et l'autre Marie étaient là, se tenant assises près du sépulcre.

« Le lendemain, qui était le jour du sabbat, les princes des prêtres et les Pharisiens, s'étant assemblés, vinrent trouver Pilate,

« Et ils lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort.

« Commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts ; et ainsi, la dernière erreur serait pire que la première.

« Pilate leur répondit : Vous avez des gardes ; allez, faites-le garder comme vous l'entendrez.

« Ils s'en allèrent donc, et, pour s'assurer du sépulcre, ils en scellèrent la pierre et y mirent des gardes.

« La nuit du sabbat au premier jour de la semaine, Marie-Madeleine et une autre Marie vinrent pour voir le sépulcre.

« Et tout à coup il se fit un grand tremblement de terre, car un ange du Seigneur descendit du ciel, vint renverser la pierre *qui fermait le sépulcre* et s'assit dessus.

« Son visage était *brillant* comme un éclair, et ses vêtements *blancs* comme la neige.

« Les gardes en furent tellement saisis de frayeur qu'ils devinrent comme morts.

« Mais l'ange, s'adressant aux femmes, leur dit : Pour vous, ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus, qui a été crucifié.

« Il n'est point ici, car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez, et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis ;

« Et hâtez-vous d'aller dire à ses disciples qu'il est ressuscité. Il sera devant vous en Galilée : c'est là que vous le verrez ; je vous en avertis par avance.

« Ces femmes sortirent aussitôt du sépulcre, avec crainte et beaucoup de joie, et elles coururent annoncer ceci aux disciples de Jésus.

« En chemin, Jésus se présenta devant elles, et leur dit : Je vous salue ; elles, s'approchant, lui embrassèrent les pieds et l'adorèrent. »

(*Évangile selon saint Matthieu*, chap. xxvii et xxviii.)

Dans saint Marc, le second des évangélistes, l'empressement des saintes femmes pour arriver de grand matin au sépulcre et pour embaumer le corps de Jésus ; leur tendre inquiétude quand elles se disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du tombeau ? et cet ange éclatant de lumière qu'elles trouvent dans le sépulcre, et qui les rassure, comme ce récit est touchant et conforme à celui de saint Matthieu !

Le troisième historien de la mort, de la sépulture et de la résurrection du Sauveur, nous offre les mêmes détails ; seulement, pour ranimer la foi des saintes femmes, les anges leur rappellent ce que leur avait annoncé Jésus-Christ : « Souvenez-vous, leur disent-ils, de quelle manière il vous a parlé lorsqu'il était encore en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. »

Enfin le disciple bien-aimé qui s'était reposé sur la poitrine de Jésus, celui que le Fils de l'homme, mourant sur la croix, donna pour appui, pour consolateur à sa mère, raconte également les circonstances de l'ensevelissement et la résurrection de son maître, du Dieu qui avait daigné se faire son ami. Plus heureux que les trois autres évangélistes, il joue un rôle dans cette scène de douleur et d'étonnement ; car il se désigne lui-même au lecteur quand il parle de cet autre disciple que Jésus aimait (c'est ainsi qu'il se désigne au

lecteur), et qui était arrivé plus vite que Pierre au sépulcre, y entra, et il vit, et il crut *qu'on avait enlevé Jésus !*

Ne comprenant pas encore ce que dit l'Écriture, « qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts, » il avait vu Notre-Seigneur rendre le dernier soupir sur la croix; il savait qu'un saint homme, aidé par des femmes pieuses, l'avait enseveli et couché dans un sépulcre neuf, et il venait avec empressement à ce tombeau; son amour explique la tristesse profonde dont il dut être accablé quand il le trouva vide, et qu'il n'y vit que des linges et un suaire !

Nous nous sommes plu à rassembler les divers témoignages des quatre évangélistes relatifs à ce grand événement, le principe de notre foi, selon les magnifiques paroles de saint Paul : « Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, notre prédication est vaine, et votre foi est vaine aussi... Mais maintenant Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, et il est devenu les prémices de ceux qui dorment. » (1^{re} Ép. aux Cor., ch. xv, v. 14 et 20.)

A quelque jour de l'année que vous entriez dans cette chapelle du Saint-Sépulcre, vous vous sentirez remué jusqu'au fond des entrailles, et votre mémoire ne pourra pas plus suffire aux souvenirs qui se presseront en foule, que votre âme aux sentiments d'espérance et d'amour dont elle sera pleine. Mais si le ciel vous accorde la rare faveur d'arriver à Jérusalem dans la Semaine Sainte pour y célébrer le glorieux anniversaire de la résurrection, jamais cérémonie religieuse ne vous aura autant initié aux grands mystères de la puissance et de la miséricorde divine, et jamais vous n'aurez versé de plus douces larmes. C'est ce qui arriva à Dom Gérard dans la chapelle du Saint-Sépulcre, la nuit du samedi au dimanche de Pâques.

« Je ne suis plus jeune, j'ai beaucoup voyagé, j'ai vu de belles choses dans ma vie; mais je ne me souviens pas d'avoir été témoin d'un spectacle plus magnifique, plus imposant que celui que m'offrit l'église du Saint-Sépulcre dans la nuit du samedi au dimanche de Pâques. Imaginez un vaisseau d'une grandeur immense, illuminé dans toutes ses parties avec un goût et une richesse extraordinaires; dix mille pèlerins parés de leurs plus beaux habits, un flambeau allumé à la main; les femmes et les enfants remplissant la vaste étendue des galeries, tenant également un flambeau, tous faisant à l'envi retentir les voûtes sacrées du glorieux *Alleluia*, tandis que

des évêques, couverts d'or et de pierreries, précédés de thuriféraires qui parfument d'encens leur passage, et suivis d'un nombre considérable de prêtres en chapes blanches brodées d'or, font processionnellement le tour du tombeau avec ordre et selon le rang assigné à chaque nation, en chantant des hymnes et des cantiques en l'honneur de CELUI qui, par la résurrection, a triomphé de la mort; imaginez, dis-je, un tel spectacle, et calculez, si vous le pouvez, l'impression qu'il doit produire dans l'âme de quiconque l'a sous les yeux. *Alleluia, alleluia!* m'écriais-je dans les transports d'une joie dont je ne pouvais modérer les élans. *Alleluia, alleluia!* et je bénissais le Dieu des miséricordes d'avoir conduit mes pas à Jérusalem, et de m'avoir accordé la faveur de mêler mes cris d'allégresse aux cris des pieux chrétiens qui avaient le bonheur de célébrer la victoire de son divin Fils au lieu même où ce Fils avait triomphé.»

A présent, supposez un pèlerin, un voyageur sortant du Saint-Sépulcre, presque en larmes, l'âme remplie des pensées les plus graves, et traversant sur la fin du jour quelques-unes des *rues voutées* (Pl. 10) de la ville sainte, et vous concevrez sans peine que sa pieuse mélancolie continue et s'accroisse à chaque pas.

En effet, aux causes qui peuvent contribuer à l'obscurité et à la tristesse de Jérusalem, indépendamment du mauvais état de cette ville, et des impressions morales que le voyageur y reçoit à chaque instant, soit par les souvenirs douloureux de l'histoire et de la religion qui l'accablent, soit parce que la peste et l'Arabe l'y menacent tout à la fois, on peut encore ajouter le grand nombre de ces *rues* en partie *voutées*, qui interceptent la lumière du jour. Chacun a pu remarquer dans le panorama de Jérusalem, exposé à Paris, cette manière de bâtir inusitée parmi nous, mais très-commune dans l'Orient, pour intercepter les rayons du soleil. On se figurera aisément combien ces passages doivent être obscurs, en supposant les anciennes rues de Genève, par exemple, bordées de chaque côté par de hautes galeries ou arcades beaucoup plus étroites qu'elles ne le sont; ou les rues étroites de Nice, que le soleil n'éclaire jamais. Toujours est-il vrai qu'un air malsain doit se concentrer dans ces étroites communications d'un endroit à l'autre; que les maisons situées de chaque côté ne sont point ou peu éclairées: aussi la population rassemblée dans Jérusalem est-elle misérable et chétive pour la plupart.

L'appartement qui s'élève à quelque distance au-dessus du chemin voûté, représenté dans la gravure ci-jointe, formait une portion de la maison de celui qui, dans l'Évangile de saint Luc, est appelé l'*homme riche*, et qu'on désigne généralement du nom de *mauvais riche*. C'est une des plus belles de cette ville. Je pense bien que ce n'est qu'une pieuse tradition, un souvenir du peuple, qui conserve précieusement un fait propre à consoler le pauvre, et à faire sentir au riche qu'il n'est que le dispensateur, l'économe de ces richesses, qui lui sont données par la Providence pour en faire jouir ceux qui ont faim et soif, et pour s'acheter des trésors impérissables. Ce récit est d'une admirable simplicité dans l'Évangéliste.

« Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours.

« Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, couché à sa porte, tout couvert d'ulcères,

« Qui eût bien voulu se pouvoir rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; mais personne ne lui en donnait, et les chiens mêmes venaient lui lécher ses plaies.

« Or, il arriva que ce pauvre mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham : le riche mourut aussi, et eut l'enfer pour sépulture.

« Et lorsqu'il était dans les tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein;

« Et s'écriant, il dit ces paroles : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue; parce que je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme.

« Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux. C'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourments.

« De plus, il y a pour jamais un grand abîme entre nous et vous; de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme du lieu où vous êtes on ne peut venir ici.

« Le riche lui dit : Je vous supplie donc, père *Abraham*, de l'envoyer dans la maison de mon père,

« Où j'ai cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses, et les empêche de venir aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments.



cast.wood. Dublin del.

André del.

Levauxque sc.

Jerusalem, Rue voûtée.

« Abraham leur répondit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent.

« Non, dit-il, père Abraham; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence.

« Abraham lui repartit : S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils ne croiraient pas non plus quand quelqu'un des morts ressusciterait. »

N'est-on pas heureux de se rappeler d'aussi sublimes enseignements, et une morale si favorable à la société, lorsqu'on parcourt, presque dans les ténèbres, la *rue du Mauvais-Riche*? et Jérusalem n'est-elle pas une ville meilleure que toute autre à connaître, malgré sa misère et ses ruines, malgré ses rues étroites et sombres, puisqu'à chaque pas une voix divine y proclame la science de toutes les sciences, celle de la charité?

Si la lumière et l'air sont souvent refusés aux habitants de Jérusalem, au moins l'eau, si indispensable dans les pays chauds, ne leur manque pas tout à fait. Des fontaines, dont l'eau est d'une excellente qualité, suffisent, avec les citernes que remplissent des pluies périodiques, pour la consommation des habitants.

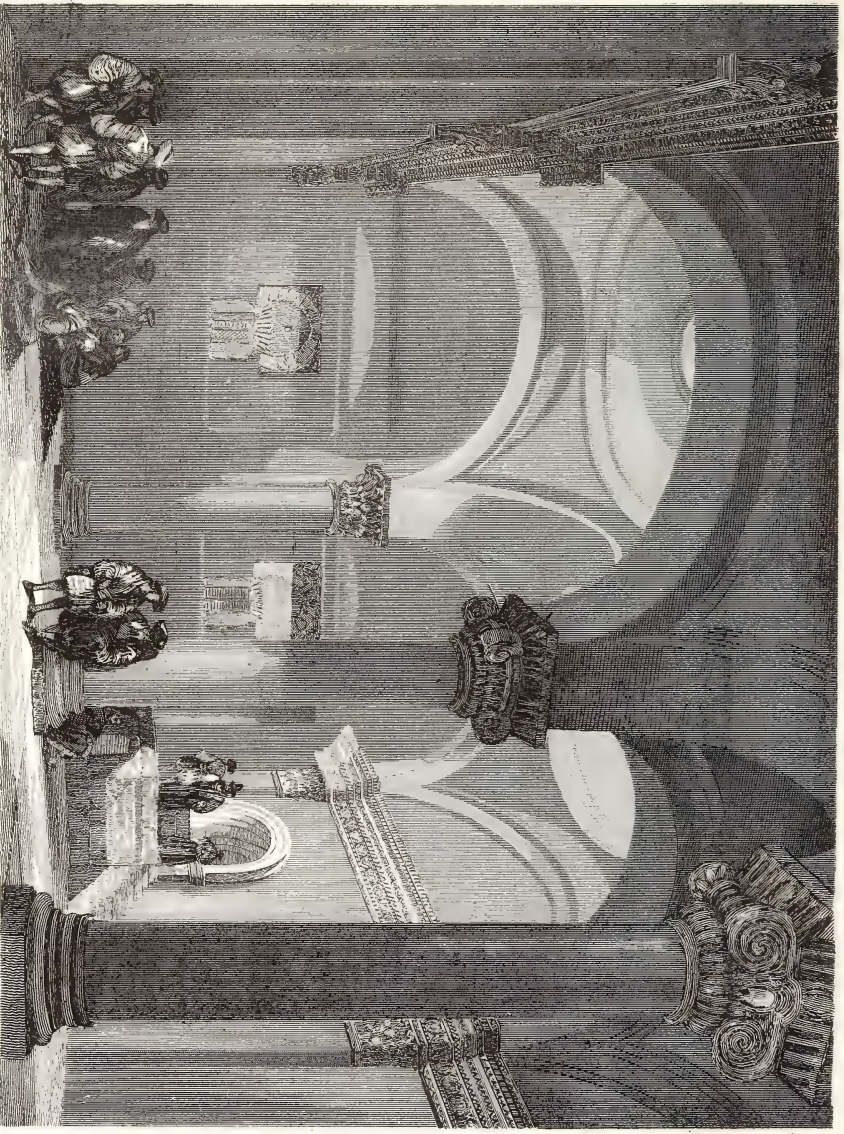


CHAPITRE VI.

Porte d'Or. — Entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem. — Porte de Saint-Étienne. Martyre de ce diacre. — Piscine de Bethesda; guérison du paralytique. — Tombeau de la sainte Vierge. — Histoire abrégée de sa vie.

La *Porte d'Or* ou *Porte Dorée* (Pl. 11) s'appelait ainsi à cause de la grande quantité de dorures qui la couvraient et la distinguaient des autres portes de la ville. Son architecture romaine et solide peut faire croire qu'elle fut construite par le roi Hérode. Les colonnes de marbre dont elle est embellie sont d'une espèce particulière, qu'on ne retrouve plus dans les environs de Jérusalem. On l'appelait autrefois la porte des *Tribus* : c'était probablement la plus ancienne des portes de Jérusalem, l'escarpement du terrain n'ayant jamais permis d'élever des machines pour battre ce côté de la muraille où elle était située. Cette porte était double suivant l'usage de la plus haute antiquité, et comme les portes Scées de l'ancienne Troie, c'est-à-dire qu'il y avait deux baies à côté l'une de l'autre pour prévenir la confusion : l'une servait pour entrer dans la ville, et l'autre pour en sortir. Sous les rois latins, elle ne s'ouvrait que pour la procession du dimanche des Rameaux, parce qu'on croit que Jésus-Christ fit son entrée solennelle dans la ville par cette porte. Depuis, les Turcs l'ont murée, redoutant l'accomplissement d'une prédiction fatale, qui leur annonce que les chrétiens prendront un jour la ville par cet endroit. Son frontispice est d'un beau travail. En adoptant la croyance commune, c'est-à-dire que le Fils de Marie, monté sur un animal que nous méprisons dans nos contrées européennes, mais qui sert de monture encore aujourd'hui aux riches habitants de la Judée¹, à cause du mauvais état des che-

¹ Lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte, les membres de l'Institut égyptien marchaient au centre de l'armée, montés chacun sur un bel âne blanc.



Cadremont, Hubert del.

Hubert scul.

Remquet sc.

Pantheon. Intérieur de la Porte d'air.

mins montagneux et couverts de pierres, fit son entrée par cette porte, on se sent naturellement disposé à prendre en main les saints Évangiles, et à lire les détails de cette entrée triomphante, que devaient suivre bientôt l'opprobre, la flagellation, l'agonie et la mort.

Voici comment saint Matthieu (chap. xxi) raconte l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem : cette humilité, cette simplicité de mœurs, sont vraiment admirables ! Et les prophéties relatives à cet événement s'accomplissent à la lettre :

« Lorsqu'ils approchèrent de Jérusalem, étant arrivés à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples,

« Et leur dit : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse liée, et son ânon auprès d'elle ; déliez-la et me l'amenez.

« Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il les laissera emmener.

« Or, tout ceci s'est fait afin que cette parole du Prophète fût accomplie :

« Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug.

« Les disciples s'en allèrent donc, et firent ce que Jésus leur avait commandé.

« Et ayant amené l'ânesse et l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtements et le firent monter dessus.

« Une grande multitude de peuple étendit aussi ses vêtements le long du chemin, et les autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient par où il passait.

« Et tous ensemble, tant ceux qui allaient devant lui que ceux qui le suivaient, criaient : Hosanna ! *Salut et gloire* au fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! hosanna au plus haut des cieux !

« Lorsqu'il fut entré dans Jérusalem, toute la ville en fut émue, et chacun demandait : Quel est celui-ci ?

« Mais les peuples *qui l'accompagnaient* disaient : C'est Jésus le prophète, qui est de Nazareth en Galilée. »

Ce fut pourtant cette même foule, toujours inconstante et cruelle dans ses caprices ; toujours la même dans tous les pays, qui demanda, peu de jours après, la mort de celui qu'elle avait porté en triomphe.

La bénédiction et la procession des Rameaux dans nos temples chrétiens, au jour anniversaire de l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, ne manque pas non plus d'intérêt, quoiqu'elles ne soient que le symbole des hommages rendus au Sauveur. Ce sont les dernières joies de l'Église, et la foule qui se presse pour recueillir les branches de buis béni, et les prêtres qui le portent processionnellement, et les trois coups frappés à la porte extérieure de l'église, et les chants lointains des jeunes lévites, forment un ensemble attendrissant, et qui prépare les fidèles aux mystères de la Passion, qui vont être célébrés pendant le cours de la grande semaine.

Il y a des églises dans lesquelles l'évêque ou le curé ont à la main une branche de palmier ou une tige de roseau venue de la Palestine même; et la vue de ces rameaux étrangers vous porte aussitôt vers Jérusalem et vous rend plus touchante la commémoration du triomphe passager qu'obtint Jésus-Christ de la part des Juifs aveuglés et incrédules.

Ainsi donc, quand on voyage dans la Terre-Sainte, et surtout à Jérusalem, les objets les plus insignifiants au premier coup d'œil, des choses vulgaires qui ne diraient rien dans d'autres lieux, viennent tout à coup éveiller une foule de souvenirs attachants, rappeler des faits édifiants, et fournir une instruction utile. C'est surtout pour le chrétien, dont la foi est humble, vive et sincère, que la disposition de son cœur peut donner du prix à la plus simple pierre, au chemin suivi par la foule insouciant, à l'arbre qui borde la route, à la fontaine dont l'eau s'écoule sous ses pas, au torrent dont le bruit se fait entendre dans la vallée; tout lui parle du Dieu qu'il aime et dont il suit les sacrés vestiges sur cette terre, aujourd'hui livrée à l'Arabe du désert, et à des populations égarées dans les voies d'une fausse religion.

Tandis qu'une autre porte, nommée la *Porte de la Sainte-Vierge*, à l'orient de la montagne des Oliviers, et que toutes les relations de la Terre-Sainte nomment encore la *Porte de Saint-Étienne* (Pl. 12) ou de *Marie*, parce qu'elle fut témoin du martyre de saint Étienne et qu'elle conduit au sépulcre de la sainte Vierge, ne dira rien au voyageur qui ne croit pas, et qu'il n'y verra qu'une construction plus ou moins élégante, plus ou moins solide, le pèlerin, animé d'un sentiment religieux, avide de retrouver tout ce qui peut con-

soler et ranimer ses croyances, pensant au généreux pardon accordé par le premier martyr à ceux qui le lapidaient, voudra se rappeler les moindres circonstances de la mort de saint Étienne.

Si l'antiquité païenne avait à nous offrir dans quelques-unes de ses villes, sur quelques-uns de ses monuments, un aussi grand spectacle, on se détournerait avec plaisir de sa route pour assister encore par la pensée, après des siècles, à la mort injuste d'un homme pardonnant comme son maître à ceux qui le lapidaient, ou pour en voir la représentation dans un bas-relief ou dans quelque peinture. A Jérusalem, l'esprit est encore frappé des tableaux de nos grands maîtres qui se sont étudiés à peindre la mort héroïque de ce saint diacre; on se rappelle les principales circonstances de son martyre en traversant cette porte, et l'on est heureux alors de méditer chaque verset des *Actes des Apôtres*, qui nous en ont conservé le récit attendrissant.

« Étienne était plein de grâce et de force, et faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple.

« Et quelques-uns de la synagogue, qu'on nomme celle des Affranchis, et des Alexandrins, et de ceux qui étaient de Cilicie et d'Asie, s'élevèrent contre Étienne et disputaient avec lui.

« Mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlaient en lui.

« Alors ils subornèrent des gens pour dire qu'ils l'avaient entendu blasphémer contre Moïse et contre Dieu.

« Ils émurent donc le peuple, les sénateurs et les scribes, et, se jetant sur Étienne, ils l'entraînèrent et l'emmenèrent au conseil.

« Et ils produisirent contre lui de faux témoins, qui disaient : Cet homme ne cesse de parler contre le lieu saint et contre la loi.

« Car nous lui avons ouï dire que ce Jésus de Nazareth détruira ce lieu-ci, et changera les ordonnances que Moïse nous a laissées.

« Et tous ceux qui étaient assis dans le conseil ayant les yeux sur lui, son visage leur parut comme le visage d'un ange ¹.

« Alors le grand-prêtre lui demanda si ce qu'on disait de lui était véritable.

¹ C'est bien là l'expression que lui a donnée M. Abel de Pujol, dans l'admirable tableau dont la ville de Paris a fait don à l'église de Saint-Étienne. Ces yeux levés vers le ciel, la transparence de sa figure vraiment céleste, cette longue robe blanche, ces mains qui s'étendent pour bénir et pardonner, donnent l'idée d'un ange plutôt que d'un homme.

« Il répondit : Mes frères et mes pères, écoutez-moi. »

Et il leur déroule l'histoire des Juifs, depuis leur père Abraham, jusqu'à celle du *Juste*, livré par eux, et dont ils ont été les meurtriers.....

« Vous avez reçu la loi par le ministère des anges, continua Étienne, et vous ne l'avez point gardée.

« A ces paroles, ils entrèrent dans une rage qui leur déchirait le cœur, et ils grinçaient des dents contre lui.

« Mais Étienne étant rempli du Saint-Esprit, et levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus qui était debout à la droite de Dieu ; et il dit : Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu.

« Alors ils s'écrièrent tous d'une voix, et, se bouchant les oreilles, il se jetèrent tous ensemble sur lui ;

« Et l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapidèrent, et les témoins mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saul.

« Ils lapidaient Étienne, et lui invoquait Jésus, et disait : Seigneur Jésus, recevez mon esprit.

« Et, s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Après cette parole, il s'endormit au Seigneur ... Or Saul avait consenti comme les autres à la mort d'Étienne. »

Le corps de saint Étienne fut recueilli par Gamaliel, qui l'avait eu pour son disciple ; il le fit déposer dans un sépulcre qui lui appartenait, à six ou sept lieues de Jérusalem. Cette relique y resta jusqu'à l'an 415, qu'elle y fut trouvée par révélation divine, et transportée par l'évêque de Jérusalem dans l'église de Sion, où le saint avait été ordonné diacre ; ensuite on la transféra à Constantinople, et de là à Rome, où elle fut déposée, avec celle de saint Laurent, dans un même tombeau.

Ce jeune homme qui garde les habits des meurtriers d'Étienne, ce jeune homme qui consent à la mort d'un innocent, c'est le même qui, d'un persécuteur acharné des premiers chrétiens, d'un sectateur intolérant de toutes les pratiques pharisaïques, va devenir le plus grand prédicateur de la doctrine chrétienne, et qui, pour laver son crime et faire oublier la grande part qu'un faux zèle, un zèle sanguinaire, lui avait fait prendre à la mort d'Étienne, va souffrir pour son nouveau maître, pour Jésus crucifié, la faim, la soif, les

fers, le fouet, les fatigues des voyages, la nudité, la prison et la mort.

Nous aurons plusieurs occasions, dans la suite de cet ouvrage, de parler du grand Apôtre, et alors notre regret le plus vif sera de ne pouvoir nous élever à la hauteur de ce sublime et intrépide missionnaire ; personnage vraiment inexplicable, dont vous ne pouvez comprendre le zèle, l'éloquence et la charité, si vous voulez le juger humainement, et si vous refusez de croire que Dieu l'inspirait et le soutenait dans son œuvre évangélique.

Un autre souvenir se rattachant à cette porte de Jérusalem, c'est que l'armée des croisés, commandée par le brave et pieux Godefroy de Bouillon, pénétra par elle dans la ville, objet de leurs impatients désirs, un vendredi, à trois heures du soir, au jour et à l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes. Puis voici quelque chose qui la recommande encore puissamment aux souvenirs du voyageur : c'est que près de cette porte se trouvait la belle piscine de Bethesda, qui avait cinq galeries. Et remarquons en passant quel luxe les Orientaux ont apporté de tout temps dans la construction des aqueducs, des fontaines, des citernes, et de tout ce qui est destiné à conserver l'eau, dans un pays où elle est le premier besoin de la vie. Ce fut là que s'opéra la guérison de l'homme paralysé depuis trente-huit ans. Saint Jean (chap. v, 2; 9) raconte ainsi cette guérison miraculeuse :

« Il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans.

« Jésus l'ayant vu couché, et connaissant qu'il était malade depuis fort longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri ?

« Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau a été troublée ; et pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi.

« Jésus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit et marchez.

« Cet homme fut guéri à l'instant ; et, prenant son lit, il commença à marcher. »

Au rapport de M. de Chateaubriand, cette piscine ou réservoir a cent cinquante pieds de longueur sur quarante de large ; de larges pierres, liées ensemble par des crampons de fer, forment les murs d'enceinte. Quelques grenadiers, des tamarins sauvages, croissent çà et là, et l'angle de l'ouest est rempli de nopals ou poiriers sau-

vages. On distingue encore les restes de l'ancien aqueduc qui conduisait les eaux dans l'intérieur du temple, qui était voisin. Les Turcs ont ce lieu en vénération et n'y descendent que pieds nus.

Le cimetière des Turcs est sous le mur de la porte Saint-Étienne. Un Anglais, sir F. Hennigen, placé du côté opposé de la vallée, y fut témoin d'une cérémonie funèbre. Le corps du défunt, après avoir été promené autour de la mosquée d'Omar, fut ramené à l'endroit où il devait être enterré; les rebords de la fosse étaient couverts de terre rouge, ou terre de Damas, que Dieu, selon la croyance des Turcs, prit pour former le premier homme; on plaça un bâton à côté du corps; puis l'iman lui dit: « Le diable te tentera pour t'engager à devenir chrétien, mais tu feras bon usage de ton bâton; cette épreuve durera trois jours, après quoi tu entreras dans la maison de gloire. »

Enfin, si cette porte conduisait au tombeau de la sainte Vierge, comme plusieurs auteurs l'ont pensé, combien cette seule supposition vient augmenter l'intérêt! Car Marie, pour l'homme qui veut se rendre compte du caractère et des actions de cette femme, et plus encore pour le chrétien, dont elle est le modèle, l'avocate et le refuge, est un mystère impénétrable, où il s'abîme et se confond. C'est une vierge, et c'est la mère du Sauveur des hommes; c'est la fille des rois de Juda, et la femme de Joseph, d'un artisan. Surprise tout à coup quand arrive l'instant de son merveilleux enfantement; elle ne trouve pour asile qu'une étable abandonnée, elle n'a que de mauvais langes pour envelopper son fils; et cependant, pour célébrer cette naissance obscure, des concerts se font entendre dans le ciel. Avertis par les anges, des bergers qui gardent leurs troupeaux non loin de là viennent les premiers rendre leurs hommages à l'enfant qui vient de naître de Marie; plus tard, une étoile guide vers ce lieu misérable des rois chargés de riches présents; ils sont venus de loin, et les prophètes les ont annoncés, et cette naissance tourmente Hérode, le puissant Hérode, l'ami des Romains, le maître de la Judée.

Quelle vie aux yeux de Dieu et de ses anges, que cette vie de Marie, qui est restée presque inconnue des hommes! Quelle étude que celle de cette âme, s'il nous était donné d'en pouvoir suivre les pensées et les mouvements au milieu des phases si diverses de cette existence! Ainsi, par exemple, que se passait-il dans le cœur de

cette sainte femme à l'apparition de l'ange lui révélant le grand mystère de l'Incarnation? que s'y passait-il lorsqu'elle mit au monde ce « Désiré des nations » sur un peu de paille; lorsque son divin enfant, le maître du ciel et de la terre, lui était soumis, et croissait en âge et en grâce sous ses yeux qui ne pouvaient s'en rassasier, lorsqu'à peine âgé de douze ans il ravissait d'admiration, par sa sagesse et ses réponses, les plus habiles docteurs de la loi; quand il entraînait après lui la foule, toujours croissante, par ses discours, par ses miracles et par ses bienfaits; quand elle le voyait tour à tour triomphant et menacé d'être lapidé? Qui pourrait dire à quelle immense douleur Marie fut en proie pendant que son fils buvait la coupe d'amertume jusqu'à la lie? Que devint-elle pendant que le Fils de l'Homme parcourait douloureusement les rues de Jérusalem, livré aux insultes de la populace, allant de la maison de Caïphe à celle de Pilate, ballotté d'un juge à l'autre comme le dernier des criminels; lorsqu'il fut montré à ses accusateurs tout couvert de sang, le front ceint d'une couronne d'épines, armé d'un sceptre dérisoire, et vêtu de quelques lambeaux de pourpre? Car on n'aperçoit pas Marie durant ces longues heures d'ignominie et de souffrances: on ne la retrouve qu'au pied de la croix, à l'instant où le dernier cri de l'Homme-Dieu vint annoncer que sa mission divine était achevée, que tout était consommé.

La tradition nous apprend que la sainte Vierge passa les dernières années de sa vie avec les Apôtres, principalement avec saint Jean, initié à toutes leurs bonnes œuvres, partageant leur mauvaise fortune, cachant ses vertus aux yeux des hommes, et souffrant avec patience dans l'espérance certaine d'un meilleur avenir. On croit qu'elle vécut jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, et qu'elle n'éprouva point la maladie et la corruption de la mort comme le reste des hommes, mais qu'elle sortit, semblable à son fils, glorieuse de son tombeau, n'y laissant qu'une robe virginale, simple et pauvre vêtement de cette reine de gloire, que les anges avaient enlevée aux cieux, et quelques fleurs, touchant emblème de l'innocence et de la pureté de Marie. Des peintres célèbres ont plus d'une fois représenté dans d'admirables tableaux ce glorieux triomphe de la plus humble des créatures, l'Assomption de Marie, pieuse croyance, bien douce au cœur du chrétien, et que l'Église elle-même nous propose, sans en faire pourtant un article de foi.

Quelle que soit la diversité des opinions sur la mort de Marie , voici la description abrégée de sa tombe et des lieux qui l'environnent. Presque au fond du torrent de Cédron, il faut descendre dans une grotte par un bel escalier, à la moitié duquel on trouve, sur la droite, les sépulcres de Joachim et d'Anne, et dans une autre cavité, sur la gauche, celui de Joseph, époux de Marie. Au fond de l'escalier, à droite, on entre dans une église desservie par les prêtres grecs, dont le *Sancta Sanctorum* (Saint des Saints) contient le sépulcre de la Vierge. Il y a sur chaque sépulcre un autel, mais sans le moindre ornement. Tous ces tombeaux n'ont rien de certain ; ce sont de pieuses présomptions ; ces rochers n'ont peut-être jamais reçu et gardé le corps de la plus chaste des vierges, car il est des écrivains qui supposent qu'elle termina sa carrière dans la ville d'Éphèse ¹. L'histoire religieuse et profane est toute pleine d'obscurités désespérantes. L'imagination active de l'homme et sa vanité curieuse le portent à vouloir tout sonder, tout connaître, tout expliquer ; mais bien des secrets doivent lui demeurer cachés jusqu'au jour de toutes les révélations. Dans le cours de nos publications, nous trouverons souvent encore l'occasion de parler de Marie, et ce sera toujours un nouveau plaisir pour nous, et, nous le croyons, un nouveau moyen d'instruire ceux qui veulent bien lire ces pages.

Enfin, pour épuiser la matière relativement aux portes de la ville sainte par excellence, nous dirons encore que les portes, dans les villes de la Judée et de l'Orient en général, avaient une bien autre importance que dans l'état de nos mœurs actuelles. C'était là que se rendait la justice ; c'était là que s'assemblaient les anciens pour entendre les débats des plaideurs en présence du peuple.

¹ On peut affirmer, d'après de graves et saints docteurs, que la Sainte Vierge est morte à Jérusalem, et qu'elle y a été enterrée dans le sépulcre qui porte encore aujourd'hui son nom. Il n'y a pour cela qu'à lire Antoine Sandini : *Sur la mort et l'Assomption de la Sainte Vierge*. Du reste, on voit sur le mont Sion un lieu où il y a des pierres, reste d'un ancien pavé, marquées de plusieurs petites croix, et que les habitants de Jérusalem disent être celui où Marie est morte.

(L'abbé DOUAY.)



CHAPITRE VII.

Mont Sion ¹. — David y composa ses sublimes cantiques. — C'est le lieu de sa sépulture. — Le saint Cénacle. — Maison où se trouvaient réunis les Apôtres le jour de la Pentecôte.

La *montagne de Sion* (Pl. 13), aujourd'hui couverte de ruines, au milieu desquelles on retrouve à peine, à l'aide des Livres Saints, les lieux consacrés par le souvenir de David, et de celui qu'il avait annoncé, lieux défigurés, déshonorés par les sectateurs de Mahomet, fut conquise par David, habitée par lui, par son fils et ses successeurs. Après avoir adoré l'Éternel sur cette colline, dont le nom célèbre et chéri fut donné à Jérusalem même, après y avoir chanté ses louanges, imploré sa bonté, célébré ses merveilles, annoncé ses souffrances et sa mort, il voulut y reposer jusqu'au jour du jugement. C'était sur son sommet que ses sublimes inspirations lui arrivaient ; les psaumes parlent à chaque instant de Sion.

Sion, c'était pour les Juifs ce qu'est aujourd'hui Rome, la mère de toutes les Églises, pour tous ceux qui portent le nom de chrétiens, qui tournent les yeux vers la ville sainte, qui sont heureux de visiter le tombeau des saints Apôtres, les catacombes des martyrs, de s'incliner devant le chef de la chrétienté, vénérable vieillard qui conduit la barque de l'Église sur une mer souvent agitée ; prince pacifique, qui n'a point d'armée pour se faire obéir, et dont une seule parole, portée aux extrémités de l'univers, trouve pourtant des oreilles et des cœurs dociles.

Quelle ville, quelle montagne a reçu pendant une si longue suite

¹ La ville épiscopale de Sion, dans le Valais, au milieu d'une vallée baignée par la Sitten, et à peu de distance du Rhône, au pied de deux montagnes en pain de sucre, sur lesquelles s'élèvent trois châteaux qui appartiennent à l'évêque, faisant allusion à la véritable Sion, a fait placer sur la porte principale de son hôtel-de-ville ce verset d'un psaume de David : *Diligit Dominus portas Sion*. Dieu chérit les portes de *Sion*.

de siècles un semblable tribut d'éloges ? C'est un roi, poète et prophète, qui chante sa gloire, la pompe de ses solennités, et qui trouve sa sépulture sur la roche même où ses plus sublimes inspirations lui furent dictées ; ce sont des hommes lisant dans l'avenir le plus reculé, qui parlent de Sion à toute la terre, et le montrent comme le lieu le plus cher à l'Éternel. C'est le fondateur de la loi nouvelle qui le visite, et veut y faire la cène avec ses disciples, couronnant dans cet endroit, par un bienfait inestimable, cette carrière de trente-trois ans, dont chaque jour avait été marqué par des prodiges d'amour et par d'admirables enseignements.

Voici le mont Sion sous le rapport poétique et pittoresque, tel que l'a vu M. de Lamartine à travers un prisme quelquefois trompeur. Le tableau peut-être est un peu flatté, mais si admirablement colorié, que c'est plaisir de s'abandonner à de si douces illusions. Jamais le Roi-prophète et ses chants de triomphe ou de tristesse, ses soupirs et ses actions de grâces, ne furent mieux compris et loués sur un ton plus élevé.

« A gauche de la plate-forme du temple et des murs de Jérusalem, la colline qui porte la ville s'affaisse tout à coup, s'élargit ; se développe à l'œil en pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelques cents pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d'édifices turcs assez semblables à un hameau d'Europe, couronné de son église et de son clocher. C'est Sion, c'est le palais, c'est le tombeau de David. C'est le lieu de ses inspirations et de ses délices, de sa vie et de son repos ! Lieu doublement sacré pour moi, dont ce chantre divin a si souvent touché le cœur et ravi la pensée. C'est le premier des poètes du sentiment ! C'est le roi des lyriques. Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes ; si pénétrants et si graves ! Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste ! Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques, si déchirants ! Tous les gémissements du cœur humain ont trouvé leur voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme ! Et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre ; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers dans les



Del. G. S. S.

Sculp. G. S. S.

Mount Zion. Mosque of David.

jeux d'Elide (dans le Péloponèse), on est saisi d'un profond étonnement aux accents mystiques du Roi-prophète, qui parle au Dieu créateur comme un ami à son ami, qui comprend et loue ses merveilles, qui admire ses justices, qui implore ses miséricordes, et semble un écho anticipé de la poésie évangélique, répétant les douces paroles du Christ avant de les avoir entendues.

« J'aurais, moi, humble poète d'un temps de décadence et de silence, j'aurais, si j'avais vécu à Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour et la pierre de mon repos précisément où David choisit le sien, à Sion. C'est la plus belle vue de la Judée, de la Palestine et de la Galilée. Jérusalem est à gauche, avec le temple et les édifices, sur lesquels le regard du roi pouvait plonger sans en être vu. Devant lui des jardins fertiles, descendant en pentes mouvantes, le pouvaient conduire jusqu'au fond du lit du torrent, dont il aimait l'écume et la voix. Plus bas, la vallée s'ouvre et s'étend. Les figuiers, les grenadiers, les oliviers, l'ombragent; c'est sur quelques-uns de ces rochers suspendus sur l'eau courante, c'est dans quelques-unes de ces grottes sonores, rafraîchies par l'haleine et le murmure des eaux, c'est au pied de quelques-uns de ces térébinthes, aïeux du térébinthe qui me couvre, que le poète sacré venait sans doute attendre le souffle qui l'inspirait si mélodieusement....

« Le palais de David plonge ses regards sur la ravine alors verdoyante et arrosée de Josaphat; une large ouverture dans les collines de l'est conduit, de pente en pente, de cime en cime, d'ondulation en ondulation, jusqu'au bassin de la mer Morte, qui réfléchit là-bas les rayons du soir dans ses eaux pesantes et épaisses, comme une épaisse glace de Venise, qui donne une teinte mate et plombée à la lumière qui l'effleure. Ce n'est point ce que la pensée se figure, un lac pétrifié dans un horizon triste et sans couleur. C'est ici un des plus beaux lacs de Suisse ou d'Italie, laissant dormir ses eaux tranquilles entre l'ombre des hautes montagnes d'Arabie qui s'étendent, comme les Alpes, à perte de vue derrière ses flots, et entre les cimes élancées, pyramidales, coniques, légères, dentelées, étincelantes, des dernières montagnes de la Judée. »

Arrêtons-nous, comme Dom Géramb, qui visite les lieux saints avec une foi ardente, avec un cœur humble, que perce souvent le souvenir de ses fautes, sur le mont Sion :

Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité.

et qui fut tour à tour l'objet des bénédictions et des Jamentations des prophètes,

Où David exprimait ses saints ravissements,
Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son père.

« C'est une colline dont l'élévation, à l'égard de Jérusalem, est à peu près celle du mont Aventin sur le Forum de Rome. Elle paraîtrait beaucoup plus élevée si l'on voulait prendre la hauteur de sa base dans la vallée de Géhinnon. L'aspect en est jaunâtre et aride. Il n'existe dans l'univers aucune montagne dont l'histoire soit plus glorieusement, et depuis un plus grand nombre de siècles, liée à celle de la religion et de l'Église chrétienne, dont elle est toujours présentée comme la figure et l'image. Vers l'an du monde 2988, David l'enleva aux Jébuséens, qui, protégés par une forteresse, s'y croyaient invincibles. Il y construisit un palais; et comme c'était la plus illustre de ses conquêtes, non-seulement il y fixa sa demeure, mais il voulut que la cité portât son nom. Salomon, son fils, et les successeurs de ce prince l'habitèrent, et déployèrent dans les établissements qu'ils y firent une pompe et une magnificence vraiment royale, en sorte que tout ce qu'il y a de remarquable et de grand dans la longue succession des événements à la suite desquels parut le Messie, rappelle le souvenir de Sion.

« Mais ce qui en rehausse le plus l'honneur et la gloire, c'est que le Sauveur y fit de longs et fréquents séjours; qu'il y réunit souvent ses Apôtres, qu'il y manifesta son infinie puissance autant que son infinie bonté, par le plus doux comme par le plus ineffable des mystères, celui de l'Eucharistie, et que Sion fut en quelque sorte le berceau sonde Église. »

Quand le docteur Richardson visita cette montagne, en 1818, un champ d'orge en couvrait une partie; l'autre était labourée, et la terre remuée offrait un mélange de pierres et de chaux, comme on en rencontre ordinairement aux approches des villes ruinées. La montagne a près d'un mille de circonférence. Chaque terrasse est séparée de celle qui la domine par un petit mur de pierres dures tirées des ruines de ce lieu célèbre. Les terrasses inférieures servent de jardins, arrosés par l'eau de l'étang de Siloé; ils appartiennent principalement aux habitants du petit village de Siloé, auquel ils font face. C'est encore un exemple remarquable de l'entier accom-

plissement de la prophétie suivante : « Et, à cause de vous, Sion sera labourée comme un champ, et Jérusalem deviendra un tas de pierres.

« Des nombreux monuments qui couvraient cette montagne, presque tous ont disparu. Les seuls dont il reste des traces sont :

« 1° La maison de Caïphe. Ce fut là que Jésus fut conduit en sortant de chez Anne, et que saint Pierre le renia. C'est aujourd'hui une église arménienne.

« 2° Le tombeau de David.

« 3° Le saint Cénacle. Sainte Hélène en avait fait une église, et l'avait décorée des ornements les plus magnifiques. Les Sarrazins, dans la suite des temps, l'ayant ruinée, Sancia, reine de Sicile, à force d'argent, la fit rendre aux Pères de Terre-Sainte. En 1560, les Turcs s'en emparèrent et la convertirent en une mosquée. Ils en sont encore aujourd'hui les seuls possesseurs.

Ce bâtiment est composé de deux étages : celui d'en bas contient deux chambres, dont la première a vingt-quatre pas de long sur seize de large, la seconde a vingt-deux pas de long sur quatorze de large. Elle est voûtée comme la première. Le second étage est composé de deux salles aussi grandes que celles du premier, dans l'une desquelles Jésus-Christ institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie ; c'est dans l'autre, qui lui est contiguë, que les Disciples étaient rassemblés quand l'Esprit-Saint descendit sur eux le jour de la Pentecôte. Événement à jamais mémorable, dont nous allons rappeler ici les détails.

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, comme les disciples étaient tous assemblés dans un même lieu, dans un même esprit ;

On entendit tout d'un coup venir du ciel un bruit comme d'un souffle impétueux qui remplit toute la maison où ils demeuraient ;

En même temps, ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux ;

Alors ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettait des paroles en la bouche.

Alors Pierre, se présentant aux peuples des diverses nations rassemblés devant eux, leur dit : « O Juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et prêtez l'oreille à mes paroles :

« Ces personnes ne sont pas ivres comme vous le pensez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour ;

« Mais c'est ce qui a été dit par le prophète Joël :

« Dans les derniers temps, dit le Seigneur Dieu, je répandrai de mon esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront... »

Après avoir monté à gauche un escalier d'une vingtaine de degrés, on se trouve dans une grande salle dont deux colonnes soutiennent la voûte. C'est le saint Cénacle. Ce fut là que le Sauveur fit la dernière pâque et institua l'auguste sacrement de son amour.

C'est l'Évangile à la main qu'il faut visiter ce lieu mémorable. Copions dans le texte sacré les circonstances de ce repas mystique :

« Quand l'heure fut venue, Jésus se mit à table, et les douze Apôtres avec lui.

« Et il leur dit : J'ai souhaité vivement de manger cette pâque avec vous avant de souffrir.

« Et, ayant pris le pain, il rendit grâces, et le rompit, et le leur donna en disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi.

« Il prit de même la coupe après qu'il eut soupé, en disant : C'est ici le calice, la nouvelle alliance par mon sang qui sera répandu pour vous.

« Et voilà la main de celui qui me trahit, qui est avec moi à cette table.... » (*Év. de saint Luc, 22.*)

Dom Gérard, en réfléchissant qu'il se trouvait là même où Jésus avait fait préparer le céleste banquet, où le disciple bien-aimé s'était reposé sur son sein, où les apôtres avaient reçu le pain de vie de Celui qui devait bientôt aller mourir pour eux et pour nous, où ils avaient bu son sang adorable, où l'infâme qui voulait le trahir avait osé lui demander effrontément si c'était *lui* qui serait le traître, où ce malheureux avait mis le comble à son iniquité par le plus épouvantable sacrilège ; Dom Gérard, comme au Saint-Sépulchre, comme dans la *Voie Douloureuse*, partout où se représentaient à sa pensée et presque à sa vue les souffrances, les ignominies et l'inépuisable bonté de l'Homme-Dieu, se sentait touché, attendri ; il frissonnait et adorait ; il pleurait d'amour, de reconnaissance, d'effroi, d'indignation et d'horreur.

« Mais le saint Cénacle ; dit le trappiste pèlerin, n'est pas seulement digne de nos respects, parce que la première pâque chrétienne

y fut célébrée ; combien d'autres souvenirs non moins glorieux s'y rattachent encore ! Ce fut là qu'après sa résurrection, Jésus visita plus d'une fois ses Disciples ; là qu'après son ascension il leur envoya le Saint-Esprit, qui se répandit sur eux en langues de feu ; là que furent ordonnés les premiers diacres, là que fut célébré le premier de tous les conciles ; ce fut là enfin, qu'obéissant à la parole de leur divin Maître, les Apôtres partirent pour « aller enseigner « toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du « Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce qu'il leur avait « confié, *bien assurés* qu'il serait avec eux tous les jours jusqu'à la « consommation des siècles. »

« A deux cents pas de là, on voit les ruines de la maison où, selon les traditions, mourut la très-sainte Vierge. »

Le tombeau de David, c'est-à-dire aujourd'hui la grande mosquée qui porte ce nom, ne peut être visité par aucun chrétien, offrît-il même les plus fortes sommes. Les Turcs, quoique habitués à vendre leur complaisance, sont inexorables sur ce point ; ils gardent cet édifice religieux avec beaucoup de soin, et sont tout-puissants dans la ville. Cependant, quelques voyageurs assurent y avoir pénétré, et avoir vu dans ce temple trois tombeaux creusés dans un rocher obscur. « Le roi Salomon, fils de David, fit enterrer son père à Jérusalem avec une telle magnificence, qu'outre les autres cérémonies qui se pratiquaient aux funérailles des rois, il fit mettre dans son sépulcre des richesses incroyables, comme il sera facile d'en juger. Car, treize cents ans après, Antiochus, surnommé le *Religieux*, et fils de Démétrius, ayant assiégé Jérusalem, Hircan, grand sacrificateur, voulant l'obliger par de l'argent à lever le siège, comme il n'en pouvait trouver ailleurs, fit ouvrir ce sépulcre et en tira trois mille talents, dont il donna une partie à ce prince. Et longtemps après, le roi Hérode tira une fort grande somme d'un autre endroit de ce sépulcre, où ces trésors étaient cachés, sans que néanmoins on ait encore touché aux cercueils dans lesquels les cendres des rois sont enfermées, parce qu'ils ont été cachés sous terre avec tant d'art qu'on ne les a pu trouver. » (*Histoire des Juifs*, par Joseph¹).

¹ C'était l'historien qu'estimait par-dessus tout madame de Sévigné ; souvent elle en parle à sa fille ; elle lui écrivait un jour : « Ce serait une honte dont vous ne pourriez pas vous laver de ne pas finir Joseph. »

On croit que la maison du saint Cénacle fut bâtie sur les ruines de ce monument sépulcral. Du temps de l'apôtre saint Pierre, le tombeau du Roi-prophète était encore en vénération sur le mont Sion, comme le prouve le verset xxix du chap. II des *Actes des Apôtres*. Saint Pierre, à la tête des onze Apôtres, parlant avec une force admirable aux Juifs rassemblés, leur disait : « Mes frères, « qu'il me soit permis de vous dire hardiment du patriarche David, « qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son sépulcre se voit « parmi nous jusqu'à ce jour. » Ce fut à la suite de ce discours que trois mille auditeurs furent convertis et reçurent le baptême.

Si nous quittons la région occidentale de Jérusalem pour passer à celle de l'orient, nous traversons le torrent de Cédron, qui, après des pluies très-abondantes, coule dans la triste vallée de Josaphat, et nous arrivons au pied d'une autre montagne, celle des Oliviers, si célèbre dans la vie de Jésus-Christ.

Le jardin des Oliviers est ainsi nommé du grand nombre de ces arbres qui le remplissaient autrefois, et à l'ombre desquels on allait se promener et se reposer ; mais il n'en reste plus que huit, fort anciens et d'une grosseur extraordinaire ; on tient qu'ils étaient là du temps de Jésus-Christ, et cette croyance est raisonnable, car on sait que ces arbres ont la faculté de se reproduire presque sans fin par des rejetons, qui forment, comme on le voit dans la gravure, des touffes immenses et un tronc d'une circonférence remarquable¹. Ce jardin (Pl. 14) est entouré d'un mur très-solide, et à l'un de ses angles est percée une ouverture très-basse, fermée d'une porte de fer.

L'endroit où les apôtres furent trouvés endormis par leur divin Maître est en dehors du jardin, en face de la porte d'entrée. C'est une petite roche faisant partie intégrante de la montagne des Oliviers.

Ce qui touche davantage dans le jardin des Olives, c'est que là Jésus-Christ pria pour ses apôtres, afin de les préserver de la tentation ; c'est que, sur les neuf heures du soir, il commença d'être triste jusqu'à la mort... La misère de l'homme, la grandeur du péché, l'ingratitude et l'aveuglement des Juifs, la multitude innombrable de pécheurs parmi toutes les nations, tous ces objets,

¹ Au-delà de la villa Franca, près Nice, on voit de ces arbres d'une dimension extraordinaire, et dont le tronc est ouvert. Les habitants ne peuvent en préciser l'origine.



Thompson's Engraving

Jardin des Oliviers

PLATE 11

Jardin des Oliviers.

si tristes pour un Dieu sauveur, se présentèrent à la fois à son esprit, firent sur lui les impressions les plus profondes, et le plongèrent dans la plus extrême affliction, dont il fit l'aveu aux trois apôtres qui l'accompagnaient (Pierre, Jacques et Jean). C'est près de là que, les ayant abandonnés un instant, il se prosterna à genoux, le visage contre terre, et que, priant son Père, il lui dit : « Mon Père, faites que ce calice passe loin de moi. Toutes choses vous sont possibles ; néanmoins que votre volonté soit faite et non la mienne. » Il demeura dans cet état pénible et accablant environ une heure. Il se releva et alla trouver ses apôtres, et s'adressant à Pierre, il lui dit : « C'est ainsi que vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! » Il les visita encore deux fois. Son âme, toujours en proie à la douleur la plus profonde, reçoit, dans ce combat, la consolation d'un ange qui vient le fortifier ; il éprouve les horribles souffrances de l'agonie ; son corps est couvert de gouttes de sang qui découlent jusqu'à terre¹ ; et enfin, se relevant, il dit à ses disciples : « Levez-vous, allons ; celui qui doit me livrer approche. »

Je m'arrête en racontant les tristes circonstances qui précédèrent la Passion de Jésus-Christ, et je pense que ceux qui les liront avec les gravures sous les yeux, seront émus comme moi, parce que la vue des lieux témoins de cette scène d'agonie, jointe à la lecture des passages où elle est rapportée, produit un double effet de tristesse et de componction, auquel il est impossible de résister.

Mais voyons comment celui qui a dit :

Je fus dès la mamelle un homme de douleur ;
 Mon cœur, au lieu de sang, ne roule que des larmes :
 Ou plutôt de ces pleurs Dieu m'a ravi les charmes.
 Il a pétrifié les larmes dans mon cœur :
 L'amertume est mon miel, la tristesse est ma joie.
 Un instinct fraternel m'attache à tout cercueil ;
 Nul chemin ne m'arrête, à moins que je n'y voie
 Quelque ruine ou quelque deuil ;

comment celui qui donna le nom de *Gethsémani* aux stances composées sur la mort de sa fille, morte à Bayrout, au pied du Liban, va peindre le jardin de l'agonie :

¹ A l'endroit même de l'agonie est un autel surmonté d'un tableau représentant Notre-Seigneur soutenu par l'ange qui vient le fortifier. On y lit cette inscription en langue latine : « Et il lui vint une sueur comme de gouttes de sang, qui découlaient jusqu'à terre. » (Luc. xxii, 44.)

« Nous voulions consacrer une journée à la prière dans ce lieu, vers lequel tous les chrétiens se tournent en priant, comme les mahométans vers la Mecque ; nous engageâmes le religieux qui faisait seul les fonctions de curé à Jérusalem, à célébrer pour nos parents, vivants et morts, pour nos amis de tous les temps, de tous les lieux, pour nous-mêmes enfin, la commémoration ¹ du grand et douloureux sacrifice qui avait arrosé cette terre du sang du juste, pour y faire germer l'espérance et la charité ; nous y assistâmes tous dans les sentiments que nos souvenirs, nos douleurs, nos pertes, nos désirs et nos mesures diverses de croyance et de piété nous inspiraient à chacun ; nous choisîmes pour temple et pour autel la grotte de Gethsémani, dans le creux de la vallée de Josaphat ; c'est dans cette caverne du pied du mont des Olives que le Christ se retirait, suivant la tradition, pour échapper quelquefois à la persécution de ses ennemis et à l'importunité de ses disciples ; c'est là qu'il s'entretenait avec ses pensées célestes, et qu'il demandait à son Père que le calice trop amer, qu'il avait rempli lui-même, passât loin de ses lèvres ; c'est là qu'il dit à ses trois amis, la veille de sa mort, de rester à l'écart et de ne pas s'endormir, et qu'il fut obligé de les réveiller trois fois, tant le zèle de la charité humaine est prompt à s'assoupir ; c'est là, enfin, qu'il passa ces heures terribles de l'agonie, lutte ineffable entre la vie et la mort, entre la volonté et l'instinct ; c'est là qu'il sua le sang et l'eau, et que, las de combattre avec lui-même, il dit ces paroles finales, ces paroles qui résument tout l'homme et tout Dieu, ces paroles qui sont devenues la sagesse de tous les sages, et qui devraient être l'épithète de toutes les vies, et l'inspiration unique de toutes les choses créées : « Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne ! »

« Le site de cette grotte, creusée dans le rocher de Cédron, est un des sites les plus probables et les mieux justifiés par l'aspect des lieux, de tous ceux que la pieuse crédulité populaire assigne à chacune des scènes du drame évangélique ², et c'est bien là la vallée

¹ L'auteur se sert ici d'une expression impropre, parce qu'elle est incomplète. La messe est bien en effet une *commémoration* du sacrifice de la croix, mais elle est plus que cela : elle est encore autre chose qu'une pure commémoration, ainsi que l'a déclaré le saint concile de Trente (*Session XXII, canon 3.*)

² Sans doute il se peut que parmi ces souvenirs, tous n'offrent pas, ainsi que l'insinue ce passage, un égal degré de certitude ; mais quand on réfléchit quel vif intérêt

assise à l'ombre de la mort, l'abîme caché sous les murs de la ville, le creux le plus profond et vraisemblablement alors le plus fui des hommes, où le Christ, qui devait avoir tous les hommes pour ennemis, parce qu'il venait attaquer tous leurs mensonges, dut chercher quelquefois un abri et se recueillir en lui-même pour méditer, pour prier et pour souffrir. Le torrent de Cédron coule à quelques pas ; la colline des Oliviers s'y replie pour se joindre avec les collines qui portent le tombeau des rois, et forme là comme un coude enfoncé, où se groupent des masses d'oliviers, de térébinthes et de figuiers ; et ces arbres fruitiers, que le pauvre peuple cultive toujours, dans la poussière même du rocher, aux alentours d'une grande ville, devaient cacher l'entrée de la grotte ; de plus, ce site ne fut pas remué et rendu méconnaissable par les ruines qui ensevelirent Jérusalem. Les disciples qui avaient veillé et prié avec le Christ purent revenir et dire, en marquant le rocher et les arbres : « C'était là. » Une vallée ne s'efface pas comme une rue, et le moindre rocher dure plus que le plus magnifique temple. »

Nous sommes heureux de rattacher à ce sujet douloureux des vers composés en 1831, par l'illustre et modeste poète de Nîmes, J. Reboul, « cet homme né de lui-même, élevé dans l'atelier d'une humble famille, dont tous les titres sont des vertus, dont toute la richesse est un des métiers les plus vulgaires de la vie, et qui fatigue ses propres bras à gagner le pain de sa femme et de ses enfants, avant de se retirer le soir dans un coin de son laboratoire, et de rêver, à la lueur de sa lampe, des poésies qui s'échappent sur leurs propres ailes, pour aller appeler l'attention et l'admiration sur le nom de leur auteur. »

LE CHRIST A GETHSÉMANI.

Ne nous étonnons point des mystères sublimes
Où, pour le soutenir sous le poids de nos crimes,
La faiblesse de l'ange assista le Dieu fort ;
Où, se cherchant lui-même, et se trouvant infâme ¹,

tout ce qui se rattachait aux circonstances de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ a dû exciter dès les premiers temps chez les Apôtres, les disciples, les premiers chrétiens, et que cet intérêt fut entretenu, par la foi, dans chacune des générations qui ont suivi jusqu'à nos jours, on comprend que ces traditions locales puisent, généralement parlant, dans ces faits, une force et une valeur très-réelles.

¹ Le Seigneur a été fait péché pour nous.

Le bien-aimé du ciel s'écria que son âme
Était triste jusqu'à la mort.

Ne nous étonnons point si sa douleur profonde
Augmentait en scrutant les annales du monde ;
Si, du fleuve du mal interrogeant le cours,
Il fut soudain couvert d'une sueur sanglante,
Et détourna les yeux d'une image accablante....
Il avait aperçu nos jours.

Il avait aperçu le deuil de son Église,
La langue des enfers chez les hommes admise,
Et la nuit descendue au nom de la clarté,
L'assassinat ayant son hymne de victoire,
Et la vertu sa honte, et le crime sa gloire,
Et quelquefois sa sainteté.

Il avait entendu ces sinistres paroles :
« Oh ! Christ ! c'est vainement que pour nous tu t'immoles ;
« A tes autels usés nul n'ose recourir ;
« Nous avons abjuré tes longues impostures :
« Par toi l'esprit humain a reçu des blessures
« Dont il veut enfin se guérir.

« Venez, peuples, au lieu d'imbéciles hommages,
« De ce Dieu ridicule abattre les images ;
« Le cœur du criminel en est parfois brisé ;
« Nous ne voulons rien voir de ce qui nous condamne ;
« Quand dans son char doré passe la courtisane,
« Son œil en est scandalisé.

« Que la main de l'honneur s'y porte la première ;
« Soldat, frappe le Dieu qui bénit ta bannière ;
« Magistrats, bannissez le Dieu de l'équité ;
« Captif, brise celui qui, proscrivant ta chaîne,
« En face des tyrans dont il brava la haine,
« Le premier a dit : Liberté ! »

Et le Christ les a vus, dans leur sombre énergie,
Bouleverser son temple et sa sainte effigie,
Et, dans des lieux souillés de débauche et de vin,
Traîner en un banquet la croix dont ils se jouent,
Comme d'un convié que les autres bafouent
Afin d'égayer le festin.

Mais voyant s'approcher l'heure du sacrifice,
Le Fils de l'homme a dit : « Je boirai le calice.
« Et de ces attentats j'accepte encor le faix !
« Je vais m'acheminer au sommet du Calvaire,
« Et mon sang en tombant inscrira sur la terre
« Des pardons pour tous les forfaits. »

Et nous, fils de son culte, imitons son exemple !
Sur le profanateur de la croix et du temple

¹ Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté.

Gémissons : un remords peut le rendre au Seigneur.
 Sous notre affliction que toute haine expire !
 C'est le temps de pleurer, et non pas de maudire.
 Le ciel même est dans la douleur.

Après l'élève, voici le maître. Il est curieux de comparer deux compositions sur une matière si bien faite pour inspirer des âmes tendres, et de voir comment celui qui appelle J. Reboul un génie dans l'obscurité, qui s'est entretenu plus d'une fois, dans un sublime langage, avec le poète artisan, et s'est chargé de lancer dans le monde littéraire les premiers essais de son disciple, a peint cette même scène de l'abatement et des douleurs d'un Dieu :

Il est aux pieds poudreux du jardin des Olives,
 Sous l'ombre des remparts d'où s'éroula Sion,
 Un lieu d'où le soleil écarte tout rayon,
 Où le Cédron tari filtre entre ces deux rives ;
 Josaphat en sépulcre y creuse ses coteaux ;
 Au lieu d'herbe, la terre y germe des ruines,
 Et des vieux troncs minés les trainantes racines
 Fendent les pierres des tombeaux.

Là s'ouvre entre deux rocs la grotte ténébreuse,
 Où l'homme de douleur vint savourer la mort,
 Quand, réveillant trois fois l'amitié qui s'endort,
 Il dit à ses amis : Veillez, l'heure est affreuse !
 La lèvre, en frémissant, croit encore étancher
 Sur le pavé sanglant les gouttes du calice,
 Et la morte sueur du fatal sacrifice
 Sue encore aux flancs du rocher.

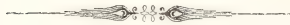
A droite, en sortant du jardin des Oliviers, on voit un débris de colonne brisée, fixée en terre, qui marque le lieu où Judas a trahi Notre-Seigneur.

« Il y a sur le sommet de la montagne des Oliviers une petite chapelle, bâtie par sainte Hélène, au lieu même où Jésus-Christ est monté au ciel. Le sauton, espèce de moine turc, qui en est chargé, fait remarquer aux pèlerins le vestige d'un des pieds de Notre-Seigneur lorsqu'il monta au ciel le jour de l'Ascension. A cette trace des pieds du Sauveur gravée sur la montagne d'où il a pris son essor vers le ciel, se rattache cette prophétie de Zacharie : « En ce jour-là, le Seigneur posera ses pieds sur la montagne des Oliviers, qui est vis-à-vis de Jérusalem. » (Chap. XIV, v. 4.) (L'abbé DOUAY.)

Le recueillement et la gravité avec lesquels les religieux vous montrent les endroits où se passèrent les incidents les plus tou-

chants et les plus imposants de l'histoire de notre Sauveur, ne peuvent qu'augmenter l'intérêt que l'on ressent lorsqu'on pense que l'on se trouve dans les lieux mêmes où Jésus-Christ et les disciples se réunirent si souvent pour converser sur les questions relatives à son royaume céleste, et pour recevoir ses instructions sur le plan mystérieux de la rédemption glorieuse qui se préparait.

La vue dont on jouit de l'endroit de la montagne des Oliviers où l'on croit que Notre-Seigneur a pleuré sur la ville déicide, est une des plus belles du voisinage de Jérusalem. De ce lieu on aperçoit très-bien les murs de la ville, et l'on peut distinguer le pont jeté sur le torrent de Cédron. Le cimetière turc, établi dans cet endroit, se fait aussi remarquer par ses tombes blanches pour la plupart, et par les turbans qui les surmontent, emblèmes de la foi des musulmans, dont les corps sont déposés en cet endroit.



CHAPITRE VIII.

Vallée de Josaphat. — Son aspect physique. — Sentiments de tristesse et de terreur qu'elle inspire. — Torrent de Cédron. — Tombeaux de Josaphat, d'Absalon, etc. — Jéricho ancienne et moderne. — Ses roses et son baume. — Le Samaritain.

Nous quittons un lieu de désolation, une terre trempée des larmes et de la sueur du Dieu qui nous aima jusqu'à la mort, pour entrer dans la plus triste vallée qui se puisse imaginer, celle de Josaphat (Pl. 15); une vallée peuplée de tombeaux, vallée dont le nom rappelle au chrétien les plus grandes pensées, et qui excite également aussi à un haut degré l'intérêt des juifs et des musulmans; vallée qui a déjà vu sur ses bords la plus grande scène du drame évangélique, les douleurs et la mort du Christ!

Étudions d'abord l'aspect physique de cette vallée; nous l'examinerons ensuite sous d'autres points de vue.

Un écrivain moderne en fait la description suivante: « La vallée de Josaphat est aussi appelée dans l'Écriture la vallée de Lara, la vallée royale, la vallée de Melchisédech. Ce fut là que le roi de Sodomé vint complimenter Abraham, après la victoire que ce patriarche avait remportée sur cinq rois. Elle se trouve entre le mont des Olives et le mont Moria. L'aspect en est extrêmement triste: les murailles gothiques de Jérusalem, qui la couronnent du côté du couchant, y répandent une ombre, une espèce d'obscurité bien propre à retenir l'âme dans les réflexions sérieuses que doit naturellement y faire naître le nom même de Josaphat. Elle paraît avoir été de tout temps un lieu de sépulture; l'œil ne peut s'y arrêter que sur des trophées de la mort; on y trouve des tombeaux de la plus haute antiquité, on en trouve d'un jour. C'est vers cette vallée que les Juifs, dispersés dans l'univers, tournent leurs regards; des milliers d'entre eux, même à la fleur de l'âge, quittent leur patrie

avec l'espoir d'y être ensevelis. Leurs pierres sépulcrales y sont innombrables; elles couvrent tout à fait le mont des Scandales (montagne où Salomon devint prévaricateur), s'étendent le long du torrent de Cédron, et remontent derrière les tombeaux d'Absalon, de Zacharie et de Josaphat, jusqu'au chemin de Béthanie. Le village de Siloé en est tellement entouré, qu'il paraît faire partie de ce vaste cercueil des Israélites. »

Voici ce que le prophète Joël, dans un langage mystérieux, annonce au peuple juif touchant cette vallée de désolation :

« J'assemblerai tous les peuples, et je les amènerai dans la vallée de Josaphat..... »

« Que tous les peuples viennent se rendre à la vallée de Josaphat; j'y paraîtrai assis *sur mon trône* pour y juger tous les peuples qui y viendront de toutes parts ¹. » (JOËL, ch. III, v. 2 et 12.)

C'est ce passage qui, dans Joël, s'applique à des nations ennemies du peuple de Dieu, lequel annonce le jugement qu'il en fera et la vengeance qu'il en tirera; c'est ce passage, disons-nous, qui a été appliqué figurativement au jugement dernier, et qui a répandu cette opinion populaire, qu'il aura lieu dans la vallée de Josaphat. S'il n'a pas été donné à l'homme de savoir quand sonnera sa dernière heure, afin qu'il s'y préparât à chaque instant de sa vie, il lui a été aussi refusé de connaître les lieux où le juge suprême viendra lui demander compte de sa vie. Dieu n'a rien fait pour la vaine curiosité des hommes, et sans cesse leur orgueil est arrêté par des obstacles insurmontables qui le forcent à confesser son ignorance. Et cependant, pour consoler le juste plein d'humilité, les Livres Saints, comme l'a dit un Père de l'Église, ont des gués qu'un éléphant ne saurait traverser, et des mers qu'un enfant passe sans aucun danger.

Dom Géramb, parcourant la vallée de Josaphat, dans un but purement religieux, sous l'impression d'une sainte terreur, fut en proie à de vives émotions et à des sentiments d'une tristesse pro-

¹ Le savant abbé Bergier, citant ce passage de Joël (*Dictionnaire de Théologie*, art. Josaphat), dit : « Sur l'équivoque du mot Josaphat, qui signifie *juge* ou *jugement*, plusieurs commentateurs se sont persuadés qu'il était question là du jugement dernier et qu'il devait se faire dans cette vallée de la Palestine. C'est une opinion populaire qui n'a aucun fondement. »



Horrendo de Calceon

Tambo y Hondon

Ponte de S. Augustin

Ponte de S. Antonio

Francisco Rodriguez del

Madrid 1840

1840 18

Valle de Chacabamb

fonde ; il répéta le passage du prophète Joël que nous avons cité ; il se plut à le traduire et à l'étendre dans les vers suivants :

Sortez de la mort éternelle,
 Rassemblez-vous, âmes des morts,
 Et, reprenant vos mêmes corps,
 Paraissez devant Dieu ; c'est Dieu qui vous appelle.
 Arrachés de leur froid repos,
 Les morts, du sein de l'ombre, avec terreur s'élançant,
 Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
 Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.
 O Sion, oh ! combien ton enceinte immortelle
 Renferme en ce moment de peuples éperdus !
 Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
 Devant le même Dieu s'assemblent confondus ;
 Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
 Ciel ! qui pourrait compter le nombre des coupables ?

Puis, tout pénétré de terreur, le trappiste, assis sur une roche solitaire de cette vallée, véritable région de la mort, et plein de la pensée du jour terrible des rétributions et des vengeances, lit lentement ces paroles de Massillon :

« Quel changement de scène dans l'univers ! C'est alors que tous les scandales seront arrachés du royaume de Jésus-Christ, et que les justes, entièrement séparés des pécheurs, formeront une nation choisie, une racine sainte, l'église des premiers-nés, dont les noms étaient écrits dans le ciel ; c'est alors que le commerce des méchants, inévitable sur la terre, ne fera plus gémir la foi des justes et trembler leur innocence ; c'est alors que le partage n'ayant plus rien de commun avec les infidèles et les hypocrites, les justes ne seront plus contraints d'être les témoins des crimes des méchants, ou les ministres de leurs passions ; c'est alors que tous les liens de la société, d'autorité ou de dépendance qui les attachaient ici-bas aux impies et aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le prophète : « Pourquoi prolongez-vous ici notre exil et notre demeure ? Notre âme sèche de douleur à la vue des crimes et des prévarications dont la terre est infestée. » C'est alors que leurs pleurs se changeront en joie, et leurs gémissements en actions de grâces ; ils passeront à droite comme les brebis, et la gauche sera pour les boucs et les impies.

« La disposition de l'univers étant ainsi ordonnée, tous les peuples de la terre ainsi séparés, chacun immobile à la place qui

lui sera tombée en partage ; la surprise, la terreur, le désespoir, la confusion peints sur le visage des uns ; sur celui des autres se montrent la joie, la sécurité, la confiance ; les yeux des justes vers les Fils de l'Homme, d'où ils attendent leur délivrance, ceux des impies fixés d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur est destinée ; le Roi de gloire, dit l'Évangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera, et se tournant du côté de ceux qui sont à droite, avec un air plein de douceur et de majesté, seul capable de les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles..... Les pécheurs vous avaient toujours regardés comme le rebut et la portion la plus inutile du monde ; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde même ne subsistait que par vous, que tout était fait pour vous et que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous avez toujours été étrangers et voyageurs ; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'avez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant ; le bonheur dont vous allez jouir ne finira jamais. *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.*

« Puis se tournant à sa gauche, la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables, d'une voix, dit un Prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir, il dira : Retirez-vous de moi, maudits ! Allez dans le feu éternel préparé à Satan et à ses anges. Vous étiez les élus du monde, vous êtes maudits de mon Père. Vos plaisirs ont été rapides, passagers ; vos peines seront éternelles. *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est Diabolo et angelis ejus.*

« Les justes alors, s'élançant dans les airs avec le Fils de l'Homme, commenceront à chanter ce cantique céleste : « Vous êtes riche en miséricordes, Seigneur, et vous avez couronné vos dons. » Alors les impies maudiront l'auteur de leur être et le jour qui présida à leur naissance ; ou plutôt ils entreront en fureur contre eux comme les auteurs de leur malheur et de leur perte ; les abîmes s'ouvriront, les cieus s'abaisseront. Les réprouvés, dit

l'Évangile, iront dans les supplices éternels, et les justes, dans la vie éternelle. »

Et, en cet endroit, le livre échappe des mains de dom Géramb ; son âme troublée n'est plus à elle ; il entend la trompette fatale ; les tombeaux dont il est environné s'ouvrent devant lui ; il en voit sortir des fantômes, des formes confuses... Son sang se glace dans ses veines ; il se sent défaillir en pensant à ce séjour de félicité où allaient être appelés les bons, à ce lieu d'horreur où devaient être précipités les méchants ; il couvre son visage de ses deux mains, et s'écrie : O mon âme, quel sera ton partage ?

On conçoit aisément l'impression pénible que ce lieu de désolation doit exercer sur l'âme qui croit d'une foi ferme aux peines et aux récompenses éternelles ; sur un homme repentant, qui ne sait pas s'il est digne de blâme ou de louange, et quel sera son poids, au grand jour, dans la balance divine. La tristesse, la solitude de cette vallée solennelle, les souvenirs qu'elle rappelle, expliquent bien cette émotion religieuse et terrible. Qui de nous n'a pas tremblé devant les fresques de Raphaël représentant le jugement dernier ? Qui de nous a jamais entendu, sans rentrer en lui-même, la strophe du *Dies iræ* :

Quantus tremor est futurus,
Quando judex est venturus
Cuncta stricte discussurus¹ !

sans écouter si la trompette ne sonne pas à nos oreilles ? Jamais je n'oublierai la terreur qui s'empara des assistants, dans l'église de Saint-Denis, le jour à jamais lamentable des funérailles du duc de Berry. Les esprits, déjà si disposés à la douleur et à la méditation des vérités les plus terribles, furent consternés au bruit des voix plaintives et des instruments qui faisaient entendre une sorte de sifflement. Enfin qui peut s'arrêter devant le fronton de la Madeleine de Paris sans être effrayé du partage des bons et des méchants ? Dans cet admirable bas-relief, la joie si pure et si douce des élus forme un contraste accablant avec la figure contractée et les cheveux hérissés des malheureux réprouvés. Le Juge suprême, « patient parce qu'il est éternel, » est là calme et majestueux entre

¹ De quelle frayeur sera-t-on saisi, lorsque le Souverain Juge paraîtra pour examiner toutes choses selon la rigueur de sa justice !

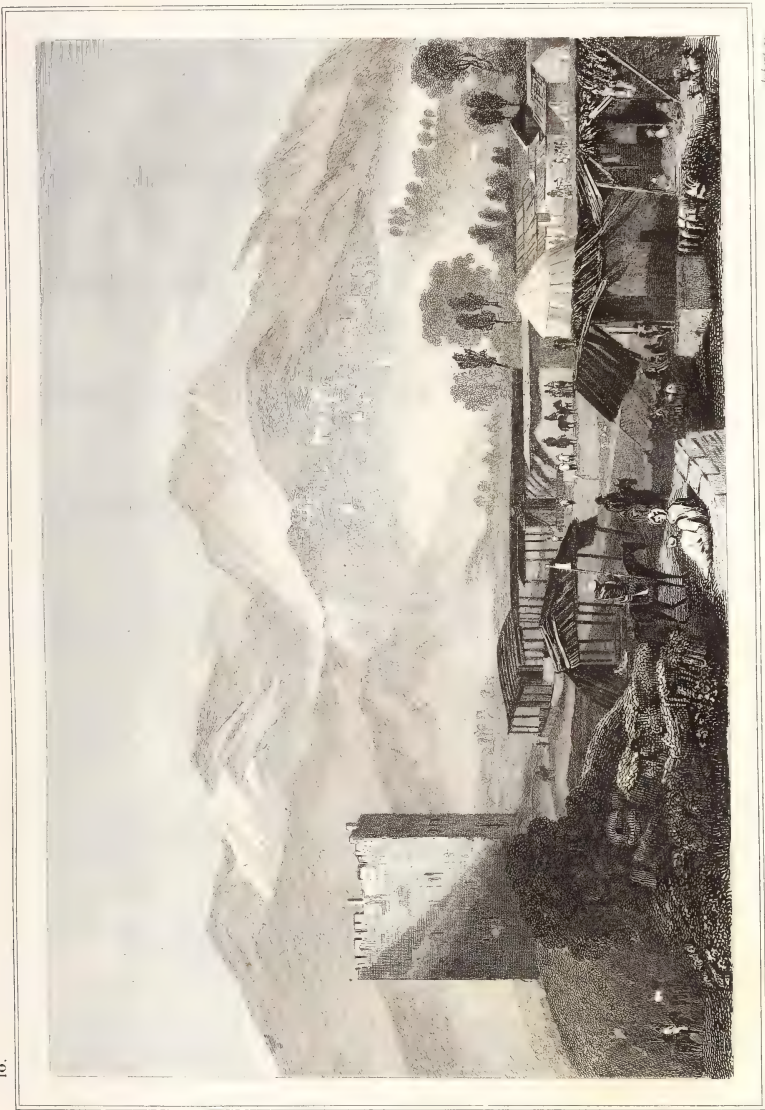
le désespoir furieux des condamnés et la joie innocente des justes. C'est alors que, sur la place publique, sans voir la foule qui vous presse, les yeux baissés, le cœur contrit, on invoque à haute voix la miséricorde divine, on demande à Dieu d'oublier qu'il est notre juge, et de se souvenir seulement qu'il est notre père et notre rédempteur.

Le torrent de Cédron est ainsi nommé à cause des cèdres qui bordaient ses rives au temps des Jésuséens, ou parce que Cédron signifie *obscur*. Il va se jeter dans la mer Morte. Il traverse la vallée de Josaphat, et se trouve à vingt pas du jardin de Gethsémani. David le passa pour se soustraire à la poursuite d'Absalon ; il est surtout célèbre par la Passion de Notre-Seigneur. C'est à tort que plusieurs écrivains ont avancé qu'il y coule, en certains temps, une eau rougeâtre : il n'en est rien ; même après des pluies consécutives, le torrent est si sec qu'à peine on peut s'y laver les mains. Cette sécheresse provient sans doute de ce qu'en plusieurs endroits on détourne les eaux pour les diriger vers des citernes.

Sur la partie orientale de la vallée de Josaphat, et vis-à-vis le Temple, on voit le tombeau du prince de Juda qui a donné son nom à cette vallée. Il est construit dans le roc, comme une petite salle carrée ; auprès se trouve celui d'Absalon, taillé aussi dans une grosse et puissante roche détachée de tous les côtés ; il se termine d'une manière pyramidale ; ayant autour de lui douze demi-colonnes. Celui du prophète Zacharie, semblable à celui d'Absalon, est également là. Entre ces deux sépulcres est placée la grotte où saint Jacques se cacha lorsque Jésus-Christ fut arrêté ; suivant la tradition, le Sauveur l'y visita après sa résurrection.

A l'extrémité de la mer Morte, où se jette le Cédron, c'est-à-dire à quelques lieues de Jérusalem, le voyageur rencontre l'ancienne ville de *Jéricho* (Pl. 16), célèbre dans les Livres Saints, et dont le nom signifie *lune*, parce que sa construction avait la forme d'un croissant, ou parce que cet astre y était adoré. Elle est située dans une grande plaine qui porte son nom ; elle est principalement arrosée par la fontaine d'Élisée, qui fournit de l'eau en abondance.

Cette ville fut la première conquête des Israélites en deçà du Jourdain. Josué, qui commandait leur armée, y avait envoyé des espions qui furent reçus et cachés par Rahab, que sa foi au Dieu d'Israël et la protection qu'elle accorda à ses envoyés, sauvèrent



Museo, Torino del

Abate alla

Sirico

Abate R.

avec toute sa famille. Jéricho était bien fortifiée, très-considérable, et la résidence d'un roi chananéen. Mais les Israélites s'en rendirent maîtres d'une manière miraculeuse : sur l'ordre de Dieu, l'armée ayant fait pendant sept jours le tour de la ville, précédée par l'Arche d'alliance, le septième jour, au moment marqué, les murailles, qui étaient d'une hauteur extraordinaire, tombèrent d'elles-mêmes au son des trompettes. Alors les Israélites y pénétrèrent de tous côtés, détruisirent la ville et ses habitants, à l'exception de la maison de Rahab, qui fut déclarée un asile inviolable. Josué prononça un anathème contre quiconque entreprendrait de la relever; quelques maisons seulement y restèrent.

« *Maudit soit devant le Seigneur, avait dit Josué, l'homme qui rebâtira la ville de Jéricho; que son premier-né meure lorsqu'il en jettera les fondements, et qu'il perde le dernier de ses enfants lorsqu'il en mettra les portes.* » Les imprécations de Josué eurent leur application lorsque, du temps d'Achab, un habitant de Béthel, nommé Hiel, entreprit de rebâtir cette ville; car il perdit son fils aîné, nommé Abiram, lorsqu'il en jeta les fondements, et son dernier fils, Ségule, en y pendant les portes.

On bâtit plus tard, auprès de Jéricho, une autre ville qui porta le même nom, et dont il est souvent parlé dans les Écritures; — l'historien Josèphe distingue ces deux villes.

Les prophètes Elie et Elisée ont rattaché leur souvenir à celui de Jéricho, par la demeure qu'ils y firent avec leurs disciples, que l'Écriture appelle les enfants des prophètes. Elie en sortait le jour où il devait être enlevé sur un char de feu; et Elisée à son tour y opéra un grand miracle, en rendant bonne l'eau d'une fontaine qui était de mauvaise qualité. Enfin elle était devenue considérable, lorsque les Samaritains, par le conseil du prophète Obed, amenèrent dans cette ville et dans les environs deux cent mille personnes de Juda qu'ils avaient faits prisonniers, mais qu'ils remirent en liberté pour apaiser Dieu irrité de la manière dont ils avaient usé de la victoire.

Du temps des Machabées, Jéricho fut occupée par le général de l'armée de Démétrius, qui la munit d'une bonne citadelle. Les derniers rois de Juda avaient pris plaisir à l'embellir et à l'orner de plusieurs beaux édifices; Hérode le Grand y fit sa demeure dans un riche palais. Il y avait un hippodrome, où les riches avaient cou-

tume d'exercer les chevaux. Pendant les guerres des Romains contre les Juifs, et principalement lors du siège de Jérusalem par Titus, Jéricho fut entièrement renversée par la perfidie de ses habitants. Mais Adrien la rebâtit une troisième fois, et saint Jérôme, lorsqu'il la visita, la trouva considérable. Les Français s'étant rendus maîtres de la Terre-Sainte, le roi de Jérusalem en fit don à l'église du Saint-Sépulcre, qui en fut dépouillée par un patriarche ; plus tard, Mélisande, reine de Naples, en disposa en faveur des religieuses de Béthanie.

Guillaume de Tyr, l'un des plus célèbres historiens des croisades, l'appelle un lieu fameux, abondamment pourvu de toutes les commodités de la vie, qu'elle tirait de son riche territoire, où l'on récoltait le baume de Judée¹ si vanté et ses fameuses roses².

Josèphe, l'historien de la nation juive le plus consciencieux et le plus complet, parle ainsi de la fontaine de Jéricho, dont les eaux furent adoucies par Elisée, et de la fertilité des environs. Son récit nous reporte au premier siècle de l'ère chrétienne :

« Le prophète Elisée, ayant été fort humainement reçu par les habitants de Jéricho, voulut leur en témoigner sa reconnaissance par une grâce dont eux et tout leur pays ne verraient jamais cesser les effets. Il mit dans le fond de la fontaine, dont l'eau n'était pas potable, une cruche pleine de sel, leva les yeux et les mains vers le ciel, fit des oblations sur le bord de cette source, pria Dieu d'adoucir les eaux des ruisseaux dont elle arrosait la terre, comme par autant de veines, de tempérer l'air pour les rendre encore plus douces, de donner en abondance des fruits à la terre et des enfants à ceux qui la cultivaient, que les eaux ne cessassent jamais de leur être favorables tandis qu'ils demeureraient justes. Une si ardente

¹ Cet arbre me fait remonter aux plus belles années de ma jeunesse. Je me rappelle, les larmes aux yeux, que dans le jardin paternel, j'ai souvent froissé dans mes mains les feuilles odorantes d'un bel arbrisseau auquel on donnait ce nom, et qui me faisait rêver à la Terre-Sainte, d'où il était probablement venu. Des boutons décollait un suc onctueux, agréable, qui plusieurs fois servit à fermer promptement de larges blessures. Jamais je n'ai vu cet arbre ailleurs que dans la Touraine, au-dessus de l'abbaye de Marmoutiers.

² La rose de Jéricho ne ressemble point à nos roses, mais plutôt à la fleur de sureau. Elle se rassemble en jolis bouquets, à quatre ou cinq pouces de terre, d'abord vermeille, et ensuite blanchâtre ; quand on la laisse quelque temps dans l'eau, elle s'ouvre et s'épanouit ; si on la retire, elle se resserre et se ressent visiblement de la température de l'air. Elle n'a ni beauté ni odeur, mais elle se distingue des autres fleurs par son incorruptibilité. C'est pour cela que l'Église compare l'humilité profonde de la Sainte Vierge à la petitesse de la rose de Jéricho.

prière eut le pouvoir de changer la nature de cette fontaine, et depuis elle a rendu les femmes et les terres aussi fécondes qu'elle les rendait stériles autrefois. La vertu de ces eaux est si grande, qu'il suffit d'en arroser un peu la terre pour faire qu'elle soit très-fertile; et les lieux où elles demeurent longtemps ne rapportent pas davantage que si elles ne faisaient que d'y passer, comme si elles voulaient punir ceux qui les arrêtent dans leurs héritages de se défier de leurs merveilleux effets. Il n'y a point de fontaine dont le cours soit si long.

Le pays qu'elle traverse a soixante-dix stades de long et vingt de large. On y voit quantité de très-beaux jardins, où elle nourrit des palmiers de diverses espèces, et dont les noms et le goût des fruits sont différents. Il y en a desquels il sort, lorsqu'on les presse, du miel qui diffère peu du miel ordinaire, qui est très-abondant dans ce pays. On y voit aussi en grand nombre, outre des cyprès et des mirobolans, de ces arbres d'où distille le baume, cette liqueur que nul fruit ne peut égaler. Ainsi l'on peut dire, ce me semble, qu'un pays où tant de plantes si excellentes croissent en telle abondance, a quelque chose de divin; et je doute qu'en tout le reste du monde, il s'en rencontre un autre qui lui puisse être comparé, tant tout ce que l'on y plante ou que l'on y sème s'y multiplie d'une manière incroyable. On doit, à mon avis, en attribuer la cause à la chaleur de l'air et au pouvoir singulier qu'a cette eau de contribuer à la fécondité de la terre. L'un fait ouvrir les fleurs et les feuilles, et l'autre fortifie les raisins par l'augmentation de leur sève durant les ardeurs de l'été, qui sont si extraordinaires que, sans ce rafraîchissement, rien n'y pourrait croître qu'avec une extrême peine. Mais, quelque grande que soit cette chaleur, il s'élève le matin un petit vent qui rafraîchit l'eau que l'on puise avant le lever du soleil. Durant l'hiver, elle est toute tiède, et l'air y est si tempéré, qu'un simple habit de toile suffit, lorsqu'il neige dans les autres endroits de la Judée. Ce pays est éloigné de Jérusalem de cent cinquante stades (trois lieues environ), et du Jourdain de soixante. L'espace qu'il y a jusqu'à Jérusalem est pierreux et tout désert, et quoique celui qui s'étend jusqu'au Jourdain et au lac Asphaltite ne soit pas si élevé, il n'est pas moins stérile ni plus cultivé¹. »

¹ On ne voit aujourd'hui de l'ancienne splendeur de Jéricho qu'un misérable village

Opposons à ce tableau brillant de la fertilité de Jéricho, celui que trace de cette ville misérable l'auteur des *Croisades*. Voici la cité des Jébuséens telle qu'elle est de nos jours :

« La ville de Jéricho, dont les murailles tombèrent au bruit des trompettes et aux cris du peuple hébreu, tour à tour prise et reprise, détruite et relevée par des conquérants de tous les âges, a toujours jeté son nom à travers les révolutions sans nombre qui ont travaillé ce pays, le plus historique des pays de la terre. Les prophètes Elie et Elisée, dont les grottes se voient sur le Carmel, ont laissé des souvenirs dans la cité de Jéricho ; ce lieu a été aussi consacré par les pas du Christ. Qui de nous peut oublier le pauvre aveugle qui, en attendant passer le Sauveur sur le chemin de Jéricho, implora le pouvoir de Jésus, fils de David, et recouvra soudain la vue ? On voudrait retrouver le lieu où fut le sycamore ¹ sur lequel monta Zachée pour voir passer le Sauveur, la place où fut la maison dans laquelle ce chef des publicains reçut le Christ.

« Au temps des croisades, la cité chrétienne avait un évêché dépendant de Jérusalem et trois monastères. Jéricho, séparée de la métropole par un affreux désert, était exposée plus qu'une autre ville aux attaques des ennemis de la Croix : aussi fut-elle une des premières places que perdirent les rois de Jérusalem. Il ne faut point s'attendre à trouver une nouvelle ville de Jéricho : dans les régions musulmanes, ce qui est détruit est détruit. Un misérable village, formé de cabanes et de huttes de boue, remplace la cité de Josué et de Vespasien.

« La petite ville de Jéricho des Arabes est entourée de sycomores, des plantes qui donnent le baume, de nopals épineux, servant de clôture aux champs et aux jardins ; quelques espaces de terre sont semés d'orge et de blé ; on ne voit pas un seul palmier dans les lieux où s'élevait la cité des palmes. Jéricho a perdu aussi ses roses, qui ont donné lieu à tant de merveilleux récits. Mais on y trouve en re-

de huttes qui servent de demeure à ses habitants. La végétation y est très-abondante, surtout en plants de tabac.

¹ Le sycamore de la Palestine est une espèce de figuier sauvage, dont la feuille ressemble à celle de l'érable : ses fruits sont acides et désagréables au goût ; on les appelle *figues de Pharaon*. Comme cet arbre est élevé, et rempli de branches et de feuillages, il fournit un bel ombrage ; c'est sans doute pour cet usage que celui où était monté Zachée se conservait devant sa maison ; on en entretenait aussi dans quelques places publiques de Jéricho. M. Doubdan prétend avoir vu l'endroit où était le sycamore sur lequel monta Zachée.

vanche trois espèces d'arbres à fruits qui ne se rencontrent pas ailleurs, entre autres une sorte de prunier ; la plupart des rosaires qu'on vend à Jérusalem sont faits avec les noyaux de ce fruit, qui donne encore une huile vulnéraire estimée dans le pays. » (*Corresp. d'Orient.*)

C'est à Béthanie, sur la route de Jérusalem à Jéricho, que demeuraient Marthe et sa sœur Marie, et leur frère Lazare, famille aimée du Sauveur, famille qu'il visitait souvent, et à laquelle il rendit le bonheur par la résurrection de son *ami*, mort depuis quatre jours. Voici des détails intéressants sur cette bourgade et sur le miracle opéré par Jésus-Christ :

« Béthanie, appelé aujourd'hui du nom de Lazare, est un village arabe, habité par une trentaine de pauvres familles ; les cabanes construites en pierre et en terre qui servent d'habitation à ces familles sont très-tristes. La population du village de Lazare, mêlée de chrétiens et de musulmans, subsiste des produits de l'agriculture ; elle a le caractère sauvage des Arabes du pays, sans avoir ni leur physionomie sombre ni leur barbarie. Deux choses sont remarquables à Béthanie : le tombeau de Lazare, et les ruines d'un grand édifice, que tous les voyageurs appellent le château de Lazare, et qui n'est autre chose qu'un ancien monastère du royaume de Jérusalem, bâti par Mélisande, femme de Baudouin III. La grotte sépulcrale qui porte le nom de Tombeau de Lazare, n'offre rien de curieux ; on trouve au fond de cette grotte un autel de chétive apparence, sur lequel on dit la messe tous les ans.

« L'Evangile offre peu de scènes plus attendrissantes que la résurrection de Lazare. Marie et Marthe allèrent à la rencontre de Jésus, et lui dirent en pleurant : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus pleura aussi, et les Juifs se dirent entre eux : « Voyez comme il aimait Lazare ! » Quelque temps après, c'était six jours avant la Pâque, le Sauveur vint souper à Béthanie, dans la maison du ressuscité ; Marthe servait ; Marie, ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui était d'un grand prix, le répandit sur les pieds du Christ, qu'elle essuya ensuite avec ses cheveux.

« Ce lieu est un de ceux que le Christ aimait le plus à fréquenter ; en parcourant Béthanie et les champs voisins, on foule une terre que Jésus a souvent foulée, on peut espérer de s'asseoir sur des

pierres où Jésus s'est assis, de poser les pieds où l'Homme-Dieu posa les siens. Si le voyageur littéraire se plaît à visiter à Athènes les jardins d'Académus, à suivre, dans la ville de Minerve, les promenades de Platon, avec quel intérêt il s'arrêtera sur les coteaux, dans les vallées où le Christ avait coutume d'enseigner à ses disciples ces doctrines qui devaient changer la face du monde! » (*Corresp. d'Orient.*)

Terminons ce que nous avons à dire de Jéricho et de ses environs, par le récit attendrissant, dans lequel le nom de cette ville se rencontre, que Jésus-Christ fit à un docteur de la loi qui, pour le tenter, lui demandait :

« Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle ? »

« Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? qu'y lisez-vous ? »

« Il lui dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. »

« Jésus lui dit : Vous avez fort bien répondu ; faites cela, et vous vivrez. »

« Mais cet homme, voulant se justifier, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? »

« Et Jésus, prenant la parole, lui dit : Un homme, qui descendait de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi mort. »

« Il arriva ensuite qu'un prêtre allait par le même chemin, lequel, l'ayant aperçu, passa outre. »

« Un lévite, qui vint aussi au même lieu, l'ayant considéré, passa outre encore. »

« Mais un Samaritain, qui voyageait, vint à l'endroit où était cet homme, et, l'ayant vu, il en fut touché de compassion. »

« Il s'approcha donc de lui, il versa de l'huile et du vin dans ses plaies et les banda ; et l'ayant mis sur son cheval, il le conduisit dans une hôtellerie et prit soin de lui. »

« Le lendemain, il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : Ayez bien soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. »

« Qui de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs ? »

« Le docteur lui répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. — Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même. »

Nous avons tous, dans notre enfance, admiré la compassion généreuse de ce bon Samaritain qui bande les plaies du voyageur blessé, le place sur son cheval, et le dépose dans une hôtellerie où il le recommande soigneusement, et se charge de payer toute la dépense de la maladie et du séjour. Mais plus tard nous avons compris la sublimité de la charité chrétienne, qui, sans acception de personnes, s'exerce sur tous les êtres qui souffrent autour de nous. Quelle haute leçon Jésus-Christ donne au docteur de la loi, en lui montrant un homme tombé entre les mains des voleurs, dépouillé par eux, et couvert de plaies, secouru, non par un prêtre, dont le soulagement de ses semblables était le premier devoir, non par un lévite, que ses saintes fonctions auraient dû rendre plus charitable, mais par un Samaritain, c'est-à-dire par un membre de cette nation que les Juifs méprisaient, et avec laquelle ils n'avaient point de rapports ! *Non contuntur Judæi Samaritanis.*

Le baume du Samaritain, qui consiste dans un mélange d'huile et de vin, s'emploie encore de nos jours avec succès pour la guérison des blessures occasionnées par des instruments tranchants. Ainsi se conserve depuis dix-huit cents ans le souvenir de la bonne action qui eut lieu sur le chemin de Jéricho, racontée par Dieu lui-même ¹.

¹ Parmi les interprètes, les uns regardent le récit que nous venons de rapporter comme une simple parabole ; plusieurs, au contraire, croient que c'est une histoire véritable, arrivée sur le chemin de Jérusalem à Jéricho, décrié par les vols et les meurtres qui s'y commettaient.

CHAPITRE IX.

Ville et royaume de Samarie. — Notice sur les anciens Samaritains. — Entretien de Jésus avec la Samaritaine, près du puits de Jacob. — Mémoire de M. de Sacy sur l'état actuel des Samaritains. — Le Jourdain. Sa description par divers auteurs modernes. — Baptême de Cymodocée. — Strophes de lord Byron sur le Jourdain.

Nous voici naturellement conduits, par la parabole du Samaritain, à parler de la ville et du royaume de *Samarie* (Pl. 17). La ville de Samarie, fondée par les rois d'Israël, après la séparation et l'apostasie de Jéroboam, était devenue la capitale de ce royaume. Ses princes n'avaient rien épargné pour accroître sa force et son opulence. Elle fut souvent l'objet des menaces des prophètes..... Elle eut à soutenir des sièges contre divers peuples, et succomba enfin dans celui qu'avait entrepris Salmanazar, roi d'Assyrie, qui, ayant emporté la ville d'assaut, réduisit en captivité ses habitants, qu'il transporta dans ses propres États; les plus pauvres restèrent seuls dans le pays pour cultiver les terres au profit du roi d'Assyrie, qui repeupla cette contrée avec ses propres sujets. Ceux-ci, livrés à l'idolâtrie, firent plus tard une sorte de mélange du culte du vrai Dieu avec des pratiques idolâtriques; mais il paraît qu'après la captivité de Babylone, ils avaient abandonné entièrement l'idolâtrie. Ce furent ces peuples qui entravèrent les Juifs lors de la reconstruction des murs de Jérusalem.

Les Samaritains avaient reçu le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse, d'un prêtre juif que leur avait envoyé Asar-Addon, roi d'Assyrie. Ils l'ont conservé jusqu'à ce jour dans la même langue et le même caractère où ils étaient alors, c'est-à-dire dans l'ancien caractère hébraïque ou phénicien, et que nous nommons samaritain, pour le distinguer du caractère hébreu moderne, qui se voit dans les livres des Juifs. Ceux-ci, depuis la captivité de Babylone, changèrent leurs anciens caractères et prirent ceux des Chaldéens



1847

1847

Samaria

D. Roberts, Delin. & Sculp.

auxquels ils s'étaient accoutumés à Babylone, et dont ils se servent encore aujourd'hui ; c'est par abus qu'on lui donne le nom de caractère hébreu ; ce nom ne convient dans la rigueur qu'au texte samaritain. La Samarie était du temps de Jésus-Christ la seconde province de la Palestine, et comprenait les anciens territoires de la tribu d'Ephraïm et celui que Manassé possédait en deçà du Jourdain ; elle occupait toute l'étendue de l'orient à l'occident comprise entre ce fleuve et la Méditerranée, ce qui la plaçait au nord de la Judée et au sud de la Galilée, séparant ces deux provinces. C'est un pays de montagnes, mais très-fertile ; ses plaines et ses vallées sont arrosées de plusieurs ruisseaux qui contribuent à leur fécondité. Les oliviers surtout y surpassent en nombre les plantes des autres espèces ; les bêtes fauves et le gibier n'y sont pas rares.

Les Juifs et les Samaritains n'avaient point de commerce ensemble ; ils étaient profondément antipathiques les uns aux autres. Aussi Notre-Seigneur, comme Juif, n'échappa-t-il pas aux préventions des Samaritains, qui refusèrent de le recevoir dans une de leurs villes où il avait chargé ses disciples de lui préparer un logement. Les Samaritains étaient véritablement schismatiques et comme étrangers à l'alliance d'Israël ; et Jésus-Christ, envoyant prêcher ses Apôtres dans la Judée, leur recommanda d'abord de ne point entrer dans leurs villes. Plus tard, la bonne nouvelle leur fut annoncée comme aux Juifs, et nous voyons le Sauveur lui-même aller au-devant de ces peuples, courir après ces brebis pour les ramener au bercail de son Père.

Le tableau de Jésus convertissant la Samaritaine et le dialogue entre cette femme et le Messie, qui forment une des plus belles pages de l'histoire évangélique, trouvent naturellement leur place ici :

« Jésus arriva donc à une ville de Samarie, nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph.

« Il y avait là un puits qu'on appelait la fontaine de Jacob, et Jésus, fatigué du chemin, s'assit sur le bord de ce puits. C'était environ la sixième heure du jour.

« Il vint alors une femme de Samarie pour tirer de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire.

« Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter de quoi manger.

« Mais cette femme samaritaine lui dit : Comment ! vous qui êtes Juif (les vêtements des Juifs ne ressemblaient point à ceux des Samaritains, et cette différence subsiste encore aujourd'hui), me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine ? car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains.

« Jésus lui répondit : Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez demandé vous-même, et il vous aurait donné l'eau vive.

« Cette femme lui dit : Seigneur, vous n'avez point avec quoi en puiser, et le puits est profond ; d'où auriez-vous donc de l'eau vive ?

« Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, de l'eau duquel il a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux ?

« Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif.

« Mais l'eau que je lui donnerai deviendra dans lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle.

« Cette femme lui dit : Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici pour en tirer.

« Allez, lui dit Jésus, appelez votre mari, et venez ici.

« Cette femme répondit : Je n'ai point de mari. Jésus lui dit : Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari.

« Car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est point votre mari. Vous avez dit vrai en cela.

« Cette femme lui dit : Je vois bien, Seigneur, que vous êtes un prophète.

« Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous autres, vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer.

« Jésus lui dit : Femme, croyez-moi, le temps est venu que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne ni dans Jérusalem.

« Vous adorez, vous autres, ce que vous ne connaissez point ; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.

« Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : car ce sont là les adorateurs que le Père cherche.

« Dieu est esprit ; il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.

« Cette femme lui répondit : Je sais que le Messie (c'est-à-dire le Christ) doit venir. Lors donc qu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

« Jésus lui dit : C'est moi-même, c'est moi qui vous parle.

« En même temps ses disciples arrivèrent, et ils s'étonnaient de ce qu'il s'entretenait avec une femme. Néanmoins, nul ne lui dit : Que lui demandez-vous ? ou : D'où vient que vous vous entretenez avec elle ?

« Cette femme, cependant, laissant là sa cruche, s'en retourna dans la ville et dit à tout le monde :

« Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait ; ne serait-ce point le Christ ?

« Ils sortirent donc de la ville pour aller le trouver...

« Or, il y eut beaucoup de Samaritains de cette ville-là qui crurent en lui, et Jésus demeura avec eux deux jours. »

Cette citation de l'Évangile de saint Jean est longue ; mais quelle scène elle renferme ! Jésus-Christ, qui voilait souvent sa divinité, la révèle à une femme, d'abord incrédule, puis peu à peu éclairée d'une lumière surnaturelle. Comme ce dialogue auprès du puits de Jacob est simple, et peint bien les mœurs de ces temps et de ces lieux, où l'on ne se rencontrait guère qu'auprès des sources et des fontaines pour abreuver les troupeaux, pour remplir les outres de la maison ou destinées aux longs voyages, et s'entretenir des intérêts de la famille et de la tribu ! Comme l'empressement de la Samaritaine à répandre la nouvelle de la venue du Messie est vif et spontané ! Et puis les apôtres qui s'étonnent de ce que le Christ s'entretient avec une femme, avec une Samaritaine !

Dans une autre occasion, Notre-Seigneur couvrit de sa charité une ville des Samaritains contre une ardeur naturelle et un sentiment tout humain qui inspiraient Jacques et Jean, voulant faire descendre le feu du ciel, parce que les habitants refusaient l'hospitalité à leur divin Maître. Jésus les réprimanda, en leur disant : « Vous ne savez pas à quel esprit vous êtes appelés. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. »

Après la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, le diacre Philippe alla prêcher ce peuple, et saint Pierre s'y rendit ensuite avec saint Jean pour imposer les mains aux nouveaux convertis et leur

donner le Saint-Esprit. Ce fut à cette occasion que Simon le Magicien voulut obtenir à prix d'argent le pouvoir de donner, lui aussi, le Saint-Esprit. Cet imposteur avait séduit le peuple par ses prestiges. Quoi qu'il en soit, les Samaritains, révoltés contre la loi ancienne, n'admirent jamais bien franchement la nouvelle, ou parurent au moins n'y pas avoir persévéré ; ils furent, dans la suite, les plus cruels persécuteurs des chrétiens, brûlant leurs églises, massacrant leurs évêques, les prêtres et les chrétiens de tout âge et de tout sexe, au point que leur haine, poussée jusqu'aux dernières extrémités, alluma souvent le zèle des empereurs grecs, particulièrement de Zénon, d'Anastase et de Justinien, qui se virent obligés de ruiner leurs villes et de donner aux chrétiens le mont Garizim.

M. Sylvestre de Sacy, ce savant vieillard, d'une érudition si profonde et d'une piété si simple, dans un mémoire dont les éléments lui ont été fournis par les consuls du Levant, et par sa correspondance même avec le grand-prêtre des Samaritains, nommé *Salameh*, donne des détails fort curieux sur l'état actuel des Samaritains, qu'on ne retrouve plus qu'à Naplouse (l'ancienne *Sichem*) et à Jaffa, sur leur costume particulier, sur la manière dont ils célèbrent la Pâque, etc., etc. Nous en citerons quelques passages.

« La nation samaritaine, sans avoir jamais joué un rôle bien important sur le théâtre du monde, s'est cependant conservée jusqu'aujourd'hui, et, au milieu des bouleversements survenus dans la Terre-Sainte, les Samaritains ont conservé leur religion, leur langue, leurs livres sacrés et le lieu principal de leur culte. Peut-être, avant deux ou trois générations, disparaîtront-ils du seul lieu où quelques familles existent encore !

« Il n'y a point aujourd'hui de Samaritains ailleurs qu'à Naplouse et à Jaffa, quoiqu'ils croient avoir de nombreuses colonies de leurs frères en Égypte et particulièrement au royaume des Francs. Il y avait autrefois des Samaritains à Damas et à Gaza ; il y en avait aussi à Ascalon et à Césarée en Palestine, qui, suivant eux, ont été emmenés par les Francs il y a six cents ans, et dont l'histoire ne fait nulle mention. Il y a cent ans qu'il ne s'en trouve plus en Égypte.

« Le costume par lequel les Samaritains se distinguent de toutes les autres sectes ou nations, est un turban qu'ils placent toujours

sur leur tête les jours de sabbat et de fête ; quand ils vont à leurs synagogues, ils portent des vêtements blancs, et suivent, au pied de la lettre, ce qu'ils ont conservé de la loi de Moïse. Leur loi est la même ; elle renferme chez eux, comme chez les Juifs, six cent treize préceptes ; mais il y a quelques différences dans l'observation de ces préceptes.

« Les Samaritains restent ainsi séparés des Turcs, des Juifs et des chrétiens ; ils ne se marient qu'entre eux. Ils occupent à Naplouse un quartier séparé, assez vaste, et qui a pris leur nom : leurs maisons communiquent les unes aux autres. Dans l'une d'elles, au premier étage, est la synagogue. Ils sont peu fortunés et vivent de commerce, sans considération. Il y a aussi parmi eux des changeurs.

« Le premier jour de Pâques, les Samaritains célèbrent à minuit la fête du sacrifice de l'agneau, qu'ils font cuire, partagent entre les assistants, et mangent dans l'église, ne pouvant plus le faire depuis plus de vingt ans sur le mont Garizim.

« Comme les Juifs, les Samaritains attendent la venue d'un prophète qui les délivrera de l'oppression, et manifestera son esprit, et ils croient avoir certains prodiges par lesquels ils le reconnaîtront lorsqu'il se manifestera. »

La ville de Samarie, tout à fait détruite, a fait la fortune de Naplouse, qui s'est enrichie de ses ruines. On ne laisse cependant pas d'y voir encore bon nombre de colonnes, les unes debout, les autres à demi enterrées ; mais, au lieu de superbes maisons et de palais magnifiques qu'elle avait autrefois, on n'y trouve que de tristes et pauvres habitations.

Après l'histoire de cette peuplade, toute différente de celles qui l'avoisinent, arrivons à celle du Jourdain, si pleine de souvenirs.

Voici ce que l'auteur du *Génie du Christianisme* dit de la vallée du fleuve sacré : « Quand on parle d'une vallée, on se représente une vallée cultivée ou inculte : cultivée, elle est couverte de moissons, de vignes, de villages, de troupeaux ; inculte, elle offre des herbages ou des forêts ; si elle est arrosée par un fleuve, ce fleuve a des replis ; les collines qui forment cette vallée ont elles-mêmes des sinuosités dont les perspectives attirent agréablement les regards.

« Ici rien de tout cela : qu'on se figure deux longues chaînes de

montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée la montagne d'Arabie, est la plus élevée : vue à la distance de huit à dix lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire, tout à fait semblable au Jura par sa forme et sa couleur azurée : on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime ; seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale sur le ciel eût tremblé dans quelques endroits.

« La chaîne du couchant appartient aux montagnes de la Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature : elle présente de grands morceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont, au contraire, de noirs rochers à pic qui répandent au loin leur ombre sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir : tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé ; tout semble y respirer l'horreur et l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

« La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée, des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie ; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée ; au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré ; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent ; l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin.

« Tels sont ces lieux fameux par les bénédictions et par les malédictions du ciel : ce fleuve est le fameux Jourdain ; ce lac est la mer Morte ; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant : jamais vaisseau ¹

¹ L'auteur suit ici l'opinion générale ; cependant Strabon, Plin et Diodore de Sicile parlent de radeaux avec lesquels les Arabes vont recueillir l'asphalte (bitume solide).



Henry Tauxe del.

Fischer sculp.

Johann sc.

Bords du charbon.

n'a pressé ses ondes ; ses grèves sont sans oiseaux , sans arbres, sans verdure ; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux ne peuvent la soulever. »

L'histoire du Jourdain est celle de la Terre-Sainte : ce nom résume en lui seul tout ce qui s'est passé de mémorable dans ce pays aimé de Dieu. Moïse, réuni aux anciens du peuple, ordonne aux Israélites que, lorsqu'ils auront passé le Jourdain et qu'ils seront entrés dans le pays que Dieu leur aura donné, ils élèvent aussitôt un autel bâti avec des pierres informes, en signe de leur reconnaissance, qu'ils lui immolent des holocaustes, et lui offrent des hosties pacifiques. Josué, chargé par Dieu même du commandement du peuple juif, après la mort de Moïse, pour s'emparer de la ville de Jéricho, traversa le Jourdain ; les prêtres qui portaient l'Arche d'alliance s'arrêtèrent au milieu de ce fleuve, dont les eaux, miraculeusement, leur laissèrent un libre passage ainsi qu'à l'armée. C'est à ce prodige que David fait allusion dans ce magnifique psaume si connu : *In exitu Israel* :

« La mer vit Dieu, et elle s'enfuit ; le Jourdain remonta vers sa source.

« O mer, pourquoi fuyais-tu ? et toi, Jourdain, pourquoi remontais-tu vers ta source ? »

Le prodige de la séparation des eaux de ce fleuve des miracles fut encore répété en faveur du prophète Élie, lorsqu'il fut appelé à une autre vie ; étant avec son disciple Élisée sur le bord du fleuve, ils le passèrent tous deux à pied sec. Élie, étant monté au ciel dans un char de feu, jeta son manteau à Élisée, qui le roula, en frappa les eaux, qui se divisèrent, repassa le même fleuve, et se rendit à Jéricho. La guérison de Naaman, général de l'armée des Assyriens, s'opéra après s'y être simplement lavé sept fois, d'après le conseil du prophète Élisée.

Lorsque David, après une victoire signalée, revenait à Jérusalem, pleurant son fils Absalon, arrêté par sa longue chevelure aux branches d'un chêne et tué par Joab après sa défaite, le vieux Berzellaï de Galaad, personnage fort important dans ce pays, qui avait fourni des vivres à l'armée royale, accompagna le vainqueur jusqu'à l'autre rive du Jourdain, mais ne voulut pas suivre David dans sa capitale, s'excusant sur son grand âge, et lui déclarant, dans la simplicité de son âme : « J'ai quatre-vingts ans ; peut-il me rester

« quelque vigueur dans les sens pour discerner ce qui est doux d'a-
 « vec ce qui est amer ? puis-je trouver quelque plaisir à boire et à
 « manger, ou à entendre la voix des musiciens et des musicien-
 « nes?... Je vous suivrai seulement *un peu* après avoir passé le
 « Jourdain. »

Quand nous arrivons à l'époque où saint Jean-Baptiste commence sa prédication, le Jourdain devient plus célèbre encore : c'est le rendez-vous de toutes les populations voisines ; c'est sur ses rives que ce missionnaire, précurseur de Jésus-Christ, vêtu d'une étoffe de poil de chameau, les reins serrés d'une ceinture de cuir, et vivant de sauterelles et de miel sauvage, appelle ses nombreux auditeurs à la pénitence, et les baptise dans l'eau, en attendant celui dont il n'est pas digne de dénouer les souliers, et qui baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. Jésus, annoncé par saint Jean, vient lui-même sur les rives de ce fleuve se mêler humblement à la foule, et veut aussi se soumettre à l'immersion mystérieuse. Lorsqu'après y avoir été forcé par le Sauveur, Jean eut achevé cette cérémonie, qui devait devenir le premier sacrement de la religion chrétienne, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'esprit de Dieu descendre sous la forme d'une colombe, et se reposer sur le fils de Marie. Jean-Baptiste, comme presque tous ceux qui annoncent la vérité aux hommes, trouva la mort pour récompense, et sa tête fut coupée et apportée dans un bassin à la jeune fille dont la danse avait charmé le roi, qui n'eut pas la force de lui refuser cet horrible salaire.

Pendant sa vie laborieuse, Jésus-Christ passe et repasse à diverses fois le Jourdain ; quelquefois il s'arrête sur ses bords ; enfin on ne peut faire un pas dans la Judée sans nommer ce fleuve, qui, presque seul dans toute cette contrée, lui donne de la fraîcheur et de la fertilité.

Si nous ne considérons plus le Jourdain sous son rapport religieux, c'est-à-dire comme ayant été témoin de plusieurs prodiges, comme ayant été honoré par le baptême de Jésus-Christ et par la double prédication de saint Jean et du Sauveur, il conserve encore une grande importance à cette époque où l'Occident se jette tout entier sur l'Orient, où l'Europe chrétienne prend les armes et veut reconquérir les lieux saints.

Le Tasse parle, dans son poëme immortel, des ondes illustres et fortunées du Jourdain. A peine établi dans le petit royaume con-

quis par les croisés, Godefroy de Bouillon impose des tributs aux émirs de Césarée, de Ptolémaïs, d'Ascalon, et soumet les Arabes qui habitaient la rive gauche du Jourdain. Ce fleuve fut donc le témoin de plusieurs actions sanglantes, et vit plus d'une fois nos troupes donner l'exemple de la valeur. Tancrède, si renommé pour son courage, malgré ses démêlés avec Baudoin, poursuivit la guerre contre les Infidèles. Dans une excursion au-delà du Jourdain, il dispersa les tribus des Arabes et s'enrichit de leurs dépouilles ; en revenant dans la capitale, il eut l'occasion d'exercer la plus noble vertu de la chevalerie. Non loin du fleuve, des cris plaintifs viennent tout à coup frapper ses oreilles ; il s'approche, et trouve une femme musulmane dans les douleurs de l'enfantement ; il lui jette son manteau pour la couvrir, et la fait placer sur des tapis étendus à terre par ses ordres ; des fruits et deux outres remplies d'eau sont apportés près de ce lit de douleur ; il fait amener une chamelle pour allaiter l'enfant qui venait de naître.....

C'était bien là un tableau digne de figurer dans la *Jérusalem délivrée* ; nous le devons à la plume élégante de l'auteur de l'*Histoire des Croisades*, si pleine d'épisodes de ce genre, et racontés avec tant de charme.

Comme tous les fleuves célèbres, et dont le nom se trouve lié à l'histoire religieuse d'un peuple, le Jourdain a donné lieu à des discussions interminables et presque sans résultat, ainsi qu'il arrive d'ordinaire. Nous n'avons pas la prétention de trancher le nœud gordien ; nous nous arrêterons seulement aux descriptions les plus intéressantes, sans nous lancer dans le vaste champ des conjectures et des disputes.

L'auteur du *Génie du Christianisme* eût bien voulu visiter le Jourdain à l'endroit où il se jette dans le lac (la mer Morte), point essentiel reconnu alors par un seul voyageur. Mais les Bethléémites, ses guides, quoique armés de toutes pièces, refusèrent de l'y conduire. Nous allons copier le récit de son excursion aux bords du fleuve :

« Il fallut donc me contenter de marcher vers la courbure du fleuve près de nous. Nous levâmes le camp et nous cheminâmes pendant une heure et demie, avec une peine excessive, dans une arène blanche et fine. Nous avançons vers un petit bois de baume et de tamarins, qu'à mon grand étonnement je voyais s'élever du

milieu d'un sol stérile. Tout à coup les Bethléémites s'arrêtèrent et me montrèrent de la main, au fond d'une ravine, quelque chose que je n'avais pas encore aperçu. Sans pouvoir dire ce que c'était, j'entrevois comme une espèce de sable en mouvement sur l'immobilité du sol. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune que j'avais peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il était profondément encaissé, et roulait seulement une onde épaisse : c'était le Jourdain.

« J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique avec ce plaisir qu'inspirent la solitude et la nature ; j'avais visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même intérêt le Céphise et l'Eurotas ; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non-seulement ce fleuve me rappelait une antiquité fameuse, et l'un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes, mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de la religion. La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond l'âme, par ce mélange, des sentiments et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer.

« Les Bethléémites se dépouillèrent et se plongèrent dans le Jourdain. Je n'osai les imiter à cause de la fièvre qui me tourmentait toujours ; mais je me mis à genoux sur le bord avec mes deux domestiques et le drogman du monastère. Ayant oublié d'apporter une Bible, nous ne pûmes réciter les passages de l'Évangile relatifs au lieu où nous étions. Mais le drogman, qui connaissait les coutumes, psalmodia l'*Ave maris Stella*. Nous y répondîmes comme des matelots au terme de leur voyage. Sire de Joinville n'était pas plus habile que nous. Je puisai ensuite de l'eau du fleuve dans un vase de cuir : elle ne me parut pas aussi douce que du sucre, ainsi que le dit un bon missionnaire ; je la trouvai, au contraire, un peu saumâtre ; mais quoique j'en busse une grande quantité, elle ne me fit aucun mal ; je crois qu'elle serait fort agréable si elle était purgée du sable qu'elle charrie.

« Ali-Aga fit lui-même ses ablutions : le Jourdain est un fleuve sacré pour les Turcs et les Arabes, qui conservent plusieurs traditions hébraïques et chrétiennes.

« Nous revîmes le Jourdain à deux lieues de là environ, presque

en face de Jéricho, où les Israélites passèrent le fleuve, et où Jésus-Christ reçut le baptême. Je lui trouvai la même largeur et la même profondeur qu'à une lieue plus bas. Les guides m'importunaient pour partir ; Ali-Aga même murmurait. Après avoir achevé de prendre les notes qui me parurent les plus importantes, je cédai au désir de la caravane ; je saluai pour la dernière fois le Jourdain, je pris une bouteille de son eau, et quelques roseaux de sa rive. »

M. Michaud, dans sa *Correspondance d'Orient*, donne des détails curieux sur les cérémonies religieuses que pratiquent les chrétiens et les Grecs au bord du Jourdain. Ils complètent ce que M. de Cha-teaubriand n'a fait qu'indiquer.

« Le Jourdain, en se jetant dans la mer Morte, élargit son lit, et devient peu profond ; là les bords du fleuve sont fangeux et couverts de roseaux ; des troupes de canards sauvages battent de leurs ailes les flots de l'embouchure, et plusieurs s'envolent au delà du lac. Le fleuve serpente sous une double ligne de saules et de roseaux, la rive est sablonneuse ; çà et là croissent des touffes de tamarin, de palma-christi et d'agnus-castus. Pendant que les pieuses caravanes désirent ardemment visiter l'endroit où Jésus-Christ reçut le baptême, elles ont sans cesse à redouter des bandes de Bédouins, plus redoutables que les bêtes du désert. Les pèlerins, à peine arrivés, quittent leurs vêtements, et, poussant des cris d'allégresse, entrent dans le fleuve. Chaque chrétien plonge trois fois sa tête dans l'onde sacrée, en faisant des signes de croix ; des prêtres grecs répandent eux-mêmes l'eau baptismale sur la tête de plusieurs pèlerins. Les Grecs boivent l'eau du Jourdain tant qu'ils peuvent, et se baignent avec une joie religieuse. En purifiant leurs corps, ils croient purifier leur âme ; selon eux, le fleuve emporte toutes les souillures, et chaque pèlerin, au sortir du Jourdain, voit s'ouvrir pour lui les portes du ciel. Ils arrachent, en outre, des branches de saule en mémoire de leur pèlerinage, et font une bonne provision d'eau dans des sacs de cuir.

« Si le torrent de Cédron (ou de la *Tristesse*) doit gémir en coulant, il n'en est pas de même pour le Jourdain ; le murmure de chaque flot qui passe est comme un accent joyeux. Ce lieu fut toujours un lieu saint pour les disciples de l'Évangile ; dans les premiers siècles de l'Église, les fidèles s'y rendaient des pays les plus lointains pour régénérer leur foi. Pendant le moyen âge, que de

chrétiens d'Occident sont venus visiter ces bords ! M. de Chateaubriand a placé en cet endroit la scène du baptême de Cymodocée, l'héroïne des *Martyrs*. Saint Jérôme est appelé pour verser sur le front de la jeune vierge l'eau du fleuve régénérateur. » (*Correspondance d'Orient.*)

BAPTÊME DE CYMODOCÉE SUR LES BORDS DU JOURDAIN.

« Jérôme et Cymodocée descendaient dans la vallée du Jourdain. Cymodocée, tourmentée d'une soif dévorante, cueille sur un arbrisseau un fruit semblable à un citron doré ; mais lorsqu'elle le porte à sa bouche, elle le trouve rempli d'une cendre amère et calcinée.

« C'est l'image des plaisirs de ce monde, » s'écrie le solitaire.

« Et il continue son chemin en secouant la poussière de ses pieds.

« Cependant les pèlerins s'avançaient vers un bois de tamarins et d'arbres de baume qui croissaient au milieu d'une arène blanche et fine ; tout à coup Jérôme s'arrête et montre à Dorothée, presque sous ses pas, quelque chose en mouvement dans l'immobilité du désert : c'était un fleuve jaune, profondément encaissé, qui roulait avec lenteur une onde épaisse. L'anachorète salue le Jourdain, et s'écrie :

« Ne perdons pas un moment, fille trop heureuse ! Venez puiser
 « la vie à l'endroit même où les Israélites passèrent le fleuve en
 « sortant du désert, et où Jésus-Christ voulut recevoir le bap-
 « tême de la main du Précurseur. Ce fut de la cime de ce mont
 « Abarius que Moïse découvrit pour vous la terre promise ; ce fut
 « au sommet de cette montagne opposée que Jésus-Christ pria
 « pour vous pendant quarante jours à la vue des murs en ruines de
 « Jéricho ; faisons tomber la barrière de ténèbres qui environne
 « votre âme, afin que le Dieu vivant puisse y pénétrer. »

« Aussitôt Jérôme descend dans le fleuve ; Cymodocée y descend après lui. Dorothée, l'unique témoin de cette scène, se met à genoux sur la rive. Il sert de père spirituel à Cymodocée et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se divisent autour de la chaste catéchumène, comme ils se partagèrent au même lieu autour de l'Arche sainte. Les plis de sa robe virgine, entraînée par le courant, s'enflent au loin derrière elle ; elle incline sa tête devant Jé-

rôme, et d'une voix qui charme les roseaux du Jourdain, elle renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres. L'anachorète, puisant l'eau avec une coquille du fleuve, la verse, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit sur le front de la fille d'Homère. Ses cheveux dénoués tombent des deux côtés de sa tête sous le poids de l'onde rapide qui suit et déroule leurs anneaux : ainsi la douce pluie du printemps humecte des jasmins fleuris et glisse le long de leurs tiges parfumées. Oh ! qu'il était attendrissant, ce baptême furtif dans les eaux du Jourdain ! Combien elle était touchante, cette vierge, qui, cachée au fond du désert, dérobait, pour ainsi dire, le ciel ! Seule, la souveraine beauté parut plus belle en ce lieu, lorsque les nues s'entr'ouvrant, l'esprit de Dieu descendit sur Jésus-Christ en forme de colombe, et que l'on entendit une voix qui disait :

« Celui-ci est mon Fils bien-aimé ! »

« Cymodocée sort des ondes pleine de foi et de courage contre les maux de la vie : la nouvelle chrétienne, portant Jésus-Christ dans son cœur, ressemblait à une femme qui, devenue mère, trouve tout à coup pour son fils des forces qu'elle n'avait pas pour elle-même. »

Et Bossuet, avant l'auteur des *Martyrs*, avait parlé du Jourdain comme il parle de toutes choses :

« Jésus-Christ est donc caché dans les eaux, et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur ; il ne paraît plus ; le pécheur doit être noyé, et c'est pour lui qu'étaient faites les eaux du déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine par cette vertu courageuse et abîmante, elles ont une autre vertu, et c'est celle de purifier et de laver. Le déluge lava le monde, et les eaux purifièrent et sauvèrent les restes du genre humain. Jésus-Christ, plongé dans les eaux, leur inspire une nouvelle vertu, qui est celle de laver les âmes. L'eau du baptême est un sépulchre « où nous sommes jetés tout vivants avec Jésus-Christ, mais pour ressusciter avec lui. » Entrons, subissons la mort que notre péché mérite ; mais n'y demeurons pas, puisque Jésus-Christ l'a expié en se baptisant pour nous. Sortons de ce mystique tombeau et ressuscitons avec le Sauveur pour ne mourir plus.

« N'oublions jamais notre baptême, où, ensevelis dans les eaux, nous devons périr, mais, au contraire, nous en sortons purs

comme du sein d'une nouvelle mère. Toutes les fois que nous retombons dans le péché, nous nous noyons, nous nous abîmons : toutes les fois que, par le recours à la pénitence, nous ressuscitons notre baptême, nous commençons de nouveau à ne pécher plus. Où retournez-vous, malheureux ? Ne vous lavez-vous que pour vous souiller davantage ? La miséricorde d'un Dieu qui pardonne vous sera-t-elle un scandale, et perdez-vous la crainte d'offenser Dieu parce qu'il est bon ? Quoi que la pénitence soit laborieuse, et qu'on ne revienne pas à la sainteté perdue avec la même facilité qu'on l'a reçue la première fois, néanmoins les rigueurs mêmes de la pénitence sont pleines de douceur. Ces rigueurs tiennent encore plus de la précaution que de la punition. Faites donc pénitence de bonne foi, et songez qu'en vous soumettant aux clés de l'Église, vous vous soumettez en même temps à toutes les précautions qu'on vous prescrira pour votre salut. » (BOSSUET, *Élévations sur les Mystères.*)

Dom Géramb a vu le fleuve sacré, ainsi que les illustres voyageurs qui l'ont précédé, avec une impression difficile à décrire, et telle qu'on l'éprouve presque involontairement en lisant des faits prodigieux sur les lieux mêmes où ils se sont accomplis. Mais ici, comme dans tout son voyage, l'homme du cloître, le trappiste fervent, accomplit sa mission et son vœu de pèlerin. A peine descendu sur la rive du Jourdain, il quitte ses armes, parce qu'il lui répugne de conserver une attitude guerrière aux lieux témoins de l'humilité de son Maître, se jette à genoux, et lit plusieurs versets de l'Écriture-Sainte. Puis, la tête inclinée sur les eaux dans lesquelles il vient de se laver, la main sur son cœur agité de regrets, de douleur et d'amour, et prenant Dieu et les anges à témoin de la sincérité de ses sentiments, il prononce d'une voix émue les paroles suivantes :

« Mon Dieu, Dieu tout-puissant, et surtout Dieu tout bon, tout
 « clément, tout miséricordieux, je viens humblement à l'endroit
 « où fut baptisé votre Fils, mon Sauveur, renouveler du fond de
 « mon âme les engagements sacrés de mon baptême. Je renonce à
 « Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et je me donne entièrement
 « à vous, ô mon Dieu, pour vous aimer et vous servir jusqu'au
 « dernier soupir de ma vie. »

Ce ne fut pas sans serrement de cœur que Dom Géramb se vit forcé, par les instances du scheik et par son escorte, de quitter le

Jourdain. En s'éloignant il soupirait, retournait souvent la tête pour le revoir encore, pour contempler les roseaux, le gazon, les petits bois de saules que présentent ses rives; et lorsqu'enfin il l'eut perdu de vue, il ressentit la peine que font éprouver les adieux à un ami qu'on ne doit plus revoir.

M. de Lamartine avait descendu les pentes ombragées du mont Thabor, et traversé une plaine jaunâtre, mais fertile, lorsqu'il découvrit l'immense vallée du Jourdain, et les premières lueurs azurées du beau lac de Génésareth, ou de la mer de Galilée.

« Bientôt le lac se déroule tout entier à nos yeux, entouré de toutes parts, excepté au midi, d'un amphithéâtre de hautes montagnes grises et noires; à son extrémité méridionale, et immédiatement sous nos pieds, il se rétrécit et s'ouvre pour laisser sortir le fleuve des Prophètes et le fleuve de l'Évangile, le Jourdain!

« Le Jourdain sort en serpentant du lac, se glisse dans la plaine basse et marécageuse d'Esdreton, à environ cinquante pas du lac; il passe en bouillonnant un peu, et en faisant entendre son premier murmure, sous les arches ruinées d'un pont d'architecture romaine. C'est là que nous nous dirigeons par une pente rapide et pierreuse, et que nous voulons saluer ses eaux consacrées dans les souvenirs de deux religions. En peu de minutes nous sommes à ses bords; nous descendons de cheval, nous nous baignons la tête, les pieds et les mains dans ses eaux douces, tièdes et bleues comme les eaux du Rhône quand il s'échappe du lac de Genève. Le Jourdain, dans cet endroit, qui doit être à peu près le milieu de sa course, ne serait pas digne du nom de fleuve dans un pays à plus larges dimensions: mais il surpasse cependant de beaucoup le Céphise et l'Eurotas, et tous les fleuves dont les noms fabuleux ou historiques retentissent de bonne heure à notre oreille, et nous présentent une image de force, d'abondance et de rapidité, que l'aspect de la réalité détruit. Le Jourdain lui-même est plus qu'un torrent; quoiqu'à la fin d'un automne sans pluie il roule doucement, dans un lit d'environ cent pieds de large, une nappe d'eau de deux ou trois pieds de profondeur, claire, limpide, transparente, laissant compter les cailloux de son lit, et d'une de ces belles couleurs d'eau qui rend toute la teinte profonde d'un firmament d'Asie. A vingt ou trente pas de ses eaux, la plage, qu'il laisse à présent à sec, est semée de pierres roulantes, de jones et de quel-

ques touffes de lauriers-roses encore en fleurs... Je bus dans le creux de ma main de l'eau du Jourdain, de l'eau que tant de poètes divins avaient bue avant moi, de cette eau qui coula sur la tête innocente de la Victime volontaire; je trouvai cette eau parfaitement douce, d'une saveur agréable, et d'une grande limpidité.

« Comme tous les voyageurs qui viennent, à travers tant de fatigues, de distances et de périls, visiter dans son abandon ce fleuve jadis roi, je remplis quelques bouteilles de ses eaux pour les porter à des amis moins heureux que moi, et je jetai dans les fontes de mes pistolets les cailloux que je ramassai sur les bords de son cours. Que ne pouvais-je emporter aussi l'inspiration sainte et prophétique dont il abreuvait jadis les bords de ses sacrés rivages, et surtout un peu de cette sainteté, de cette pureté d'esprit et de cœur qu'il contracta sans doute en baignant le plus pur et le plus saint des enfants des hommes! »

Enfin, il faut bien que ce fleuve, tout exigü qu'il est, tout borné dans son cours, qui n'a pas plus de quarante lieues, ait le pouvoir de réveiller de grands souvenirs, et d'échauffer le génie des poètes, puisque lord Byron lui-même, si peu enclin aux idées religieuses, s'est senti inspiré sur ces bords, et a laissé échapper ces trois strophes :

I.

« Sur les rives du Jourdain errent les chameaux de l'Arabe; sur la colline de Sion prient les ministres des faux dieux; les adorateurs de Baal fléchissent le genou sur le rocher de Sinaï... et dans ce lieu... dans ce lieu même, ô grand Dieu! ta foudre dort en silence!

II.

« Dans ce lieu... où ton doigt brisa la table de pierre... où ton ombre brilla sur ton peuple, où ta gloire s'enveloppa de ton vêtement de feu... tu ne te montreras donc plus pour frapper de mort celui qui te verrait!

III.

« Oh! que ton regard étincelle dans l'éclair de la foudre! Arrache la lance à la main brisée de l'oppresseur. Combien de temps encore la terre choisie sera-t-elle foulée par les pas des tyrans? Combien de temps encore ton temple restera-t-il sans culte, ô mon Dieu? »





W. G. Wallcut. Master of the

Artist's copy

Nasareth.

CHAPITRE X.

Nazareth. — Saint Louis la visitant en 1251. — Divers monuments qui rappellent le séjour de la Sainte Famille dans cette ville. — Église. — Paroles de l'Ange à la Vierge. — Environs de la ville. — Bethléem. — Hymnes et cérémonies du jour de Noël. — Grotte de saint Jérôme. — Bergers actuels de Bethléem. — Dom Géramb à Bethléem.

Si le fleuve de la Judée doit sa plus grande célébrité au baptême de Jésus-Christ, voilà qu'une petite ville de la Basse-Galilée, située entre la Méditerranée et le lac Tibériade, ville misérable, « d'où il ne pouvait rien venir de bon, » disait Nathanaël, qui plus tard, croit-on, sous le nom de Barthélemi, confessa la divinité de Jésus-Christ, est honorée à l'égal des plus grandes cités, reçoit, depuis dix-huit cents ans, l'hommage des plus pieux et des plus illustres voyageurs, où l'on recherche, avec avidité, les moindres traces de la sainte et pauvre famille qui l'habitait, et du divin Enfant dont la jeunesse s'écoula dans l'obscurité de ce lieu, qui se souvient à peine de l'armée française se battant sous ses murs en 1799, mais qui n'oubliera jamais la visite du roi de France Louis IX, arrivant, en 1251, 25 mars, à Nazareth (Pl. 19), la veille de l'Annonciation, entendant la messe dans l'église bâtie par sainte Hélène, et communiant dans la chambre même où se fit la salutation angélique.

Saint Louis, disent les historiens, arriva, la veille de l'Annonciation de Notre-Dame, à Cana de Galilée, portant sur sa chair un rude cilice; de là il alla au mont Thabor, et vint le même jour à Nazareth. Sitôt qu'il aperçut de loin cette bourgade, il descendit de cheval, et se mit à genoux pour adorer de loin ce saint lieu où s'était opéré le mystère de notre rédemption. Il marcha jusque-là à pied, quoiqu'il fût extrêmement fatigué et qu'il jeûnât ce jour-là au pain et à l'eau. Il y fit célébrer le lendemain tout l'office divin, c'est-à-dire matines, la messe et les vêpres. Il communia de la main

du légat, qui fit à cette occasion un sermon fort touchant : de sorte que, selon la réflexion que fait le confesseur de ce monarque, dans un écrit qui en a conservé toutes les circonstances, on pourrait dire que, depuis que le mystère de l'Incarnation s'était accompli à Nazareth, jamais Dieu n'y avait été honoré avec plus de dévotion.

Située dans une charmante position et qualifiée de ville dans les livres sacrés, Nazareth n'est à présent qu'un village, dont les maisons et les habitants portent l'empreinte de la pauvreté. Elle est placée dans un vallon de forme circulaire, et entourée de montagnes, qui semblent s'être rapprochées pour enclorre ce site délicieux et en défendre l'entrée. Ce vallon, divisé en petits jardins par des haies de poiriers épineux, abonde en figuiers, et le sol se couvre d'une herbe fine et serrée, qui fournit d'excellents pâturages. Les maisons de ce village sont petites, à toit plat, et construites avec une espèce de pierre légère et poreuse. Au centre du village se trouve une mosquée dont le minaret semble proclamer chaque jour que l'Alcoran y remplace l'Évangile. La population est à peu près de quinze cents à deux mille habitants, dont six cents sont chrétiens : pas un seul Juif n'a la permission d'habiter Nazareth, qui maintenant s'appelle Nassera.

C'est à Nazareth qu'était située la modeste maison qu'habitait la Sainte-Vierge, maison pratiquée dans le roc, où l'on descend, ainsi que dans une cave, par une ouverture et seizè degrés. Elle avait deux parties : la première était ce corps de bâtiment qui, selon une pieuse tradition, a été transporté par les anges à Lorette¹ ; la seconde est une grotte dans le rocher. L'endroit où la Sainte-Vierge priaait quand l'ange Gabriel lui apparut, est marqué par une colonne de granit que sainte Hélène y a fait placer. Il y a trois autels : l'un dédié à saint Joseph, l'autre consacré à sainte Anne, le troisième à saint Gabriel ; et il y en a qui en ajoutent un quatrième à la Sainte-Vierge.

On voit encore à Nazareth, à peu de distance et au couchant de la sainte grotte, un ancien bâtiment en pierre de taille et bien voûté, que l'on croit être la synagogue dans laquelle Jésus-Christ étant entré un jour de sabbat, voulut éclairer ses compatriotes, et les instruire en leur rappelant particulièrement les prophéties d'Isaïe qui

¹ Il faut lire *l'Histoire de Notre-Dame-de-Lorette*, par M. l'abbé Caillau, missionnaire de France.

le concernaient. Ils admirèrent d'abord sa doctrine et les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, et s'étonnèrent de sa sagesse. Mais bientôt ils prirent de lui un sujet de scandale : « N'est-ce donc pas là, se disaient-ils, ce charpentier? N'est-ce pas le fils du charpentier Joseph, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joseph, de Jude, de Simon? Et toutes ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous? D'où lui vient donc tout cela? »

Et ils le chassèrent de leur ville, et ils le menèrent sur une roche saillante pour le précipiter; mais Jésus, dont l'heure n'était pas venue, passe au milieu d'eux, descend miraculeusement la montagne, et s'enfuit de cette cité ingrate pour n'y plus revenir.

La grotte, large de cinq à six pieds, et peu enfoncée, qui se trouve dans la descente du précipice, et où l'on croit que le Sauveur se retira en attendant que la foule de ses ennemis se dissipât, servait d'oratoire à un monastère que sainte Hélène avait fait bâtir avec une église sur le penchant de la montagne. Il reste encore quelques ruines des degrés pratiqués pour y descendre. On y a dressé un autel pour y dire la messe. Enfin, tous les lieux des environs sont consacrés par quelque pieux souvenir, comme le monastère actuellement détruit de *Notre-Dame-de-la-Crainte*, ainsi nommé parce qu'il fut bâti dans l'endroit où la Sainte-Vierge craignit de voir son fils périr; la *Table du Messie*, grande pierre ronde, où l'on pense que Jésus, avec ses disciples, prit plusieurs fois ses repas, et la *Fontaine des Apôtres*, source où l'on croit qu'ils puisaient l'eau qui leur était nécessaire.

Au milieu de l'église actuelle de Nazareth, très-belle, et tenue avec une propreté digne de remarque, dont la forme est pittoresque et très-jolie, un large et superbe escalier en marbre conduit dans la grotte où se réalisa le grand mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ. Par deux escaliers étroits, qui sont aux deux côtés, on monte au maître-autel, placé sur la roche qui forme la voûte de la grotte. Derrière est le chœur des moines; de sorte que cette église est composée de trois plans: celui de la grotte au fond, celui du corps principal de l'église au milieu, et celui du maître-autel et du chœur en haut. Au-dessus du chœur, il y a encore un quatrième plan, en forme de tribune, où l'on a placé un orgue; on y monte par un escalier dont l'entrée se trouve dans le chœur. Tous ces plans différents sont sur la roche. On trouve dans la grotte une

pièce carrée, magnifiquement ornée, au milieu de laquelle est un tabernacle d'un beau marbre blanc, sur quatre petites colonnes, avec un autel par derrière; un escalier très-étroit, creusé dans le roc, conduit dans une autre grotte qu'on croit avoir été la cuisine de l'habitation de la Vierge, à cause d'une espèce de foyer ou cheminée qui se trouve dans un angle. Un second escalier, aussi étroit que le premier, communique à la partie intérieure du couvent. Les musulmans reconnaissent la virginité de Marie et la miraculeuse Incarnation de Jésus, par l'entremise de l'ange Gabriel. Ils viennent fréquemment y faire leurs prières; quelquefois les montagnards, sectateurs de la religion du Prophète, descendent, accompagnés de leur musique, pour présenter un enfant à la Vierge et lui couper les cheveux pour la première fois dans ce temple. (*Voyage d'Ali-Bey.*)

C'est dans cette église qu'est renfermé le lieu auguste et à jamais béni où s'opéra le grand, l'ineffable mystère de miséricorde et de salut, le divin mystère de l'Incarnation; ce fut là que

« L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu..... à une vierge mariée à un homme nommé Joseph, de la maison de David; et le nom de la vierge était Marie.

« Et l'ange étant entré où elle était, lui dit : Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes.

« Mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation.

« Et l'ange lui dit : Marie, ne craignez point, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.

« Voilà que vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus.

« Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera sur la maison de Jacob éternellement.

« Et son règne n'aura point de fin.

« Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ?

« Et l'ange, répondant, lui dit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu... parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu.

« Alors, Marie lui dit : Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange s'éloigna d'elle. »

« L'église de Nazareth est sans doute, de tous les temples de l'univers, celui qui inspire la dévotion la plus vive, la plus tendre pour la Sainte-Vierge ; partout on y rencontre son image. Le catholique ne cueille pas une fleur qu'il n'en fasse hommage à Marie, et ne la dépose sur son autel. De tous côtés s'offrent des inscriptions en son honneur ; sur toutes les portes, sur tous les murs, on lit ces mots : *Je vous salue, Marie.*

« On remarque dans le chœur des Pères Franciscains un tableau d'une assez grande dimension, représentant cette Vierge divine. Bien qu'il ne soit pas d'une main habile, l'effet en est admirable et on ne peut plus gracieux. Le peintre a su donner aux traits qu'il a prêtés à Marie une expression si touchante et si douce, qu'après s'être arrêté à le contempler longuement une première fois, on ne s'en éloigne que pour le contempler encore. C'est au pied de cette image que les catholiques de Nazareth vont, chaque jour, offrir le tribut de leurs prières à celle qu'ils regardent comme étant spécialement leur protectrice et leur toute-puissante patronne. (Par les soins de Dom Géramb, à qui nous empruntons ces détails, le tableau fut placé dans une autre partie de l'église où l'affluence des fidèles serviteurs de Marie ne pouvait plus gêner ni contrarier l'exercice du culte divin.)

« A cent trente pas de là était la maison où l'époux de Marie exerçait le métier de charpentier. On désigne encore la place sous le nom de *Boutique de saint Joseph*. Cette boutique avait été convertie en une église assez vaste ; les Turcs en ont détruit une partie. Il en reste une chapelle, où l'on célèbre tous les jours le saint sacrifice de la messe.

« Les alentours de Nazareth sont peuplés de bêtes sauvages ; les loups, les chacals surtout, y sont en grand nombre. Il est rare que, près de la ville, on ne rencontre pas quelques-uns de ces animaux. Souvent ils viennent en foule, pendant la nuit, dévorer les bêtes mortes exposées dans les rues, selon la mauvaise coutume des Turcs ; ils troublent le sommeil des habitants par leurs cris affreux, auxquels les chiens, dont le nombre est fort considérable, ne tardent pas de répondre par d'horribles aboiements, et il en résulte le bruit le plus assourdissant et le plus douloureux. Au moment où nous

rentrions, un de ces dangereux voisins — c'était un loup énorme, — passa fort près de nous. Heureusement il fut plus effrayé de notre présence que nous n'eûmes peur de lui. »

Ainsi donc, outre la longueur et la fatigue du voyage à la Terre-Sainte, ceux qui l'entreprennent ont encore d'autres dangers à courir. Ajoutez que la malpropreté est extrême à Nazareth, et que tous les insectes dévorants s'y sont établis pour toujours : on a peur de les y détruire.

Mais on conçoit aisément que le pèlerin, suivant pas à pas les traces de Jésus-Christ, croyant le voir et l'entendre dans tous les lieux qu'il parcourut tant de fois, doit se mettre au-dessus de ces légers inconvénients, oublier la fatigue d'une course laborieuse, ne plus songer aux parents, au pays qu'il a quittés, et s'abandonner tout entier au bonheur d'une investigation si consolante. L'esprit et le cœur sont occupés et remplis chaque jour et à chaque heure de la journée ; il y a des moments même où la méditation sur de si grands mystères vous absorbe tellement, qu'on ne vit plus avec ceux qui vous accompagnent dans ces ruines toutes peuplées de divins souvenirs, toutes pleines encore de la présence de Joseph, de Marie et de leur divin Fils. Hélas ! que de fois nous avons éprouvé ces fortes préoccupations de l'esprit pour des sujets profanes qui ne le méritaient pas !

Il en est de même lorsque le voyageur, l'Évangile à la main, se rappelant la naissance de Jésus, traverse une grande partie de la Palestine, et après une marche pénible de trente lieues environ, route que suivit la Sainte Famille dans une saison rigoureuse, arrive à *Bethléem* (Pl. 20). Il n'y a point d'émotion au monde qui puisse se comparer à celle dont il est agité. Mais au moins, ici, tout est doux, attendrissant ; et le mystère d'une Vierge qui donne le jour à un Dieu, au Sauveur, au Rédempteur, ne fait point verser de larmes amères.

Rien n'est attachant et ne porte à une joie douce et innocente comme le chant de l'Église dans les fêtes de Noël. Tout ce qui se rattache à l'enfance est sûr d'aller à notre cœur. Et quand cet enfant est un Dieu, quand il est le Sauveur prédit, attendu depuis si longtemps ; quand sa naissance est accompagnée de circonstances si particulières ; quand ce sont des bergers qui viennent les premiers l'adorer dans sa crèche, ou bien trois rois accourus de l'Orient, qui



Il Colosse di Amman, Giordania

Indice

Prati

Indice

se prosternent à ses pieds, la scène religieuse qui se passe sous vos yeux est du plus grand intérêt. L'hymne suivante, qui se chante en ces jours-là dans quelques églises du diocèse de Paris, émeut et attendrit toujours les fidèles par la simplicité de ses paroles et par sa touchante mélodie : *Adeste, fideles*, etc.

1. Accourez, peuple fidèle, livrez-vous aux plus vifs transports de joie, venez, venez à Bethléem.

Venez voir le Roi des anges qui vient de naître ; accourez à sa crèche. adorons-le. Venez, adorons le souverain maître du monde.

2. Voici que des bergers, dociles à la voix d'un ange, quittent leurs troupeaux et vont promptement se prosterner devant le berceau de ce divin Enfant.

Le cœur plein d'une sainte joie, suivons ces bergers ; accourez à sa crèche, venez, adorons-le, adorons le Maître de l'univers.

3. Nous verrons Jésus-Christ, la splendeur éternelle du Père céleste cachée sous les voiles d'une chair mortelle.

Accourez, adorons ce Dieu enfant enveloppé de langes ; venez, adorons-le, etc.

4. Pénétrés de la plus vive piété, embrassons ce saint Enfant couché sur un peu de paille, et qui se fait pauvre pour nous enrichir de ses dons précieux.

Qui serait assez ingrat pour ne pas aimer un Dieu qui nous témoigne tant d'amour ? Ah ! courons, adorons-le, etc.

Encore aujourd'hui, la veille de Noël, pour conserver le souvenir de la naissance de Jésus-Christ dans une étable, et rappeler que des bergers furent ses premiers adorateurs, dans nos provinces éloignées, où les usages religieux se conservent plus fidèlement, on donne à quelques enfants du village le costume de ceux qui gardent les troupeaux : ils portent la panetière et la houlette ornée de rubans, et pendant la messe de minuit, à laquelle ils assistent, ils chantent des cantiques français relatifs à la solennité du jour, devant une représentation plus ou moins fidèle de la crèche, tandis que les vrais bergers du village apportent les premiers-nés d'entre leurs agneaux pour être bénis.

La maison qui porte le nom de la Crèche à Paris, rue d'Enfer, est celle où l'on reçoit les enfants orphelins ou abandonnés de leurs parents : leur nombre, dans certaines années, s'est élevé jusqu'à

quatorze mille. C'est à la religion chrétienne seule qu'il est donné de placer ainsi sous le patronage de l'Enfant Jésus (cette maison lui était autrefois consacrée; l'on aperçoit encore la statue au-dessus du portail de l'église) les malheureux orphelins que le vice ou la misère abandonnent à la pitié publique. Comme il convenait si bien, la statue en marbre de saint Vincent de Paul, le père des enfants trouvés, se voit au pied du grand escalier de la maison ¹.

Les hymnes du bréviaire de Paris, composées par Santeuil, Coffin et autres poètes religieux, sont d'une telle beauté; les proses, d'une simplicité tellement biblique, et d'une mélodie si entraînante, que, quoiqu'elles se trouvent entre les mains de la plupart de nos lecteurs, il nous a été difficile de ne pas copier le chant de l'Eglise qui commence par ces mots : *Ad Jesum accurrite* (accourez à Jésus), afin qu'on ne fût pas détourné de l'intérêt du sujet en allant prendre dans sa bibliothèque chrétienne son Eucologe ou son Paroissien, pour la relire.

Accourez à votre Sauveur,
Et vouez-lui, pleins de ferveur,
Une obéissance profonde.

L'étoile le proclame aux cieux,
Et la foi dit aux cœurs pieux
Qu'il est le Rédempteur du monde.

Apportez-lui tous des présents;
Il veut des cœurs obéissants,
C'est ce qu'il aime, et qu'il demande.

De tout ce qu'on donne au Seigneur,
Le vrai sacrifice du cœur
Est la plus agréable offrande.

L'or s'offre par la charité,
La myrrhe par l'austérité,
Et l'encens par le zèle extrême.

L'or nous déclare qu'il est roi;
La myrrhe, un homme sous la loi;
Et l'encens, qu'il est Dieu lui-même.

Israël, ne t'irrite pas
Si les infidèles climats
Sont admis aux divins mystères.

¹ La statue de saint Vincent de Paul a été inaugurée solennellement à la fin de l'année dernière (1852), au milieu de la cour de l'hospice des Enfants-Trouvés et Orphelins, par les soins de son directeur actuel, M. Gourousseaux.

Ensuite, de simples bergers,
Mages, et princes étrangers,
Viennent se rendre tributaires.

Des Juifs le souverain Seigneur
Fait aux Gentils le même honneur,
Les reçoit sous la même tente.

Et Bethléem, petit hameau,
Devient aujourd'hui le berceau
De toute l'Église naissante.

Que dans nos cœurs règne Jésus,
Que sur ses ennemis vaincus
Son empire divin augmente. — Ainsi soit-il.

« Après l'histoire merveilleuse de la naissance du Christ, ce qui frappe le plus l'imagination à Bethléem, c'est le souvenir de saint Jérôme. Qui n'aimerait à se représenter cette âme ardente, d'un côté, poursuivie par l'image de Rome, de ses plaisirs, de ses fêtes; de l'autre, entourée du désert et de la pauvreté, cherchant à racheter par des pleurs pénitents et des macérations les fautes de sa jeunesse? Dans la grotte où ce grand homme écrivit et pria, repassant sa vie toute pleine de souffrances, de travaux et de larmes, il vous semble quelquefois le voir devant vous; il vous apparaît calme, silencieux, et comme las d'avoir si longtemps gémi. Jérôme, nourri dans l'étude des chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce, après s'être séparé du monde, n'avait pu se séparer de Cicéron et d'Horace, de Virgile et de Platon; il lui fallut lutter sans cesse avec son penchant pour la littérature profane, et son cœur se troublait, ses yeux se remplissaient de larmes à l'aspect d'un de ces génies qu'il chérissait; le saint anachorète nous apprend lui-même qu'il jeûnait avant de lire Cicéron, qu'il n'ouvrait Platon qu'après bien des pleurs et des nuits passées dans les veilles, et qu'en quittant leurs ouvrages il trouvait les Livres Saints rudes et grossiers. Dans le délire d'une fièvre dévorante qui ne lui avait laissé qu'un souffle de vie, Jérôme se crut un jour transporté devant le tribunal du Grand Juge : « Qui es-tu? » lui demanda une voix terrible : « Je suis un chrétien, » répondit-il. « Tu mens, » répliqua le Juge Suprême, « tu n'es qu'un cicéronien. » Le génie de Jérôme était devenu son démon. » (*Correspond. d'Orient.*)

A sept heures un quart du matin, comme Ali-Bey ¹ arrivait au-

¹ C'est le nom que prit le chevalier Badia, Espagnol de naissance, pour voyager

près de Bethléem, il fit rencontre d'une bande de bergers chrétiens qui venaient à Jérusalem pour rendre plainte contre des bergers musulmans d'Hébron, ville sacerdotale de l'ancienne tribu de Juda, qui leur avaient enlevé une partie de leur bétail; ils conduisaient deux chameaux qu'ils leur avaient pris en représailles. Le chef des bergers raconta l'affaire à l'un des plus respectables schérifs de Jérusalem, qui accompagnait notre voyageur, et il s'expliqua dans des termes si énergiques, que son imagination lui représenta soudain les querelles des bergers d'Abraham et de Loth, la guerre des cinq rois, etc.; ils en conservent encore le caractère, les habitudes et le costume, qui consiste en une chemise de laine blanc-rougeâtre, attachée par une ceinture ou par une courroie; en un pagne noir jeté sur l'épaule, et un morceau de toile blanche sur la tête. Ces débats sont fréquents entre les propriétaires de troupeaux nombreux qui sont sujets à se confondre, et il en résulte parfois des querelles sanglantes. En France, sur le revers des Pyrénées, il arrive trop souvent que les bergers en viennent aux mains, et que les gouvernements respectifs sont obligés d'envoyer des troupes rétablir la paix.

En 1832, il y avait une école appartenant au couvent de la Nativité, où environ quatre-vingts garçons apprenaient à lire et à écrire. M. Wilson atteste qu'un grand nombre des habitations de Bethléem consistent en anciennes grottes, et la plupart des étables sont des excavations sous terre ou dans le roc solide. Ainsi cette circonstance non-seulement détruit toute objection qui pourrait s'élever sur le lieu souterrain de la Nativité, mais encore tend à confirmer la localité qu'on lui attribue, par la ressemblance qu'il possède avec toutes les étables ordinairement en usage dans ce pays.

Dom Géramb a fort bien décrit ses impressions religieuses et profondes pendant sa visite à Bethléem; le saint religieux communique au lecteur sa joie pieuse et sa foi ardente :

« Noël approchait. Le révérend Père gardien du Saint-Sépulcre s'était déjà rendu à Bethléem avec la plus grande partie de la communauté pour y célébrer un si grand jour, à l'endroit même où voulut naître le Fils de Dieu.

avec sécurité dans tous les pays soumis à la domination turque; il portait le costume mahométan dans toute sa sévérité; de plus, il s'était fait initié à toutes les pratiques ordonnées par le Prophète.

« Pressé de partager leur bonheur, je partis, le 23, à trois heures après midi, accompagné d'un drogman et d'un janissaire. J'étais monté sur une superbe jument arabe, pleine d'ardeur; et toutefois je n'allais qu'au pas, afin de ne pas perdre, par une marche trop rapide, le plaisir d'observer ce que les lieux offraient d'intéressant pour mon esprit et pour mon cœur. Oh! combien différaient mes sensations d'avec celles que j'éprouvais en approchant de Jérusalem! Alors je m'avançais vers une ville de malédiction; vers une ville où tout rappelle les horribles tourments et la mort ignominieuse du Sauveur, et mon âme affligée n'y apercevait que des lieux teints du sang de l'auguste Victime, ou des instruments de son douloureux supplice; un prétoire, un calvaire, une couronne d'épines, des fouets, des clous, une croix! Et il me semblait encore voir et entendre une populace effrénée demandant à cris répétés : « du sang, du sang, » et de féroces bourreaux acharnés à répandre ce sang... et quel sang, grand Dieu!

« Mais Bethléem! toute ma vie ce nom avait produit en moi des impressions d'une joie pure, d'un charme inexprimable; jamais je ne l'avais entendu prononcer, jamais je ne l'avais prononcé moi-même sans une sorte de tressaillement. Jugez, mon cher Charles, vous chrétien, vous pieux, combien, à mesure que j'approchais, les émotions de mon âme devaient être plus vives et plus délicieuses!

« Dans quelques instants mes yeux la verront, cette Bethléem dont le nom m'est si doux! ils la verront! Ils verront cette étable, où naquit le plus beau des enfants des hommes, le Maître de l'univers, l'Admirable, le Verbe de vie, mon Sauveur, où il naquit de la plus belle, de la plus sainte des vierges! Ils verront cette crèche où il fut couché, enveloppé de langes; cette crèche, seul berceau qu'une telle mère eût à donner à un tel fils! Ils verront, et la place où, avertis par la voix des anges, les bergers d'alentour vinrent l'adorer, et celle où s'agenouillèrent les rois de l'Orient, amenés par cette étoile miraculeuse pour rendre hommage au Roi de tous les rois, et lui offrir leurs présents, et celle où Marie, l'incomparable mère, allaitait le petit enfant, le réchauffait contre son sein, le pressait sur son cœur.

« Ainsi, me disais-je intérieurement à moi-même, à ces pensées qui remplissaient mon âme, venaient se joindre les plus chers souvenirs de mon enfance, de cet âge où déjà la lecture des Saints

Livres faisait mes délices, où les touchantes histoires d'Abel, d'Isaac, de Joseph, du petit Enfant Jésus surtout, n'ayant pour lit qu'un peu de paille, pour palais qu'une étable, remuaient tout mon cœur et mouillaient mes yeux de larmes; où une mère, qui elle aussi se nommait Marie, mêlait à ces admirables récits les naïfs commentaires de la piété et de la tendresse, rendait sensible à mes yeux, au moyen des gravures, ce que ma trop jeune intelligence toute seule n'eût pas bien compris, répondait à mes petites questions, et ne paraissait jamais plus heureuse que lorsque je l'importunais de mon innocente curiosité.

Oh! montre-nous la Bible et les belles images,
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
L'Enfant Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages.
Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

« Le chemin de Jérusalem à Bethléem, quoique moins mauvais que celui de Rama à Jérusalem, est inégal et pierreux; on ne rencontre qu'à de longs intervalles quelques portions de terre cultivées; l'olivier est rare, et c'est le seul arbre qu'on y voie.

« A une demi-lieue, et à droite, mon guide me signala la plaine de Raphaïm, si célèbre par la victoire de David sur les Philistins.

« A moitié chemin est un monastère grec, qui porte le nom du prophète Élie. C'est une mesure qui n'a rien de remarquable. Devant le monastère se trouve un arbre dont le feuillage touffu ombre une pierre qui servait, dit-on, de lit au prophète. Non loin de là, à droite, j'aperçus un petit bâtiment carré surmonté d'un dôme. « C'est, me dit mon drogman, le *tombeau de Rachel*. » La simple inspection de l'édifice annonce qu'il appartient à des temps beaucoup plus rapprochés de nous.

« Nous continuâmes à marcher, et voilà qu'après avoir fait quelques pas, tout à coup, sur le penchant d'une colline, elle se montre à nos regards, cette Bethléem de mon cœur, et, dans les transports de ma joie, je vous saluai, TERRE DE JUDA, et, empruntant les paroles des prophètes, je m'écriai : « Vous n'êtes pas la moindre entre
« les principales villes de Juda; car c'est de vous que devait sortir
« et qu'est en effet sorti le chef d'Israël, JÉSUS, mon Sauveur. »

« A mesure que nous avançons, la perspective devenait plus riante et plus gracieuse. Bethléem, au milieu des collines et des

plaines qui l'entourent, offrait un aspect pittoresque; les champs, irrégulièrement coupés selon l'étendue des héritages, et parfois clos de murs, me paraissaient mieux cultivés; les arbres, le figuier et l'olivier surtout étaient beaucoup moins rares. D'un côté, j'apercevais les montagnes de la Judée; de l'autre, au-delà de la mer Morte, celles de l'Arabie Pétrée. Les moindres objets captivaient mon attention tout entière. Je m'arrêtais, j'allais, je revenais sur mes pas, je regardais, je recueillais mes souvenirs. En présence de cette terre de bénédiction, de ces plaines, de ces coteaux, je me rappelais les mœurs champêtres des patriarches qui les habitèrent, leur vie pastorale, et les charmants tableaux que nous en a laissés l'Écriture. Je pensais aux aïeux du Sauveur qui avaient vécu dans ces mêmes lieux; à David enfant, gardant les troupeaux de son père; à Booz, aïeul de David; à cet admirable cénobite, dont Dieu a voulu que le nom fût inscrit dans la généalogie de son fils; à Ruth, glanant dans les champs de celui que le ciel lui destinait pour époux; à cette Ruth, dont la touchante histoire a mérité de devenir un de nos livres saints, et pour laquelle la poésie religieuse a cru n'avoir jamais d'assez vives, d'assez douces couleurs.

« Il était six heures quand j'arrivai au monastère... Je suis à Bethléem... à Bethléem! Au milieu des empressements, des témoignages d'une tendre charité que me prodiguaient les religieux, je n'avais à l'esprit qu'une seule pensée. Mais, étranger, ne connaissant pas le monastère, ignorant s'il ne faudrait pas s'adresser aux Turcs pour avoir les clés, malgré moi j'avais l'air sérieux, distrait, et ma physionomie trahissait mes préoccupations et mes craintes; et puis, comme au tombeau du Sauveur, comme sur le Golgotha, j'y voulais la solitude, la nuit, le silence. Un bon Père me devina, et me voyant pensif: « Vous désirez peut-être, me dit-il, dès ce soir visiter les saints lieux? — Ce soir même, répondis-je, si toutefois ce désir n'a rien d'indiscret; mais le plus tard possible, et seul. — Eh bien, attendez que la communauté repose, et je viendrai vous prendre. » Il m'accompagna alors à la cellule qui m'avait été préparée.

« Les lumières s'éteignaient peu à peu au monastère. On n'entendait, dans le cloître où j'avais ma cellule, que le balancier de l'horloge et le faible murmure de quelques religieux priant près de leur couche. Bientôt le bon Père Joseph vient me chercher; je le

suis, ma lanterne à la main. Nous descendons le grand escalier, traversons plusieurs pièces voûtées, et arrivons à l'église; nous nous y arrêtons un instant pour y adorer le Saint Sacrement. De là, tournant à droite par un escalier taillé dans le roc et très-resserré, nous parvenons à un chemin tortueux, non moins étroit, et toujours dans le rocher, où mon guide me montre un autel, et m'apprend qu'au-dessous est *la tombe des saints Innocents*. Puis il veut m'en faire remarquer un autre, quand, cédant à une pieuse impatience : « Je verrai tout cela à loisir, lui dis-je ; avançons. » Nous montons quelques degrés, faisons encore quelques pas, et nous voilà devant une porte qu'il s'empresse d'ouvrir ; je vois une grotte profonde, éclairée par une multitude de lampes. Mon guide se retire..., et moi, l'âme toute émue de crainte, de respect, d'amour, je me prosterne, je prie, je contemple et j'adore.

« Et ces heures de la nuit, pendant lesquelles j'avais veillé auprès de la crèche de l'Agneau sans tache, m'avaient rappelé cette nuit et cette heure où l'ange du Seigneur avait apparu aux bergers veillant à la garde de leurs brebis, alors qu'environnés d'une lumière céleste, *ils craignirent d'une grande crainte*. Il me semblait qu'un ange m'eût dit, comme à eux : « *Ne craignez pas.* » Comme eux j'avais senti la *grande joie* qui leur avait été évangélisée.

« Et je m'en retournai glorifiant et louant Dieu. »

« Noël est, à Rome, une des fêtes les plus imposantes, et c'est dans l'église de l'*Ara cæli* (autel du ciel) qu'on la célèbre avec le plus d'éclat. A l'époque de cette solennité, les joueurs de cornemuse, « les *pifferari* » arrivent en foule du royaume de Naples, et interrompent, à Rome comme à Naples, le sommeil des étrangers. La veille de ce grand jour, les rues offrent un coup d'œil riant et agréable. Comme il est d'usage que l'Italien le plus pauvre mange un coq d'Inde pendant ces fêtes solennelles, on en voit des milliers tout plumés exposés dans les rues, et qui tiennent un citron dans le bec.

« Pendant la nuit de Noël, on entend dans les rues un bruit assourdissant. Les paysans des environs se rassemblent, dès le soir, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, dont les belles colonnes blanches sont recouvertes par des tapisseries en damas rouge ; des milliers de cierges éclairent ce magnifique édifice ; mais comme ces

paysans viennent quelquefois de très-loin, et que la grand'messe ne commence qu'à minuit, l'ennui gagne ces pauvres diables ; ils tombent de fatigue et de sommeil, se renversent les uns sur les autres, se couchent sur les tombeaux et entre les colonnes, ce qui, au milieu d'une illumination brillante, produit des groupes et des tableaux extrêmement pittoresques.

« Dès que la cloche se fait entendre, les paysans se réveillent en sursaut pour adorer le Dieu qui vient de naître. Figurez-vous un joli théâtre du petit Opéra, que le zèle et le goût ont pris soin d'arranger pour une fête champêtre, et vous aurez une idée du *presepio di Natale* (étable de Noël). On voit en perspective des vallons, des prés, des troupeaux et des bergers qui font de doux concerts sur leurs musettes : vous les entendez. Dans le lointain, sont des rochers, des ruines, un hameau près d'une de ces tours orgueilleuses qui ne semblent s'élever si haut que pour insulter aux chaumières ; ces collines et leurs habitations sont tout bonnement en carton. Mais, du moins, les arbres sont réels ; c'est bien de la mousse qui couvre les rochers ; les prairies aussi sont de vrais gazons. Les distances existent. Le paysage a plusieurs toises de surface, que l'art sait agrandir encore par la ressource d'échappées de vue bien ménagées. Les nuages sont d'une transparence et d'une variété de formes qui font illusion.

« A l'entrée de ces vallons postiches se passe le mystère de la Nativité. Vous voyez la crèche, l'Enfant Jésus, la Vierge, saint Joseph, l'âne et le bœuf. Le nouveau-né est emmaillotté dans un drap d'or ; sa mère est debout superbement vêtue ; un ange conduit les trois rois qui font leur offrande. Le Père éternel assiste aussi à ce spectacle dans tout l'éclat de sa gloire, dans tout l'éclat de sa puissance. Des prêtres, placés à l'entrée de la balustrade, reçoivent les aumônes que presque tous les fidèles s'empressent de leur remettre.

« Nous venons d'assister à la naissance du Christ. Venez au Capitole ; nous allons le retrouver encore enfant, il est vrai, mais faisant des miracles, à la place qu'occupait Jupiter Capitolin. A la place de ces divinités qui commandaient le meurtre et la vengeance, est venu se poser un enfant, *il Bambino*, le fils d'une humble femme et d'un charpentier laborieusement occupé à faire vivre sa pauvre famille.

« *Il Bambino* est une poupée au maillot, dont la réputation est si

grande, que chaque malade d'un certain rang veut invoquer l'Enfant divin. Aussitôt que le prier de l'*Ara cœli* a donné la permission de le voir, on dresse un autel devant le lit des souffrants, et c'est là qu'on place le Dieu enfant. Quelquefois même le malade obtient, par faveur spéciale, la permission de le tenir toute la nuit dans ses bras. » (*Italie pittoresque.*)

L'ÉTABLE ET LA CRÈCHE DE JÉSUS-CHRIST.

« Dieu préparait au monde un grand et nouveau spectacle quand il fit naître un roi pauvre, et il fallut lui préparer un palais et un berceau convenable. « Il est venu dans son bien, et les siens ne l'ont pas reçu ; il ne s'est point trouvé de place pour lui quand il est venu. » La foule et les riches de la terre avaient rempli les hôtelleries, il n'y a plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et déserte, et une crèche pour le coucher : digne retraite pour celui qui, dans le progrès de son âge, devait dire : « Les renards ont leur trou, et les oiseaux du ciel, » qui sont les familles les plus vagabondes du monde, « ont leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Il ne le dit pas par plainte, il était accoutumé à ce délaissement, et, à la lettre, dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa tête.

« C'est lui-même qui le voulut de cette sorte. Laissons les lieux habités par les hommes, laissons les hôtelleries où règnent le tumulte et l'intérêt. Cherchez pour moi, parmi les animaux, une retraite plus simple et plus innocente. On a enfin trouvé un lieu digne du délaissé. Sortez, divin Enfant ; tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil ; sa mère est tout étonnée de le voir tout-à-coup ; cet enfantement est exempt de cris comme de douleurs et de violence. Miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement, et les Saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né que d'être conçu d'une vierge.

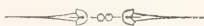
« Entrez en possession du trône de votre pauvreté ; les anges vous y viennent adorer. Quand Dieu vous introduisit dans le monde, ce commandement partit du trône de sa majesté : « Que tous les anges de Dieu l'adorent. » Qui peut douter que sa mère, que son père d'adoption, ne l'aient adoré en même temps ? C'est en figure

de Jésus-Christ que l'ancien Joseph fut adoré de son père et de sa mère. Mais l'adoration que reçoit Jésus est bien d'un autre ordre, puisqu'il est « béni et adoré comme Dieu au-dessus de tous, aux siècles des siècles. »

« Ne pensez pas approcher de ce trône de pauvreté avec l'amour des richesses et des grandeurs. Détrompez-vous, désabusez-vous, dépouillez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur. Que n'avons-nous le courage de tout quitter, en effet, pour suivre, pauvres, le roi des pauvres? Quittons, du moins, tout en esprit; et, au lieu de nous glorifier du riche appareil qui nous environne, rougissons d'être parés, où Jésus-Christ est nu et délaissé.

« Toutefois, il n'est pas nu, « sa mère l'enveloppe de langes » avec ses chastes mains. Il faut couvrir le nouvel Adam qui porte le caractère du péché, que l'air dévorerait, et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc, Marie, ce tendre corps, portez-le à cette mamelle virginale. N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère? Osez-vous découvrir ce sein maternel, et quel enfant ose en approcher ses divines mains? Adorez-le en l'allaitant, pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs.

« Aimable Enfant, heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes, développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte mère, et le saint vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils; faire, soutenu de lui, vos premiers pas, dénouer votre langue et bégayer les louanges de Dieu votre père! Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que, par vos cris enfantins, vous appeliez celle qui vous nourrit, soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras. J'adore votre silence : mais commencez, il en est temps, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole? Tout était en vous plein de grâce, et, n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous, je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup, faites-moi enfant en simplicité et en innocence. » (BOSSUET, *Élévat. sur les Mystères.*)



CHAPITRE XI.

Bethléem. — Intérieur de l'église. — Voyage de M. de Lamartine à Bethléem.
— Messe de minuit. — Semaine de Noël à Madrid. — Cana. — Noces de Cana.

Nous n'avons fait qu'indiquer l'église de Bethléem ou de la Nativité : nous allons faire connaître dans tous ses détails l'intérieur de cette chapelle si renommée (Pl. 21). Je ne dis pas que les ouvrages exécutés par les hommes à diverses reprises, détruits et mutilés, puis restaurés, soient d'un grand prix aux yeux des artistes et des antiquaires ; mais c'est là le berceau de la religion : c'est dans cette obscure bourgade que d'incompréhensibles et d'adorables mystères se sont opérés ; c'est de ce point, ignoré jusque-là, qu'est partie l'étoile qui devait éclairer le monde. Nous gardons avec respect le souvenir des lieux où les hommes célèbres ont vu le jour : ainsi, par exemple, pour ne parler que de ce qui peut intéresser les Français, un berceau, placé à la voûte de l'église de Saint-Germain-en-Laye, rappelle la naissance de Louis XIV dans cette ville, et l'on visite avec intérêt la chambre basse et humide dans laquelle Jeanne d'Arc, qui délivra la France du joug des Anglais, naquit de parents pauvres et obscurs. A combien plus forte raison Bethléem doit-il être un sanctuaire, un lieu sacré pour tout chrétien !

Le Sauveur du monde a vu le jour dans une grotte qu'on a taillée dans un roc tendre, dont on croit que l'ouverture était du côté du nord, ayant environ quarante pieds de long sur douze de large à l'entrée, mais qui va en rétrécissant jusqu'au fond. On y a mis trois colonnes de porphyre pour en soutenir la voûte ; dans le milieu est une espèce de niche coupée en deux par un autel où l'on dit la messe ; il est éclairé par trente-cinq lampes, dont la plus belle a été donnée par Louis XII, roi de France. On croit que c'est

dans cet enfoncement que la Sainte-Vierge mit au monde le Fils de Dieu, le 25 décembre, après quatre mille ans d'attente depuis la création. Cette place est couverte par un marbre blanc incrusté de jaspe et entouré d'un cercle d'argent, radié en forme de soleil¹. On lit ces mots à l'entour :

Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.

Il y a aussi un petit recoin où saint Joseph plaça l'âne et le bœuf qu'il avait amenés.

Le divin Enfant qui venait de naître fut mis dans une espèce de crèche faite en manière d'auge de bois. Cette précieuse relique a été transportée à Rome, et l'endroit où elle était posée est incrusté de marbre.

Une très-belle église en forme de croix, ayant soixante-dix pieds de long sur quarante-cinq de large, a été élevée par sainte Hélène, en 326, pour renfermer cette auguste caverne, qui n'était pas moins honorée avant la construction de cet édifice, auquel il a été ajouté depuis plusieurs parties. « Le pied de la croix offre, suivant M. de Chateaubriand², une nef ornée de quarante-huit colonnes d'ordre corinthien de dix-huit pieds de haut, placées sur quatre lignes ; la voûte de la nef manque, et les colonnes ne portent qu'une frise qui remplace l'architrave et tient lieu de l'entablement entier ; une charpente en bois de cèdre s'élève en dôme pour porter un toit qui n'existe plus. Les murs sont percés de grandes fenêtres ; ils étaient autrefois ornés de tableaux en mosaïques, de passages de l'Évangile écrits en caractères grecs et latins : on en voit encore des traces.

« Les restes de mosaïque que l'on aperçoit çà et là, ainsi que quelques tableaux peints sur bois, sont intéressants pour l'histoire de l'art, et présentent en général des figures de face droites, raides, sans mouvement et sans ombre ; mais l'effet en est majestueux, et le caractère noble et sévère. »

Dans l'église souterraine se trouvent plusieurs pièces taillées dans le roc, qui sont autant de sanctuaires, mais sans aucune lumière que celle qu'on y introduit par des lampes. Pour aller dans

¹ Le cercle d'argent, radié en forme de soleil, avait été enlevé, il y a quelques années, par les Grecs schismatiques ; il a dû être remplacé cette année, après les diverses réclamations de l'ambassadeur français à Constantinople.

(L'abbé DOUAY.)

² *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

ces saints lieux, qui se trouvent placés sous le chœur, on descend par deux escaliers de quinze ou vingt degrés, et l'on trouve d'abord la chapelle de saint Joseph, époux de la sainte Vierge, le sépulcre ou chapelle des saints Innocents, qui y furent en vain cachés par leurs mères pendant la persécution d'Hérode, et y furent massacrés.

« Hérode, dit l'Écriture, voyant que les mages l'avaient trompé, entra dans une grande colère, et il envoya tuer dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis exactement des mages.

« Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie :

« On a entendu dans Rama une voix lamentable, des plaintes et de grands cris, Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus. »

On y voit encore le tombeau de saint Eusèbe, abbé d'un monastère de Bethléem et disciple de saint Jérôme.

Plus loin est la chapelle ou tombeau de sainte Paule et de sa fille sainte Eustochie ¹. Cette dame, issue des plus illustres familles patriciennes de l'ancienne Rome, fut si ravie de joie à la vue de cette première demeure du Sauveur du monde, qu'elle y passa le reste de sa vie, et voulut en faire le lieu de son repos, qui fut aussi celui de sa pieuse fille. Elle y fit bâtir un monastère de religieux et trois autres de religieuses, dans l'un desquels elle se retira, abandonnant ainsi l'héritage des Scipion et des Paul-Émile pour cette retraite. Il reste encore quelques ruines de ces monastères aux environs de Bethléem.

Dans la même chapelle, sous une arcade, est un autel ou sépulcre du grand saint Jérôme, dont le corps a été transporté à Rome. On prétend que c'est dans un lieu tout proche, appelé encore l'Oratoire de saint Jérôme, que ce Père composa, sur l'original hébreu, la version de la Bible que l'Église a reçue sous le nom de Vulgate.

Enfin l'on pénètre dans le sanctuaire de la sainte étable dont on

¹ Cette sainte femme, louée à juste titre par saint Jérôme, auprès duquel elle était venue, après avoir renoncé aux honneurs que lui assurait son nom, comme descendante des Gracques, et son rang de patricienne, et donné aux pauvres des biens immenses, s'instruire et se fortifier dans l'amour de la religion, et dont tous les voyageurs attirés à Bethléem venaient contempler l'humilité, la modestie et la science, a laissé dans ce lieu, cher aux chrétiens, un nom impérissable, qui se rattache à celui du Père de l'Église mort près de la crèche du Sauveur.

vient de parler. On a désigné, par un marbre taillé en forme d'étoile, l'endroit au-dessus duquel l'étoile s'arrêta ; on a dédié un autel aux rois mages que cette lumière y conduisit, et un autre en l'honneur de la Circoncision , pensant qu'elle a dû être faite dans ce lieu.

L'empereur Adrien, pour distraire les chrétiens de leurs dévotions à la sainte caverne qui existait en forme de chapelle dès le temps des Apôtres, fit détruire cette petite église ou oratoire, et y fit élever à la place un temple d'*Adonis*, pour y attirer les païens ; mais il tomba en ruine bien avant le règne de Constantin.

Les religieux de Saint-François ont à Bethléem un très-beau couvent qui communique avec les saintes grottes et la grande église de Notre-Dame qui les renferme. La leur est sous l'invocation de sainte Catherine, vierge et martyre fort honorée de tout l'Orient. Les Grecs et les Arméniens y ont aussi chacun un couvent.

C'est dans une plaine agréable , située à un quart de lieue de Bethléem, que se trouve le village des Pasteurs, et dans le fond du vallon le champ si célèbre où ces bergers paissaient leurs troupeaux pendant la nuit de Noël, quand un ange, s'annonçant par un grand éclat de lumière, leur indiqua le lieu de la naissance du divin Messie. Les heureux bergers entendirent alors retentir dans les airs, de la bouche même d'une troupe d'anges, le divin cantique : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Sainte Hélène avait fait bâtir dans ce lieu, d'environ deux ou trois arpents carrés, renfermé de murs, une église en mémoire de cette agréable nouvelle et en l'honneur de ces saints pasteurs, que l'on croit avoir été au nombre de cinq. Il y avait aussi un autel dédié à la Reine des anges. Il n'en reste plus que des ruines , ainsi que du couvent qui l'accompagnait. La tradition ajoute que ces bergers , après avoir vécu quelque temps dans cette foi vive que l'Écriture loue en eux, moururent et furent enterrés dans ce même lieu ¹.

Après la mort de sa chère Rachel , Jacob se retira dans cet en-

¹ Le chétif hameau des Pasteurs offre un puits profond appelé le puits de la Vierge, parce que la tradition rapporte que la Mère de Dieu étant venue un jour pour y puiser de l'eau, les habitants s'y opposèrent, mais que l'eau s'accrut miraculeusement jusqu'à elle et se retira dès qu'elle se fut désaltérée.

droit pour y conduire ses troupeaux, et y fit bâtir une tour appelée *Ader*, c'est-à-dire la Tour du Troupeau, pour surveiller plus facilement ce qui se passait entre ses bergers. Il paraît que la tradition de ce monument existait du temps de saint Jérôme, qui dit, dans son épitaphe de sainte Paule, que cette sainte descendit en la tour d'*Ader* pour aller au tombeau de Rachel, dont nous allons parler.

A un mille et demi de Bethléem reposent les cendres de Rachel, qui fut enterrée dans le lieu même où elle mourut. Jacob fit élever sur son tombeau une colonne qu'on y voyait encore du temps de Josué, et qui portait le nom de Sépulcre de Rachel lorsque les Hébreux prirent possession de la terre promise. Le monument qui porte aujourd'hui ce nom a été rebâti par les Turcs sur les ruines de l'ancien. C'est un petit dôme soutenu par quatre piliers, qui couvre une espèce de grand coffre, le tout fait d'une maçonnerie de pierre et de ciment, sans aucun ornement. Il est environné d'une petite clôture, dans laquelle sont aussi deux petits tombeaux. Sainte Paule ne manqua pas, en allant à Bethléem, de visiter la sépulture de l'épouse de Jacob.

Nous ne devons pas oublier de faire mention de la citerne de David, qui était autrefois aux portes de Bethléem, parce que sans doute la ville s'étendait jusque-là, et qui donna occasion à trois braves de son armée de lui prouver jusqu'à quel point ils lui étaient dévoués; comme il avait témoigné le désir de boire de cette eau lorsqu'il était près de combattre les Philistins qui s'étaient emparés, non-seulement de cette citerne, mais de toute la vallée des Géants, dite *Raphaim*, ces vaillants hommes, ayant passé au travers du camp ennemi, lui en apportèrent; mais il en fit le sacrifice à Dieu, regrettant que ce rafraîchissement eût été acheté par de si grands dangers. On a conservé le nom de ces trois généreux capitaines, qui avaient déjà donné des preuves du plus grand courage: l'un se nommait *Issem*, l'autre *Éléasar*, et le troisième *Héli*. Cette citerne est bien couverte et a trois bouches, peut-être en mémoire des trois braves.

M. de Lamartine raconte ainsi son voyage à Bethléem :

« Partis de Jérusalem à cinq heures du matin, afin d'arriver à Bethléem à l'heure à laquelle on dit la messe dans la grotte de la Nativité, un vieux religieux espagnol, à grande barbe, couvert d'un manteau bédouin, rayé de larges bandes noires et blanches, et dont

les pieds touchaient à terre, monté qu'il était sur un tout petit âne, marchait devant nous et nous servait de guide. Quoiqu'au mois d'avril, un vent glacial soufflait avec violence et menaçait de me renverser ainsi que mon cheval ; la poussière qui tourbillonnait m'aveuglait ; j'abandonnai les rênes de ma jument à mon saï arabe, et, rassemblant mon manteau autour de moi, je me concentrai dans les réflexions que faisaient naître la route que je parcourais et les objets consacrés par la tradition. Mais ces objets sont trop connus, je ne m'arrêterai pas à les décrire. L'olivier du prophète Elie, — la fontaine où l'étoile reparut aux mages, — le site de Rama, d'où sortait la voix déchirante qui retentissait dans mon propre sein (M. de Lamartine venait de perdre Julie, sa fille unique), tout excitait en moi des sensations trop intimes pour être rendues.

« Le couvent latin de Bethléem avait été fermé pendant onze mois, à cause de la peste ; mais depuis quelque temps il n'y avait pas eu de victimes nouvelles, et, lorsque nous nous présentâmes à la petite porte basse qui sert d'entrée au monastère, elle s'ouvrit pour nous ; après avoir passé un à un, en nous courbant, sous l'étroite ouverture, notre premier mouvement fut celui de la surprise, en nous trouvant dans une majestueuse église ; mais on y cherchait en vain l'autel ou la chaire ; tout était brisé, délabré, dépouillé, et une muraille, grossièrement cimentée, partageait ce beau vaisseau à la naissance de la croix, et cachait ainsi la partie réservée au culte que les diverses communions se disputent encore. La nef appartient aux Latins, mais ne sert que de vestibule au couvent ; on a muré la grande porte, et la poterne basse, par laquelle nous avons pénétré, a été construite pour soustraire ces restes vénérés à la profanation d'Arabes brigands qui entraînaient à cheval jusqu'au pied de l'autel pour rançonner les religieux. Le Père supérieur nous reçoit avec cordialité. Sa figure, douce, calme et heureuse, est aussi éloignée de l'austérité de l'anachorète que de la joviale insouciance dont on accuse les moines. Il nous questionne sur les pays que nous venons de parcourir, sur les troupes égyptiennes campées si près d'eux : onze mois de réclusion l'avaient rendu avide de nouvelles, et il fut tout à fait rassuré en apprenant qu'Ibrahim-Pacha accordait protection aux populations chrétiennes de la Syrie.

« Après quelques instants de repos, nous nous préparons à entendre la messe à la chapelle de la Crèche ; on allume une faible

lanterne, et nous descendons, précédés des Pères, jusqu'à un long labyrinthe de corridors souterrains qu'il faut parcourir pour arriver à la grotte sacrée. La lumière éblouissante de trente à quarante lampes nous montre l'autel, construit sur l'emplacement de la Nativité, et deux pas plus bas, à droite, celui de la Crèche. Ces grottes naturelles sont en partie revêtues de marbre pour les soustraire à la piété indiscreète des pèlerins qui en déchiraient les parois pour en emporter des fragments ; mais on peut encore toucher le rocher nu derrière les dalles de marbre dont on l'a recouvert, et le souterrain a conservé en général l'irrégularité de sa forme primitive ; les ornements n'ont point ici, comme dans quelques-uns des lieux saints, altéré la nature au point de faire naître des doutes sur l'identité des lieux : ici ils ne servent qu'à préserver l'enceinte naturelle ; aussi, en passant sous ces voûtes et ces enfoncements dans le roc, l'on comprend sans peine qu'ils ont dû servir d'étable aux troupeaux que les bergers gardaient dans la plaine, couverte aujourd'hui de vastes prairies, s'étendant au loin sous la plate-forme de rochers que couronnent l'église et le couvent comme une citadelle.

« La disposition d'âme dans laquelle je me trouvais malheureusement me rend inhabile à exprimer ce que ces lieux et ces cérémonies doivent inspirer : tout pour moi se réunissait dans un profond et douloureux attendrissement. Une femme arabe, qui vint faire baptiser son nouveau-né sur l'autel de la Crèche, ajouta encore à mon émotion.... Après la messe, nous rentrons dans le couvent, non plus par un souterrain, mais par un escalier large et commode, qui aboutit à la croix de l'église, derrière le mur de séparation dont j'ai parlé. Cet escalier appartenait autrefois également aux deux communions grecque et latine ; maintenant les Grecs seuls en jouissent, et nous entendîmes les plaintes énergiques des Pères de Bethléem sur cette usurpation.

« Les deux nefs latérales, qui formaient la croix de l'église ancienne, sont constituées en chapelles particulières. L'une appartient aux Arméniens, l'autre aux Latins. Au centre est le maître-autel, placé immédiatement au-dessus de la grotte ; le chœur en est séparé par une grille et un pan de boiserie dorée, qui cache le sanctuaire des Grecs.

« L'Église grecque, en Orient, est bien plus riche que l'Église romaine : chez ceux-ci, tout est humble et modeste ; chez ceux-là,

tout est brillant et fastueux. Mais la rivalité qui naît de leur position respective produit une impression extrêmement pénible : on gémit de voir la chicane et la discorde dans les lieux qui ne devraient inspirer que la charité et l'amour.

« Nous rentrons dans le couvent. Un excellent repas nous est offert dans le réfectoire par le bon Père supérieur, que nous quittons avec regret, voulant profiter des heures qui nous restent pour visiter les alentours. — Sur quelques hauteurs qui dominent Bethléem on voit des restes de tours, qui marquent différentes positions des croisés, et qui portent les noms de ces héros ¹. » (*Souvenirs d'Orient.*)

On lira sans doute avec un vif intérêt les détails que Dom Géramb donne, au sujet de Bethléem, sur la manière dont la Messe de Noël est célébrée dans le monde catholique. Il aurait dû faire connaître que c'est en Italie surtout que cette nuit, célèbre entre toutes les nuits, est honorée d'une manière si pittoresque. Cette année, dans un petit village auprès de Rome, plus de mille personnes, les hommes habillés en bergers, portaient des épis de blé :

« Vous savez, mon cher ami, avec quelle pompe, avec quelle joie se célèbre la fête de Noël et la Messe de minuit dans tout le monde catholique ; vous avez pu, comme moi, remarquer la beauté des décorations qui ornent nos temples à l'époque de cette grande solennité, et l'immense concours des fidèles et leur pieux empressement à aller adorer l'Enfant Jésus, et ce concert unanime de bénédictions et d'actions de grâces pour l'heureuse venue du divin Messie, et ces hymnes, ces cantiques par lesquels éclate la commune allégresse : concours, empressement, concert, hymnes, cantiques, allégresse, qui plus d'une fois ont gagné à Jésus-Christ le cœur de ceux mêmes qu'avait attirés une curiosité toute profane, et trop souvent plus criminelle. Jugez de ce que doit être une telle fête, une telle Messe célébrée à minuit, à Bethléem, et au lieu

¹ Lorsque les croisés arrivèrent à Emmaüs, ville considérable au temps des Machabées, et célèbre dans le Nouveau-Testament par la conversation de Jésus-Christ ressuscité avec deux de ses disciples, qui ne le reconnurent pas d'abord, et qui n'était plus qu'une bourgade connue sous le nom de Nicopolis, quelques chrétiens de Bethléem vinrent implorer leur secours. Touché de leurs prières, Tancrede partit au milieu de la nuit avec trois cents guerriers, et planta le drapeau des croisés sur les murs de la ville, à l'heure même où Jésus-Christ prit naissance et qu'il fut annoncé aux bergers de la Judée.

même où Jésus voulut naître ! Je ne veux rien retracer ici de ce que vous avez pu voir ailleurs ; je ne m'arrêterai pas à vous peindre la sainte magnificence qui se déploie en cette solennité ; je ne vous parlerai ni de la richesse des tapisseries dont les marbres sont couverts, ni des accords ravissants d'une musique en parfaite harmonie avec la douceur et la sublimité du mystère, ni de cette innombrable quantité de cierges qui brûlent, non-seulement sur l'autel, mais dans tout l'intérieur, ni de la pompe qui environne le Père gardien dans l'exercice de ses fonctions, ni des ornements resplendissants d'or dus à la munificence des princes catholiques d'un autre temps, et dont sont revêtus les prêtres nombreux qui l'assistent, etc. Mais je veux vous dire au moins quelques mots d'une cérémonie auguste et touchante qui n'a et ne peut avoir lieu qu'ici : c'est une procession solennelle vers la sainte Crèche, par laquelle commence l'office.

« A minuit, à cette heure de salut, où, dans toutes les églises catholiques de l'univers, l'Enfant Jésus reçoit les hommages de tout ce qu'il y a sur la terre de chrétiens fidèles, le révérend Père gardien ouvre la marche et s'avance à petits pas, le front incliné, portant avec respect dans ses bras l'Enfant Jésus ; puis viennent les Bethléémites et les Arabes catholiques, puis les pèlerins des diverses nations, tous un flambeau à la main. Le célébrant et le cortège étant arrivés vers la place même de la *Nativité*, le diacre, dans un recueillement profond, chante l'Évangile... Lorsqu'il en est à ces mots : « Et l'ayant emmaillotté, » il reçoit l'Enfant des mains de l'officiant, l'enveloppe de langes, le dépose dans la crèche, se prosterne et adore... Alors, il se passe dans les âmes quelque chose de surnaturel, j'oserai le dire, si j'en juge par ce dont j'ai été le témoin, par ce que j'ai moi-même senti. Pour exprimer sa reconnaissance, son amour, la piété n'a plus de voix ; elle ne parle plus que par l'attendrissement de ses regards, par ses soupirs et par ses larmes.

« Saint Basile met dans la bouche de Marie ces belles paroles à son Fils nouveau-né :

« Comment dois-je vous nommer, ô mon bien-aimé ! comment
« dois-je vous appeler ? Un mortel ?... mais je vous ai conçu par une
« opération divine... Un Dieu ? mais vous avez un corps humain.
« Comment dois-je agir à votre égard ? dois-je venir vers vous l'en-

« cens à la main, ou dois-je vous offrir en nourriture le lait de mon sein? Ne dois-je avoir pour vous que les soins de la plus tendre des mères, ou dois-je vous servir prosternée dans la poussière? O contraste merveilleux! le ciel est votre séjour, et je vous berce sur mes genoux! Vous êtes sur la terre, et vous n'êtes point séparé des habitants des cieux, et les cieux sont avec vous. »

« Peut-on voir un plus gracieux tableau! comme ces paroles sont douces! et que c'est bien ici le langage d'une mère! Dans la propre langue de ce Père de l'Eglise grecque, c'est un chef-d'œuvre de sentiment et de naturel. » (DOM GÉRAMB.)

A Rome, les cérémonies de Noël sont extrêmement imposantes; et des Anglais, appartenant à la religion réformée, n'ont pu s'empêcher de reconnaître et de publier, dans une relation moderne, qu'ils avaient été vivement émus à l'aspect du vénérable Chef de l'Eglise, couvert de sa longue chappe blanche, à cette fête de la Nativité.

On ne sera peut-être pas fâché de voir aussi comment les habitants de la Péninsule, aujourd'hui¹ si cruellement déchirée par la guerre civile, célèbrent la fête de Noël. Ici, la dévotion est pour peu de chose, et le retour d'une grande solennité n'est guère, comme dans plusieurs pays les fêtes patronales, que l'occasion d'un grand rassemblement et d'une consommation effrayante de comestibles.

« En Espagne, c'est toujours une fête célébrée religieusement dans toutes les familles; mais le peuple surtout ne la laisse jamais passer sans se livrer à toute la gaieté dont il est capable, et il l'attend toujours avec une impatience nouvelle. Déjà, dans la semaine qui précède le 25 décembre, la ville de Madrid offre un tableau plus animé que de coutume. Les rues commencent à se couvrir d'échoppes, et toute l'Espagne y envoie ses enfants avec les diverses productions dont s'enorgueillit chaque province. Vous voyez alors les portes de la capitale s'ouvrir à des caravanes de marchands de toutes sortes de denrées: c'est une procession continue de muletiers, dont les mules s'avancent d'un pas lent au bruit monotone, mais non désagréable, de leurs sonnettes. Les uns apportent le vin de Val de Peñas, les autres le drap brun d'Espagne, qui doit fournir les manteaux neufs dont se pareront les ma-

¹ Ceci était écrit en 1836.

jos pour la grande fête chrétienne. Vous reconnaissez les Valenciens à leur air gai, à leur tournure demi-française, parlant sans cesse, et vêtus du costume particulier de leur province, qui, laissant à nu la jambe jusqu'aux genoux, a quelque ressemblance avec le costume des montagnards d'Ecosse. Les Valenciens sont bien venus à cette époque : ils apportent deux articles indispensables pour la Noël : le nougat et les oranges.

« Il n'est pas moins amusant de voir arriver les *Paveros*, qui conduisent en bataille une nombreuse armée de gras dindons (*pavos*).

« Une autre troupe de pourvoyeurs, presque aussi importante, est celle des charcutiers, qui viennent de l'Estramadure avec une grande abondance de denrées de cette province. Les habitants de l'Estramadure entrent à Madrid, juchés sur leurs provisions, avec une dignité imperturbable.

« Nous ne saurions mentionner tous les autres marchands qui viennent contribuer à l'éclat de cette foire, et qui pourraient suffire à entretenir pendant une année cent noces de Gamache. On trouve alors à Madrid tout ce que produit l'Espagne, mais pas un seul article qui soit indigène de la métropole, ville si stérile au milieu de tant de fertilité, qu'elle ne peut que se vanter de l'eau de ses fontaines. *Oh! las aguas de Madrid!* C'est, en effet, tout ce que les *Madrilenos* peuvent répondre toutes les fois que les Andalous leur parlent de leurs vins et de leurs olives, les Valenciens de leurs fruits, les Asturiens de leurs nobles faits. Mais qu'importe d'ailleurs à l'habitant de Madrid l'infécondité de son terroir, quand, pendant la dernière quinzaine de décembre, et tout le mois de janvier, il trouve au milieu des places toutes les friandises que peut désirer un Espagnol pour fêter pompeusement *la buena noche de la Navidad!*

« Aux femmes appartient la vente exclusive des châtaignes et des beignets à l'huile, des beignets, le vrai symbole de la fête, des beignets, dont, suivant une tradition, se régalerent les bergers dans la nuit mémorable où naquit le Sauveur du monde. C'est aussi la fête des enfants, et voilà une douzaine de bambins que leur grand-papa va rendre heureux dans une boutique de marchands de joujoux... A leur tour, regardez ces essaims de moines noirs, blancs, gris, bleus. Ceux qui se font remarquer par leur pâleur sont des



W. H. Stiles del.

Author sculp.

Canada.

Proceedings, Montreal 1841.

Chartreux. Mais ne plaignez pas trop le Franciscain, avec son air d'indigence et ses pieds nus : la piété des marchands espagnols lui remplira sa besace ; il fera son régal de Noël aussi bien que les autres plus riches que lui. Enfin, vous rencontrez aussi la classe, non moins nombreuse en Espagne, des mendiants et des aveugles vagabonds, qui, en cette circonstance, font entendre du matin au soir leurs mystiques *villancicos* (noëls). Ils ont les mains pleines de ces cantiques qu'ils vendent à la foule, tout en les chantant avec leur accent monotone et nasillard. Quelques-uns ajoutent à ces pieuses poésies l'horrible pantomime de leurs gestes et de leurs grimaces, d'autres les commencent par d'indécentes bouffonneries. »

Ainsi, l'on abuse de tout ; mais, pendant que la portion du peuple peu éclairée ne fait qu'une réjouissance matérielle de cette grande fête de la chrétienté, des âmes pures, élevées au-dessus des choses visibles, célèbrent, en esprit, en vérité, la naissance du divin Enfant, et joignent leurs voix reconnaissantes à celles des anges qui vinrent annoncer qu'il était né un Sauveur.

Cana (Pl. 22), dans laquelle Jésus-Christ, montrant la puissance qui lui avait été donnée sur toutes choses, fit son premier miracle, est peu distante de Nazareth. Elle faisait partie de la basse Galilée, dans la tribu de Zabulon. Bâtie sur le penchant d'une colline, des montagnes la protègent au sud et à l'occident, tandis qu'une belle vallée s'étend au nord devant elle. On cultive dans les environs, qui sont très-fertiles, les arbres à fruits, la vigne, le maïs, et surtout le tabac, dont la récolte est abondante. Mais le triste état des habitants, sans cesse rançonnés et dépouillés, contraste hideusement avec la richesse du sol.

En parlant de Cana, nous ne devons pas oublier de faire mention du *champ des Épis*, situé dans une belle plaine, à une demi-lieue de la ville. C'est l'endroit où les disciples de Jésus-Christ furent trouvés mangeant des épis froissés dans leurs mains, un jour de sabbat. Ce champ, quoique conservant son nom, est changé de nature : plusieurs voyageurs en ont trouvé une partie couverte de buissons, et l'autre inculte. Les Pharisiens ne reprochaient point aux Apôtres de manger quelques grains de blé (c'était sans doute permis au voyageur par la loi quand la faim le pressait), mais ils leur faisaient un crime de ce qu'ils regardaient comme une infraction de la loi qui défendait de préparer à manger le jour du sabbat ;

ce qui leur attira cette réponse de Jésus-Christ : « Que si vous saviez bien ce que¹ veut dire cette parole : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, » vous n'auriez jamais condamné des innocents ; car le Fils de l'homme est maître du sabbat même. »

Le Sauveur la visita plusieurs fois en allant soit à Capharnaüm, soit à Sichar, ou à Bethsaïde. Le miracle de Cana, opéré au milieu des réjouissances et des cérémonies nuptiales qui, chez les Juifs, avaient beaucoup d'importance ; ce prodige, accompli en présence de ses quatre ou cinq premiers disciples et de la sainte Vierge sa mère, sans doute au sein de la famille de Marie, comme l'ont cru plusieurs Pères de l'Eglise, a de quoi confondre l'orgueil de ceux qui veulent scruter les impénétrables desseins de Dieu ; qui s'étonnent de ce que son pouvoir ne commence pas par une œuvre éclatante, par une transfiguration glorieuse, par les flots de la mer qui se calment à sa voix, ou encore par une de ces guérisons miraculeuses, si fréquentes dans la vie de l'Homme-Dieu ; ils sont presque scandalisés de cette réponse froide et sévère de Jésus à Marie : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » Mais ce miracle, au contraire, est pour les humbles une grande et utile leçon ; ils reconnaissent la bonté de Dieu, qui ne s'annonce pas aux hommes et ne veut pas débiter dans la carrière divine par des actes capables de porter l'épouvante dans leurs cœurs ; mais qui se fait tout à tous, qui, par un acte simple de sa volonté, contribue à la joie innocente des convives et de l'époux, en empêchant que le vin ne tarisse dans les larges cruches, et en donnant à cette liqueur, sur la fin du repas, contre les règles ordinaires, une qualité supérieure à celle qu'elle avait au commencement. Ce n'est pas aux hommes qu'il appartient d'expliquer les paroles adressées à Marie, ce sont là des mystères au-dessus de toutes les intelligences. Il ne nous reste qu'à nous soumettre comme elle, à adorer et à conserver dans notre cœur le moindre son qui s'échappe de cette bouche divine. Jésus-Christ voulut aussi donner par sa présence un nouveau degré de sainteté au mariage, fondement de la société. Il y a des auteurs qui prétendent que l'époux était l'apôtre Simon, surnommé le *Cananéen* ou le *Zélé*. Ce Simon était fils de Cléophas, frère de saint Joseph, et passait par conséquent pour neveu de la Sainte-Vierge, et pour cousin-germain de Jésus-Christ, ou, selon la façon de parler des Juifs, pour son frère.

L'évangéliste ne dit pas quel fut l'étonnement de la multitude à la vue de ce prodige, dont le bruit ne manqua pas de se répandre dans la maison : « Le maître-d'hôtel, seul, ayant goûté de cette eau qui avait été changée en vin, ne savait d'où il venait. » Quelle modestie, quelle humilité dans ce récit ! Tout ce qui ne tourne pas à la gloire de son Père ou au salut des hommes, Jésus-Christ ne l'a pas dicté à ses disciples. On dirait qu'il raconte des faits qui lui sont étrangers. Mais si les assistants eurent connaissance de ce miracle, que durent-ils penser de leur hôte et de leur convive ?

La maison de ces heureux époux, déjà sanctifiée par la présence du Sauveur, fut transformée, par sainte Hélène, en une belle église, dont on ne voit plus aujourd'hui que quelques ruines ; elle était assez grande. La voûte était soutenue par des colonnes ou piliers, ce qui la partageait en deux nefs sans ailes ; au-dessous était une chapelle où étaient les cruches, et où le miracle fut opéré. Sur le portail, on voyait la figure des petites urnes où l'on avait mis l'eau qui fut changée en vin. Elles étaient au nombre de trois, sculptées en bas-relief. Leur forme se rapprochait de celle de nos pots à fleurs dont on orne les autels, excepté que le ventre n'est pas si rond, mais plus carré. Celle du milieu était plus grande que les deux autres. Les six cruches étaient de pierre, selon saint Jean, c'est-à-dire d'une espèce de marbre ou d'albâtre qui se creuse et se manie même au tour, fort aisément à cause de sa mollesse : elles étaient dans un lieu séparé pour servir à la purification des Juifs, et tenaient environ quatre-vingt-dix pintes.

A côté de cet endroit, se trouve la fontaine où l'on dit que fut puisée l'eau dont les cruches furent remplies, et qui fut changée par Jésus-Christ en un vin délicieux. Cette fontaine, fort belle et fort abondante, forme un ruisseau qui coule le long du village, dont elle arrose les jardins. On descend à cette fontaine, qui est toute revêtue de pierres de taille, par deux escaliers assez profonds ; ce qui en rend l'eau fraîche et excellente.



CHAPITRE XII.

Lac de Tibériade. — Bataille de Tibériade perdue par Lusignan. — Souvenirs religieux sur les bords de ce lac. — Mont Thabor. — Transfiguration. — Tableau de Raphaël. — Les croisés au mont Thabor. — Bataille du mont Thabor, en 1799.

Il ne s'agit plus à présent d'un miracle qui n'a pour témoins que les membres d'une grande famille réunis pour une fête nuptiale, d'un miracle qui s'opère sur une matière commune, pour la satisfaction d'un petit nombre de personnes : nous voilà sur les bords d'un lac fameux, le lac de Génésareth ou de Tibériade (Pl. 23), d'une mer intérieure¹, que sillonnèrent autrefois, selon le rapport de Josèphe, un grand nombre de barques ; que peuplait une foule de poissons qu'on ne voit point ailleurs, que les montagnes qui l'entourent de toute part mettent à couvert des vents et des orages, et dont l'eau est très-bonne à boire et facile à puiser, parce qu'on ne rencontre sur le rivage qu'un sable doux et fin. C'est sur ces bords, rendus fameux par tant d'événements, que Jésus-Christ apparut après sa résurrection à tous les apôtres, les stupéfiant par une pêche miraculeuse, partageant leur repas, demandant trois fois à saint Pierre, qui l'avait renié trois fois : « M'aimez-vous ? et, sur sa triple réponse affirmative, lui confiant le soin de ses brebis. C'est ici le plus grand des prodiges : celui qui avait rendu le dernier soupir sur la croix entre deux malfaiteurs, celui dont le corps avait été déposé dans le rocher, gardé par des soldats ; celui que

¹ Il fut ainsi nommé en l'honneur de Tibère, ou de la ville bâtie sur ses bords, qui portait ce nom. Il est formé par le fleuve du Jourdain, qui le traverse du nord au sud, pour se rendre dans la mer Morte ; il a dix lieues de long sur quatre à cinq de large. Le territoire qui l'environne est très-agréable et d'une grande fécondité ; mais la nature, qui se plaisait à répandre à pleines mains ses faveurs autour de ce beau lac, ne trouvant plus personne dans cette contrée capable de les connaître, et encore moins de les attirer, les fruits y sont devenus aussi sauvages que les habitants.



View of Havana, looking out

from the

Throne of the War of Cuba.

from the



presque tous ses disciples épouvantés et chancelants dans leur foi, avaient abandonné, vient de rompre ses chaînes, de secouer son linceul ; il a repris ses habits, sa forme humaine, sa voix accoutumée ; et le voilà qui se montre aux Apôtres, d'abord incertains, incrédules ; il ouvre ensuite leurs yeux, et leur confie, à eux, misérables et ignorants, la plus haute, la plus laborieuse mission, celle d'annoncer l'Évangile à l'univers ; il dit à des pêcheurs : Allez prêcher une morale toute nouvelle, tout opposée aux croyances humaines ;... et je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Accoutumés que nous sommes, nous autres heureux chrétiens, et qui avons reçu de nos pères le trésor de la foi, à bégayer l'Évangile, et tous les admirables enseignements qu'il renferme ; instruits dès l'enfance des moindres détails d'une vie dont saint Jean disait, à la fin de son récit : « Je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait ; » nous avons besoin de nous isoler un instant de nos habitudes ordinaires pour apprécier ces immenses prodiges de la résurrection, et de la mission confiée aux disciples de Jésus-Christ. Comprend-on ce que serait, de nos jours, un double événement d'une importance si grave ? Au milieu de ce monde soumis aux Romains, et jouissant d'une paix profonde, cette grande, cette bonne nouvelle publiée par les Apôtres, confirmée par des miracles, circule d'abord lentement, puis elle s'accroît, elle trouve des échos dans tous les rangs, dans toutes les villes ; elle finit par remuer l'univers. Sans nous permettre ici d'allusions contraires à la charité, nous avons vu de nos jours des hommes instruits, policés, aidés de l'opinion publique, qui voulaient propager une nouvelle morale, une nouvelle religion : personne ne leur faisait obstacle, l'esprit de nouveauté les protégeait ; l'argent, si nécessaire pour toutes les entreprises humaines, ne leur manquait pas... Eh bien, au bout de quelque temps, ils ont échoué, leur nom est à peine connu. Certes ! une des preuves les plus éclatantes, les plus compréhensibles à tous de la vérité de la religion, c'est la mission des Apôtres reçue de leur divin Maître.

Il reste si peu de ruines des villes florissantes qui bordèrent ce beau lac, que les noms s'en sont à peine conservés, et l'on est étonné, en lisant dans Josèphe, qu'au siège de Tibériade, cet historien (général en même temps) se saisit de tous les bâtiments qui se trouvaient sur la mer de Galilée, et qu'il en ramassa jusqu'à deux

cent trente-deux : on y voit aujourd'hui quelques barques de pêcheurs.

Tibériade, qui donna son nom au lac de Génésareth, était une ville située à son bord occidental. Hérode l'avait bâtie en l'honneur de Tibère. Il peupla cette nouvelle ville en partie d'étrangers et en partie de Galiléens, dont quelques-uns furent contraints de s'y établir ; il accorda de grands privilèges, des biens, et à plusieurs des maisons, pour les y fixer.

Aujourd'hui, tout est plein de ruines qui attestent son ancienne splendeur. Elle est réduite à un enclos de cinq à six cents pas de circuit, que l'on attribue à une sultane. Cette ville, autrefois épiscopale, n'a conservé qu'un petit nombre de maisons, habitées par des Arabes. La peste y exerce souvent ses ravages. L'église dédiée à saint Pierre, qu'avait fait bâtir sainte Hélène, ou, selon d'autres, Tancrede, gouverneur de la Galilée, est encore entière, belle, très-propre, mais petite. Elle fut bâtie dans l'endroit où Jésus-Christ, ressuscité, apparut au Prince des Apôtres, après la pêche prodigieuse qu'il lui fit faire. Elle est mal tenue et profanée par les Arabes.

« Les deux tiers de la population de Tibériade se composent de Juifs, qui parlent fort bien l'allemand. Leur synagogue est regardée comme la première de l'Orient, leurs rabbins passent pour très-instruits. Leurs coreligionnaires étrangers accourent dans cette ville, guidés par le même sentiment de dévotion qui en attire un grand nombre à Jérusalem. Il y en arrive de toutes les parties du globe, avec l'intention d'y finir leurs jours. Une tradition, très-accréditée parmi eux, leur assure que le Christ viendra de Capharnaüm à Tibériade, et les plus zélés, dit-on, vont se poster sur un lieu élevé, les yeux constamment fixés sur les ruines de la cité d'où le Messie doit venir ; ils font sentinelle, afin d'être les premiers à annoncer son heureux avènement. » (DOM GÉRAMB.)

C'est sur les bords de ce lac que se donna la fameuse bataille de Tibériade, si fatale aux croisés. Le récit de ce combat, livré le 2 juillet 1137, dans l'*Histoire des Croisades*, par M. Michaud, est du plus grand intérêt : le lecteur le lira sans doute avec plaisir. Rien ne fixe un lieu dans l'esprit et la mémoire comme les circonstances d'un fait mémorable.

BATAILLE DE TIBÉRIADE, PERDUE PAR LES CHRÉTIENS.

« Contre l'avis tout à fait désintéressé du comte de Tripoli, le faible Lusignan, roi de Jérusalem, menacé par les Sarrazins, ayant à leur tête l'intrépide Saladin, déjà maître de Tibériade, qu'il avait prise d'assaut, donna l'ordre fatal de marcher contre l'ennemi. Les soldats, découragés, incertains comme leur chef, quittèrent avec peine le camp de Séphouri, voyant partout des présages d'une défaite assurée. L'armée chrétienne s'avancait vers Tibériade, et marchait en silence à travers la plaine de Batouf, lorsqu'elle aperçut les drapeaux de Saladin.

« L'armée musulmane, campée sur les hauteurs de Loubi, avait derrière elle le lac de Tibériade ; elle couvrait le sommet des collines, et dominait tous les défilés par lesquels devaient s'avancer les chrétiens. Alors les barons et les chevaliers se ressouvirent de l'avis du comte de Tripoli ; mais il n'était plus temps de le suivre, et la bravoure des soldats chrétiens pouvait seule réparer les torts qu'avaient eus les chefs de l'armée ; on prit la résolution hardie et désespérée de s'ouvrir un chemin à travers l'armée ennemie pour atteindre les rives du Jourdain. Le 2 juillet 1187, les chrétiens se rangèrent en bataille et se mirent en marche ; leurs bataillons s'avancèrent au milieu d'une grêle de pierres et de flèches lancées de toutes parts par les Sarrazins. Bientôt la cavalerie musulmane descendit des collines et vint leur disputer le passage. Les chrétiens conservèrent leurs rangs et supportèrent, sans être ébranlés, l'attaque impétueuse de l'ennemi. Les exhortations des chefs et des prêtres, le sentiment de leurs propres périls, et surtout la présence de la vraie Croix, soutenaient leur ardeur intrépide. Saladin, dans une de ses lettres, dit que les Francs combattaient autour de la croix de Jésus avec une bravoure extraordinaire, qu'ils la regardaient comme le plus ferme de leurs appuis, comme leur bouclier invincible. Cependant ils avaient plus de courage que de force ; et, manquant d'eau et de vivres, accablés par la chaleur du jour, les plus robustes tombaient d'épuisement et de lassitude. Quoiqu'ils eussent fait des prodiges de valeur, ils commençaient à perdre l'espoir de repousser les Sarrazins, lorsque la nuit vint séparer les deux armées.

« Les Sarrazins étaient pleins de confiance dans la victoire ; Saladin parcourut les rangs de son armée ; sa présence et ses discours enflammèrent tous les courages. « C'est aujourd'hui, leur « disait-il, une fête pour les vrais croyants ; car c'est le vendredi « que les musulmans font la prière, et que Mahomet exauce les « vœux qui lui sont adressés ; prions-le de nous donner demain la « victoire sur nos ennemis. » Les musulmans répondirent au sultan par de bruyantes acclamations. Saladin plaça ensuite des archers sur les hauteurs, fit distribuer quatre cents charges de flèches, et disposa ses troupes pour que l'armée chrétienne fût enveloppée dès le commencement du combat. Les soldats de Lusignan, de leur côté, profitèrent des ténèbres de la nuit pour se rallier et préparer leurs armes. Tantôt ils s'exhortaient les uns les autres à braver la mort ; tantôt ils levaient les yeux au ciel et le conjuraient de déployer toute sa puissance pour les sauver. Ils menaçaient encore les Sarrazins qui étaient assez près d'eux pour les entendre ; mais de sinistres pressentiments semblaient leur ôter tout espoir de salut. Pour cacher leurs alarmes, ils firent, pendant toute la nuit, retentir leur camp du bruit des tambours et des trompettes. Enfin le jour parut et fut le signal de la ruine entière de l'armée chrétienne. Dès que les Francs aperçurent toutes les forces de Saladin, et qu'ils se virent environnés de toutes parts, ils furent saisis de surprise et de crainte. Les deux armées restèrent longtemps en présence ; Saladin attendait que le soleil eût embrasé l'horizon pour commencer l'attaque. Dès le matin, il s'éleva un grand vent qui soufflait contre les chrétiens et les couvrait de nuages de poussière. Quand Saladin donna le signal, les Sarrazins fondirent de tous côtés sur leurs ennemis en jetant tous ensemble des cris épouvantables. Ce fut alors, pour nous servir des expressions des auteurs orientaux, « que les fils du Paradis et les enfants du Feu vidèrent leur terrible querelle ; les flèches retentirent dans l'air comme le vol « bruyant des passereaux ; l'eau des glaives (le sang des guerriers) « jaillit du sein de la mêlée, et couvrit la terre comme l'eau de la « pluie. » Les chrétiens se défendirent d'abord vaillamment ; mais Saladin ayant fait mettre le feu à des herbes sèches qui couvraient la plaine, la flamme environna leur armée, et pénétra sous les pieds des hommes et des chevaux.

« Quoique la confusion et le désordre se missent dans leurs

rangs, ils se montraient encore redoutables. On voyait briller les glaives à travers les flammes ; les plus braves s'élançaient du sein des tourbillons de fumée, et se précipitaient, la lance à la main, contre les bataillons musulmans ; les efforts inouïs de la valeur et du désespoir ne rencontraient partout qu'une résistance invincible. Sans cesse les guerriers chrétiens revenaient à la charge, et sans cesse ils étaient repoussés. En proie à la soif, à la faim dévorante, ils ne voyaient autour d'eux que des rochers brûlants et les épées étincelantes des ennemis. La montagne d'Hélin s'élevait à leur gauche, ils y cherchèrent un asile, et, poursuivis par les Sarrazins, ils les repoussèrent trois fois jusque dans la plaine. Le courage que montrèrent les chevaliers du Temple et de Saint-Jean aurait sauvé l'armée chrétienne si elle avait pu l'être ; mais le ciel, pour exprimer ici les opinions contemporaines, avait détourné de ses serviteurs les trésors de sa miséricorde. La vraie Croix, autour de laquelle les chrétiens n'avaient cessé de se rallier, tomba entre les mains des infidèles, souillée du sang des évêques qui la portaient dans la mêlée. En voyant le signe de leur salut au pouvoir de leurs ennemis, ceux qui combattaient encore restèrent tout à coup immobiles de douleur et d'effroi. Les uns jetaient leurs armes en attendant la mort, les autres se précipitaient sur les glaives des musulmans. Cent cinquante chevaliers, restés autour de l'étendard royal, ne purent défendre le roi de Jérusalem ; Guy de Lusignan fut fait prisonnier avec son frère Geoffroy, le grand-maitre des Templiers, Renaud de Châtillon, et tout ce que la Palestine avait de plus illustres guerriers. Raymond, qui commandait l'avant-garde de l'armée chrétienne, après avoir combattu vaillamment, s'ouvrit un passage à travers l'armée des Sarrazins, et s'enfuit à Tripoli, où, peu de temps après, il mourut de désespoir, accusé par les musulmans d'avoir violé les traités, et par les chrétiens d'avoir trahi sa religion et sa patrie. Le fils du prince d'Antioche, Renaud de Sidon, le jeune comte de Tibériade, avec un petit nombre de soldats, suivirent Raymond dans sa fuite, et furent les seuls qui échappèrent au désastre de cette journée si funeste au royaume de Jérusalem. »

Sur les bords sacrés du beau lac de Génésareth, M. de Lamartine ne songe pas au triomphe atroce de Saladin, et au sort si malheureux de Raymond : il est tout entier au spectacle pittoresque qui s'offre à ses yeux, et plus encore aux émotions religieuses qui le

préoccupent, et son style pénétrant va sans doute les faire partager au lecteur.

« La caravane s'éloignait en silence du village où nous avions dormi, et marchait sur la rive occidentale du lac, à quelques pas de ses flots, sur une plage de sable et de cailloux semée çà et là de quelques touffes de lauriers-roses et d'arbustes à feuilles légères et dentelées qui portent une fleur semblable au lilas. A notre gauche, une chaîne de collines à pic, noires, dépouillées, creusées de ravines profondes, tachetées de distance en distance par d'immenses pierres éparses et volcaniques, s'étendait tout le long du rivage que nous allions côtoyer, et, s'avancant en promontoire sombre et nu à peu près au milieu de la mer, nous cachait la ville de Tibériade et le fond du lac du côté du Liban. Nul d'entre nous n'élevait la voix ; toutes les pensées étaient intimes, pressées et profondes, tant les souvenirs sacrés parlaient haut dans l'âme de chacun de nous ! Quant à moi, jamais aucun lieu sur la terre ne me parla au cœur plus fort et plus délicieusement. J'ai toujours aimé à parcourir la scène physique des lieux habités par les hommes que j'ai connus, admirés, aimés ou révéérés, parmi les vivants comme parmi les morts. Le pays qu'un grand homme a habité et préféré pendant son passage sur la terre, m'a toujours paru la plus pure et la plus parlante relique de lui-même, une sorte de manifestation matérielle de son génie, une révélation muette d'une partie de son âme, un commentaire vivant et sensible de sa vie, de ses actions et de ses pensées. Jeune, j'ai passé des heures solitaires et contemplatives couché sous les oliviers qui ombragent les jardins d'Horace, en vue des cascades éblouissantes de Tibur ; je me suis couché souvent le soir au bruit de la belle mer de Naples, sous les rameaux pendants des vignes, auprès du lieu où Virgile a voulu que reposât sa cendre, parce que c'était le plus beau et le plus doux site où ses regards se fussent reposés. Ainsi de plusieurs autres écrivains ou grands hommes dont le nom ou les écrits ont fortement retenti en moi. J'ai voulu les étudier, les connaître dans les lieux qui les avaient enfantés ou inspirés ; et presque toujours un coup d'œil intelligent découvre une analogie secrète et profonde entre la patrie et le grand homme, entre la scène et l'acteur, entre la nature et le génie qui en fut formé et inspiré. Mais ce n'était plus un grand homme ou un grand poète dont je visitais le séjour favori ici-bas ; c'était

l'homme des hommes, l'homme divin, la nature et le génie, et la vertu faits chair; la divinité incarnée, dont je venais adorer les traces sur les rivages même où il en imprima le plus, sur les flots même qui le portèrent, sur les collines où il s'asseyait, sur les pierres où il reposait son front. Il avait, de ses yeux mortels, vu cette mer, ces flots, ces collines, ces pierres; ou plutôt, cette mer, ces collines, ces pierres, l'avaient vu; il avait foulé cent fois ce chemin où je marchais respectueusement: ses pieds avaient soulevé cette poussière qui s'envolait sous les miens; pendant les trois années de sa mission divine, il va et vient sans cesse de Nazareth à Tibériade, de Jérusalem à Tibériade. Il se promène, dans les barques des pêcheurs, sur la mer de Galilée; il en calme les tempêtes; il y monte sur les flots en donnant la main à son Apôtre de peu de foi comme moi; main céleste, dont j'ai besoin plus que lui dans des tempêtes d'opinions et de pensées plus terribles!

« La grande et mystérieuse scène de l'Évangile se passe presque tout entière sur le lac et au bord du lac, et sur les montagnes qui entourent et qui voient ce lac. Ici il prit des disciples parmi les derniers des hommes, pour témoigner que la force de sa doctrine est dans sa doctrine même, et non dans ses impuissants organes. Voilà Tibériade, où il apparaît à saint Pierre, et fonde en trois paroles l'éternelle hiérarchie de son Église. Voilà Capharnaüm, voilà la montagne où il fait le beau Sermon de la Montagne, celle où il prononce les nouvelles béatitudes selon Dieu; voilà celle où il s'écrie: « J'ai pitié de cette foule, » et multiplie le pain et les poissons, comme sa parole enfante et multiplie la vie de l'âme; voilà le golfe de la pêche miraculeuse; voilà tout l'Évangile enfin, avec ses paraboles touchantes et ses images tendres et délicieuses, qui nous apparaissent telles qu'elles apparaissaient aux auditeurs du divin Maître, quand il leur montrait du doigt l'agneau, le bercaïl, le bon pasteur, le lis dans la vallée. Voilà enfin le pays que le Christ a préféré sur cette terre, celui qu'il a choisi pour en faire l'avant-scène de son drame mystérieux, celui où cette nature dont il avait la clef lui apparaissait avec plus de charme; voilà ces montagnes où il regardait comme nous se lever et se coucher le soleil qui mesurait si rapidement ses jours mortels; c'était là qu'il venait se reposer, méditer, prier et aimer les hommes et Dieu. »

Dom Gérard, que la peste avait éloigné des lieux sacrés si poé-

tiquement décrits par M. de Lamartine, fut plus heureux, lorsqu'il désira, le jour même de l'Ascension, se rendre à la *Montagne du Thabor* (Pl. 24), que le fait unique de la transfiguration de Jésus-Christ rend aussi recommandable que tout autre lieu de la Judée, et y assister à la sainte Messe. Ce petit voyage est un épisode religieux qui résume à lui seul toute l'histoire de ce mont célèbre.

« En sortant de Nazareth, nous passâmes devant la Fontaine de Marie, à une heure du matin; il y avait déjà foule. Le chemin était inégal et pierreux, et par conséquent plus pénible pour moi que pour les autres, avec mes yeux myopes. A peine, dans l'obscurité de la nuit, pouvais-je distinguer la tête de ma jument. J'étais obligé de m'abandonner à son instinct, heureux d'être rassuré par sa solidité, et par l'habitude qu'elle avait de ces sentiers.

« Aux premiers rayons du soleil, le Thabor vint frapper nos regards, comme s'il eût été tout proche, quoique nous en fussions encore assez éloignés. Il nous apparut tout à fait isolé. Cependant, derrière, à la partie occidentale de sa base, s'élève une colline très-haute. Nos guides nous firent passer à travers des champs de blé; les observations des bons Pères, les vifs reproches que j'y joignis, ne les détournèrent point : ils nous assurèrent qu'il n'y avait point d'autre chemin; nous les suivîmes sans les croire.

« Le soleil était depuis quelques heures sur l'horizon, lorsque nous arrivâmes au pied du Thabor. La matinée était magnifique, un calme doux et profond régnait dans la campagne; la terre était encore humide de rosée; un grand nombre d'oiseaux voltigeaient et chantaient autour de nous; l'herbe était si haute qu'elle atteignait au poitrail de nos chevaux. Nous nous arrêtàmes à Zébora, petit village bâti à l'endroit même où Sisara, battu par l'armée des Israélites, fut tué par Jahel, femme d'Héber le Cinéen, chez qui il s'était réfugié, et de là nous contemplâmes quelques instants le théâtre de la miraculeuse victoire qu'avait remportée celle dont le lieu où nous étions porte le nom.

« De là, nous commençâmes à gravir la montagne. Les côtés du Thabor sont inégaux, escarpés, d'une pente rude, couverts d'arbrisseaux odoriférants qui s'élèvent dans les interstices des rochers; partout où peut croître l'herbe, la terre est tapissée de verdure et de fleurs. Les sentiers sont presque impraticables, et quelque bons

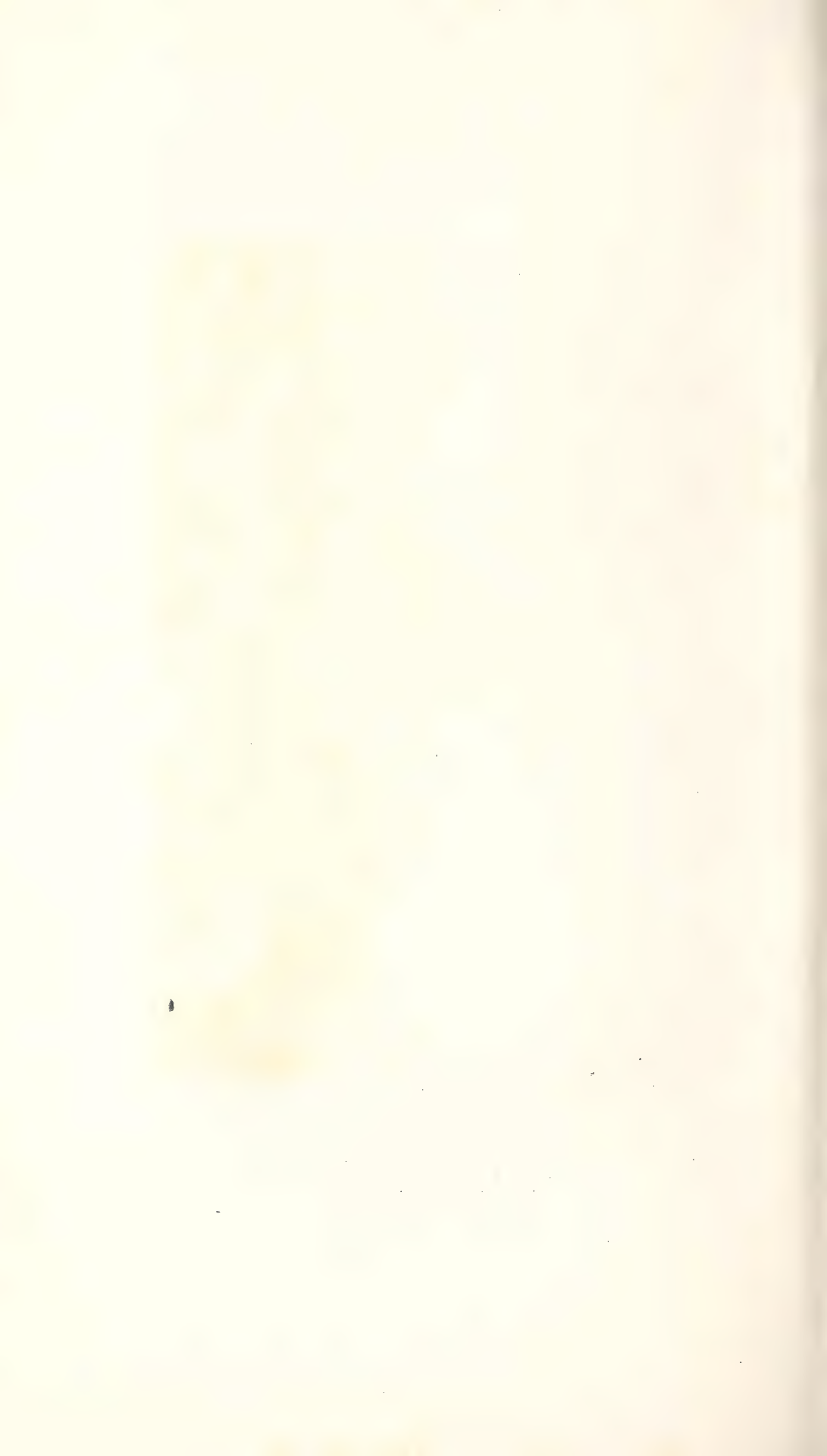


Engraving by G. S.

Mont Thabor.

Mont Thabor.

Engraving by G. S.



que soient les chevaux, ils ont la plus grande peine à se tirer de certains passages scabreux.

« Enfin, nous arrivâmes au sommet. Les écrivains qui ont avancé qu'il se termine en pain de sucre se sont trompés. C'est un plateau d'environ une demi-lieue d'étendue, où l'on ne rencontre que de l'herbe fort élevée, des broussailles, des arbustes, de petits bocages sur les points les plus éminents, et d'énormes tas de pierres, débris des églises que sainte Hélène y fit construire pour perpétuer la mémoire du mystère qui s'y était accompli. Le gibier fourmille partout; les endroits touffus et les creux des rochers servent de repaire à des sangliers, à des panthères et autres animaux sauvages.

« En nous faisant péniblement jour à travers les ronces, les épines et d'épais branchages, nous parvînmes à une chapelle en ruines, la seule qui reste aujourd'hui. Tous les ans, la communauté de Nazareth s'y rend en pèlerinage, le jour de la Transfiguration, pour y célébrer la Messe, et chanter l'Évangile suivant :

« Jésus prit avec lui Pierre, et Jacques et Jean son frère, et les conduisit à l'écart sur une montagne élevée,

« Et il se transfigura devant eux, et son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige.

« Et en même temps, ils virent paraître Moïse et Élie qui s'entretenaient avec lui.

« Or, Pierre dit à Jésus : Seigneur, il nous est bon d'être ici; si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie.

« Il parlait encore lorsqu'une nuée brillante les couvrit, et il sortit une voix de cette nuée qui fit entendre ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le.

« Et les Disciples, les ayant ouïes, tombèrent la face contre terre et furent saisis d'une grande crainte.

« Et Jésus s'approcha et les toucha, et leur dit : Levez-vous et ne craignez point.

« Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul.

« Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit ce commandement et leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. »

(MATTH., XVII, v. 1—9.)

« Je me confessai au pied d'un arbre, et j'eus le bonheur de communier à la Messe, qui fut dite sous la voûte des cieux.

« Le sommet du Thabor est quelquefois tellement enveloppé de brouillards, qu'il est difficile de distinguer les objets même les moins éloignés; on est alors privé du plus beau coup d'œil. Heureusement le ciel était pur et sans nuage; le temps était magnifique.

« Au midi se développait, sur une étendue de quinze lieues au moins, le théâtre où Jésus signala son infinie bonté par tant de prodiges. Je les parcourais des yeux, ému, attendri, l'âme pleine de souvenirs; je m'arrêtai à contempler l'immense plaine d'Esdre-lon; par les carrés de verdure qui en marquent les parties les mieux cultivées, elle m'offrait l'image d'un vaste damier. A quelques lieues au-delà, je voyais le mont Hermon, au pied duquel se trouve le village de Naïm, célèbre par la résurrection du fils de la veuve; plus loin, la montagne de Gelboé, que David, dans sa douleur, frappa d'anathème, parce que l'armée de Saül y fut défaite; au bas, Endor, célèbre par sa Pythonisse, et dans le fond, pour dernier point de perspective, les montagnes de Samarie.

« Vers le nord, le lac de Tibériade, la montagne où Jésus adressait à ses disciples son admirable sermon, la plaine où cinq mille personnes furent nourries avec cinq pains et deux poissons; Cana, témoin de son premier miracle, et, dans le lointain, la Méditerranée présentait un tableau non moins enchanteur. »

Indépendamment des souvenirs religieux que réveille cette ascension pénible du courageux pèlerin, le récit animé, dans lequel il joue le rôle principal, fait mieux voir les objets qu'une simple description, et les grave mieux dans la mémoire.

Des souvenirs militaires viennent se rattacher à cette montagne miraculeuse. A des époques bien éloignées, l'armée française y déploya sa valeur accoutumée.

« En 1217, pour occuper les soldats que l'oisiveté portait toujours à la licence, on forma le projet d'attaquer la montagne du Thabor, où s'étaient fortifiés les musulmans. Le mont Thabor, si célèbre dans l'Ancien et le Nouveau Testament, s'élève comme un dôme superbe au milieu de la vaste plaine de la Galilée. Le penchant de la montagne est couvert en été de fleurs, de verdure et d'arbres odoriférants; de la cime du mont, qui forme un plateau d'une lieue d'étendue, on aperçoit toutes les rives du Jourdain, le

lac de Tibériade, la mer de Syrie, et la plupart des lieux où Jésus-Christ opéra ses miracles.

« On ne pouvait arriver à ce point escarpé sans affronter mille dangers. Rien n'intimida les guerriers chrétiens; le Patriarche de Jérusalem, qui marchait à la tête des chrétiens, leur montrait le signe de la Rédemption, et les animait par son exemple et par ses discours. D'énormes pierres roulaient des hauteurs occupées par les infidèles; l'ennemi faisait pleuvoir en outre une grêle de javelots sur tous les chemins qui conduisaient à la cime de la montagne. La valeur des soldats de la Croix brava tous les efforts des Sarrazins; le roi de Jérusalem se signala par des prodiges de bravoure, et tua de sa main deux émirs. Parvenus au sommet du Thabor, les croisés dispersèrent les musulmans, les poursuivirent jusqu'aux portes de la forteresse; rien ne pouvait résister à leurs armes. Mais, tout à coup, quelques-uns des chefs redoutèrent les entreprises du prince de Damas, et la crainte d'une surprise agit d'autant plus vivement sur les esprits, que personne n'avait rien prévu. Tandis que les musulmans se retiraient pleins d'effroi derrière leurs remparts, une terreur subite s'empara des vainqueurs; les croisés renoncèrent à l'attaque de la forteresse, et l'armée chrétienne se retira sans rien entreprendre, comme si elle ne fût venue au mont Thabor que pour y contempler le lieu consacré par la transfiguration du Sauveur.

« On ne pourrait croire à cette fuite précipitée sans le témoignage des historiens contemporains; les anciennes chroniques ne manquent pas, selon l'usage, d'expliquer par la trahison un événement qu'elles ne peuvent comprendre; il nous paraît cependant plus naturel d'attribuer la retraite des croisés à l'esprit de discorde et d'imprévoyance qu'ils portaient dans toutes leurs expéditions. Cette retraite eut les suites les plus funestes. Tandis que les chefs se reprochaient entre eux la honte de l'armée et la faute qu'ils avaient faite, les chevaliers et les soldats étaient tombés dans le découragement. Le Patriarche de Jérusalem refusa de porter désormais devant les croisés la croix de Jésus-Christ, dont la vue ne pouvait ranimer ni leur piété ni leur courage. » (*Histoire des Croisades.*)

Cette inconcevable défection, dont l'histoire offre plus d'un exemple, fut bien vengée, sur le même terrain, par les troupes de

l'expédition d'Égypte. On vit alors ce que peuvent le courage et le sang - froid unis à la tactique européenne. Six mille hommes triomphèrent de quarante mille, et c'est un des plus beaux faits d'armes de cette guerre d'Égypte, qui en a offert un si grand nombre.

BATAILLE DU MONT THABOR.

(16 avril 1799.)

« Pendant qu'on poussait avec vigueur les mines et les travaux du siège de Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte apprit qu'une armée nombreuse, conduite par le pacha de Damas, était en mouvement pour nous attaquer sous les murs de la ville. Djezzar le savait aussi, et redoublait ses sorties furieuses pour nous occuper devant la place, espérant que ses alliés viendraient nous y anéantir. Bonaparte avait poussé vers le Jourdain deux petits corps d'observation, Kléber avec sa division à Nazareth, et Murat avec deux mille hommes à Jaffet. L'armée ennemie, forte de quarante mille hommes, dont vingt mille cavaliers, débouchait avec fracas par tous les points de la Tibériade. Kléber en informe le général en chef, en lui annonçant son dessein de marcher à l'ennemi, et en demandant quelques secours. Murat reçut ordre de le joindre à marches forcées avec sa cavalerie. Bonaparte, lui-même, se disposa à partir avec la division Bon, pour le soutenir et livrer une bataille décisive. Djezzar essaya auparavant une sortie sur trois colonnes pour détruire nos travaux; mais, mitraillé à outrance, il laissa le terrain couvert de morts et de blessés. Les soldats anglais et musulmans, repoussés avec cette énergie, rentrèrent précipitamment dans la place. Bonaparte se mit aussitôt en marche (8 avril).

« Kléber était arrivé dans les plaines qui s'étendent au pied du mont Thabor, non loin du village de Fouli. Il avait eu l'idée de surprendre le camp turc pendant la nuit; mais, égaré par ses guides, il n'arriva qu'à six heures du matin, et trouva toute l'armée ennemie en bataille. A peine eut-il mis en carré ses 3,000 hommes, que les escadrons asiatiques s'ébranlent et nous chargent avec la plus grande impétuosité. Jamais les Français n'avaient vu tant de cavaliers caracoler et se précipiter dans tous les sens. Le reste de l'armée du pacha s'avance au pas de course, en poussant des cris

épouvantables. Il semblait que notre division dût être réduite en poudre; mais, immobiles à leur poste, nos braves opposent de toutes parts une triple haie de baïonnettes, et bientôt font, à bout portant, un feu terrible, qui jonche le terrain de cadavres, et oblige ces superbes Orientaux à rétrograder. Les charges se renouvellent avec une intrépidité furieuse, elles sont toujours repoussées avec la même énergie. Retranchés derrière un rempart de cadavres d'hommes et de chevaux, nos soldats résistèrent six heures de suite à l'impétuosité et aux charges multipliées de leurs adversaires; mais, enveloppés par une armée quinze fois plus nombreuse, il était évident que cette troupe de héros, accablée par la fatigue et le nombre, finirait par trouver, au pied du mont Thabor, une mort glorieuse. Il était une heure après midi; on combattait avec acharnement sur tous les points. Tout à coup le bruit du canon se fait entendre dans le lointain : « C'est Bonaparte ! s'écrient les soldats, pleins d'ardeur et d'enthousiasme ; c'est lui qui vient à notre secours ! » C'était lui en effet qui venait soutenir son héroïque lieutenant. Arrivé sur une éminence, à trois lieues du champ de bataille, il avait vu la plaine couverte de feu et de fumée, et la brave division de Kléber entièrement enveloppée et luttant contre une armée innombrable. A la vue du danger de leurs frères d'armes, les soldats demandèrent à grands cris le combat. Bonaparte partage sa division en deux carrés qui s'avancent rapidement, de manière à former un triangle équilatéral avec la division Kléber, et à mettre l'ennemi au milieu d'eux. On avait marché en silence, et à une demi-lieue seulement de distance l'artillerie fit une décharge pour annoncer le secours. Des cris de joie s'élevèrent de tous les rangs, et les soldats combattaient avec une nouvelle énergie, lorsque Bonaparte paraît tout à coup sur le champ de bataille. Son apparition fut un coup de foudre pour les ennemis. Un feu épouvantable, partant des trois extrémités du triangle, écrase et disperse les mamelucks qui étaient au milieu. Les escadrons fuient dans le plus grand désordre. Kléber prend à son tour l'offensive, et lance sur Fouli une colonne de 200 grenadiers, qui s'avance avec audace, en faisant pleuvoir un feu terrible à droite et à gauche sur les fantassins ennemis qui résistent. Le village est emporté à la baïonnette. Foudroyée par l'artillerie, repoussée de tous côtés par la fusillade ou l'arme blanche, toute cette multitude se précipite derrière le mont Thabor, et s'écoule en dé-

sordre vers le Jourdain. Notre infanterie la poursuivit au pas de charge, la baïonnette dans les reins, et les fuyards tombèrent au milieu de la cavalerie de Murat, qui les tailla en pièces et les força à se jeter dans le Jourdain; un grand nombre d'entre eux y furent engloutis. L'armée ottomane perdit dans cette journée plus de 6,000 hommes, un convoi de 500 chameaux, des provisions et un butin considérable. Notre perte fut de 300 hommes tués ou blessés. Chose merveilleuse! 6,000 Français avaient suffi pour détruire cette armée, que les habitants disaient aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les sables du désert.

« Cette victoire décisive du mont Thabor produisit tant d'effet sur nos ennemis, qu'ils n'osèrent plus nous inquiéter pendant toute la durée du siège. Epouvantés, les musulmans se dispersèrent dans leurs provinces et n'en sortirent plus. Kléber témoigna une grande admiration de la belle manœuvre qui avait décidé la bataille; il sentait que son général en chef lui avait sauvé l'honneur et la vie.

« Bonaparte, après avoir laissé une division à Nazareth, s'empressa de revenir à Saint-Jean-d'Acre. »



CHAPITRE XIII.

Aperçu général du Liban. — Ses pentes et ses collines: — Une vallée du Liban. — Ses nombreux monastères. — Celui de Saint-Antoine. — Les Cèdres. — Habitants du Liban. — Lady Stanhope.

En suivant, sur la carte, la ligne étendue des montagnes dont le Thabor occupe un des points les plus élevés et les plus curieux, nous arrivons au *Liban* (Pl. 25), tant de fois nommé dans les Livres Saints anciens et nouveaux; nous touchons à ces cèdres fameux, respectables débris de toute cette forêt où le roi de Tyr fit abattre les arbres nécessaires pour la construction du temple de Jérusalem; nous voilà transportés dans une région nouvelle, admirable par sa végétation, où le Jourdain, le Lante, mille ruisseaux prennent leur source; où les monastères, suspendus comme l'aire d'un aigle sur la pointe des roches, rappellent les premiers temps de l'Eglise, qui comptait une foule de solitaires disséminés dans les rochers; nous nous souvenons de la mystérieuse colombe de la Bible, qui vient du Liban à la voix de l'époux (*Veni de Libano, columba mea*); c'est le Mont-Blanc de la Terre promise. C'est la contrée où lady Stanhope, la nièce d'un grand ministre d'Angleterre, qui se laisse appeler la *reine de Palmyre*, s'est formé, depuis quelques années, une sorte d'empire moral sur les populations qui l'entourent, affecte quelquefois le langage d'une inspirée, et vise à une célébrité bizarre, consumant ses richesses et sa vie à jouer un rôle dont personne ne peut connaître le véritable secret.

Faisons précéder les détails de toute nature que nous allons donner sur le Liban, par une description complète de cette fameuse chaîne de montagnes: nous l'emprunterons à un écrivain qui les a bien connues, et dont le style pittoresque répond à la beauté des lieux qu'il a visités plus d'une fois.

« Le Liban, dont le nom doit s'étendre à toute la chaîne du Kes-raouân et du pays des Druses, présente tout le spectacle des grandes montagnes. On y trouve à chaque pas ces scènes où la nature déploie tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Arrive-t-on par la mer, et descend-on sur le rivage, la hauteur et la rapidité de ce rempart, qui semble fermer la terre, le gigantesque des masses qui s'élèvent dans les nues, inspirent l'étonnement et le respect. Si l'observateur curieux se transporte ensuite jusqu'aux sommets qui bornaient sa vue, l'immensité de l'espace qu'il découvre devient un autre sujet d'admiration ; mais, pour jouir entièrement de la majesté de ce spectacle, il faut se placer sur la cime même du Liban ou du *Sannine*. Là, de toutes parts, s'étend un horizon sans bornes ; là, par un temps clair, la vue s'égare et sur le désert qui confine au golfe Persique, et sur la mer qui baigne l'Europe ; l'âme croit embrasser le monde. Tantôt, les regards errant sur la chaîne successive des montagnes, portent l'esprit, en un clin d'œil, d'Antioche à Jérusalem ; tantôt, se rapprochant de ce qui les environne, ils sondent la lointaine profondeur du rivage. Enfin l'attention, fixée par des objets distincts, examine avec détail les rochers, les bois, les torrents, les coteaux, les villages et les villes. On prend plaisir à trouver petits ces objets qu'on a vus si grands. On regarde avec complaisance la vallée couverte de nuées orageuses, et l'on sourit d'entendre sous ses pas ce tonnerre qui gronda si longtemps sur la tête ; on aime à voir à ses pieds ces sommets jadis menaçants, devenus, dans leur abaissement, semblables aux sillons d'un champ et aux gradins d'un amphithéâtre ; on est flatté d'être devenu le point le plus élevé de tant de choses, et un sentiment d'orgueil les fait regarder avec plus de complaisance.

« Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices commencent à l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, et il examine à son aise les incidents pittoresques qui se succèdent pour le distraire. Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entières pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue ; il tourne, il descend, il côtoie, il grimpe, et dans ce changement perpétuel de sites, on dirait qu'un pouvoir magique varie à chaque pas les décorations de la scène. Tantôt, ce



W. G. B. 1847

W. G. B. 1847

W. G. B. 1847

Vue prise du Mont Liban.

sont des villages près de glisser sur des pentes rapides, et tellement disposés que les terrasses d'un rang de maisons servent de rue au rang qui les domine. Tantôt c'est un couvent placé sur un cône isolé, comme à Mar-Châiâ, dans la vallée du Tigre. Ici, un rocher, percé par un torrent, est devenu une arcade naturelle, comme à Narh-el-Leben ¹. Là, un autre rocher, taillé à pic, ressemble à une autre muraille; souvent, sur les coteaux, les bancs de pierre, dépouillés et isolés par les eaux, ressemblent à des ruines que l'art aurait disposées. En plusieurs lieux, les eaux, trouvant des couches inclinées, ont miné la terre intermédiaire et formé des cavernes, comme à Mahr-el-Kelb, près d'Antoura; ailleurs elles se sont pratiqué des cours souterrains, où coulent des ruisseaux pendant une partie de l'année, comme à Mar-Elias-el-Roum. Quelquefois ces incidents pittoresques sont devenus tragiques. On a vu, par des dégels et des tremblements de terre, des rochers perdre leur équilibre, se renverser sur les maisons voisines et en écraser les habitants; des villages ont été ensevelis et n'ont laissé aucune trace; le terrain d'un coteau chargé de mûriers et de vignes s'est détaché par un dégel subit, et, glissant sur le talus de roc qui le portait, est venu, semblable à un vaisseau qu'on lance du chantier, s'établir tout d'une pièce dans la vallée inférieure. Il semblerait que ces accidents dussent jeter du dégoût sur l'habitation de ces montagnes; mais, outre qu'ils sont rares, ils sont compensés par un avantage qui rend leur séjour préférable à celui des plus riches plaines: je veux dire par sa sécurité contre les vexations des Turcs. Cette sécurité a paru un bien si précieux aux habitants, qu'ils ont déployé sur ces rochers une industrie que l'on chercherait vainement ailleurs. A force d'art et de travail, ils ont contraint un sol rocailleux à devenir fertile. Tantôt, pour profiter des eaux, ils les conduisent par mille détours sur les pentes, où ils les arrêtent dans les vallons par des chaussées; tantôt ils soutiennent des terres prêtes à s'écrouler par des terrasses et des murailles. Presque toutes ces montagnes, ainsi travaillées, présentent l'aspect d'un escalier ou d'un amphithéâtre, dont chaque gradin est un rang de vignes ou de mûriers. On peut en compter, sur une même pente, jusqu'à cent et cent vingt, depuis le fond du vallon jusqu'au faite de la colline; on oublierait

¹ Cette arcade a plus de cent soixante pieds de long sur quatre-vingt-cinq de large, et près de deux cents pieds d'élévation au-dessus du torrent.

alors qu'on est en Turquie ; ou si l'on se le rappelle , c'est pour sentir plus vivement combien est puissante l'influence même la plus légère de la liberté. »

Après ce coup d'œil général et rapide , arrêtons-nous à quelques détails, et reposons-nous un peu de l'aspect sévère des hautes montagnes par le frais tableau de ces pentes couvertes de verdure, et de la vallée délicieuse du Liban :

« Au mois de novembre (le temps est aussi beau que le mois de mai en France), aussitôt que les pluies ont commencé, c'est un nouveau printemps ; les escarpements cultivés du Liban et les collines fertiles des environs de Bayrout se sont tellement couverts de végétation en peu de jours, que la terre est entièrement cachée sous la mousse, l'herbe, les lianes et les fleurs ; l'orge verte tapisse tous les champs qui n'étaient que poussière quelques jours avant ; les mûriers, qui poussent leurs secondes feuilles, forment, tout autour des maisons, des forêts impénétrables au soleil ; on aperçoit çà et là les toits des habitations disséminées dans la plaine, qui sortent de cet océan de verdure ; de petits sentiers, encaissés dans le sable, conduisent de maison en maison, d'une colline à l'autre, à travers ces jardins continus qui vont de la mer jusqu'au pied du Liban ; en les suivant, on trouve tout à coup sur le seuil de ces maisons les scènes les plus ravissantes de la vie patriarcale : ce sont les femmes et les jeunes filles accroupies sous le mûrier ou le figuier, à leur porte, qui brodent les riches tapis de laine aux couleurs heurtées et éclatantes ; d'autres, attachant les bouts de fil de soie à des arbres éloignés, les dévident en marchant lentement et en chantant d'un arbre à l'autre ; des hommes marchent au contraire en reculant d'arbre en arbre, occupés à faire des étoffes de soie, et jetant la navette qu'un autre homme leur renvoie ; les enfants sont couchés dans des berceaux de jonc ou sur des nattes à l'ombre ; quelques-uns sont suspendus aux branches des orangers ; les gros moutons de Syrie, à la queue immense et traînante, trop lourds pour pouvoir se remuer, sont couchés dans des trous qu'on creuse exprès dans la terre fraîche devant la porte ; une ou deux belles chèvres à longues oreilles, pendantes comme celles de nos chiens de chasse, et quelquefois une vache, complètent le tableau champêtre ; le cheval du maître est toujours là aussi, couvert de harnais magnifiques et prêt à être monté ; il fait partie de la famille et semble

prendre intérêt à tout ce qui se fait, à tout ce qui se dit autour de lui ; sa physionomie s'anime comme celle d'un visage humain : quand l'étranger paraît et lui parle, il dresse ses oreilles, il relève ses lèvres, ride ses naseaux, tend sa tête au vent et flaire l'inconnu qui le flatte ; ses yeux doux, mais profonds et pensifs, brillent comme deux charbons sous la belle et longue crinière de son front. Les familles grecques, syriennes et arabes, qui habitent le pied du Liban, n'ont rien de sauvage ni rien de barbare ; plus instruits que les paysans de nos provinces, ils savent tous lire, entendent tous deux langues, l'arabe et le grec ; ils sont doux, paisibles, laborieux et sobres ; occupés toute la semaine des travaux de la terre ou de la soie, ils se délassent, le dimanche, en assistant, avec leurs familles, aux longs et spectaculeux offices du culte grec ou syriaque ; ils rentrent ensuite à la maison pour prendre un repas un peu plus recherché que les jours ordinaires ; les femmes et les jeunes filles, parées de leurs plus riches habits, et les cheveux tressés et tout parsemés de fleurs d'oranger, de giroflée ponceau et d'œillets, restent assises sur des nattes à la porte de la maison avec leurs voisines et leurs amies. Il serait impossible de peindre avec la plume les groupes admirables de pittoresque, de richesse de costume et de beauté, que les femmes forment alors dans la campagne. On voit là tous les jours des visages que Raphaël n'avait pas entrevus, même dans ses songes d'artiste....

« Les plateaux successifs du Liban, d'où l'horizon de la mer et des hautes montagnes se découvrent graduellement, sont d'une médiocre largeur, et tous entourés d'arbres forestiers inconnus à nos climats : leur tronc, le port de leurs branches, les formes neuves et étranges de leurs cimes coniques échevelées, pyramidales, ou s'étendant comme des ailes, donnent à cette bordure de végétation une grâce et une nouveauté d'aspect qui signalent assez l'Asie. Leurs feuillagès aussi ont toutes les formes et toutes les teintes, depuis la noire verdure du cyprès jusqu'au vert-gris de l'olivier, jusqu'au jaune du citronnier et de l'oranger ; depuis les larges feuilles du mûrier de la Chine, dont chacune suffirait pour cacher le soleil au front d'un enfant, jusqu'aux légères découpures de l'arbre à thé, du grenadier et d'autres innombrables arbustes, dont les feuilles ressemblent aux feuilles du persil, et jettent comme de légères draperies de dentelles végétales entre l'horizon et vous. Le

long de ces lisières de bois, règne une lisière de verdure qui se couvre de fleurs à leur ombre. L'intérieur des plateaux est semé d'orge, et, à un angle quelconque, deux ou trois têtes de palmier ou le dôme sombre et arrondi du caroubier colossal, indiquent la place où un cultivateur arabe a bâti sa cabane, entourée de quelques plants de vignes, d'un fossé défendu par des palissades vertes de figuiers d'Inde, couverts de leurs fruits épineux, et d'un petit jardin d'orangers semé d'œillettes et de giroflées pour l'ornement des cheveux de ses filles. D'un de ces plateaux, si l'on monte à un autre, mêmes scènes, mêmes enceintes d'arbres, même mosaïque de végétation sur le terrain qu'elles entourent; seulement, de plateau en plateau, le magnifique horizon s'élargissait, les plateaux inférieurs s'étendaient comme un damier de toutes couleurs, où les haies d'arbustes, rapprochées et groupées par l'optique, forment des bois et des taches sombres sous les pieds du voyageur. En suivant ces plateaux de colline en colline, on redescend de temps en temps dans les vallons qui les séparent; vallons mille fois plus ombragés, plus délicieux encore que les collines; tous voilés par les rideaux d'arbres des terrasses qui les dominent; tous ensevelis dans ces vagues de végétation odorante, mais ayant tous cependant à leur embouchure une étroite échappée de vue sur la plaine et sur la mer. »

M. de Lamartine, à qui nous devons la description précédente, arriva, par le seul hasard de ses pas, avec Julia, sa fille, si aimable et si regrettée, au plus complet et au plus enchanté de ces paysages.

« C'est une vallée supérieure, ouverte de l'orient à l'occident, et encaissée dans les plis de la dernière chaîne de collines qui s'avance sur la grande vallée où coule le Narh-Bayrout. Rien ne peut décrire la prodigieuse végétation qui tapisse son lit et ses flancs : bien que des deux côtés ses parois soient de rocher, ils sont tellement revêtus de lichens de toute espèce, si suintants de l'humidité qui s'y distille goutte à goutte, si revêtus de grappes de bruyères, de fougères, d'herbes odoriférantes, de lianes, de lierres, et d'arbustes enracinés dans leurs fentes imperceptibles, qu'il est impossible de se douter que ce soit la roche vive qui végète ainsi. C'est un tapis touffu d'un ou deux pieds d'épaisseur; un velours de végétation, serré, nuancé de teintes et de couleurs, semé partout de bouquets de

fleurs inconnues, aux mille formes, aux mille odeurs, qui tantôt dorment immobiles comme les fleurs peintes sur une étoffe tendue dans nos salons, tantôt, quand la brise de la mer vient à glisser sur elles, se relèvent avec les herbes et les rameaux, d'où elles s'échappent comme la soie d'un animal qu'on caresse à rebrousse-poil, se nuancent de teintes ondoyantes, et ressemblent à un fleuve de verdure et de fleurs qui ruissellerait à vagues parfumées. Il s'en échappe alors des bouffées d'odeurs enivrantes, des multitudes d'insectes aux ailes colorées, des oiseaux innombrables qui vont se percher sur les arbres voisins ; l'air est rempli de leurs voix qui se répondent, du bourdonnement d'essaims de guêpes et d'abeilles, et de ce sourd murmure de la terre au printemps, que l'on prend, avec raison peut-être, pour le bruit sensible des mille végétations de sa surface. Les gouttes de rosée de la nuit tombent de chaque feuille, brillent sur chaque brin d'herbe, et rafraîchissent le lit de cette petite vallée, à mesure que le soleil commence à faire glisser ses rayons au-dessus des hautes cimes d'arbres et de rochers qui l'enveloppent. Toute la vallée était tendue des mêmes rideaux mobiles de feuillage, de mousse et de végétation. Que Dieu est grand ! que la source d'où toutes ces vies, et ces beautés et ces bontés découlent doit-être profonde et infinie ! S'il y a tant à voir et à admirer, à s'étonner et à se confondre dans un seul petit coin de la nature, que sera-ce quand le rideau des mondes sera levé pour nous, et que nous contemplerons l'ensemble de l'œuvre sans fin ! Il est impossible de voir et de réfléchir sans être inondé de l'évidence intérieure où se réfléchit l'idée de Dieu. Toute la nature est semée de fragments étincelants de ce miroir où Dieu se peint. » (*Voyage en Orient.*)

Le mont Liban porte encore un caractère religieux tout particulier : c'est qu'il est semé de monastères dont les moines observent rigoureusement la règle de saint Antoine. Un grand nombre d'ermites demeurent dans les antres et les cavernes, comme leur fondateur, et rappellent, par la ferveur de leur dévotion, les siècles de l'Église primitive. On évalue à plus de deux cents le nombre des monastères. M. de Lamartine, accompagné de sa fille, visita l'une de ces pieuses retraites, et la description qu'il en a tracée est extrêmement curieuse :

« Nous gravîmes quelques coteaux boisés du Liban jusqu'au premier monastère, qui s'élevait, comme un château fort, sur un pié-

destal de granit. Je parcourus les cellules, le réfectoire, les chapelles. Les moines, rentrant du travail, étaient occupés dans la vaste cour à dételer les bœufs et les buffles; cette cour avait l'aspect d'une cour de grande ferme; elle était encombrée de charrues, de bétail, de fumiers, de volailles, de tous les instruments de la vie rustique. Le travail se faisait sans bruit, sans cris, et comme par des hommes animés d'une décence naturelle, mais non commandés par une règle sévère et inflexible. Les figures de ces hommes étaient douces, sereines, respirant la paix et le contentement: aspect d'une communauté de labourers. Quand l'heure du repas eut sonné, ils entrèrent au réfectoire, non pas tous ensemble, mais un à un, ou deux à deux, selon qu'ils avaient terminé plus tôt ou plus tard le travail du moment. Ce repas consistait, comme tous les jours, en deux ou trois galettes de farine pétrie et séchée plutôt que cuite sur la pierre chaude, de l'eau et cinq olives confites dans l'huile; on y ajoute quelquefois un peu de fromage ou du lait aigri: voilà toute la nourriture de ces cénobites: ils la prennent debout ou assis sur la terre. Tous les meubles de nos contrées leur sont inconnus¹. Après avoir assisté à leur dîner, et mangé nous-mêmes un morceau de galette et bu un verre d'excellent vin du Liban, que le supérieur nous fit apporter, nous visitâmes quelques-unes des cellules: elles sont toutes semblables. Une petite chambre de cinq ou six pieds carrés, avec une natte de jonc et un tapis, voilà tous les meubles; quelques images de Saints clouées contre la muraille, une Bible arabe, quelques manuscrits syriaques, voilà toute la décoration. Une longue galerie intérieure, couverte en chaume, sert d'avenue à ces chambres. La vue dont on jouit des fenêtres du monastère, et de presque tous ces monastères, est admirable; les premières pentes du Liban sous le regard, la plaine et le fleuve de Beyrouth, les dômes aériens des forêts de pins tranchant sur l'horizon

¹ Nous avons vu, à la Trappe de Melleray, près Nantes, une soixantaine de religieux de l'ordre de saint Benoît se livrer, en gardant un silence complet, aux divers travaux de l'agriculture et du jardinage, ou même en exerçant diverses professions mécaniques, comme celles de relieur, de tisserand, de cloutier, de brasseur, etc. Quoiqu'ils fussent esclaves d'une règle inflexible, leur figure n'était ni triste ni abattue. Jamais je n'oublierai l'attitude calme et soumise d'un frère lai qui, dans le milieu de la cour, tint longtemps en laisse le cheval du Père abbé et celui d'un étranger; personne non plus ne m'a paru plus heureux qu'un jeune frère chargé du soin de la laiterie. Sur le seuil de cette petite salle, toute reluisante de propreté et qu'ornaient des rosiers en fleurs, il nous servit sans mot dire, mais le sourire sur les lèvres, une tasse de lait délicieux; c'était un tableau charmant.

rouge du désert de sable ; puis la mer encadrée partout dans ses caps, ses golfes, ses anses, ses rochers, avec les voiles blanches qui la traversent en tous sens, voilà l'horizon sans cesse sous les yeux de ces moines.

« Leur vie est celle d'un paysan laborieux. Ils soignent le bétail et les vers à soie, ils fendent le rocher, ils bâtissent de leurs mains les murs de terrassement de leurs champs, ils bêchent, ils labourent, ils moissonnent. Les monastères possèdent peu de terrain, et ne reçoivent de moines qu'autant qu'ils en peuvent nourrir. On n'entend jamais parler d'un scandale donné par ces moines; il n'y a pas un murmure contre eux; chaque monastère n'est qu'une pauvre ferme dont les serviteurs sont volontaires, et ne reçoivent pour tout salaire que le toit, une nourriture d'anachorète et les prières de leur église : les évêques ont une autorité absolue sur les monastères qui se trouvent dans leur juridiction ; ces juridictions sont très-restrictes : chaque grand village a son évêque. »

Un auteur anglais nous fournit la description suivante du couvent de Saint-Antoine : « Le nombre des religieux est de soixante-dix à quatre-vingts. Quelques autres, plus austères, désirant imiter complètement la vie ascétique de leur patron, habitent de petites cellules et des ermitages solitaires dans les rochers qui s'élèvent au-dessus du couvent. Ce lieu est connu par son excellent vin. On le conserve dans de longues jarres de terre fermées hermétiquement avec de l'argile, selon la coutume des peuples de l'Orient ; mais lorsqu'on lui fait faire un long trajet dans des outres de cuir, il prend un goût désagréable. Le docteur Pokoke vit les moines dans leur église, qui est creusée dans le roc, debout, quatre par quatre, devant deux pupitres carrés, chantant alternativement des psaumes et des hymnes, et s'appuyant de temps à autre sur des béquilles pour prendre quelque repos pendant la longue durée des offices. Éloignés des grandes villes, ils sont quelquefois obligés d'exécuter eux-mêmes tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Ainsi, l'on trouve parmi eux des charpentiers, des cordonniers, et toutes les autres classes d'ouvriers que peut exiger leur manière de vivre. Les uns cultivent les terres appartenant au couvent ; d'autres s'adonnent à l'imprimerie, fondée depuis plusieurs années, et fournissent aux chrétiens du voisinage des missels et autres livres de prières, la Vie des Saints, des extraits des saintes Ecritures ; tous ces livres sont

fort bien imprimés, sur du papier venu de Venise, dans la langue arabe, que comprend le peuple¹.

« Les personnes pieuses de ces contrées amènent souvent aux successeurs de saint Antoine des furieux pour les prier de les exorciser et d'opérer leur guérison. Alors le patient est enchaîné dans une grotte sombre et humide, et soumis à un régime fort sévère. Un prêtre reste constamment près de lui, priant, et jetant de temps à autre des seaux d'eau froide sur le corps du malade. Ce traitement a souvent un heureux succès. Les furieux reviennent à la raison au bout de trois ou quatre jours, une semaine au plus; et il est rare qu'ils éprouvent de nouveaux accès. » (Ces douches, bien administrées, et les prières des religieux, sont un double moyen de guérison, que personne ne doit tourner en ridicule, ainsi qu'il est arrivé à quelques écrivains de la religion réformée.)

« Les moines du couvent de Saint-Antoine sont enterrés dans une grotte, revêtus de leurs habits, dans lesquels ils paraissent comme de vrais squelettes. Pokoke en vit un, connu par sa sainteté, qui semblait avoir été jusque-là à l'abri de toute corruption.»

Une sorte de respect s'attache aux vieux arbres. Il y en a dans les forêts, comme à Fontainebleau, par exemple, qui portent les noms révéérés du *roi*, de la *reine*; d'autres abritent de petites statues de la Vierge, ou de quelque saint patron. Dans les lieux les moins favorables à la végétation, vous rencontrez souvent une croix protégée par des arbres séculaires dus à la piété de quelques fidèles, et que respecte le passant. Un seul orme quelquefois couvre de son ombre la place entière d'un village; en sortant de l'église, les anciens du pays s'y livrent à de longs entretiens, et le soir les jeunes filles y forment leurs danses joyeuses. Ce sont encore, dans les plaines nues, des points de ralliement, des signaux utiles, que les cartes de Cassini ne manquent pas d'indiquer. Ils prennent même le nom de ceux qui les ont plantés: c'est ainsi qu'aux environs du vieux château de briques rouges, sur les bords de la Seine, où naquit le ministre et l'ami de Henri IV, de longues allées d'ormes s'appellent des *Rosny*. Chez les anciens, les arbres étaient sacrés: il n'est donc pas étonnant que les cèdres du Liban méritent et ob-

¹ Dans ce siècle où l'on aime tant les ouvrages *illustrés*, nous aurions bien voulu donner le *fac-simile* du frontispice d'un de ces livres; mais malgré les recherches multipliées qui ont été faites par les conservateurs de la Bibliothèque royale avec leur obligeance ordinaire, on n'a pu découvrir aucun livre sorti des presses du mont Liban.

tiennent une sorte de vénération, qui ait contribué à prolonger leur existence, et à attirer les regards et l'attention des voyageurs.

Les cèdres (Pl. 26) qui couvrent de leurs branches horizontales le plateau d'une montagne en partie couverte de neige, sont des ruines respectables comme ces vieux monuments que l'on retrouve encore, après des siècles, à moitié debout, et bravant la main des hommes et le pouvoir du temps. Par un privilège qui leur est commun avec les oliviers de la même région, ces beaux arbres se renouvellent et se perpétuent pour cacher aux curieux le secret de leur antique origine, pour rappeler les grands et religieux événements qui se sont passés sous leur ombrage, et pour couronner enfin dignement la montagne dont l'histoire se lie à celle de Jérusalem, au temple des Juifs, et à l'admirable pays dont ils font l'ornement. Il ne faut pas disputer, comme quelques voyageurs, sur leur antiquité : questions oiseuses, qui gâtent cette belle scène ; il faut les visiter avec une sorte de respect, les interroger et leur demander qu'ils nous racontent ce qu'ils ont vu depuis trois mille ans : un vieil arbre est à lui seul quelquefois toute la chronique d'un pays.

Il faut, en se reposant sous le cèdre du Jardin des Plantes, que la foudre a déjà mutilé, mais qui n'en est pas moins encore un arbre admirable, se former une idée du groupe majestueux que doivent présenter, sur une montagne élevée, ces vieux cèdres au feuillage serré, à l'ombre épaisse et noire, qu'on aperçoit de toute la vallée, et qui forment le point culminant, le bouquet de ce cône immense.

« Ces cèdres fameux, plantés de la main de Dieu même, suivant l'expression du Roi-prophète : *Cedri Libani quas plantavit* (Ps. 103 v. 16, 9), et dont les principaux sont au nombre de vingt, et selon d'autres vingt-quatre, sont d'une grosseur si prodigieuse, que six personnes n'en peuvent embrasser un : il y en a qui ont jusqu'à six toises de circonférence. On les tient si anciens que la tradition veut qu'ils remontent au temps de Salomon. La difficulté de l'exploitation de ces masses énormes, et leur incorruptibilité, favorisent beaucoup cette tradition.

« Quoiqu'on ne trouve nulle part ailleurs de cèdres comparables à ceux dont nous venons de parler, il y en a un grand nombre de moindre grosseur et d'autres fort petits, les uns mélangés avec les premiers, les autres aux environs, et séparés comme par troupes.

La cime des grands s'élargit et forme un rond comme une espèce de parasol, au lieu que ceux d'une dimension moins considérable s'élèvent en pyramide comme le cyprès; le feuillage est semblable à celui du genévrier, et conserve sa verdure toute l'année; le fruit, qui ne croît que sur les gros cèdres, a la figure de la pomme de pin, mais d'une couleur plus brune, avec une écorce plus unie; il est disposé par bouquets à l'extrémité des rameaux, et tourne la pointe vers le ciel. Il exhale une odeur agréable, et la résine qui découle du tronc est également odoriférante.

Le cèdre est pris fréquemment dans le langage pittoresque et plein d'images de la Bible comme objet de comparaison.—Veut-on signaler la puissance de Dieu: c'est la voix du Seigneur qui brise les cèdres, dit le Roi-prophète; *vox Domini confringentis cedros* (Ps. xxviii, 5). Isaïe annonce-t-il la colère céleste qui va tomber sur les grands: *Dies Domini exercituum.... super omnes cedros Libani*, dit-il (ii, 13).

Est-il question de beauté, l'épouse du Cantique lui compare son bien-aimé. *Electus uti cedri* (v, 15).

Dans le magnifique tableau de la divine sagesse que nous offre le chapitre xxiv de l'Ecclésiastique: Je me suis élevée, lui fait dire l'écrivain sacré, comme les cèdres du Liban. *Quasi cedrus exaltatam in Libano* (v. 17).

Quand l'homme juste nous est montré comme l'objet des bénédictions d'en haut: Le juste fleurira comme le palmier; il se multipliera comme le cèdre du Liban, lisons-nous dans le Psalmiste. *Sicut multiplicabitur cedrus Libani* (Ps. xci, 13).

Enfin, pour représenter le grand-prêtre au milieu de la solennité des sacrifices, entouré de prêtres qui l'assistent dans tout l'éclat des vêtements sacerdotaux, on ne trouve pas de plus belle image que celle-ci: Il a été environné de ses prêtres comme d'une couronne; ils se sont tenus autour de lui comme des cèdres plantés sur le mont Liban. *Et circa illum corona fratrum, quasi plantatio cedri in monte Libano*. (Ecclésiastique, L, 13.)

Nous pourrions citer des passages de l'Écriture-Sainte, où il est parlé du Liban et des beaux et puissants arbres qui forment sa couronne de gloire.

« Quelques-uns des cèdres actuels, à une certaine hauteur, se divisent en cinq ou six branches principales qui, sortant de la même

tige, forment autant d'arbres nouveaux implantés, pour ainsi dire, dans le tronc, et dont le contour est tel que deux hommes ne pourraient l'embrasser. Leur cime, proportionnée à l'énormité de leur grosseur, s'élève majestueusement vers les cieux, et présente comme un vaste dôme de verdure sous lequel le chrétien a le bonheur de trouver des autels érigés au Dieu qu'il adore, et l'ingrat philosophe tout au moins un frais et délicieux ombrage où il peut se délasser de ses fatigues.

« Quand ces cèdres n'auraient de particulier que cette prodigieuse grosseur, qui atteste leur haute antiquité, et confirme les traditions qui font remonter leur existence au temps du Sauveur, ou même au-delà, n'en serait-ce pas assez pour piquer une curiosité même toute profane, surtout s'il est certain, comme il l'est en effet, que nulle autre part, sur aucune autre montagne du globe, jamais voyageur n'en a vu de pareils ; et le véritable savant, après avoir observé cette merveille de la nature, pourrait-il raisonnablement plaindre sa peine, lui que l'amour de la science porte quelquefois à courir le monde, à braver les périls, à gravir les rochers les plus âpres, les plus inaccessibles, dans le simple espoir d'y trouver une plante nouvelle, une herbe d'une utilité douteuse, ou même une herbe inutile ?

« Tous les ans, le jour de la Transfiguration, les Maronites vont célébrer sur la montagne une fête qu'ils appellent la *Fête des Cèdres*. Le patriarche y monte, suivi de plusieurs évêques, d'un grand nombre de religieux et d'une multitude considérable de fidèles. Le Saint-Sacrifice y est offert sur des autels de pierres dressés au pied des arbres les plus gros.

« Dans le but de conserver les cèdres les plus anciens et de prévenir les accidents qui pourraient en entraîner la perte, le patriarche a cru devoir frapper d'excommunication quiconque tenterait d'en couper la moindre branche sans une permission formelle. Mais la crainte d'encourir cette peine n'a pas toujours été assez forte pour prévenir les prévarications de cette espèce, et je ne puis m'empêcher de penser que ce n'est que par une protection spéciale de la Providence qu'après tant de siècles ils n'ont pas tous disparu.

« En quittant Bayrout, j'avais promis à une jeune personne, l'une des plus aimables que j'aie rencontrées dans ma vie, à une jeune fille de dix ans, d'une figure angélique, et qui réunissait, à

un degré remarquable, l'esprit, la candeur et la beauté, à mademoiselle Julia de Lamartine, de graver, sur le plus gros chêne du Liban, le nom de son père, celui de sa mère, et le sien auprès d'eux : je tins parole, bien que l'exécution fût beaucoup moins facile que je ne l'avais pensé, et je jouis d'avance du succès de mon travail en pensant que, lorsque l'illustre poète arriverait aux *Cèdres*, il apercevrait de loin les noms de son épouse et de son enfant, ces deux parts de son cœur.

« Je restai aux *Cèdres* environ quatre heures. Longtemps je m'y promenai seul, au milieu de l'obscurité religieuse dont ils m'entouraient. Je repassais dans mon esprit les souvenirs de leur antique gloire ; puis, méditant sur la longue durée de leur vie, qui me faisait salutairement sentir la brièveté de celle de l'homme, mon âme se consolait de la rapidité avec laquelle s'écoulaient mes jours, par la pensée de ces années éternelles qui l'attendent dans un monde meilleur, et dont la longévité des arbres que j'admirais n'est pas même l'ombre. Je ne m'en éloignai point sans tourner vingt fois la tête, sans les regarder vingt fois, et sans trahir longtemps et involontairement par mes soupirs les profondes impressions qu'ils me laissaient. » (DOM GÉRAMB.)

Trois populations différentes, dont deux se rapprochent par leurs croyances, habitent les pentes accessibles et cultivables du Liban. « Ce sont d'abord les Maronites, qui participent de toutes les vertus de leur clergé, et forment un peuple à part dans tout l'Orient. On dirait d'une colonie jetée par hasard au milieu des tribus du désert ; sa physionomie cependant est arabe ; les hommes sont grands, beaux, au regard franc et fier, au sourire spirituel et doux, les manières polies sans bassesse, le costume splendide et les armes éclatantes. Quand vous traversez un village, et que vous voyez le scheik assis à la porte de son manoir crénelé, ses beaux chevaux entravés dans sa cour, et les principaux du village vêtus de leurs riches pelisses, avec leurs ceintures de soie rouge remplies de yatagans et kandgiars aux manches d'argent, coiffés d'un immense turban, composé d'étoffes de diverses couleurs, avec un large pan de soie pourpre retombant sur les épaules, vous croiriez voir un peuple de rois. Ils aiment les Européens comme des frères ; ils sont liés à nous par ce lien de communauté religieuse, le plus fort de tous ; ils reçoivent dans leurs villages nos voyageurs, nos mission-

naires, nos jeunes interprètes qui vont s'instruire dans la langue arabe, comme on reçoit des parents dans une famille ; le voyageur, le missionnaire, le jeune interprète deviennent l'hôte chéri de toute la contrée..... Vous y voyagez seul le jour et la nuit sans craindre ni vol ni violence. Les Maronites sont braves et naturellement guerriers comme tous les montagnards... De grandes destinées peuvent être réservées à ce peuple vierge et primitif, par ses mœurs, sa religion et son courage. L'Europe est intéressée à ce que ce vœu se réalise : c'est une colonie toute faite qu'elle aurait sur ces beaux rivages.

« Les Druzes, qui, avec les Métualis et les Maronites, forment la principale population du Liban, ont passé longtemps pour une colonie européenne laissée en Orient par les croisés : rien de plus absurde. Les Druzes sont idolâtres et parlent arabe, ils ne descendent donc pas d'un peuple franc et chrétien. Persécutés par les mahométans, dont ils n'ont pas voulu embrasser la croyance, ils se réfugièrent dans les solitudes inaccessibles du Liban. L'émir Fakardin les a rendus célèbres même en Europe, au commencement du dix-septième siècle. Après une existence indépendante et fameuse, il fut vaincu, trahi, et conduit à la cour de Constantinople. Cependant sa postérité put régner après : ce ne fut qu'à son extinction que le sceptre passa dans la famille Chal, originaire de la Mecke, dont le vieux émir Beschir gouvernait ces contrées en 1833. La religion des Druzes est un mystère que nul voyageur n'a jamais pu percer. Ils adorent le veau : c'est le seul fait constaté, et les femmes sont admises au sacerdoce. Ils sont divisés entre les *savants* et les *ignorants* ; ils vénèrent Moïse, Mahomet et Jésus. Chez eux les écoles des enfants sont nombreuses. Ils accueillirent fort généreusement les Européens qui craignaient, après la bataille de Navarin, la vengeance des Turcs. Accoutumés maintenant à une sorte de fraternité avec les chrétiens maronites, nombreux, riches, disciplinables, aimant l'agriculture et le commerce, ils feront aisément corps avec les Maronites, et s'avanceront du même pas dans la civilisation, pourvu qu'on respecte leurs rites religieux.

« Les Métualis, qui forment le tiers environ de la population du bas Liban, sont des mahométans de la secte d'Ali, dominante en Perse. Ils ne boivent ni ne mangent avec les sectateurs d'une autre religion que la leur, et brisent le verre ou le plat qui a servi à l'é-

tranger. Après bien des succès et des défaites, ils se sont maintenus dans la vallée et près des magnifiques ruines d'Héliopolis et du côté de *Sour* (l'ancienne Tyr). La principauté de Balbek a été, dans ces derniers temps, le sujet d'une lutte acharnée entre deux frères de la famille Harfousch Djadjha et le Sultan. Ils se sont dépossédés tour à tour de ce monceau de débris, et ont perdu dans cette guerre plus de quatre-vingts personnes de leur propre famille. Depuis 1810, l'émir Djadjha règne définitivement sur Balbek. »

Mais une simple femme, depuis trente ans, attire peut-être à elle seule l'attention des voyageurs européens plus que toutes les peuplades du haut et du bas Liban. C'est la nièce du fameux Pitt, la fille de lord Chatham, lady Esther Stanhope, que nous avons déjà nommée. Voici le roman de cette noble Anglaise, car on ne peut pas appeler cette histoire d'un autre nom.

« Élevée dans le cabinet de son oncle, lady Esther y fut pour ainsi dire bercée des grandes questions qui agitaient alors le monde. Elle grandissait avec les vastes pensées d'un homme, et une exaltation d'esprit qui ne lui laissait pas la liberté de vivre comme les autres femmes. Quand Pitt mourut, elle était jeune et belle, noble presque autant qu'un roi, riche plus qu'un roi. Les meilleurs partis de la Grande-Bretagne s'offrirent à elle : elle les refusa tous, parcourut les diverses capitales de l'Europe, toujours sous le poids d'une préoccupation mystérieuse, puis s'embarqua un jour pour l'Orient. Son parti était pris, elle ne voulait plus revoir l'Angleterre. Pourquoi ? on ne l'a pas su. Lady Esther arriva à Smyrne, où, pour première réalisation de ses rêves, l'attendait une peste affreuse, qui la toucha et faillit la tuer. A Constantinople, l'Orient devint plus doux pour elle. Elle fut admise dans le sérail, où les sultanes lui prodiguèrent des fêtes. On eût dit, à la voir marcher au milieu de ces groupes de Circassiennes, qu'elle était la reine du lieu, la maîtresse de ces esclaves.

« Ces honneurs, ces pompes, la fatiguèrent bientôt; elle n'était pas venue chercher la vie d'une cour. Munie de firmans du Grand-Seigneur, elle repartit bientôt, emportant avec elle des valeurs immenses en bijoux, en présents, en or monnayé. Une tempête engloutit tout cela; elle eût aussi dévoré lady Esther, si un débris du navire ne l'eût jetée sur une île déserte, où elle passa vingt-quatre heures, délaissée et mourante de besoin. Sans un pêcheur

de Marmorica, qui la recueillit et la conduisit à Rhodes, cette île devenait son tombeau.

« Ce n'était que le premier acte d'une existence aventureuse. De retour à Malte, après un séjour rapide en Angleterre, lady Esther y rassemble tous les restes d'une immense fortune, et vient atterrir de nouveau à Laodicée, d'où elle gagna le Liban, sa patrie adoptive, celle qu'elle n'a plus quittée depuis. Établie d'abord dans les environs de Lattaquie, elle y apprit l'arabe, et s'y créa des relations avec les autorités druzes et maronites qui gouvernaient la contrée; puis elle choisit sur les lieux un homme de confiance, interprète à la fois et conseiller. C'était un Français, nommé Baudin, qu'un long séjour à Alep avait familiarisé avec tous les dialectes de l'Orient.

« Avant de fixer son séjour dans la montagne, lady Esther parcourut non-seulement toute la chaîne féconde du Liban, mais elle s'aventura encore au milieu des steppes sablonneux du désert; elle visita Damas, Jérusalem, Homs et même Palmyre. A Palmyre, elle fut reçue comme une autre Zénobie. Il y avait tant de dignité dans son regard, tant de grandeur dans ses traits, que les scheiks arabes semblaient comme frappés d'admiration à son aspect. Arrivée aux ruines de Palmyre, elle y trouva des solennités préparées; trente mille Arabes étaient accourus de tous les points du désert, ils la proclamèrent la *reine de Palmyre*. Pendant le séjour qu'elle fit au milieu de ces ruines, les tribus passèrent d'une fête à une autre. Des danses, des festins, des courses, des jeux de djérid eurent lieu. Lady Esther, toujours magnifique, dota des fiancés et célébra leurs mariages; elle prodigua les piastres espagnoles aux scheiks du désert, qui aujourd'hui montrent ces pièces aux voyageurs, en ajoutant qu'elles viennent de leur reine. En retour de ces largesses, les diverses tribus réunies sur ce point délivrèrent à lady Esther des firmans par lesquels tout Européen protégé par elle pourrait venir en toute sûreté visiter les ruines de Palmyre, pourvu qu'il s'engageât à payer un tribut de mille piastres.

« Au retour de cette excursion vraiment royale, lady Stanhope choisit la retraite qu'elle occupe aujourd'hui, dans une solitude presque inaccessible, sur un des sommets du Liban, près de l'antique Sidon. Respectée tour à tour des deux pachas d'Acre, Soliman et Abdallah, elle obtint d'eux la concession des restes d'un

couvent du village de Dgioun, peuplé par les Druzes, qu'elle demanda pour son établissement. Elle y bâtit plusieurs maisons semblables à nos fortifications du moyen âge, elle y créa artificiellement un jardin charmant à la turque. Lady Stanhope y vécut plusieurs années dans un luxe oriental, entourée d'un grand nombre de drogmans, d'une suite nombreuse de femmes et d'esclaves noires, et dans des rapports d'amitié et même de politique soutenus avec tous les souverains et les scheiks arabes des environs.

« Bientôt sa fortune considérable diminua ; les personnes qui l'avaient accompagnée d'Europe moururent ou s'éloignèrent ; l'amitié intéressée des Arabes s'attiédit ; lady Stanhope tomba dans un complet isolement ; mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Les idées religieuses, qu'elle mêle à l'astrologie, lui donnent une force surnaturelle. C'est dans cet état d'abandon que MM. de Marcellus, de Lamartine, et d'autres voyageurs célèbres, ont trouvé cette femme, « qui est un grand nom en Orient, et un grand étonnement pour l'Europe, » cette femme que les Arabes, oubliant son sexe, au-dessus duquel elle s'était élevée, ont nommée *Seigneur.* »



CHAPITRE XIV.

Respect des Maronites pour les prêtres et les religieux. — Cortège nuptial d'un prince de la nation des Druzes. — Pélerinage de Dom Gérard au mont Sinâi. — Monastère de Sainte-Catherine. — Buisson ardent. — Chapelle de Sainte-Catherine. — Pélerinage des Grecs et Cophtes au mont Sinâi.

Puisque nous sommes encore au milieu d'une population dont les mœurs et les costumes sont si éloignés de ceux de notre Europe, il est bon d'en signaler quelques traits principaux. C'est d'abord la vie patriarcale et l'accueil hospitalier des habitants, leur piété simple et touchante, et le respect, sans bassesse et sans superstition, que montrent les personnages de tout âge et de tout sexe pour les voyageurs qui portent un habit de prêtre ou de religieux. Dans la vaste plaine qui conduit à Balbek, les bergers maronites, gardiens de nombreux troupeaux, s'empressèrent d'offrir plus qu'il ne désirait à Dom Gérard, qui conservait, autant qu'il lui était possible, son costume de trappiste dans toute sa sévérité; ils donnèrent à lui et à sa petite troupe de la crème, des fromages frais, des pains cuits sous la cendre qui furent mangés avec délices. « Après nous avoir servis avec toutes sortes d'égards, ils vinrent humblement me baiser la main; puis ils appelèrent à grands cris leur famille éparse dans la prairie. Les enfants, à quelques centaines de pas, veillaient sur les brebis; tous arrivèrent à la hâte. Prosternés à mes pieds, ils me suppliaient et me conjuraient de les bénir... Oh! comme en ce moment j'eusse voulu, avec l'autorité que donne le caractère sacré du sacerdoce, pouvoir répondre plus pleinement au désir de leur foi!... Devais-je, parce que je n'avais pas l'honneur d'être prêtre, hésiter à les satisfaire? Je ne le crus pas, et, élevant les mains sur eux, je les bénis, priant le ciel, dans toute l'effusion de mon cœur, d'exaucer les vœux que je lui adressais pour eux.

« Lorsque vint le moment de monter à cheval, ce fut à qui m'ai-

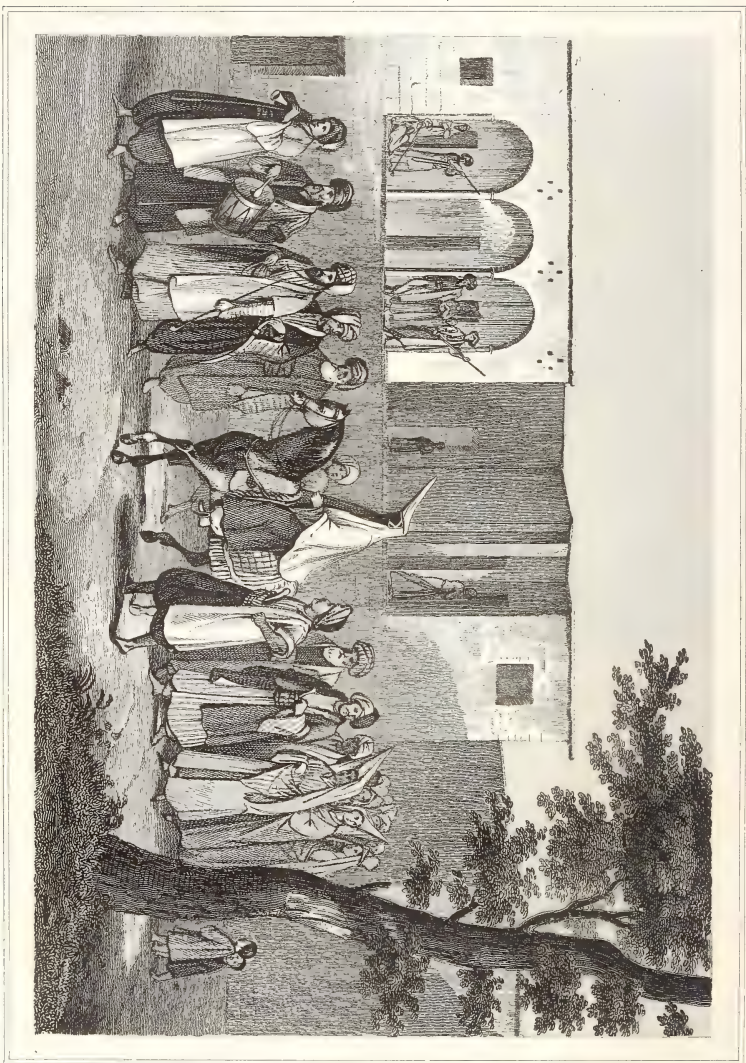
derait, à qui toucherait mes vêtements, à qui, par ses mouvements ou par ses gestes, me dirait le regret que lui causait notre trop prompt départ. Nous étions déjà bien loin, qu'en me retournant, je les vis encore sur le seuil de la cabane, me suivant des yeux, me saluant de la main, et m'envoyant ainsi leur dernier adieu. »

Lorsque Dom Géramb est admis dans la nombreuse famille de Boutros, scheik du délicieux village d'Eden, à trois lieues des Cèdres, et à huit lieues de Tripoli, ses quatre filles et leur mère, qui restent dans l'intérieur de la maison constamment fermée, et voilées avec le plus grand soin en allant à l'église, sont présentées au trappiste, et il est reçu de ces dames avec de grands témoignages de respect. « Lorsque j'entrai, dit-il, elles me saluèrent profondément et me baisèrent la main. Elles étaient uniformément vêtues d'une robe de casimir bleu, brodée d'argent. A peine étais-je assis sur le divan, que l'aînée des filles vint me couvrir la figure d'un voile sous lequel elle promena une cassolette de parfum d'où s'élevait une fumée d'une très-agréable odeur, et finit par m'arroser d'eau de rose avec une telle profusion, qu'accablé par la chaleur, et ayant la tête nue, j'en éprouvai une espèce de saisissement. Imaginez, si vous le pouvez, mon embarras pour concilier, avec la politesse, les efforts que je fis pour me soustraire à cette singulière cérémonie¹; ce fut inutile, il fallut la subir.

A la suite de cette aspersion, on me servit, sur une petite table, des confitures et du café. Mon costume était visiblement pour ces dames un objet de curiosité; elles regardaient surtout avec plaisir mon chapelet de noyaux d'olives de Gethsémani. Elles aperçurent le crucifix que j'ai l'habitude de porter sur moi. Quand elles surent qu'il avait reposé sur chacun des lieux saints, elles le prirent, l'approchèrent de leurs lèvres avec respect, avec émotion, et me firent plusieurs saintes questions auxquelles je m'empressai de répondre. L'entretien roula presque constamment sur la bonté infinie de Jésus-Christ, sur son amour pour nous, sur ses souffrances, etc. Elles écoutaient avec un religieux recueillement les détails que mon long séjour à Jérusalem, et mes excursions dans les environs, me permettaient de leur donner².

¹ Cette coutume de brûler ainsi des parfums devant un étranger se pratique dans tout l'Orient, mais avec des formes différentes.

² Heureusement, ce n'est pas sur les montagnes seules du Liban que l'on a pour les



Marche nuptiale au Mont Liban.

Un voyageur anglais raconte, dans les termes suivants, les principales circonstances du mariage d'un jeune prince de la nation des Druzes : « Arrivés à Narh-el-Kelb, nous nous arrêtàmes dans une chaumière devant le cortège de la princesse qui se rendait à Gazir pour épouser le jeune prince (Pl. 27). La route était couverte de curieux et de soldats qui tiraient des coups de fusil. Au bout de deux heures d'attente, le cortège parut sur le sommet des rochers que nous avions en face de nous : il suivait un sentier élevé et difficile. Les personnes qui composaient le cortège étaient habillées avec recherche et montées sur de beaux chevaux richement caparçonnés. Le prince marchait en tête, suivi des gens de sa maison. Puis venaient deux chefs des Druzes avec un corps de troupes de cette tribu, marchant en ordre, et déchargeant de temps en temps leurs fusils, dont la batterie, polie avec soin, étincelait au milieu de ces rochers àpres et escarpés. A leur suite on conduisait dix ou douze mules chargées de riches étoffes et de meubles précieux. Quelque temps après, parurent les femmes qui descendirent de cheval dans un passage difficile de la route, et s'avancèrent à pied jusqu'à un pont. Elles étaient environ vingt-deux, et toutes coiffées du *tantoura*¹, ce qui produisait un effet vraiment curieux. La chaleur étant excessive, elles se reposèrent sous un arbre et prirent quelques rafraîchissements. Quand elles repartirent, elles

ministres de la religion chrétienne la vénération due à leurs augustes fonctions, qu'on baise la tête humblement devant eux, que tous les fronts se découvrent en leur présence, et qu'on reçoit surtout avec une sorte de bonheur la bénédiction pastorale. La route suivie par les évêques de France, pendant l'exercice touchant de leur ministère, est bordée d'une population respectueuse et recueillie; les mères de famille avec leurs enfants envient un regard du premier pasteur, et la foule qui se presse sur ses pas, lors même qu'elle n'est pas pleine de foi, se sent émue d'un instinct religieux qui se réveille en elle; les paroles du prélat, pleines de mesure et d'onction, empreintes d'une charité paternelle, pénètrent les cœurs les plus durs, touchent les êtres les plus insoucians; on s'entretient au sein de la famille du discours entendu avec silence, et l'on garde longtemps au village le souvenir du saint pontife.

¹ Le *tantoura* est la coiffure des femmes mariées de ce pays. Il consiste en un tube creux, de la forme de l'ouverture d'une trompette, et plus ou moins richement orné, suivant la fortune de celles qui le portent. Un long voile est attaché à la pointe de cette coiffure. La hauteur varie selon le rang des personnes; les princesses ont seules le droit de s'en servir avant le mariage: il est d'argent ou d'or. Les femmes ne le quittent presque jamais; plusieurs tiennent à honneur de le porter, même sur leur lit de mort. La corne alors se vend, et le produit en est d'ordinaire consacré à faire dire des messes pour le repos de l'âme de la défunte: de là peut-être provient l'affection dont cette parure est l'objet. Il y a une autre espèce de corne que quelques femmes portent de côté: celle-ci couvre l'oreille, la joue, et s'avance d'une manière saillante au-delà de l'épaule. Elle ressemble assez, pour la forme, aux cornets dont se servent les sourds en Europe.

passèrent près de moi, sur une simple file, ayant la princesse à leur tête. Quelques-unes me regardèrent d'un air mécontent : car j'avais osé tenir mon parasol ouvert sur ma tête, et j'étais le seul ¹. Je n'ai jamais vu un groupe plus bizarrement mélangé ni plus ridicule que celui de ces femmes. Montées à califourchon sur leurs chevaux, elles avaient des brodequins jaunes ou rouges, des vêtements blancs et un long voile également blanc, mais brodé de noir, qui, partant du sommet de leur coiffure, descendait jusqu'au bas de la taille. Le voile seul de la princesse était vert et orné d'une bordure en or. Les traits de ces femmes n'avaient rien de remarquable. »

Peu de voyageurs, après avoir visité la Terre-Sainte, et fait une excursion aux doubles montagnes du Liban, se sentent le courage de compléter leur instruction biblique, en traversant les déserts de l'Arabie Pétrée, et en gravissant les pentes du mont Sinaï, vaste rocher de granit, au sommet duquel Dieu donna la loi à Moïse, au milieu des foudres et des éclairs. Il fallait le courage et la pieuse ardeur de Dom Géramb pour tenter cette difficile entreprise. Du Caire il arrive, au bout de trois jours de marche dans le sable, sur un dromadaire dont le continuel mouvement l'empêchait de lire, à la ville de Suez, triste et mélancolique comme ses environs, ville formée de maisons mal bâties, peuplée d'habitants à moitié nus, et d'enfants au teint cadavéreux. Là le trappiste voyageur couche dans la chambre que Bonaparte avait occupée, et mille réflexions l'assaillent pendant les courts moments qu'il passe dans cet appartement. En quittant la ville qui donne son nom à l'isthme par lequel l'Afrique se joint à l'Asie, Dom Géramb va coucher aux *Fon-taines de Moïse*.

Voilà le nom du législateur des Juifs qui nous apparaît ; tout va nous parler de cet homme, investi pour ainsi dire de la toute-puissance divine, chargé de la conduite d'un peuple grossier et souvent rebelle. Toute cette route est pleine d'un grand intérêt. On explore avec respect l'endroit où, d'après la tradition, conservée de temps immémorial en Arabie, et conforme aux opinions des savants les plus illustres, les Israélites, poursuivis par Pharaon, passèrent la

¹ Personne, en voyage surtout, ne songe plus à soi, et peut-être moins aux autres, que les Anglais. J'ai vu, sur le Saint-Gothard, un jeune homme de cette nation à cheval, et tenant d'une main sa bride, et de l'autre un vaste parasol. Les Français, insoucians et tout émerveillés des montagnes, trouvaient la précaution de leur compagnon un peu féminine.

mer Rouge. Ainsi Dom Gérard, homme de croyance profonde, se trouvait vis-à-vis du lieu où « Moïse ayant étendu sa main sur la mer, le Seigneur en divisa les eaux, et, faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit, il en dessécha le fond ; et ainsi l'eau fut divisée en deux, sans qu'il en restât une goutte sur la terre.

« Et les enfants d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche comme un mur. »

Dom Gérard, la Bible à la main, pour constater les moindres détails, était au lieu même où « le Seigneur dit à Moïse : Étends ta main sur la mer, afin que les eaux retournent sur les Égyptiens, sur leurs chars et sur leurs cavaliers ; »

Et où « Moïse ayant étendu la main sur la mer, dès la pointe du jour elle retourna où elle était auparavant ;

« Et les eaux étant retournées couvrirent les chariots et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon, qui étaient entrés dans la mer et qui poursuivaient les *Israélites*, et il n'en échappa pas un seul. »

On comprend tout ce qui se passa dans l'âme du pieux et fervent voyageur, à la vue de ce théâtre de l'infinie bonté de Dieu envers Israël, et de sa terrible justice contre ses ennemis. Il entendait ce cri de désespoir des soldats de Pharaon :

« Fuyons, fuyons Israël ; le Seigneur combat pour lui contre nous. »

Cette parole de Dieu à Moïse : « Ils sauront (les Égyptiens) que je suis le Seigneur, » retentissait au fond de ses entrailles et y produisait un religieux frémissement.

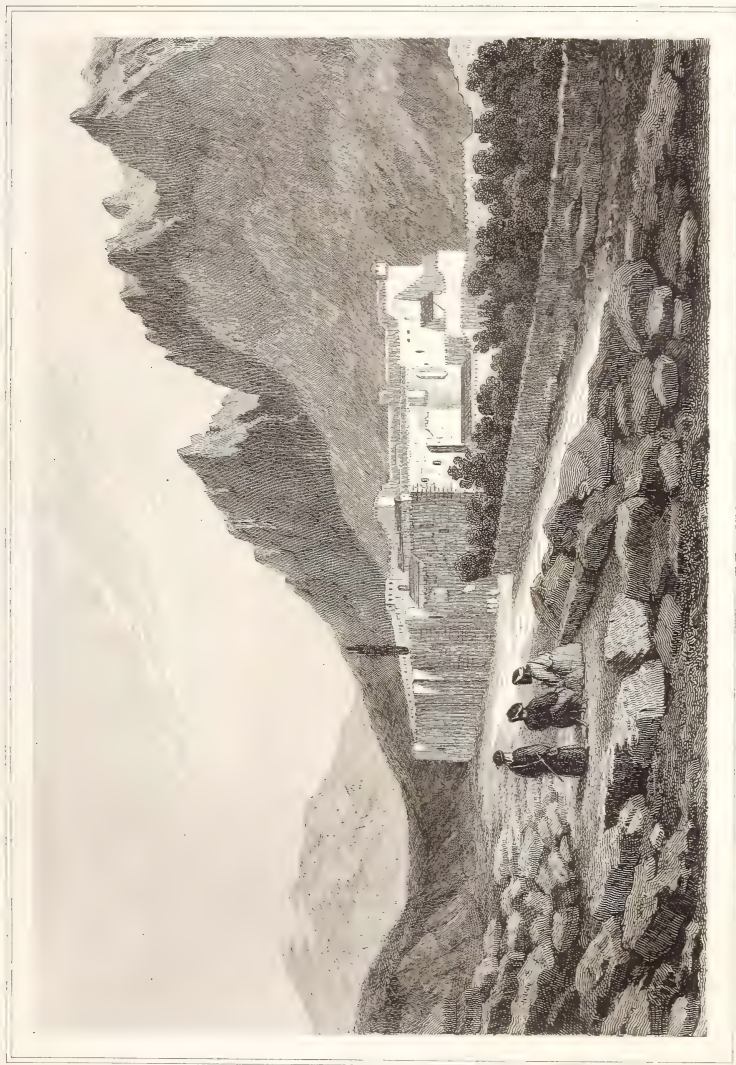
De retour auprès de ses gens, encore sous cette profonde impression de la puissance divine, Dom Gérard leur déclare « qu'il est venu dans le désert pour penser à Dieu, et leur demande un silence complet, qu'il obtient au prix de quelques largesses ; il parcourt un à un les divers prodiges par lesquels le Seigneur avait guidé, nourri, vêtu, conservé l'immense multitude que conduisait son serviteur, cette colonne de nuée lumineuse pendant la nuit, sombre pendant le jour, préservant tout un peuple des ardeurs d'un soleil brûlant, et marquant, le soir, l'heure et le lieu des campements ; cette manne descendant du ciel chaque matin, hors le jour du sabbat, pour être la nourriture de tous ; ces vêtements que le temps et

la fatigue ne rompaient point ; ces eaux qui , à la prière de Moïse , perdaient leur amertume , et devenaient potables , etc. , etc. Cette longue suite de miracles était pour lui comme une pensée habituelle qui le suivit jusqu'au Sinaï (Pl. 28 , 29). Avant d'arriver au but si désiré de sa course, Dom Géramb se trouve dans le désert le mercredi des Cendres , ce jour que l'Eglise consacre d'une manière spéciale à rappeler aux fidèles l'anathème prononcé contre le premier homme après son péché, et dans lequel sa postérité tout entière est enveloppée. Il ramasse un peu de poussière , il en marque son front, et, se donnant à lui-même le salutaire avertissement qu'il ne lui était pas possible d'aller recevoir au pied des autels de Jésus-Christ, de la bouche d'un de ses ministres , il prononce sur lui ces paroles : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. » Il attend le lever du soleil en méditant sur cette terrible sentence de mort portée contre le genre humain , à l'exécution de laquelle nul n'échappe, et qu'il ne peut lui-même tarder de subir.

La marche de cet homme, de ce philosophe chrétien, méditant au milieu de la solitude, entre des janissaires et des Bédouins qui ne pouvaient comprendre ses hautes pensées sur les vérités les plus terribles, sur les miracles les plus éclatants, sur la destinée d'un peuple conduit et sauvé par Dieu, qui lui donne sa loi, et le guide comme par la main, à quelque chose de grave et d'imposant. On aime à le suivre dans cette route sablonneuse et pénible, alors surtout que, par un bienfait de la Providence, on jouit dans sa famille, près de son foyer, des douceurs d'une vie paisible. On admire, on loue son courage; on le bénit d'avoir souffert pour nous donner la peinture exacte de ces lieux célèbres.

Mais reprenons la route de la montagne miraculeuse. Les jours se passent entre des rochers et des collines d'inégale hauteur, qui forment devant les pèlerins un amphithéâtre immense; la disposition de quelques montagnes est bizarre, étrange; on les dirait bouleversées par un tremblement de terre. Puis un petit oiseau voltige près de lui. « La vue d'un petit oiseau¹, partout ailleurs, c'est peu

¹ Au grand Saint-Bernard, entre le Valais et le Piémont, à plus de huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un roc infertile que la neige couvre presque toujours, quatre petits oiseaux seulement peuvent passer l'hiver, et souvent encore ils ne vivent qu'en pénétrant dans l'hospice et en s'abritant sous les toits : que de jours, dans l'année, il n'y a de vivant auprès des religieux hospitaliers que ces oiseaux ! que de



Atenas, 1840.

André Gault

Chemin du Saint. Monastère de St Catherine.

de chose, si même ce n'est chose indifférente ; mais dans le désert, et surtout dans un désert où tout est nu, sec et stérile, où rien n'annonce la vie, il faut l'avoir éprouvé pour se faire une idée du charme particulier qu'on sent en une telle rencontre. Un peu plus loin, mes guides crurent reconnaître les pas d'une gazelle : nous supposâmes qu'une source pouvait se trouver dans le voisinage ; nous ne nous trompions pas. Nous découvrîmes quelques filets d'une eau amère, salée, tout au plus bonne pour les animaux ; les chameaux s'y désaltèrent ; mais je ne pus en boire malgré la souffrance cruelle que me causait une longue soif. Le lendemain, je fus plus heureux. Après une marche pénible de neuf heures, que la chaleur rendit encore plus fatigante, nous nous arrêtâmes au bas d'un vallon étroit, bordé de masses de rochers à pic, dans les fentes desquels mes Bédouins découvrirent de l'eau ; quoiqu'elle fût trouble, je la trouvai délicieuse comparativement à celle que contenaient mes outres. »

Chemin faisant, Dom Géramb rencontre une tribu tout entière de Bédouins, qui descendait de la montagne avec ses chameaux, ses ânes et ses moutons. Il lui sembla voir Loth se retirant avec sa famille et emmenant ses bestiaux, parce que la même terre ne pouvait plus les nourrir, eux et ceux de son oncle Abraham. A l'aide de son janissaire, il se plaît à connaître les habitudes et les usages des habitants de la presqu'île de Sinâï, et ce ne fut pas pour lui une satisfaction médiocre d'entendre raconter des choses qui, sous plus d'un rapport, rappellent les mœurs et la simplicité de vie de ces hommes des premiers temps, « laborieux, toujours à la campagne, logés sous des tentes, changeant de demeure selon la commodité des pâturages, par conséquent souvent occupés à camper et à décamper, et souvent en marche, parce qu'ils ne pouvaient faire que de petites journées avec un si grand attirail. » (*Mœurs des Israélites.*)

Il vit les Bédouins avec leur tunique de laine, sans manches, à raies brunes et blanches, leur turban blanc ou rouge, et leurs sandales fixées sous le pied à l'aide d'un cordon de laine ; les femmes, qui portent un caleçon de toile très-long, ont une robe de toile bleue, ouverte sur la poitrine ; leur visage, excepté les yeux,

jours, dans l'année, ils n'entendent que leur cri monotone, mais qui pourtant fait leur joie !

est couvert d'une bande d'étoffe noire, elles jettent par-dessus un voile blanc ; un collier de verre orne leur col, et plusieurs parent le haut du pied de gros anneaux d'argent.

Dom Géramb apprend que le caractère de ces tribus est un amour passionné pour l'indépendance ; il y a dans leurs âmes une certaine fierté, des sentiments élevés. L'hospitalité leur est chère comme à tous les Orientaux ; ils l'exercent même envers leurs ennemis. Le père est plein d'amour pour ses enfants, et rien n'égale le respect des enfants pour l'auteur de leurs jours. L'arme des Bédouins est encore le fusil à mèche, qu'ils n'échangeraient pas pour les meilleures armes à feu d'Europe.

Toutes ces observations sur un peuple nomade et pasteur abrégèrent un peu la longueur d'un chemin que les rochers et les pierres rendaient plus difficile, et venaient justifier le nom donné à l'Arabie que notre voyageur parcourait. Enfin, après dix jours de marche, arrivé sur le plateau d'une colline, il aperçut la cime auguste du Sinäi, terme de son pèlerinage. Mettant le pied à terre, et religieusement prosterné, le trappiste adora, de toute la puissance de son âme, Celui qui descendit au milieu du feu, « pour parler à la « maison de Jacob, pour annoncer sa loi aux enfants d'Israël. »

Dom Géramb, ému comme il l'avait été à la vue de Jérusalem, en gravissant le Calvaire, en entrant dans le tombeau du Sauveur ou dans la grotte de Bethléem, attendant qu'il pût imprimer son front sur la poussière du rocher, encore éloigné de six lieues, commande de faire halte avant l'heure ordinaire, et passe une partie de la nuit à lire l'*Exode*. Le lendemain, le Sinäi disparaît à ses yeux, il ne l'aperçoit plus qu'à de longs intervalles, au milieu des montagnes d'un effet extraordinaire qui le cachent ; et, après deux heures d'une montée extrêmement pénible, il arrive à un vallon pierreux, au milieu duquel se trouve le fameux monastère de la *Transfiguration*, appelé par beaucoup de voyageurs du nom de *Sainte-Catherine*. C'était de loin comme une petite forteresse : on est élevé, en cet endroit, de cinq mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer Rouge. Arrivé près du couvent, il fut, à l'aide d'une longue corde, hissé à la hauteur de quarante pieds au moins, et introduit dans la communauté, qui l'attendait depuis six semaines, et qui le reçut avec empressement.

« Le monastère de la Transfiguration, car c'est son vrai nom, est

une espèce de petit village entouré de hautes murailles, dont les pierres sont d'énormes blocs de granit. La clôture forme un carré qui, sur chacun de ses côtés, a quatre-vingts et quelques toises de longueur ; l'intérieur n'est qu'un amas de bâtiments irréguliers sur un terrain très-inégal. Excepté l'église, tout y est pauvre. Le couvent, proprement dit, fut bâti en 527, par l'empereur Justinien ; on y voit encore l'édifice qui servait d'église aux catholiques, et d'où ils furent expulsés, il y a cent quarante ans, par les Grecs schismatiques, qui en sont maîtres aujourd'hui, et le peuvent devenir insensiblement de tous les sanctuaires de l'Orient. La beauté de l'église, éclairée par une multitude de lampes d'argent et de vermeil, est remarquable : ce sont autant de cadeaux faits par les Russes, parce que le corps de sainte Catherine, pour laquelle ils ont une grande vénération, y repose : les murailles sont ornées de nombreux tableaux richement encadrés ; mais il n'en est pas un dont la peinture ait quelque mérite.

« Une des choses que le voyageur remarque au monastère de la *Transfiguration*, plus vite et avec le plus de plaisir, c'est l'abondance de l'eau qu'on y trouve : elle n'y manque jamais. Outre les sources, qui suffisent aux divers besoins, et qui sont continuellement alimentées par les montagnes supérieures couvertes de neige, il y a un puits célèbre, qui date, dit-on, du temps des patriarches. On prétend que ce fut tout près que le libérateur des Hébreux rencontra les filles de Jéthro. »

En lisant le chapitre II de l'*Exode*, on croit encore assister à l'une de ces scènes qui se passent fréquemment auprès des puits de l'Arabie, pour la possession de l'eau nécessaire aux nombreux troupeaux des pasteurs ; et la vérité des Livres Saints n'en devient que plus sensible, et l'étude plus attrayante et plus instructive. Nous voyons comment, tandis que nos mœurs, nos vêtements, notre langue, changent presque de siècle en siècle, dans l'Orient, stationnaire sans doute par un effet secret de la volonté divine, tout suit le même cours ; que les mêmes usages se perpétuent, et qu'au bout de trois mille ans rien n'est changé dans ces montagnes et dans ces vallons, sinon les hommes, qui disparaissent à l'époque accoutumée pour faire place à une nouvelle génération de bergers errants, n'ayant d'autre richesse que leurs troupeaux, des herbages pour les nourrir, et des fontaines pour les abreuver.

« Moïse, pour éviter la colère du roi Pharaon, s'enfuit de devant lui, se retira au pays de Madian, et s'assit auprès d'un puits pour se reposer.

« Or, il y avait à Madian un prêtre qui avait sept filles, lesquelles, étant venues pour puiser de l'eau, et ayant rempli les canaux (*les auges*), voulaient faire boire les troupeaux de leur père.

« Mais des bergers, étant survenus, les chassèrent. Alors Moïse, se levant et prenant la défense de ces filles, fit boire leurs brebis.

« Lorsqu'elles furent retournées chez Raguel leur père, il leur dit : Pourquoi êtes-vous revenues plus tôt qu'à l'ordinaire ?

« Elles lui répondirent : Un Égyptien nous a délivrées de la violence des bergers, il a même tiré de l'eau avec nous, et a donné à boire à nos brebis.

« Où est-il ? dit leur père. Pourquoi avez-vous laissé aller cet homme ? Appelez-le, afin que nous le fassions manger.

« Moïse donc jura qu'il demeurerait avec lui. Il épousa ensuite sa fille Séphora. »

Après avoir visité l'église, Dom Géramb fut mené dans la chapelle du *Buisson ardent*.

« Moïse, est-il dit dans l'*Exode* (car ces lieux perdent une partie de leur intérêt si on ne les parcourt la Bible à la main), faisait paître les brebis de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian, et ayant conduit son troupeau au fond du désert, il vint à la montagne de Dieu, Horeb.

« Et le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson, et il voyait que le buisson brûlait et qu'il n'était pas consumé.

« Moïse dit donc : J'irai et j'examinerai cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume pas.

« Mais le Seigneur, voyant qu'il s'avancait, l'appela du milieu du buisson, et il lui dit : Moïse, Moïse ! Il lui répondit : Me voici.

« Et Dieu lui dit : N'approchez pas d'ici : ôtez la chaussure de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte.

« Il dit encore : Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Moïse cacha son visage, parce qu'il n'osait regarder Dieu.

« Le Seigneur lui dit : J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte ; j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui président aux travaux.....

« Mais venez, et je vous enverrai vers Pharaon, afin que vous emmeniez de l'Égypte les enfants d'Israël, qui sont mon peuple. »

C'est au lieu même où Dieu manifesta sa présence par un si grand prodige, que, d'après la tradition, est bâtie la chapelle destinée à en perpétuer le souvenir. Il n'est permis d'y entrer que pieds nus. Le sanctuaire est en tout semblable à ceux de la Palestine : un autel élevé, soutenu par des colonnes, et sous l'autel la place, le lieu révéré.

« Pokoke assure, dit le Père de Géramb, que les religieux ont planté dans leur jardin un buisson pareil à ceux qui croissent en Europe, et que, par la plus ridicule imposture, ils ne craignent pas d'affirmer que c'est le même que celui que vit Moïse, le buisson miraculeux. L'assertion est fautive, et le fait absolument controuvé. »

Après cette courte digression sur Moïse protégeant les filles du prêtre de Madian, et sur le buisson ardent, nous voici arrivés à la chapelle de sainte Catherine. « Le corps de cette grande sainte, patronne des Russes, martyre à Alexandrie dans les premiers siècles de l'Église, était encore tout entier, dit-on, il y a soixante ans. Depuis, pour le soustraire au pillage des Arabes, on a été si souvent obligé de le déplacer, il a été tellement altéré par l'humidité, qu'il n'en reste plus que les parties principales. Celles qu'on fait voir sont la tête et une main, très-bien conservées.

« A dix heures du matin, dit Dom Géramb, on vint me chercher, en grande cérémonie, pour me conduire vers la châsse que l'on devait ouvrir. Les supérieurs et la communauté se trouvaient à l'église ; toutes les lampes étaient allumées. On m'avait prévenu que les reliques de la Sainte avaient cela de merveilleux, qu'elles répandaient autour d'elles un parfum suave. En effet, à peine la châsse fut-elle ouverte, qu'il s'en exhala l'odeur la plus agréable. Le supérieur prit d'abord respectueusement dans ses mains la tête, qui était enveloppée d'un drap d'or, et surmontée d'une couronne aussi d'or, attachée avec beaucoup d'art. Cette tête était toute noire. Puis on tira la main, qui a conservé une extrême blancheur. Je remarquai aux doigts, dont les ongles paraissent encore, plusieurs bagues précieuses, une entre autres en diamants d'une grande beauté. On me parla d'un anneau d'un bien plus grand prix, que la Sainte avait reçu de Notre-Seigneur lui-même, et qu'elle avait au doigt lorsqu'on la découvrit sur la montagne qui porte son nom ¹ ;

¹ Plusieurs montagnes ont pris depuis cette appellation. Des chapelles, des églises, ont été bâties sous l'invocation de la Sainte. En France, la plus célèbre est celle près

mais on ne me le montra pas. Il est gardé très-religieusement et ne peut être touché que par le Patriarche. A ce sujet, on me raconta l'histoire suivante, que je ne donne pas pour un article de foi :

« L'impératrice Catherine désirait depuis longtemps posséder cette bague miraculeuse. Elle y attachait une telle importance, qu'à la fin elle se décida à envoyer un archimandrite chargé de présents pour la demander en son nom. Grande fut la consternation parmi les Pères. Mais on n'osait rien refuser à une si puissante souveraine, protectrice zélée du monastère. Après beaucoup d'hésitation, on se détermine à autoriser l'envoyé à prendre la bague. On procéda avec beaucoup de pompe à l'ouverture de la châsse. Revêtu d'ornements magnifiques, et décoré de tous les attributs de sa dignité, l'archimandrite s'approche pour remplir sa mission, lorsqu'à l'instant même des flammes s'échappent de l'intérieur, réduisent les ornements en cendres, et poursuivent le téméraire, qui ne peut se soustraire que par une prompte fuite à leur terrible vengeance. »

« Il serait bien peu raisonnable d'insulter par des railleries, ou par un dédain superbe, à la piété des fidèles dont le bonheur est de contempler avec respect les reliques des Saints. Si nous visitons avec empressement les tombes des hommes illustres, des capitaines célèbres, si l'on ne descend pas sans une sorte de terreur dans les caveaux de Saint-Denis, de Vienne et de Potsdam, où gît la cendre glorieuse de quelques rois ; si l'on fait voir à la foule leurs squelettes noircis, et si la foule émue dit : C'est la poussière d'un guerrier, d'un prince, d'un magistrat, d'une femme forte ; et si elle se prosterne et pleure quelquefois devant ces tombes vénérées, pourquoi ne serait-il pas permis de s'agenouiller et de prier en face des restes mutilés, desséchés des martyrs, des pontifes et des vierges ? Pendant leur vie, ce furent des athlètes généreux, des confesseurs intrépides, des bienfaiteurs du pauvre, des prédicateurs éloquents ; toutes les vertus leur furent familières ; aujourd'hui, ce sont de puissants intercesseurs auprès de Dieu, ce sont nos modèles et nos maîtres dans la science qui seule est nécessaire. Ah ! quand il serait vrai qu'en cette matière la piété de quelques chrétiens n'eût pas toujours été assez éclairée, le droit de lui en faire un reproche

de Rouen, où la vue est admirable : une abbaye de Bénédictins existait autrefois dans le village bâti sur ce point élevé.

appartiendrait-il à ceux qui s'engouent jusqu'à la passion et au ridicule pour les débris les plus vulgaires de l'habillement d'un grand écrivain, ou qui achètent 1,000 francs la canne de Voltaire ; à ces enthousiastes qui ont payé au poids de l'or la défroque, vraie ou fausse, de Napoléon ; à ces archéologues fanatiques qu'on a vus dérober furtivement une parcelle du monolithe de Louqsor ? La foi, qui croit à la justice patiente de Dieu, à la vie future, à des couronnes éternelles, peut-elle avoir trop de vénération et d'amour pour ceux qui ont combattu le *grand combat*, comme saint Paul, et qui se reposent en attendant le jour du Seigneur ?... Nous enveloppons dans des étoffes précieuses, nous essayons de conserver avec des parfums ceux qui nous furent chers : n'est-il pas juste que la piété rende les mêmes hommages à la dépouille mortelle de nos défenseurs, de nos protecteurs, dont l'âme est déjà devant Dieu ?... Les Pères de l'Église les plus éclairés attestent aussi que les corps de plusieurs Saints, retrouvés longtemps après leur martyre, exhalaient l'odeur des plus doux parfums : par une faveur particulière, ils participaient en quelque chose, après leur mort, au privilège d'incorruptibilité de Marie, sur les traces de laquelle ils s'étaient efforcés de marcher pendant leur vie. Sans doute il s'est introduit plusieurs abus dans l'usage et la vénération des images et des reliques, aussi bien que dans le culte des Saints ; mais la faiblesse humaine se glisse partout, et les abus ne doivent pas être mis sur le compte de l'Église, qui, loin de les autoriser, en désire et en ordonne la correction. « S'il s'est introduit quelques abus parmi des observances si saintes et si salutaires, le saint concile (de Trente) souhaite extrêmement qu'ils soient abolis. »

Le monastère du mont Sinaï est très-fréquenté par les Grecs et les Coptes qui s'y rendent en pèlerinage, ainsi que le prouve la lettre suivante, écrite du Caire en 1821 :

« L'Égypte a près de son territoire les berceaux de trois religions, de la juive, de la chrétienne et de la mahométane ; aussi voyons-nous arriver tous les jours en cette ville des personnes qui viennent visiter les saints lieux qui ont vu naître et mourir Moïse, Jésus et Mahomet. Mais, par une circonstance qui se présente assez rarement, trois caravanes sont parties, l'une pour le mont Sinaï, composée de Coptes et de Grecs ; l'autre pour Jérusalem et la Terre-Sainte, composée de chrétiens ; la troisième pour la Mecque, composée de mahométans.

« Le pacha d'Égypte a donné des ordres pour que chacune de ces caravanes reçût une escorte suffisante pour sa sûreté dans les déserts qu'elle doit parcourir. Deux raisons rendent, cette année, la caravane du mont Sinaï beaucoup plus nombreuse que les années précédentes : la première est le nombre considérable de Grecs et de Cophtes qui se sont réfugiés en ce moment en Égypte, après s'être enfuis des îles où ils étaient persécutés. Le pèlerinage du mont Sinaï étant pour eux obligatoire au moins une fois dans la vie, ils s'empresent de le faire cette année, puisqu'ils se trouvent dans le voisinage, et qu'ils se croient miraculeusement sauvés par l'intercession de sainte Catherine, patronne du mont Sinaï, des dangers qu'ils ont courus dans leur patrie.

« Une autre cause de cette affluence extraordinaire des Grecs et des Cophtes vers le mont Sinaï, est la publication faite ici depuis six mois par les Pères de ce couvent, qui ont un hospice au Caire, que la porte du monastère du mont Sinaï, fermée depuis plus de cinquante ans, serait ouverte en 1821, et que les pèlerins ne seraient plus obligés, pour entrer dans le monastère et visiter les saints lieux, de se faire hisser dans le panier ou fauteuil que les cénobites descendaient d'une des fenêtres de leur habitation pour introduire les fidèles dans le temple.

« Il paraît que depuis que le mont Sinaï n'était pas facilement accessible pour les femmes surtout, et que les pèlerins ne pouvaient y entrer que par la fenêtre de la manière que nous venons d'indiquer, le zèle des Cophtes pour en entreprendre le pèlerinage s'était bien refroidi; aussi ne cessent-ils de faire l'éloge de Mehemed-Ali, qui, en incorporant dans son armée les Arabes bédouins dont le désert était infesté, et en donnant à quelques-uns d'entre eux des terres à cultiver dans l'Égypte, a éloigné tous les dangers de ce voyage, et rendu, par sa police toujours active, le chemin du mont Sinaï aussi sûr que ceux de toute l'Égypte. D'autre part, l'administration du monastère a traité depuis longtemps avec les tribus arabes du désert pour la sûreté des pèlerins. Elle leur paie, pour chacun d'eux, une redevance de 117 fr. que les moines de l'hospice du Caire recevaient jusqu'à ce jour. »



CHAPITRE XV.

Aumônes des religieux du mont Sinaï. — Leur bibliothèque. — Copie de l'édit de Mahomet adressé à tous les chrétiens. — Ascension au mont Sinaï. — Élie au mont Sinaï. — Sommet du mont Sinaï. — La gloire de Dieu. — Rocher frappé par Moïse. — Le mont Horeb. — Les hautes montagnes favorables à la méditation.

« Comme les religieux de Saint-Sabas, du mont Liban et de Jérusalem, ceux de la Transfiguration ne refusent l'aumône à personne; les femmes et les enfants reçoivent par jour deux petits pains; les hommes, quatre et souvent six. Autrefois, à cette distribution, la communauté se voyait obligée d'ajouter de l'huile et même de l'argent; mais les Bédouins ayant arrêté une caravane du vice-roi qui se rendait de Tor, sur la mer Rouge, au Caire, Mehemed a déchargé les pauvres Pères d'un tribut si onéreux. » Dom Géramb, qui donne ces détails, ajoute :

« Aux environs du monastère campent, sous des tentes, près de cinquante familles arabes, qui lui appartiennent en quelque sorte; elles ont du bétail, des chameaux; moyennant un prix convenu, elles se chargent de tous les transports qui sont à faire pour la communauté. Ce sont elles aussi qui fournissent des montures aux voyageurs. »

Mais si les religieux ont la satisfaction d'exercer généreusement l'aumône envers les Arabes campés au pied du monastère, ils ont encore, pour tromper l'ennui de la solitude et pour s'instruire, une bibliothèque fort considérable, malgré les larcins qui leur ont été faits à différentes époques. Les ouvrages les plus curieux ont disparu; il n'y reste même que peu de manuscrits, et encore ne remontent-ils pas à des dates fort anciennes. Parmi ceux auxquels les révérends Pères attachent une haute importance, est une copie d'un édit du faux prophète Mahomet, adressé à tous les chrétiens. L'original de cet édit, écrit en caractères kouphiques, sur de la peau

de gazelle, et sur lequel sont apposés deux doigts du Prophète ¹, se trouve aujourd'hui au trésor du grand-seigneur. Nous allons citer les passages les plus remarquables de ce document politique et religieux :

« Si un prêtre ou un ermite se retire dans une montagne, grotte, plaine, désert, ville, village ou église, je serai derrière lui comme son protecteur contre tout ennemi.

« Il est défendu de charger de contributions les prêtres, les évêques et les dévots.

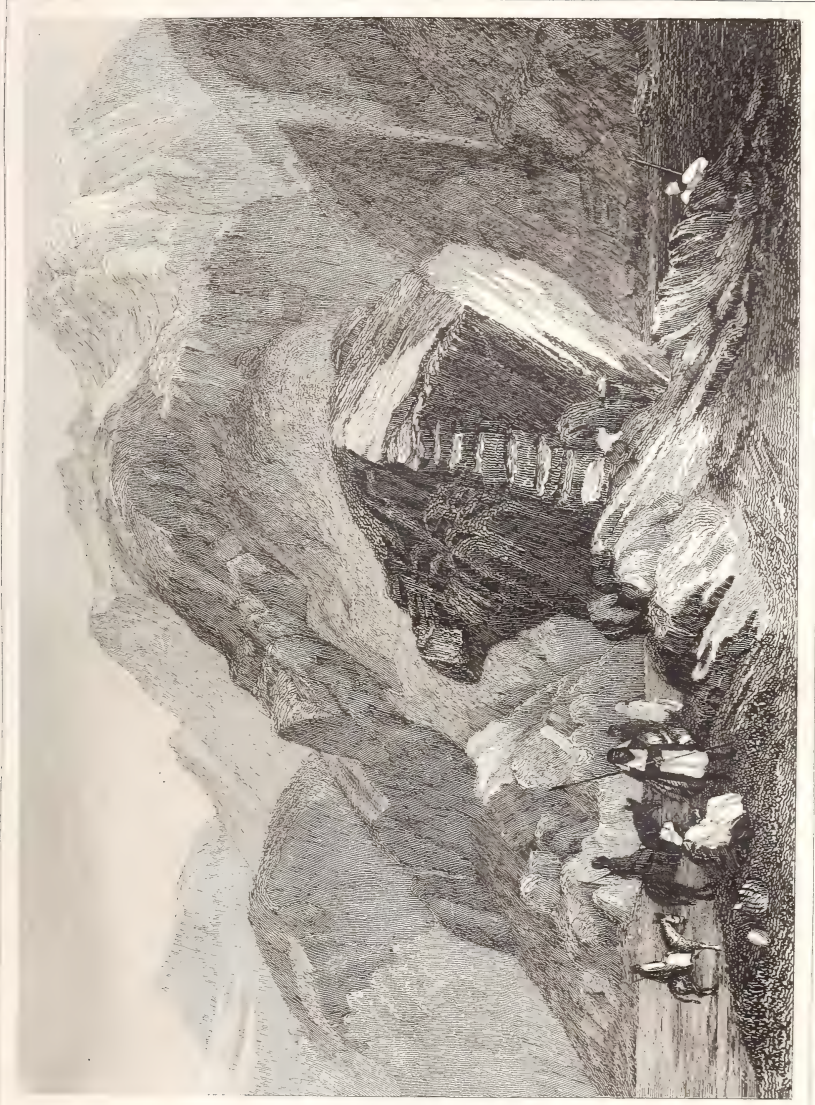
« Lorsqu'une femme chrétienne ira chez les musulmans, ils devront la bien traiter, et l'autoriser à aller faire la prière dans une église, sans mettre d'obstacle entre elle et sa religion.

« Les chrétiens seront aidés à conserver leurs églises et leurs maisons, ce qui les aidera à conserver leur religion; ils ne seront pas obligés de porter les armes. »

Cette tolérance était-elle dans le cœur de Mahomet, ou en avait-il besoin dans les premières années de sa puissance, ou bien voulait-il, par ces voies de douceur, amener à lui des chrétiens peu affermis dans leur foi?

Nous avons vu, par l'itinéraire de Dom Géramb, combien le désert du mont Sinaï présente de difficultés au voyageur. L'absence de l'eau, rendue plus nécessaire par le sable volatilisé qui vous pénètre de toute part, et par le soleil qui vous brûle, est une des plus grandes privations que l'on puisse éprouver. Malgré quelques vallées fertiles dans lesquelles sont des jardins plantés de vignes, de poiriers, de dattiers et autres arbres, dont les fruits sont portés au Caire, et qu'on y vend très-cher, en général, la Péninsule, entre les deux golfes d'Ailah et de Suez, offre le spectacle d'une effrayante stérilité. La rose de Jéricho, la coloquinte, l'apocin, aiment ce sol aride. Divers arbres buissonneux y viennent aussi : tels sont l'accacia, ou l'épine d'Égypte, qui fournit la gomme arabique, substance qui, au besoin, peut servir de nourriture; le tamarinier, qui, dans les mois de juin et juillet, laisse transpirer un suc doux et aromatique. Le câprier, le laurier-rose, le cotonnier et

¹ Sans doute il ne savait pas écrire et voulait imiter les anciens chevaliers, qui scellaient une lettre avec le pommeau de leur épée, ou en appliquant sur la dépêche ou l'acte leur main entière trempée dans l'encre.



Hippolyte Thorey del.

Hubert del.

Divert de Sinti.

St. Remondino 4.

divers arbustes, forment par-ci par-là une touffe de verdure au milieu des rochers noirâtres de granit, de jaspe, et des plaines couvertes de sable, de pierres à fusil et de cailloux roulés. Les Arabes peu nombreux, qui errent dans ce désert, paraissent vivre d'abstinence. Il y a pourtant beaucoup de gazelles et d'autres sortes de gibier. Les côtes de cette presque île sont bordées de récifs de corail et couvertes de pétrifications sans nombre.

Mais si le vaste désert (Pl. 29) au milieu duquel se trouve situé le mont Sinaï peut lasser le courage et la patience des plus intrépides voyageurs, ce sont bien d'autres obstacles à surmonter quand il faut gravir, du monastère à la cime de la montagne, pendant un espace de plus de deux mille pieds, au milieu de roches nues, qui surplombent souvent, et vous arrêtent tout à coup dans votre marche déjà si pénible ! Dom Géramb, malgré quelques jours de repos chez les religieux si attentifs à lui procurer toutes les commodités que présentait leur retraite, ne pouvait encore penser sans effroi que, pour arriver à son but, c'est-à-dire au point culminant, il avait à gravir des roches escarpées, et sans la moindre trace de chemin. Toutefois, il s'arme de courage, et, déterminé à surmonter toutes les difficultés, lui fallût-il grimper à l'aide de ses mains, le 1^{er} mars, à la pointe du jour, il se met en route pour la sainte montagne, accompagné d'un religieux, d'un Arabe et de son janissaire. Écoutons-le :

« La montée commence à quatre cents pas environ du monastère ; elle est extrêmement rude, escarpée, et fatigue d'autant plus qu'elle ne se compose pour ainsi dire que de quartiers de porphyre feuilleté et de fragments de rochers aigus. Nous avons de plus à lutter contre des monceaux de glace, et la neige, en quelques endroits, s'élevait à une telle hauteur, que c'était pour nous un véritable travail de nous y frayer un passage. Au bout d'une heure, je n'en pouvais plus. Malgré la rigueur du temps, malgré un vent très-froid qui soufflait, j'étais tout en nage, au point que je ne vis rien de mieux pour me rafraîchir et me soulager que de recourir à la neige. Je ne me rappelle pas avoir éprouvé une semblable lassitude. Cependant les souvenirs, les pensées de la foi venaient à mon aide ; ils m'empêchaient de m'arrêter au sentiment de ma faiblesse, et mes efforts croissaient en proportion des obstacles.

« Tout présentait autour de nous un aspect triste et sombre ; tout

était solitaire, silencieux ; nulle trace de verdure sur les flancs des blocs de granit qui s'élevaient au-dessus des glaces et des neiges dont nous étions environnés.

« A moitié chemin, nous rencontrâmes une chapelle dédiée au prophète Élie, et dans laquelle se trouve la grotte où il s'arrêta, après avoir marché quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu :

« Étant arrivé là, dit l'Écriture, il demeura dans une caverne, et le Seigneur lui parla et lui dit : Que fais-tu ici, Élie ?

« Or, Élie répondit : Je brûle de zèle pour vous, Seigneur, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive, que je suis demeuré seul, et qu'ils ont cherché à m'ôter la vie.

« Le Seigneur lui dit : Sors et tiens-toi debout sur la montagne devant le Seigneur. Et voilà que le Seigneur passa, et un vent violent et impétueux renversant les montagnes et brisant les rochers devant le Seigneur ; et le Seigneur n'étant point dans ce vent ; et après le vent un tremblement de terre, et le Seigneur n'étant point dans ce tremblement ;

« Et après le tremblement un feu, et le Seigneur n'étant point dans ce feu ; et après ce feu, on entendit le souffle d'un petit vent.

« Lorsqu'Élie eut entendu, il se couvrit le visage de son manteau, et, étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne ; et voilà qu'une voix vint à lui, disant : Que fais-tu là, Élie ? Il répondit :

« Je brûle de zèle pour vous, Seigneur, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive, et qu'étant demeuré seul, ils cherchent à m'ôter la vie. »

Remarquons en passant ce que c'était que la carrière laborieuse des prophètes ; voyons ces courageux et infatigables missionnaires de l'éternelle vérité, entreprendre, pour obéir à la voix de Dieu, les œuvres les plus difficiles, exposer à chaque instant leurs jours, ne compter le plus souvent, pour soutenir leur misérable existence, que sur un miracle de la Providence ou sur la charité d'une pauvre veuve. Celui-ci revêt un cilice, se couvre de cendres, annonçant à des peuples incrédules et courroucés de terribles châtements ; celui-là, yomi par un poisson monstrueux sur le rivage de la mer, se rend à Ninive et prédit à ses habitants la destruction de leur ville. Voici à



Customs landing etc.

Mount du Vin.

Etching by

présent le prophète Élie qui, fuyant la colère de Jézabel, s'enfonça dans le désert, dans ce même désert que nous parcourons avec Dom Géramb, s'assied, exténué de fatigue, à l'ombre d'un genévrier, et dit à Dieu : « Seigneur, c'est assez; retirez mon âme de « mon corps; car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Le courage lui manque, il défaille de faiblesse et s'endort. Puis, réveillé deux fois par un ange, et nourri de sa main, il se relève et entreprend son grand voyage de quarante jours. Ces prophètes, au langage énergique, à la vie dure et presque sauvage, ces trompettes mystérieuses de la parole divine, ne furent pourtant que l'ombre pâle des douze Apôtres qui furent appelés de la barque où ils étaient pour se partager le monde entier, pour le traverser, l'inonder de lumière, et l'arroser de leur sang. Ne fallait-il pas tout le génie de Michel-Ange pour comprendre ces hommes de Dieu, et nous les représenter, sur les murs de Saint-Pierre, dans des proportions grandioses, propres à nous en donner une idée ?

Telles furent les pensées du trappiste; à la vue des monts entr'ouverts, des roches fendues, brisées, bouleversées, il ne put s'empêcher de s'écrier plusieurs fois : « Oui, le Seigneur a passé par là. »

« De la caverne d'Élie nous poursuivîmes péniblement notre marche à travers la neige, incessamment contrariés par le vent du nord qui soufflait avec violence. Enfin l'auguste cime (Pl. 30), se montrant à nos regards, ranima mon courage, et sembla me donner de nouvelles forces. Une heure après, tous mes vœux étaient satisfaits. Dans les transports d'une joie qui lui ôtait le sentiment des longues fatigues du voyage, mon âme oubliait le monde entier pour savourer délicieusement ces douces pensées :

« Je suis sur ce mont sacré où le Seigneur vint à Moïse en l'obscurité d'une nuit, afin que le peuple l'entendît parler et le crût à jamais.

« Je suis sur ces mêmes rochers où, dès que l'aube parut, voilà que les tonnerres commencèrent à se faire entendre, et les éclairs à briller, et une nuée très-épaisse à couvrir la montagne, et le son de la trompette à éclater avec force.

« Je suis sur ce Sinaï, qui tout entier fumait, parce que le Seigneur y était descendu au milieu du feu, et la fumée de ce feu montait comme une fournaise et présentait un aspect terrible.

« Je suis sur ce Sinaï, où, tandis que le son de la trompette

augmentait de plus en plus et devenait plus bruyant, Moïse parlait, et Dieu lui-même lui répondait.

« Et, saisi d'une religieuse terreur, je m'agenouillai, mes lèvres se collèrent sur la roche sainte; je restai longtemps prosterné, adorant en silence le Dieu miséricordieux, qui, par amour pour Israël, avait daigné, des hauteurs du ciel, s'abaisser sur le Sinaï pour lui donner sa loi; et après l'avoir humblement remercié des continues bénédictions dont sa bonté avait accompagné mon pèlerinage, la tête nue, la main sur mon cœur, et les yeux fixés vers le ciel, je prononçai à haute voix ces paroles qu'il avait fait entendre : « Je suis le Seigneur ton Dieu. »

« Aucun son n'interrompait ma voix qui se prolongeait à travers les rochers de cette vaste solitude; la nature entière semblait écouter en silence les oracles de son divin auteur. »

Nous aurions pu donner la description topographique de cette montagne célèbre, et décrire sèchement les rochers entassés sur les rochers; les ravines qui coupent votre chemin; les pierres roulantes, où votre pied mal assuré n'ose s'appuyer; les rares arbrisseaux où vous vous cramponnez, pour arriver tout haletant, tout brisé de fatigue, au terme de votre voyage, par un froid rigoureux; mais nous sommes plus heureux d'animer la scène assez triste du mont Sinaï par les efforts généreux d'un pèlerin qui, malgré ses soixante ans passés, veut étudier, la Bible à la main, ces pierres pleines de souvenirs, monuments impérissables de la puissance divine. On gravit avec lui ces pentes stériles, on médite avec lui les grands événements qui se sont accomplis, et l'intérêt puissant qui s'attache à ces souvenirs historiques et religieux fait que l'on oublie, comme Dom Géramb, les difficultés d'une ascension si pénible et l'ennui d'une solitude aussi profonde. Si vous ne parcourez ces montagnes avec les yeux de la foi, c'est un livre fermé, c'est une scène désenchantée; tout est muet, tout est mort. Mais croyez à l'authenticité des livres saints, et là tout les explique et les justifie, et vous ne pouvez faire un pas sans rencontrer Dieu, sans entendre sa voix.

« De tous les objets qu'offre à l'œil étonné l'aspect du Sinaï, couvert des ruines de deux églises chrétiennes, et d'une mosquée construite par les Turcs en l'honneur du législateur des Hébreux, pour lequel ils conservent une grande vénération, il n'en est aucun

dont il soit plus fortement frappé que de celui qui rappelle le récit suivant de l'Exode :

« A quoi connaissons-nous, dit Moïse au Seigneur, que nous avons trouvé grâce devant vous, moi et votre peuple, si vous ne marchez avec nous, afin que nous soyons glorifiés par tous les peuples qui habitent sur la surface de la terre ?

« Or, le Seigneur dit à Moïse : Je ferai encore ce que tu as demandé, car tu as trouvé grâce devant moi, et je te connais par ton nom.

« Moïse dit : Je vous supplie de me faire voir votre gloire.

« Dieu répondit : Je ferai passer toute ma gloire devant toi, et je prononcerai en ta présence le nom du Seigneur : car je ne ferai point grâce à qui je voudrai, et miséricorde à qui il me plaira.

« Mais tu ne pourras voir ma face, car l'homme ne me verra point sans mourir.

« Et il ajouta : Voici un lieu près de moi, tu te tiendras là sur ce rocher.

« Lorsque ma gloire passera, je te placerai dans une *ouverture du rocher*, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que ma gloire soit passée. »

« Or, cette ouverture du rocher où fut placé Moïse, où la main du Seigneur le couvrit jusqu'à ce que sa gloire fût passée, elle subsiste encore aujourd'hui ; elle se reconnaît encore sensiblement, à quatre mille ans de l'époque où en parlait l'écrivain inspiré ; il n'est pas de voyageur de bonne foi qui ne puisse la voir ; mes yeux l'ont vue, l'ont contemplée, et mon esprit, d'accord avec mon cœur, rendant hommage à la véracité des Ecritures saintes, a remercié le ciel du bonheur de pouvoir considérer de près ce qui, pour tant d'autres, demeure un objet de foi.

« Les ruines de différentes églises, construites successivement en cet endroit, ont un peu exhaussé les bords de l'*ouverture* ; mais on les distingue très-visiblement d'avec le rocher, dont le granit est extrêmement dur. J'y suis entré, j'y suis resté quelque temps, et avec un fort marteau, à peine, en une demi-heure, ai-je pu en détacher quelques petits fragments.

« Je passai trois heures sur le Sinai, et comme les Apôtres sur le Thabor : « Seigneur, disais-je ; il fait bon ici, » et j'eusse voulu y dresser une tente. Mon guide et le bon religieux m'avertirent qu'il

fallait songer au retour. Je me fis plusieurs fois répéter cet avis, et, prosterné de nouveau, je promis à Dieu de lui être fidèle, je lui jurai de *n'avoir point d'autres dieux devant lui*, et nous partîmes. »

Mais lorsque le voyageur, tout ébloui de la majesté du Dieu qui apparut au législateur des Hébreux, revient de cette espèce d'anéantissement et d'extase que cause à la faiblesse humaine la pensée d'une scène si imposante, et qu'il ne peut suffire, sur ce terrain miraculeux, à la foule et à la violence des impressions religieuses, de nouveaux prodiges vont s'offrir à lui sur ce sol où Dieu les a comme semés. A peine remis de son émotion, après avoir descendu la montagne, le voilà tout à coup dans le vallon de Raphidim, au lieu appelé de la *Tentation* (*ubi tentaverunt patres nostri*) pour y voir, pour y contempler la roche d'où Moïse fit sortir de l'eau en la frappant de sa verge.

Et ici nous devons oublier nos mœurs et nos habitudes européennes, et, nous transportant par la pensée dans ce désert, essayer de nous former une idée de ce que devait être cette multitude grossière qui ne comprenait guère les vues de Dieu sur son peuple tiré de l'Égypte, et qui se voyait au milieu des pierres amoncelées de l'Arabie, privée de l'élément le plus nécessaire, et tourmentée par les ardeurs de la soif. Alors nous nous expliquerons facilement les murmures toujours croissants de cette population, et le miracle opéré pour la désaltérer ne nous en paraîtra que plus grand et plus digne de notre admiration.

Laissons parler les Livres Saints : chaque parole qu'ils renferment est faite pour notre instruction et pour la gloire de celui qui les a dictés :

« Toute la multitude des enfants d'Israël étant partie du désert de Sin, selon leurs campements, d'après l'ordre du Seigneur, ils établirent leurs tentes en Raphidim, où il n'y avait point d'eau à boire pour le peuple.

« Et le peuple s'irrita contre Moïse et dit : Donnez-nous de l'eau afin que nous buvions. Et Moïse leur dit : Pourquoi criez-vous contre moi ? pourquoi tentez-vous le Seigneur ?

« Le peuple donc eut soif à cause de la disette d'eau, et murmura contre Moïse, disant : Pourquoi nous as-tu fait sortir d'Égypte pour faire mourir de soif nous, nos enfants et nos troupeaux ?

« Moïse cria vers le Seigneur, disant : Que ferai-je à ce peuple ? Encore un peu de temps, et il me lapidera.

« Et le Seigneur répondit à Moïse : Marche devant le peuple, et prends avec toi quelques-uns des anciens d'Israël, et tiens en ta main la verge dont tu as frappé le fleuve (le Jourdain).

« Voilà que je serai là devant toi sur la pierre d'Horeb, et tu frapperas la pierre, et l'eau en jaillira, afin que le peuple boive. Et Moïse fit ainsi en la présence des anciens d'Israël.

« Et il appela le nom de ce lieu *Tentation*, à cause des murmures des enfants d'Israël, parce qu'ils tentèrent le Seigneur, disant : Le Seigneur est-il parmi nous ou non ? »

« Le rocher, d'où la tradition raconte que Moïse fit sortir de l'eau, dit Dom Gérard, présente des caractères de vérité bien frappants. Je ne sache pas avoir vu de ma vie de monuments qui constatent d'une manière plus convaincante les faits de l'antiquité qu'ils doivent rappeler. Imaginez, sur un sol sec, stérile, dépourvu de toute espèce de plantes, et dans les environs duquel il ne se trouve pas une seule goutte d'eau, imaginez, dis-je, un énorme bloc de granit, haut de treize à quatorze pieds, large de dix, et en ayant au moins cinquante de circonférence, détaché de la montagne, et tombé dans la vallée, au milieu d'autres quartiers considérables de rochers, que la dégradation, les éboulements amenés par les âges y ont précipités. »

« Ce rocher, » dit un voyageur qui a visité les lieux, et que ses opinions philosophiques ne permettent pas de suspecter de vouloir favoriser la révélation, « ce rocher laisse voir sur sa surface verticale une rigole d'environ dix pouces de largeur sur trois pouces et demi de profondeur, traversée par dix ou douze stries ou coupures de deux pouces environ de profondeur, formées par le séjour de l'eau dans la partie la plus tendre de ce bloc, que les moines et les Arabes appellent le rocher de Moïse. »

« Cette description, je le reconnais, est parfaitement exacte ; il n'y a que ces mots, *dans la partie la plus tendre*, qui manquent de vérité. Le bloc, au contraire, est tellement dur en toutes ses parties, qu'après des coups redoublés pendant une heure entière, nous pûmes à peine en recueillir de très-petits fragments. Le manche du marteau dont nous nous servions était de fer ; néanmoins, il ne résista pas, il plia.

« Une chose plus remarquable, et que ne dit point l'écrivain que je viens de citer, c'est qu'encore aujourd'hui le lieu où se trouve le rocher est désigné par les Arabes sous les noms de *Massab* et *Meribab*, expressions presque les mêmes que celles de *Massah* et de *Meribah*, dont se sert l'hébreu de l'Écriture, et qui signifient *querelle et tentation*. »

Cette description détaillée, que nous devons à un homme de bonne foi, qui n'écrit, dans la sincérité de ses convictions, que pour la gloire de la religion qu'il professait avec tant de franchise et de courage, au sein des populations infidèles, peut servir aux peintres qui voudront désormais s'emparer de ce grand sujet, pour rectifier l'erreur matérielle dans laquelle sont tombés quelques-uns de leurs prédécesseurs, qui représentent Moïse faisant sortir l'eau si ardemment désirée, et si injurieusement demandée par les Juifs, du milieu d'une chaîne de rochers. Ici, l'évidence du miracle est bien plus démontrée, puisque la source jaillit tout à coup, à la voix du législateur hébreu, d'un roc solitaire, trop peu considérable pour recéler dans son sein le moindre filet d'eau; puisque le sol est frappé tout autour de stérilité, et qu'aucune végétation n'annonce qu'il ait jamais été arrosé avant que la puissance à laquelle rien ne résiste fit couler tout à coup devant la foule étonnée les torrents qui devaient l'abreuver.

« Les Bédouins, continue Dom Géramb, attribuent une vertu merveilleuse aux excavations que l'eau a formées dans le granit du rocher; ils y déposent de l'herbe qu'ils sont allés chercher au loin, et la donnent ensuite à manger à leurs chameaux quand ceux-ci sont malades. »

Gravissons, avec l'infatigable trappiste, les pentes de l'Horeb, et arrêtons-nous à la place où l'on raconte que se trouvait Moïse lorsqu'il aperçut le buisson ardent. « De ce point, la perspective est admirable, et ne se peut comparer à nulle autre. J'avais à ma gauche le mont Sinaï, élevant majestueusement sa cime sainte vers les cieux; à une demi-lieue au-dessous de moi, dans un vallon étroit et profond, je voyais comme à mes pieds la *forteresse* du monastère de la *Transfiguration*, désespoir de l'Arabe qui convoite ce qu'elle contient en mesurant d'un œil consterné les murailles qu'il ne saurait franchir; plus loin, dans le jardin du couvent, mes regards rencontraient de hauts cyprès dont la verdure rend encore

plus tristes les rochers arides qui entourent le monastère et projettent leurs énormes flancs dans le désert ; à droite, ma vue se prolongeait sur le chemin que parcoururent les enfants d'Israël pour venir au mont Sināï, sur la plaine où ils campèrent lorsque Dieu donna sa loi à Moïse, et au-delà de cette plaine couverte de broussailles jaunes et flétries, tout le vaste amphithéâtre des montagnes qui la bornent.

« Assis sur le rocher, je donnai un libre cours à toutes mes pensées ; mes souvenirs, se réveillant en foule, faisaient passer rapidement devant moi, et les miracles de la prédilection de Dieu pour son peuple, et les prodiges d'ingratitude de ce peuple grossier et charnel ; jamais je n'avais senti si fortement l'énormité des prévarications d'Israël, devenu idolâtre au pied de ces montagnes. Je voyais, au milieu du camp, l'autel sacrilège dressé par Aaron ; je voyais l'abominable idole, et les holocaustes et les victimes offertes, et la multitude oubliant le Seigneur qui les avait délivrés de l'Égypte, les uns assis pour manger et boire, les autres se livrant à des joies insensées, à des danses impures. J'apercevais Moïse descendant en hâte du Sināï, brisant les tables de la loi dans les transports d'une sainte colère, et les enfants de Lévi, armés d'un glaive, passant et repassant au travers du camp d'une porte à l'autre, et frappant de mort le frère, le proche, l'ami ; j'entendais les cris du coupable tombant, expirant sous les coups. Et en même temps qu'à ce terrible spectacle je reconnaissais la justice des vengeances divines, je demeurais déconcerté, confondu de l'excès d'aveuglement et d'ingratitude qui avait fait méconnaître les plus éclatants, les plus récents bienfaits, et, pour l'intelligence d'un si étrange mystère, je me sentais entraîné à me replier sur moi-même, à sonder profondément les misères de mon propre cœur, et je finissais par reconnaître que, plus ingrat encore, il ne lui était arrivé que trop souvent, après des grâces et des faveurs non moins grandes de la part du Seigneur, d'adorer des divinités étrangères, les dieux qu'adore le monde : heureux d'avoir, au jour de mon repentir, trouvé, entre les mains des lévites de la nouvelle loi, au lieu du glaive qui donne la mort, la croix de mon Sauveur, sa miséricorde et mon pardon ! »

L'auteur fait ici allusion au veau d'or que les Israélites adorèrent dans le désert, se livrant, autour de cette idole, à des danses et à des plaisirs coupables. On prétend reconnaître, dans une exca-

vation du rocher, ayant trois pieds de diamètre et autant de profondeur, le moule où fut fondue la tête de cette divinité que s'était forgée le peuple rebelle à la voix de Dieu pendant l'absence de Moïse ; mais c'est une erreur grave. Malgré les assertions ironiques de Voltaire, il a été démontré d'une manière victorieuse, dans les *Lettres de quelques Juifs*, par l'abbé Guénée, que ce veau d'or était d'une dimension fort petite, à peu près comme les aigles ou autres signes qui se placent à la sommité des drapeaux de l'armée.

LA LOI DONNÉE SUR LE MONT SINAI.

« Quand Dieu voulut donner la loi à Moïse sur le mont Sinai, il fit quatre choses importantes. Il descendit au bruit du tonnerre et des trompettes ; toute la montagne parut en feu, et on y vit éclater la flamme dans un tourbillon de fumée. Dieu grava le Décalogue sur deux tables de pierre. Il prononça les autres articles de la loi d'une voix intelligible qui fut entendue de tout le peuple.

« Pour publier la loi évangélique, il renouvela ces quatre choses, mais d'une manière bien plus excellente. L'ouvrage commença par un grand bruit ; mais ce ne fut ni la violence du tonnerre, ni le son des trompettes comme on l'entend dans un combat ; le bruit que Dieu envoya fut semblable à celui d'un vent impétueux, qui figurait le Saint-Esprit, et qui, sans être terrible ni menaçant, remplit toute la maison, et appela tout Jérusalem au beau spectacle que Dieu voulait lui donner. On vit un feu, mais pur et sans fumée, qui ne parut pas de loin pour effrayer ses disciples, mais dont la flamme innocente, sans les brûler ni entamer leurs cheveux, se reposa sur leurs têtes. Ce feu pénétra le dedans, et, par ce moyen, la loi de l'Évangile fut doucement imprimée, non pas dans des pierres insensibles, mais dans un cœur composé de chair et ramolli par la grâce. Il y eut une parole, mais qui se multipliait d'une manière admirable. Au lieu que, sur la montagne de Sinai, Dieu ne parla qu'une seule langue et à un seul peuple, dans la publication évangélique qui devait réunir en un tout les peuples de l'univers dans la foi de Jésus-Christ, dans un seul discours on entendait toutes les langues, et chaque peuple entendit la sienne ; ainsi Jésus établit sa loi bien autrement que Moïse. Croyons, espérons, aimons, et la loi sera dans notre cœur. Préparons-lui des oreilles intérieures,

une attention simple, une crainte douce, qui se termine en amour.

« Au-dessus du mont Sinaï, Dieu criait : N'approchez pas, ni hommes ni animaux ; il y va de la vie, et tout ce qui approchera mourra de mort. Sur la sainte montagne de Sion, Dieu n'approche pas seulement sous la figure d'une flamme lumineuse, mais il entre au-dedans du cœur ; ce beau feu prend la figure d'une langue, le Saint-Esprit vient parler au cœur des Apôtres, et de leur cœur doit sortir la parole qui convertira tout l'univers. » (BOSSUET, *Élévat. sur les mystères.*)

Je conçois cette foule de pensées dont s'inonde l'âme d'un voyageur assis seul sur la pointe d'un rocher en face d'un panorama ravissant ; je conçois combien ce lieu est favorable à la méditation. Comme les heures passent vite et sont délicieuses, dans les Alpes, en présence de cette belle nature, en présence de ces cascades, de ces lacs et de ces pins élancés ! A mesure que les poumons plus libres, plus dilatés, vous font sentir la vie, votre âme, aussi dégagée de tout ce qui est matériel et pénible, s'élève et monte pure vers les pics inaccessibles et se perd dans les délices que rien ne peut rendre. La méditation y devient facile ; on devine ce qui n'eût été qu'une énigme inexplicable au milieu du bruit des villes et dans un étroit espace ; oublieux du monde, affranchi des inquiétudes qui poursuivent l'homme le plus heureux, le chrétien ne vit alors et ne respire que pour Dieu et pour la vertu ; les plus nobles désirs le transportent, et dégoûté du séjour de la terre, un pied déjà pour ainsi dire dans le ciel, il ne voudrait pas redescendre vers la vallée où l'attend la foule occupée de ses plaisirs, de ses courses oisives, du besoin de s'agiter, et de tromper l'ennui qui souvent la poursuit au milieu même du plus enivrant spectacle.



CHAPITRE XVI.

Aperçu général de l'Égypte. — Le Nil. — Embarquement de saint Louis pour Damiette. — Bouche du Nil, près Rosette. — Fertilité de l'Égypte. — Pyramides. — Memphis. — Thèbes; l'armée française devant ses ruines. — Statue renversée de Memnon. — La Thébaïde; ses solitaires.

Nous avons nommé l'*Égypte* en parlant des Juifs qui traversèrent, sous la conduite de Moïse et d'Aaron, de vastes solitudes pour arriver à la terre promise, dont leurs fautes devaient leur fermer l'entrée pour quelque temps. Nous y revenons avec grand plaisir.

« Cette contrée, si puissante sous les Pharaons, si riche sous les Ptolémées, est encore si importante sous les rapports historique et archéologique, qu'elle doit fixer notre attention. C'est l'Égypte qui, mère des sciences et des arts, instruisit la Grèce, et c'est la Grèce qui a instruit les Romains pour nous instruire nous-mêmes. Après avoir, pendant plus de mille ans, éclipsé les plus glorieux empires, après avoir, sous Sésostris, subjugué une grande partie de l'ancien monde, elle a fini par devenir successivement le jouet des Perses, des Romains, des Arabes et des Turcs. La tyrannie et les fléaux qui l'accompagnent l'ont dépouillée de quelques-uns des titres de son antique gloire; mais son nom seul ébranle encore l'imagination, et les souvenirs de Thèbes, de Memphis et d'Alexandrie, les noms du lac Mœris et du Labyrinthe, les pyramides et les obélisques traverseront tous les temps. A la fin du dernier siècle, une armée française pénétra dans l'ancienne patrie des Pharaons, et les savants qui l'accompagnaient purent présenter à l'Europe, dans le plus magnifique ouvrage que l'on ait jamais publié, le tableau complet des débris qui ornent encore cette illustre contrée. Une autre circonstance mérite autant notre attention : ce sont les nobles tentatives que fait le pacha actuel d'Égypte, Mohammed-Aly, pour rendre à cette illustre portion de l'Afrique une

partie de son ancien éclat, en y introduisant peu à peu les sages institutions de l'Europe ¹. »

L'Égypte est encore le nom qui nous a frappé le plus dans notre enfance. N'est-ce pas une touchante histoire que celle de ce berceau flottant sur les eaux du Nil, et menaçant de s'enfoncer avec le jeune enfant qu'il portait? (et cet enfant abandonné, c'était Moïse!) Le panier de jonc, enduit de bitume et de poix, caché parmi les roseaux, sur le bord du fleuve; la sœur de cet enfant qui se tient un peu au loin pour voir ce qui en arriverait; la fille de Pharaon, qui vient au fleuve pour se baigner, aperçoit ce panier, et envoie une de ses suivantes qui le lui apporte, et l'enfant confié à sa propre mère, que l'on ne soupçonne pas, et adopté par la princesse; quels détails attendrissants! Nous en avons tous gardé la mémoire, comme aussi de ce Joseph vendu par ses frères, puis amené à la cour de Pharaon, puis triomphant des accusations de ses ennemis et des pièges d'une femme; élevé au premier rang de l'empire, et faisant distribuer du blé à sa famille qui ne le reconnaît pas; puis pardonnant à ceux qui l'avaient jeté dans une citerne, et les renvoyant dans leur pays comblés de faveurs et de présents, et en faisant venir son vieux père, qu'il établit avec toute sa famille dans la terre de Gessen. Avec quelle impression profonde de terreur nous avons compté les plaies dont l'Égypte fut affligée à cause des maux qu'elle faisait souffrir aux Hébreux! avec quel intérêt nous avons vu ces mêmes Hébreux, sous la conduite de Moïse, échappant au sceptre tyrannique des Égyptiens, mettant entre eux la mer, qui s'ouvre pour protéger le peuple de Dieu et engloutir ses ennemis! Chaque dimanche, nous avons chanté ce passage miraculeux de la mer Rouge, avec David, avec le poète-roi. Nous avons aussi suivi d'un œil inquiet la sainte famille lorsque, forcée par les persécutions d'Hérode de quitter son domicile ordinaire, elle se réfugie dans l'Égypte, accomplissant déjà un long et dur pèlerinage pour sauver le précieux dépôt qui lui était confié. Le bon Rollin, dans sa longue Histoire des Égyptiens, nous a initiés aux grands travaux de ce peuple patient et industrieux; il nous a fait connaître la sagesse de ses lois et de ses coutumes, le nombre de ses villes populeuses, et

¹ Ceci était écrit sous le gouvernement de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, mort il y a peu d'années.

les plus petits détails des admirables monuments qui en faisaient la gloire.

Au sujet de cette fuite en Egypte, Bossuet, qui voit toujours les événements avec une profondeur et une simplicité merveilleuses, s'écrie :

« Etrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup ! et pourquoi ? parce qu'il est chargé de Jésus, et qu'il l'a en sa compagnie avant qu'il fût né. Lui et sa sainte épouse vivaient pauvrement, mais tranquillement dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis et ne se plaint pas de cet enfant incommode qui ne leur apporte que persécution ; il part, il va en Egypte, où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison... L'on n'a pas Jésus pour rien, il faut prendre part à ses croix. Pères et mères chrétiens, apprenez que vos enfants vous seront peut-être des croix ; n'épargnez pas les soins nécessaires, non-seulement pour leur conserver la vie, mais, ce qui est leur véritable conservation, pour les élever dans la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel ; et, après les avoir offerts à Dieu comme Joseph et Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peine que de douceur. » (Bossuet, *Élévat. sur les mystères.*)

Et le Nil ! il résume à lui seul toute l'histoire de cette vaste contrée. Beau fleuve, dont les sources furent longtemps inconnues, il vit sur ses deux rives s'élever une foule de villes dont une seule eût été l'orgueil d'un royaume ; providence d'une longue vallée qui n'attend, tous les ans, que ses inondations régulières et son limon fertile pour produire les fruits et les légumes les plus délicieux. Que de faits se sont accomplis sur ses bords ! que de sang les a inondés ! que de ruines aujourd'hui le déshonorent ! Heureux s'il peut rouler ses flots sous les lois douces et tolérantes d'un prince puissant ; et si ce beau pays, que les Romains appelaient le grenier de la grande ville, redevenait ce qu'il fut autrefois, accueillant avec amour nos populations, nos arts et notre industrie !

Nous aurions pu citer mille traits historiques qui se sont passés sur les bords du Nil. Pour nous renfermer dans le cadre religieux

que notre sujet comporte, nous nous bornerons à raconter comment Louis IX s'embarqua sur ce fleuve pour retourner à Damiette : on verra le courage, la noblesse d'âme vraiment royale, et le dévouement dont il donna tant de preuves en ce moment.

« Louis IX, conservant son courage et sa tranquillité d'âme au milieu du deuil et de l'abattement général, s'occupa de sauver les déplorables restes de son armée, après le traité conclu (1250) avec le Sultan, et fit tout préparer pour le départ de ses troupes. On embarqua sur le Nil les femmes, les enfants, les malades. On avait attendu l'entrée de la nuit pour dérober à l'ennemi ces tristes préparatifs. Le rivage offrait un spectacle déchirant ; on ne voyait que des croisés accablés par la souffrance, et se séparant, les larmes aux yeux, de leurs amis qu'ils ne devaient plus revoir. Au milieu de ces scènes douloureuses, les Arabes, profitant des ténèbres de la nuit, pénètrent dans le camp, pillent les bagages, égorgent tous ceux qu'ils rencontrent. Une foule éperdue fuit de tous côtés, et des cris d'alarme retentissent sur la rive du canal et du fleuve. Les mariniers s'aperçoivent de cet effroyable désordre à la lueur des feux qu'on avait allumés, et, voyant qu'on massacre les chrétiens, craignant pour eux-mêmes, se disposent à s'éloigner. Le roi, qui malgré son extrême faiblesse était partout présent, fait repousser les infidèles hors du camp, rassure la multitude des croisés, et commande aux navires qui s'éloignent de la rive de revenir et de prendre à leur bord le reste des malades.

« Le légat du pape et plusieurs seigneurs français montèrent dans un gros vaisseau ; on pressa le roi de suivre cet exemple. Mais il ne pouvait se résoudre à abandonner son armée. En vain on lui représenta que son état de faiblesse et de maladie ne lui permettait point de combattre et l'exposait à tomber entre les mains des Sarrazins ; en vain on ajoutait qu'en exposant sa vie il compromettrait le salut de l'armée : ces raisons, et plusieurs autres, dictées par un sincère attachement pour sa personne, ne purent le faire changer de résolution. Il répondait qu'aucun danger ne pourrait le séparer de ses fidèles guerriers ; qu'il les avait amenés avec lui, qu'il voulait repartir avec eux, et mourir, s'il le fallait, au milieu d'eux. Cette héroïque détermination, dont on prévoyait les suites inévitables, plongeait tous les chevaliers dans la consternation et la douleur. Les soldats, partageant les sentiments des che-

valiers, couraient sur les bords du Nil, et, s'adressant à tous ceux qui descendaient le fleuve, criaient de toute leur force : *Attendez le roi ! attendez le roi !* Les flèches et les pierres volaient contre les vaisseaux qui continuaient à descendre. Plusieurs s'arrêtèrent, mais Louis leur ordonna de poursuivre leur route.

« La plupart des guerriers français étaient accablés par la maladie, exténués par la faim. Les fatigues, les nouveaux périls qu'ils allaient essayer n'effrayaient point leur courage ; mais ils ne pouvaient supporter la pensée d'abandonner les lieux remplis encore du souvenir de leurs victoires. Le duc de Bourgogne se mit en marche dès le soir ; peu de temps après, le reste des troupes quitta le camp, emportant les tentes et les bagages. Louis, qui ne voulait partir qu'avec l'arrière-garde, n'avait retenu de ses gendarmes que le brave Sargines et quelques-uns des chevaliers et des barons qui conservaient encore leurs chevaux. Le roi, se soutenant à peine, paraissait au milieu d'eux, monté sur un cheval arabe ; il ne portait ni casque ni cuirasse, et n'avait pour arme que son épée. Les guerriers restés auprès de lui le suivaient en silence, et, dans l'état déplorable où ils étaient réduits, ils montraient encore quelque joie d'avoir été choisis pour défendre leur roi et mourir à ses côtés. »
(MICHAUD, *Histoire des Croisades.*)

Pour donner un échantillon des beautés de tout genre que présentent encore aujourd'hui les bords du Nil, nous citerons la description de Rosette, empruntée au chevalier Badia (*Aly-Bey*).

ROSETTE ET LA BOUCHE DU NIL PRÈS DE CETTE VILLE.

« La ville de Rosette, que les habitants nomment *Raschid*, est située sur la rive gauche ou orientale du Nil ; elle est peu large, mais très-longue. Ses maisons, comme celles de la campagne, sont en briques et de quatre à cinq étages, ce qui, réuni au grand nombre de fenêtres et à deux grandes et superbes tours, donne à Rosette l'apparence d'une belle ville européenne. Si l'on ajoute à ce tableau le voisinage du grand fleuve, et au-delà la perspective du Delta, la beauté du climat et l'excellence des productions, on jugera combien cette ville serait un séjour délicieux, si les hommes ne contraignaient pas les dispositions bienfaisantes de la nature.

« La bouche du Nil, près Rosette, forme un admirable tableau.

Ce fleuve majestueux roule lentement ses eaux entre deux bords, couverts de palmiers, d'arbres de toute espèce, de grandes plantations de riz, et d'une infinité de plantes sauvages et aromatiques dont les parfums embaument l'atmosphère; des hameaux, des chaumières, des maisonnettes, sont éparses çà et là de tous les côtés; des vaches, des moutons et autres animaux paissent ou sont couchés sur la verdure; mille espèces d'oiseaux font retentir l'air de leurs chants; des milliers de canards, de poules d'eau et d'autres oiseaux de la même famille folâtent sur l'eau; et parmi eux vous distinguez de grandes bandes de cygnes qui paraissent les souverains de ces peuples aquatiques. » (*Voyage d'Ali-Bey.*)

Sans remonter à des temps éloignés, sans se perdre dans des discussions historiques sur l'ancienne Égypte, voyons encore ce qu'elle est de nos jours.

« Sous quelque rapport qu'on envisage ce pays, nul autre ne peut entrer avec lui en parallèle d'avantages. L'Égypte est le sol le plus fécond de la terre, le plus facile à cultiver, le plus certain dans ses récoltes; l'abondance n'y dépend pas, comme en Morée et dans l'île de Candie, de pluies sujettes à manquer; l'air n'y est pas malsain comme en Chypre, et la dépopulation n'y règne pas comme dans ces trois contrées. L'Égypte, par son étendue, est égale au cinquième de la France; et, par la richesse de son sol, elle peut l'égaliser; elle réunit toutes les productions de l'Europe et de l'Asie, le blé, le riz, le coton, le lin, l'indigo, le sucre, etc., et, avec elle seule, nous pourrions perdre impunément toutes nos colonies; elle est à la portée de la France, et dix jours conduiront nos flottes de Toulon à Alexandrie; elle est mal défendue, facile à conquérir et à conserver¹. Ce n'est point assez de tous ces avantages qui lui sont propres; sa possession en donne d'accessoires qui ne sont pas moins importants. Par l'Égypte nous touchons à l'Inde, nous en dériverons tout le commerce par la mer Rouge, nous rétablirons l'ancienne circulation par Suez, et nous ferons désert le cap de Bonne-Espérance. Par les caravanes d'Abyssinie, nous attirerons à nous toutes les richesses de l'Afrique intérieure, la poudre d'or, les dents d'éléphant, les gommés, les esclaves. Les esclaves seuls feront un article immense: car, tandis qu'à la côte de Guinée ils nous coûtent 800 livres la tête, nous ne les paierons au Caire que 150 fr ,

¹ Ceci était écrit en 1788.

et nous en rassasierons nos îles¹. En favorisant le pèlerinage de la Mecque, nous jouirons de tout le commerce de la Barbarie jusqu'au Sénégal ; et notre colonie, ou la France elle-même, deviendra l'entrepôt de l'Europe et de l'univers. » (VOLNEY.)

C'était là le grand projet qui tourmentait Napoléon. Il n'a pu l'accomplir ; mais du moins cent mille Français ont salué les pyramides d'Égypte, et Thèbes aux cent portes, et les ruines de Memphis ; leur nom impérissable sera à jamais répété dans ces vastes plaines, et les arts conserveront à la postérité la plus reculée les traits de ces monuments que l'âge et les Arabes détruisent chaque jour.

« Quand on approche de ces colosses (les pyramides), dit M. Denon, leurs formes anguleuses et inclinées les abaissent et les dissimulent à l'œil ; d'ailleurs, comme tout ce qui est régulier n'est petit ou grand que par comparaison, que ces masses éclipsent tous les objets environnants, et que, cependant, elles n'égalent pas en étendue une montagne, on est tout étonné de sentir décroître la première impression qu'elles avaient fait éprouver de loin ; mais dès qu'on vient à mesurer, par une échelle connue, cette gigantesque production de l'art, elle reprend toute son immensité. En effet, cent personnes qui étaient à son ouverture lorsque j'y arrivai me semblèrent si petites, qu'elles ne me parurent plus des hommes. Mais pour parler de ce qu'ils sont, gravissons d'abord sur un monticule de décombres et de sables, qui sont peut-être les restes de la fouille du premier de ces édifices que l'on rencontre, et qui servent aujourd'hui à arriver à l'ouverture par laquelle on peut y pénétrer. Cette ouverture, trouvée à peu près à soixante pieds de la base, était masquée par le revêtement général, qui servait de troisième et dernière clôture au réduit silencieux que recélait ce monument. Là commence immédiatement la première galerie ; elle se dirige vers le centre et la base de l'édifice ; les décombres, que l'on a mal extraits, ou qui par la pente sont naturellement retombés dans cette galerie, joints au sable que le vent du nord y engouffre tous les jours, et que rien n'en retire, ont encombré ce premier passage et le rendent très-incommode à traverser. Arrivé à l'extrémité, on

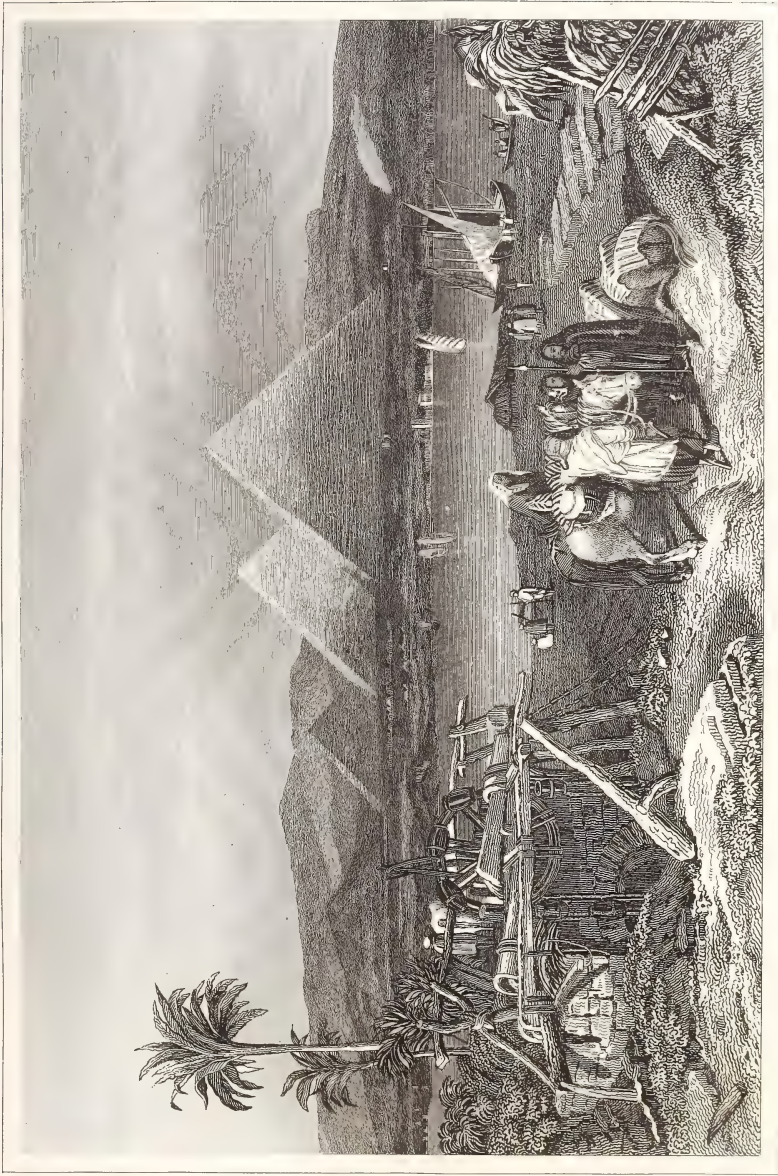
¹ Tous ces calculs sur le prix des esclaves sont piquants. Si le philosophe qui les a consignés dans son livre en 1788 vivait encore, il en serait un peu honteux, et je pense qu'il les désavouerait ou les modifierait.

rencontre deux blocs de granit qui étaient une seconde cloison de ce réduit mystérieux : cet obstacle a sans doute étonné ceux qui ont tenté cette fouille ; leurs opérations sont devenues incertaines ; ils ont entamé dans le massif de la construction ; ils ont fait une percée infructueuse, sont revenus sur leurs pas, ont tourné autour des deux blocs, les ont surmontés, et ont découvert une seconde galerie ascendante et d'une roideur telle, qu'il a fallu faire des tailles sur le sol pour en rendre la montée possible. Lorsque par cette espèce de galerie on est parvenu à une sorte de palier, on trouve un trou, qu'on est convenu d'appeler le *puits*, et l'embouchure d'une galerie horizontale qui mène à une chambre connue sous le nom de *chambre de la reine*, sans ornements, corniche, ni inscription quelconque. Revenu au palier, on se hisse dans la grande galerie, qui conduit à un second palier, sur lequel était la troisième et dernière clôture, la plus compliquée dans sa construction, celle qui pouvait donner le plus l'idée de l'importance que les Égyptiens mettaient à l'inviolabilité de leur sépulture. Ensuite vient la *chambre royale*, contenant le sarcophage, ce petit sanctuaire, l'objet d'un édifice si monstrueux, si colossal en comparaison de tout ce que les hommes ont fait de colossal. Si l'on considère l'objet de la construction des pyramides, la masse d'orgueil qui les a fait entreprendre paraît excéder celle de leur dimension physique ; et de ce moment on ne sait ce qui doit le plus étonner, de la démente tyrannique qui a osé en ordonner l'exécution, ou de la stupide obéissance du peuple qui a bien voulu prêter ses bras à de pareilles constructions. Enfin, le rapport le plus digne pour l'humanité sous lequel on puisse envisager ces édifices, c'est qu'en les élevant, les hommes aient voulu rivaliser avec la nature en immensité et en éternité, et qu'ils l'aient fait avec succès, puisque les montagnes qui avoisinent ces monuments de leur audace sont moins hautes et encore moins conservées.

« Hérodote rapporte qu'on lui avait conté (et lui-même nous a fait bien des contes) que la grande pyramide, celle dont je viens de parler, était le tombeau de Chéops ; que la pyramide voisine était celui de son frère Chephrènes, qui lui avait succédé ; que cent mille hommes avaient été occupés vingt ans à la bâtir ; que les travaux qu'avait exigés cet édifice avaient rendu ce prince odieux à son peuple, et que, malgré les corvées qu'il avait exigées de ses

sujets, les seules dépenses de la nourriture des ouvriers étaient montées si haut, qu'il avait été obligé de prostituer sa fille pour achever le monument... » Il est malheureux que des masses impérissables, objet d'éternelles discussions, et visitées par tant de voyageurs, servent à perpétuer des souvenirs aussi déshonorants, et qu'on les repète sans y croire.

Après ces pyramides, ouvrage de patience et d'orgueil, dont le but n'est pas et ne sera peut-être jamais connu, se présente à l'esprit l'antique Memphis (Pl. 31), la seconde résidence des Pharaons. C'est aux savants français qui accompagnèrent Bonaparte dans son expédition en Égypte, qu'il a été donné de résoudre les doutes qui avaient existé jusqu'alors sur son véritable emplacement. Elle était bâtie sur la rive gauche du Nil, et avait, selon Diodore de Sicile, cent cinquante stades de circonférence. Le palais des rois s'étendait en longueur d'une extrémité de la ville à l'autre : c'était probablement un amas de différents logements, accompagnés de chapelles, de temples, de bosquets, de jardins, etc. Cette ville renfermait plusieurs temples magnifiques; un des plus beaux était celui de Vulcain; on vantait beaucoup la grandeur et la beauté de ses portiques, et le colosse de soixante-quinze pieds de long et couché sur le dos qu'on y voyait du temps d'Hérodote. Vis-à-vis du portique méridional s'élevait un bâtiment dans lequel le bœuf *Apis* était nourri avec tout le soin et les recherches qu'on pouvait imaginer. Un autre temple remarquable était celui de *Sérapis*; on y abordait par une avenue de sphinx d'une grandeur prodigieuse; successivement les sables s'amoncelèrent à l'entour de ces simulacres, au point que du temps de Strabon les uns étaient ensevelis jusqu'à la moitié du corps, les autres jusqu'à la tête, et qu'aujourd'hui ils ont disparu. Memphis communiquait, par ses canaux, avec le fameux lac Mœris et avec la lagune Mareotis. Cet avantage contribua à la rendre le centre des richesses, du commerce et des beaux-arts. L'ancienne capitale elle-même, la magnifique Thèbes, fut oubliée, et la gloire de Memphis subsista jusqu'au temps où les plus beaux édifices furent détruits par le féroce Cambyse, quoique cependant elle continuât à figurer, par sa population et son étendue, comme la seconde ville de l'Égypte. La fondation d'Alexandrie la fit beaucoup déchoir jusqu'à la conquête des Arabes. Prise d'assaut par ces farouches conquérants, elle fut détruite de fond en comble. De ses débris on



F. Pommerehne del.

Hubert Altz.

Le VII. les Pyramides; emplacement de Memphis.

Verheyden, Steynghele, del.

a bâti le Caire ; ses ruines portent aujourd'hui le nom de Métraîné, dans le désert de Sakka ; c'est là qu'elles furent reconnues par les Français en 1800. C'est ainsi que des dépouilles de *Thèbes*, si l'on peut parler de cette manière, se sont formées Louqsor, dont l'obélisque, élevé sur une de nos places de Paris, perpétuera pour toujours le souvenir ; Karnak, célèbre par ses monuments ; Medamond, à la droite, et d'autres misérables villages à la gauche. Déjà, du temps de Strabon, elle n'offrait que les débris de sa grandeur, répandus le long du Nil sur un espace immense. L'époque de sa plus haute splendeur connue a été sous les Pharaons des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties, que l'on peut placer entre 1222 et 1300 avant Jésus-Christ. C'est pendant ces règnes brillants qu'eurent lieu l'expulsion des rois pasteurs, la restauration de la monarchie égyptienne, les vastes conquêtes de Sésostri en Afrique et en Asie, la construction de ses magnifiques édifices et des temples de la Nubie, la sortie des Juifs sous la conduite de Moïse, et l'établissement de colonies dans la Grèce par Danaüs. C'est aussi à cette époque que Thèbes paraît avoir eu plus de trente milles de circonférence, et que ses temples et ses palais offraient des richesses immenses en or, en argent, en ivoire et en pierres précieuses. Enlevés plus tard par Cambyse, ces trésors servirent à embellir les palais de Persépolis, de Suze et autres villes de Perse. Diodore de Sicile cite encore, comme témoin oculaire, un temple qui avait treize stades de tour et quarante-cinq coudées d'élévation. Dévastée plus tard par Ptolémée Philometor, et détruite l'an vingt-huit avant Jésus-Christ par Cornélius Gallus, premier préfet de l'Égypte, cette antique cité ne se releva plus, et n'offrit dès lors qu'un amas de ruines, qu'on peut regarder comme les plus magnifiques et les plus anciennes qui existent sur tout le globe.

Nous pourrions décrire longuement ces admirables débris de l'architecture égyptienne, sur lesquels tant d'ouvrages remarquables, et entre autres celui de M. Champollion, ne laissent rien à désirer ; mais je me borne à la peinture si chaude et si animée que nous fournit M. Denon dans son *Voyage en Égypte*. Il nous semblera que nous sommes, avec cet écrivain enthousiaste, sur les ruines de la grande ville aux cent portes :

« A neuf heures, en détournant la pointe d'une chaîne de montagnes qui forment un promontoire, nous découvrîmes tout à coup

l'emplacement de l'antique Thèbes dans tout son développement; cette ville que peint une seule expression d'Homère, *Hecatonpylos*, phrase poétique et vaine, que l'on répète avec confiance depuis tant de siècles. Décrite dans quelques pages dictées à Hérodote par des prêtres égyptiens, et copiées depuis par tous les autres historiens, célèbre par ce nombre de rois que leur sagesse a mis au rang des dieux, par des lois que l'on a révérees sans jamais les connaître, par des sciences confiées à de fastueuses et énigmatiques inscriptions, doctes et premiers monuments des arts respectés par le temps, ce sanctuaire abandonné, isolé par la barbarie, et rendu au désert sur lequel il avait été conquis; cette cité enfin, toujours enveloppée du voile du mystère par lequel ses colosses même sont agrandis; cette cité reléguée, que l'imagination n'entrevoit plus qu'à travers l'obscurité des temps, était encore un fantôme si gigantesque pour nous, que l'armée, à l'aspect de ces ruines éparses, s'arrêta d'elle-même, et, par un mouvement spontané, battit des mains comme si l'occupation des restes de cette capitale eût été le but de ses glorieux travaux, eût complété la conquête de l'Égypte. Je fis un dessin de ce premier aspect, comme si j'eusse pu craindre que Thèbes ne m'échappât, et je trouvai, dans le complaisant enthousiasme du soldat, des genoux pour me servir de tables, des corps pour me donner de l'ombre, le soleil éclairant de rayons trop ardents une scène que je voudrais peindre à mes lecteurs pour leur faire partager le sentiment que me firent éprouver la présence de si grands objets, et le spectacle de l'émotion électrique d'une armée composée de soldats dont la délicate susceptibilité me rendait heureux d'être leur compagnon, et glorieux d'être Français.

« La situation de cette ville est aussi belle qu'on puisse se la figurer; l'étendue de ses ruines ne permet pas de douter qu'elle ne fût aussi vaste que la renommée l'a publié; le diamètre de l'Égypte n'étant pas assez grand pour la contenir, ses monuments s'appuient sur les deux chaînes qui la bordent, et ses tombeaux occupent ses vallées jusque bien avant dans le désert.

« Quatre bourgades se disputent les restes des antiques monuments de Thèbes, et le fleuve, par la sinuosité de son cours, semble encore fier de traverser ces ruines.

« A quelques pas de la porte d'un temple flanqué de deux môles, se voient les restes d'un colosse immense (Pl. 32); il a été mécham-



Edouard Sappé del.

Hubert Del.

H. Rouppert sc.

Mammoth. Temple et statue de Minerve.

ment brisé; car les parties épargnées ont tellement conservé leur poli, et les fractures leurs arêtes, qu'il est évident que, si l'esprit dévastateur des hommes leur eût permis de confier au temps seul le soin de ruiner ce monument, nous en jouirions encore dans tout son entier; il suffit de dire, pour donner une idée de sa grandeur, que la largeur des épaules est de vingt-cinq pieds, ce qui en donnerait environ soixante-quinze à la figure entière: exacte dans ses proportions, le style en est médiocre, mais l'exécution parfaite; dans sa chute il est tombé sur le visage, ce qui empêche de voir cette partie intéressante; la coiffure étant brisée, on n'est plus dans le cas de juger, par ses attributs, si c'était la figure d'un roi ou d'une divinité: était-ce la statue de Memnon ou celle d'Osymandias (ils avaient tous deux des temples à Thèbes...)? Il reste un pied de cette statue, qui est détaché et bien conservé, très-susceptible d'être transporté, qui pourrait donner en Europe une échelle de comparaison des monuments de ce genre, et faire pendant aux pieds colossaux qui sont dans le Capitole à Rome. »

Les rois puissants ont passé; les grandes villes qu'ils avaient bâties ont été détruites; les temples ornés de marbre et d'ivoire se sont écroulés; les populations se sont éteintes ou dispersées; la solitude et le désert ont reconquis leur empire. La religion chrétienne est venue habiter ces lieux que des cultes insensés avaient déshonorés; quelques apôtres les ont parcourus, et d'austères cénobites ont remplacé les adorateurs d'Apis et de Sérapis. Pendant la persécution de l'Eglise, une foule de chrétiens se sont cachés dans les tombeaux abandonnés, et la Thébaïde, ainsi remplie de saints ermites, qui vauaient alternativement à la prière et au travail, est devenue depuis le synonyme d'une retraite paisible et religieuse. Quelques détails sur la vie des Pères du désert rentrent bien dans notre sujet.

Au milieu des rochers escarpés et très-élevés qui longent la rive droite du Nil, depuis Assouan jusqu'à quelques milles au nord d'Antinopolis, on voit une multitude de grottes taillées dans le roc; à l'est de ces mêmes rochers, on ne trouve que de vastes déserts sablonneux qui s'étendent jusqu'à la mer Rouge. C'est dans cet horrible séjour que vécurent ces saints solitaires de la Thébaïde, si célèbres dans l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. Plus au nord, et en deçà des limites de l'ancienne Thébaïde, au milieu

d'autres déserts, étaient le célèbre couvent de Saint-Antoine (nous en avons parlé à l'article du mont Liban), la grotte de saint Paul, premier ermite, et autres retraites semblables consacrées par la pénitence des anciens anachorètes. Des religieux coptes se distinguent encore aujourd'hui dans ces solitudes par leur vie austère.

Pacôme, converti, sur les ruines de la ville de Thèbes, par la charité des habitants où il avait été logé militairement, devenu libre et chrétien, s'enfonce dans le désert; il y trouve un saint solitaire nommé Palémon, et lui dit : « Dieu m'envoie à vous pour être solitaire. — Vous ne le sauriez être ici, reprit Palémon. La vie des solitaires est au-dessus de vos forces; je ne mange que du pain et du sel; je n'use ni d'huile ni de vin; je veille la moitié de la nuit, et j'emploie ce temps ou à chanter des psaumes, ou à méditer l'Écriture sainte, et quelquefois je passe la nuit entière sans dormir. » Ce discours étonna Pacôme sans le décourager. Il dit à Palémon qu'il mettait toute sa confiance dans le secours de Celui dont il commençait à porter le joug. Palémon, vaincu, ouvre la porte de son ermitage, et lui donne l'habit de solitaire, et Pacôme devient le premier instituteur des moines.

Après lui, Paul, né dans la basse Thébaïde, habite dans le désert une grande caverne dont la porte est ombragée par les branches d'un vieux palmier, et d'où sortait une fontaine qui formait un petit ruisseau. Le palmier lui fournissait le vivre et le vêtement; il était vêtu d'une espèce de natte faite de feuilles de l'arbre entrelacées. A quarante-trois ans, peut-être quand l'arbre qui le nourrissait eut péri, Dieu fit, pour le sustenter, un miracle qu'il continua jusqu'à sa mort. Un corbeau lui apportait chaque jour du pain comme au prophète Élie. Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans, et vivant dans une autre partie de la Thébaïde, se met en chemin, par l'inspiration divine, pour trouver un solitaire plus parfait que lui, et, conduit par une louve qui courait le long du pied de la montagne, cherchant quelque ruisseau pour se désaltérer, il arrive inopinément à la caverne de Paul. Le solitaire, effrayé, ferme sa porte et refuse de recevoir le voyageur. Celui-ci supplie instamment, pleure, et s'écrie : « Vous savez qui je suis, d'où je viens et pourquoi; je ne m'en irai pas sans vous avoir vu; si je ne puis l'obtenir, je mourrai à votre porte, et au moins vous enterrerrez mon corps. » A la fin Paul lui ouvrit sa porte, ils s'embrassèrent

en se saluant par leurs noms, eux qui n'avaient jamais ouï parler l'un de l'autre, et ils rendirent ensemble grâces à Dieu. Après le saint baiser, Paul, qui n'avait parlé à aucun homme depuis quatre-vingt-dix ans, commença ainsi : « Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine, un corps cassé de vieillesse, couvert de cheveux blancs et négligés, un homme qui sera bientôt réduit en poudre. Mais dites-moi, je vous prie, comment va le genre humain ? Fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes ? Comment le monde est-il gouverné ? Y a-t-il encore des hommes assez aveugles pour adorer les démons ?.... » Et comme ils s'entretenaient de la sorte, ils virent un corbeau sur un arbre, qui, volant doucement, vint mettre devant eux un pain tout entier, et se retira. — « Voyez, dit saint Paul, la bonté du Seigneur, qui nous a envoyé à dîner : il y a soixante ans que je reçois tous les jours la moitié d'un pain ; mais à votre arrivée Jésus-Christ a doublé la portion. » Ayant fait la prière, ils s'assirent sur le bord de la fontaine pour prendre leur repas ; après quoi ils passèrent la nuit à prier et à chanter des psaumes.

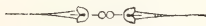
Le jour suivant, Paul annonce sa mort prochaine à son hôte, qui s'afflige et se désespère. Cependant celui-ci part pour aller chercher le manteau que lui avait donné Athanase, évêque d'Alexandrie, et dans lequel le saint vieillard désirait être enseveli. Comme il était en route pour revenir, il vit Paul au milieu des anges, des prophètes et des apôtres, monter au ciel tout éclatant de lumière. Arrivé à la caverne, il trouva le corps à genoux, la tête levée, les mains tendues vers le ciel ; il se mit à prier, s'approcha pour l'embrasser, et reconnut qu'il était mort... Il enveloppa le corps, le tira hors de la caverne, et chanta des hymnes et des psaumes, selon la coutume observée dans l'Égypte. Il n'avait point d'instruments pour creuser la terre et se désolait, lorsque deux lions, accourus vers lui du fond du désert, vinrent se coucher aux pieds du cadavre, le flattant de leurs queues et rugissant comme pour témoigner leur douleur ; puis ils se mirent à gratter la terre de leurs ongles et firent une fosse capable de contenir un homme. Toute cette vie silencieuse et mortifiée de saint Paul est une sorte de long miracle ; et en présence d'une vertu extraordinaire et presque inimitable, n'avons-nous pas besoin, nous qui vivons au milieu du bruit et des joies du monde, d'espérer en la miséri-

corde de celui qui est venu pour les faibles et pour les malades ?

Ce fut encore le désert de la Thébaidé qui cacha, dans ses plus profondes solitudes, Thaïs la pénitente. Éclairée par les conseils et les instructions de saint Paphnuce, cette courtisane célèbre rassemble tout ce qu'elle avait amassé par sa débauche, d'or, d'argent, d'habits et de meubles ; puis, en ayant fait un monceau au milieu de la ville, elle y mit elle-même le feu devant tout le peuple, invitant ceux qui lui avaient fait ces présents, et qui avaient été les complices de ses crimes, à prendre part à ce grand sacrifice.

Quand tout est consumé, la voilà qui part pour se rendre au lieu indiqué par Paphnuce ; elle se laisse conduire par lui dans un monastère de filles, et enfermer dans une cellule, dont la porte est scellée avec du plomb comme celle d'un sépulcre, pour le reste de sa vie ; elle n'y recevra que du pain et de l'eau. Avant que le saint homme ne se retirât, Thaïs lui dit : « Mon père, enseignez-moi comment je dois prier Dieu. — Vous n'êtes pas digne de prononcer ce nom, puisque vos lèvres sont pleines d'iniquités, ni d'élever vos mains vers le ciel. Contentez-vous de regarder du côté de l'Orient et de répéter ces paroles : « Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi. » Thaïs ayant passé trois ans dans cette vie pénitente, Paphnuce alla consulter saint Antoine sur son sujet, et lui demanda s'il y avait lieu d'espérer que Dieu eût pardonné à cette pécheresse. « C'est le Seigneur qu'il faut consulter, » dit saint Antoine. Il passa la nuit en prières avec Paphnuce, Paul le Simple et les autres disciples. Dieu, qui se plaît à révéler ses secrets aux humbles, fit connaître à Paul qu'il avait destiné une place dans le ciel pour Thaïs. Sur cette révélation, Paphnuce accourut au monastère et fit sortir la pénitente de sa cellule. Thaïs, que la considération des jugements de Dieu alarmait encore, malgré cette rigoureuse pénitence, pria le saint vieillard de la laisser le reste de ses jours dans l'état où il l'avait mise. Mais Paphnuce lui dit : « Sortez, ma fille, Dieu vous a fait miséricorde. — Je le prends à témoin que, depuis que je suis entrée ici, j'ai mis tous mes péchés comme en un monceau devant mes yeux ; je n'ai pas cessé de les considérer et de les pleurer. — C'est pour cela que Dieu vous les a remis. » Elle sortit donc de la prison pour vivre avec les autres sœurs. Mais Dieu, content de sa pénitence, la retira du monde quinze jours après sa sortie.

Voilà pourtant de quels hommes ces grottes et ces solitudes étaient remplies. Pense-t-on à quelles sublimes méditations se livraient de pareils philosophes, qui n'avaient plus de commerce avec le monde, et qui sans cesse, par la prière, en communication avec Dieu même, vivaient déjà dans le Ciel? Anges sur la terre, dégagés des inquiétudes de la vie, ils combattaient dans le secret par les travaux de la pénitence, par la foi de l'Eglise. Qui dira le merveilleux détail de toutes ces vies dont furent témoins ces déserts de la Thébaïde et ceux de la Palestine? C'étaient, par exemple, des amis qui se visitaient une fois dans l'année pour s'entretenir des intérêts célestes, se donner le baiser de paix et se séparer. C'étaient deux sœurs, silencieuses pendant quarante ans, qui succombaient sous le poids de longues chaînes, et ne les abandonnaient qu'un moment, à l'instante prière d'un évêque : c'était une femme, riche et belle autrefois, qui laissait tomber ses vêtements en lambeaux, n'avait plus que ses cheveux pour se couvrir, et qui priait un solitaire de lui jeter son manteau pour qu'il pût s'approcher d'elle et lui donner le corps de Jésus-Christ avant qu'elle n'expirât. Admirables mystères de la pénitence, saintes austérités des âmes innocentes, entretiens ravissants de la créature et de son Créateur au milieu de ces déserts, si nous sommes trop faibles pour vous imiter, recevez du moins nos éloges, excitez notre envie !



CHAPITRE XVII.

Babylone. — Captivité des Juifs. — Puniton de Nabuchodonosor. — Prédiction de la destruction de Babylone. — Triomphe de Cyrus. — Ruines de Babylone. — Ninive. — Histoire de Jonas. — Destruction de Ninive. — Passage de l'oraison funèbre de Louis XV où l'orateur fait allusion à cette ville.

Nous marchons de ruines en ruines ; nous foulons aux pieds des villes qui furent autrefois peuplées et florissantes ; et de tous ces débris sortent des enseignements, comme l'a dit Bossuet ; et de ces immenses solitudes des voix se font entendre qui nous apprennent la vanité des choses humaines, et la vérité de la parole divine, qui s'accomplit en dépit de toutes les prévisions humaines, dans son temps et au jour marqué.

La longue captivité des Juifs emmenés à *Babylone* (Pl. 33) a rendu cette ville à jamais célèbre dans les annales religieuses et historiques de ce peuple ; les prophètes l'ont immortalisée par leurs poétiques et terribles anathèmes ; à cause de ses débauches et de son impiété, elle est restée, aujourd'hui même, comme l'emblème de la corruption et de l'infamie.

Les malheurs du peuple de Dieu (car une nation ne peut en subir de plus grands que d'être chassée de ses foyers et transportée au milieu d'une population ennemie, et, dans nos mœurs actuelles, nous avons même peine à comprendre une semblable calamité), sont prédits dans le livre des *Rois* avec une précision frappante. Isaïe dit à Ézéchiass :

« Il viendra un temps où tout ce qui est dans votre maison, et tout ce que vos pères y ont amassé jusqu'à ce jour, sera transporté à Babylone, sans qu'il en demeure rien, dit le Seigneur.

« Vos enfants même, qui seront sortis de vous, que vous aurez en-



Der grosse Fluss der

Anden etc.

Anden etc.

Bahyona

gendrés, seront pris alors pour être eunuques dans le palais du roi de Babylone. »

(*Rois*, liv. IV, chap. xx.)

Habacuc peint sous les couleurs les plus sombres les Chaldéens qui devaient triompher des Juifs, et leur faire subir le joug le plus honteux et le plus dur.

« Je vais susciter les Chaldéens (*c'est Dieu qui parle*), cette nation cruelle et d'une incroyable vitesse, qui court toutes les terres pour s'emparer des maisons des autres.

« Elle porte avec soi l'horreur et l'effroi; elle ne reconnaît point d'autre joug qu'elle-même, et elle fera tous les ravages qu'il lui plaira.

« Ses chevaux sont plus légers que les léopards et plus vifs que les loups qui courent la nuit; sa cavalerie se répandra de toutes parts, et ses cavaliers viendront de loin charger l'ennemi, comme un aigle qui fond sur sa proie.

« Ils viendront tous au butin: leur visage est comme un vent brûlant, et ils assembleront des troupes de captifs comme des monceaux de sable. »

(HABACUC, chap. I, v. 6 et suiv.)

Enfin la ruine et la désolation de Jérusalem ont lieu comme elles avaient été annoncées depuis longtemps; et nous, loin de prendre dans les historiens le récit altéré, commenté, de cette catastrophe, les Livres Saints seront notre seul guide: c'est Dieu lui-même qui racontera ses vengeances contre un peuple infidèle, et contre un roi chargé de crimes.

« En ce temps-là, les serviteurs du roi de Babylone vinrent assiéger Jérusalem, et ils firent une circonvallation autour de la ville.

« Et Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint aussi avec ses gens pour prendre la ville.

« Et Joachim, roi de Juda, sortit de Jérusalem et vint se rendre au roi de Babylone avec sa mère, ses serviteurs, ses princes et ses eunuques, et le roi de Babylone le reçut *bien en apparence*, la huitième année de son règne.

« Mais ensuite il emporta de Jérusalem tous les trésors de la maison du Seigneur, et les trésors de la maison du roi; il brisa *ce qui restait de* tous les vases d'or que Salomon, roi d'Israël, avait fait mettre dans le temple du Seigneur, selon ce que le Seigneur avait prédit.

« Il transféra les principaux de Jérusalem, tous les princes, tous les

plus vaillants de l'armée, au nombre de dix mille captifs, tous les artisans et les lapidaires, et il ne laissa que les plus pauvres d'entre le peuple. Il transféra aussi à Babylone Joachim, la mère du roi, les femmes du roi et des eunuques, et il emmena captifs de Jérusalem à Babylone les juges du pays.

« Le roi de Babylone enleva tous les plus vaillants de Juda, au nombre de sept mille, les artisans et les lapidaires au nombre de mille, tous les hommes de cœur et les gens de guerre, et il les emmena captifs à Babylone. »

(*Rois*, liv. IV, chap. xxiv.)

Une seconde fois, Nabuchodonosor fait le siège de Jérusalem, poursuit le roi des Juifs et s'en empare dans la plaine de Jéricho ; il donne la mort aux enfants de son royal captif, lui fait crever les yeux à lui-même, et l'emmène dans sa capitale. Puis son général Nabazardan brûle la maison du Seigneur et le palais du roi, et tous les édifices de Jérusalem ; il abat ses murailles, il emmène le reste du peuple, met en pièces les colonnes d'airain, emporte tout ce qui pouvait servir aux sacrifices et aux pompes religieuses, et conduit enfin à Babylone le grand-prêtre et ceux qui l'assistaient dans ses fonctions...

Pendant les soixante-dix années prédites, la captivité des Juifs suit son cours avec toutes les conditions misérables qu'elle entraîne ; comme il est si bien raconté dans le psaume cxxxvi, les Juifs sont assis sur les bords du fleuve, et ils y répandent bien des larmes au souvenir de Sion.

Ils suspendent leurs harpes aux saules qui étaient au milieu de ce pays ;

Et ceux qui les avaient emmenés captifs les pressent de chanter ; ceux qui les avaient enlevés leur disent : Chantez-nous quelque un des cantiques de Sion. Et ils leur répondent, avec l'accent d'une douleur religieuse et patriotique :

« Comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère ?

« Si je t'oublie jamais, ô Jérusalem, que ma main droite soit mise en oubli.

« Que ma langue demeure attachée à mon palais si je ne me souviens point de toi, si je ne me propose toujours Jérusalem comme le premier sujet de ma joie.

« Souvenez-vous, Seigneur, des enfants d'Édom, *de ce qu'ils ont fait au jour de la ruine de Jérusalem.* »

Certes, dans les annales d'un peuple, aucun événement malheureux ne peut occuper une aussi large place qu'une semblable captivité. Babylone, dont on finira par méconnaître jusqu'à l'emplacement, ne périra jamais dans la mémoire des hommes, parce qu'un grand malheur, le plus grand de tous, l'exil d'un peuple entier, avec ses prêtres et son roi, le fera vivre éternellement. Il semblera toujours au voyageur heureux de connaître les lieux saints et d'y croire, quand il sera transporté sur les rives de l'Euphrate, voir appendues aux branches des arbres les harpes muettes des Juifs ; il lui semblera toujours entendre les cris plaintifs de la foule désolée qui tourne les yeux mouillés de larmes vers la patrie.

La colère de Dieu est apaisée ; les jours de la miséricorde sont arrivés ; le peuple, chargé de fers et d'opprobres pendant soixante-dix ans, sous le règne de Cyrus, accomplissant la volonté divine, reprend la route de Jérusalem. Esdras donne le chiffre des hommes qui retournèrent à Jérusalem et dans les environs : « Toute cette multitude (quarante-deux mille trois cent soixante personnes) « était comme un seul homme, » dit-il (liv. II, ch. VII, v. 66), tant la paix et l'union régnaient chez ces captifs instruits par le malheur, tant la joie de revoir les foyers de leurs pères ne faisait qu'une volonté de toutes ces volontés !

L'orgueilleux Nabuchodonosor, ce roi si puissant, qui avait voulu contraindre Daniel à se prosterner devant une statue d'or (qui avait soixante coudées de hauteur et six de largeur), est à son tour puni des maux qu'il avait fait endurer au peuple juif.

« Douze mois après la prédiction que ce même Daniel avait faite des châtiments qui frapperaient Nabuchodonosor, il se promenait dans le palais de Babylone ; et il commença à dire : N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siège de mon royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire ?

« A peine le roi avait-il prononcé cette parole qu'on entendit cette voix du ciel : Voici ce qui vous est annoncé, ô Nabuchodonosor, roi : votre royaume passera en d'autres mains ;

« Vous serez chassé de la compagnie des hommes ; vous habiterez avec les animaux et avec les bêtes farouches ; vous mangerez du foin comme un bœuf, et sept ans passeront sur vous jusqu'à ce que vous reconnais-

siez que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les royaumes des hommes, et qu'il les donne à qui il lui plaît.

« Cette parole fut accomplie à la même heure en la personne de Nabuchodonosor : il fut chassé de la compagnie des hommes, il mangea du foin comme un bœuf, son corps fut trempé de la rosée du ciel, en sorte que les cheveux lui crurent comme les plumes d'un aigle, et que ses ongles devinrent comme les griffes des oiseaux.

« Après que le temps *marqué de Dieu* fut accompli, moi, Nabuchodonosor, j'élevai les yeux au ciel, le sens et l'esprit me furent rendus, je bénis le Très-Haut, je louai et je glorifiai celui qui vit éternellement, parce que sa puissance est une puissance éternelle, et que son royaume s'étend dans la succession de tous les siècles.

« Tous les habitants de la terre sont devant lui comme un néant ; il fait tout ce qu'il lui plaît, soit dans les vertus célestes, soit dans ceux qui sont sur la terre, et nul ne peut résister à sa puissance et lui dire : Pourquoi avez-vous fait ainsi?...

« En ce même temps le sens me revint, et je recouvrai tout l'éclat et toute la gloire de la dignité royale; ma première forme me fut rendue, les grands de ma cour et mes principaux officiers me vinrent chercher, je fus rétabli dans mon royaume, et je fus plus grand que jamais.

« Maintenant donc, moi, Nabuchodonosor, je loue le roi du ciel et je publie sa grandeur et sa gloire, parce que toutes ses œuvres sont fondées dans la vérité, que toutes ses voies sont pleines de justice, et qu'il peut humilier les superbes *quand il lui plaît.* »

On conviendra que jamais, dans aucune langue, les hommes n'ont peint la Divinité sous des traits aussi imposants, et que ces souvenirs bibliques ont la puissance de ranimer pour ainsi dire la poussière de ces grandes villes qui dorment avec leurs millions d'habitants dans leurs ruines immenses. Un seul verset de l'Écriture-Sainte donnera plus de vie à ces pierres, à ces briques jonchant les bords de l'Euphrate, que les savantes dissertations, que les pénibles recherches de tous les antiquaires. Tandis que les esprits difficiles ne sont pas satisfaits de leurs travaux, toujours obscurs, toujours incomplets, le cœur s'enivre d'une joie indicible et pure, en s'élevant jusqu'au pied du trône où s'assied celui dont Daniel, l'historien sacré de la punition de Nabuchodonosor, n'était que le brillant interprète.

Babylone elle-même devait subir le sort qu'elle avait infligé à

tant de villes; c'est Jérémie, parmi les autres prophètes, qui prédit, dans un langage admirable, le sort affreux qui lui est réservé.

« Un peuple vient d'Aquilon (ce sont les Perses qui entreront dans la Mésopotamie par le nord) contre Babylone; il réduira son pays en une solitude, sans qu'il n'y ait plus ni homme ni bête qui l'habite....

« Je vais susciter... une multitude de peuples réunis ensemble, et je les ferai venir contre Babylone; ils se prépareront pour l'assiéger, et ils la prendront.

« La Chaldée sera livrée en proie, et tous ceux qui la pilleront s'enrichiront de ses dépouilles...

« Comme vous avez triomphé de joie, et que vous avez parlé insolument en pillant mon héritage; comme vous vous êtes réjouis, ainsi que de jeunes veaux qui bondissent sur l'herbe, et comme des taureaux qui font retentir leurs mugissements;

« Votre mère (*Babylone*) sera aussi couverte d'une extrême confusion; cette ville où vous êtes nés sera égalée à la poussière qui est sur la terre; elle deviendra la dernière des nations, elle sera changée en un désert sans chemin et sans eau.

« La colère du Seigneur la rendra inhabitée et la réduira en désert. Quiconque passera par Babylone sera frappé d'étonnement et se rira de toutes ses plaies.

« Attaquez Babylone de tous les côtés, vous tous qui savez manier l'arc; combattez-la, n'épargnez point les flèches, parce qu'elle a péché contre le Seigneur.

« Jetez de grands cris contre elle; elle tend déjà les mains de toutes parts, ses fondements se renversent, ses murailles tombent par terre, parce que le jour de la vengeance du Seigneur est venu; vengez-vous d'elle, et traitez-la comme elle a traité les autres. »

(JÉRÉMIE, chap. I.)

Xénophon, dans sa *Cyropédie*, nous a conservé les détails de la cérémonie dans laquelle Cyrus vainqueur voulut se donner lui-même en spectacle aux habitants de Babylone et à ses propres sujets, en se portant en grande pompe dans les lieux consacrés aux divinités pour leur offrir des sacrifices. Cette cérémonie se fit avec tout l'appareil imaginable, et avec une magnificence propre à captiver l'admiration des peuples. Ce fut la première fois qu'il songea à s'attirer les hommages de la foule, non-seulement par la splendeur de ses vertus, mais encore par un éclat extérieur qui éblouit

les yeux et enchaîna les esprits. Ayant fait appeler les premiers ministres de Perse ainsi que ceux de ses alliés, il fit présent à chacun d'eux de vêtements à l'usage des Mèdes, enrichis de broderies en or et en argent ; il en donna de moins riches pour les officiers subalternes. Les Perses prirent à cette occasion, pour la première fois, l'habillement des Mèdes, commencèrent à se peindre les yeux et à se mettre du fard pour rendre leurs regards plus vifs et leur teint plus vermeil.

Le jour de la cérémonie arrivé, tous se rendirent chez le roi à la pointe du jour. Quatre mille soldats de garde, sur quatre de front, se rangèrent en face du palais, et deux mille autres sur les côtés. La cavalerie prit place également, celle des Perses à droite, et celle des alliés à gauche. Les chars de guerre furent distribués de chaque côté ; les portes du palais s'étant ouvertes, on en vit sortir d'abord un grand nombre de taureaux d'une éclatante beauté, lesquels étaient conduits quatre à quatre pour être sacrifiés à Jupiter et aux autres dieux, selon les rites prescrits par les mages ; venaient ensuite des chevaux destinés à être immolés au soleil ; puis un char blanc couronné de fleurs, avec le timon doré, qui devait être offert à Jupiter. Ce char était suivi d'un second, également blanc et orné de la même manière, et enfin d'un troisième qui était attelé de quatre chevaux, couverts de housses en écarlate : après venaient ceux qui portaient le feu sacré dans un grand vase. A la suite de ce cortège parut Cyrus monté sur son char, ayant une haute tiare ceinte d'un diadème. Son justaucorps était rayé de blanc sur un fond couleur de pourpre, réservé au roi seul. Il portait par-dessus un grand manteau de même couleur qui lui laissait les mains à découvert ; un peu plus bas était assis, sur le même char, son écuyer, homme d'une haute stature, mais encore au-dessous de celle de Cyrus, qui, dans la position qu'il occupait, paraissait encore plus grand. A la première apparition, tous les spectateurs se prosternèrent et l'adorèrent ; on aurait dit que des personnes avaient été placées de distance en distance pour donner aux autres l'exemple de cet hommage, quoiqu'il fût l'effet d'un mouvement spontané dans tous les spectateurs, qui demeurèrent comme éblouis et stupéfaits de tant de magnificence et de la majesté du roi. Jusqu'alors aucun Perse ne s'était encore vu prosterné devant le monarque. Dès que le char de Cyrus fut sorti du palais, les quatre mille sol-

dat de garde se mirent en marche, ainsi que les deux autres mille, et formèrent la haie de chaque côté. Derrière le char venaient les premiers officiers de la cour au nombre de trois cents, magnifiquement vêtus, tenant chacun un dard à la main, et montés sur de superbes coursiers. Ils étaient suivis de deux cents chevaux de main, dont les housses étaient brodées et le mors en or. Après eux marchait la cavalerie persane divisée en quatre corps, chacun de dix mille hommes, et ensuite celle des Mèdes et des alliés. Les chars rangés sur quatre de front fermaient le cortège.

Voyons maintenant, en abrégé, ce que furent autrefois les monuments principaux de Babylone; voyons son antique splendeur et ce qui reste de tant de gloire, d'opulence, et d'une population presque innombrable.

« Babylone, qui par ses superbes quais, ses cent portes de bronze, ses jardins suspendus ¹, son temple de Bélus, sa formidable et vaste enceinte, et ses nombreux palais, était regardée par Hérodote, qui cependant avait vu l'Égypte, comme la première ville de l'univers, n'offre plus que d'informes débris; ses ruines même, ensevelies dans la terre, n'ont commencé à être bien étudiées que dans ces derniers temps. Elle était située sur les deux rives de l'Euphrate, et avait 480 stades de circonférence (18 lieues). Sur la rive orientale on distingue, parmi des monceaux de décombres, une colline appelée par les Arabes du pays *Alcasr*, ou le palais, et qui paraît répondre au palais bâti par Nabuchodonosor, et où Alexandre-le-Grand rendit le dernier soupir. A côté l'on remarque des pans de mur qui semblent avoir servi de fondements aux jardins suspendus,

JARDINS SUSPENDUS DE BABYLONE.

Sur le haut de la forteresse sont placés ces jardins suspendus, merveille dont les Grecs ont tant parlé; ils sont au niveau du faite des murailles, et agréablement ombragés par une quantité d'arbres très-grands. Les piliers qui soutiennent tout l'ouvrage sont construits en pierres carrées, propres à supporter la terre, qui s'y trouve entassée à une grande hauteur, et à résister à l'eau des arrosements; et ces masses portent des arbres si forts, qu'ils ont des troncs de huit coudées et hauts de cinquante pieds, aussi riches en fruits que s'ils étaient élevés dans leur terroir naturel. Quoique le temps consume insensiblement les ouvrages faits de main d'homme, et jusqu'à la nature même, cette grande masse, tourmentée par les racines de tant d'arbres, et chargée du poids d'une forêt si considérable, ne laisse pas de subsister sans altération: c'est qu'elle est soutenue par des murailles épaisses, à la distance de onze pieds les unes des autres, de manière que, de loin, on croit voir des forêts ombrager les montagnes où elles sont nées. La tradition est qu'un roi de Syrie, régnant à Babylone, fit faire ces ouvrages par amour pour son épouse, qui, regrettant les bois et les forêts de la campagne, engagea son mari à imiter par cet ouvrage singulier le spectacle délicieux de la nature.

et où subsistent encore quelques traces de végétation. Ces divers débris offrent de longs corridors et des chambres qui servent de retraite aux lions et aux autres bêtes féroces. Pour la colline, elle forme un carré dont le côté est d'environ deux mille pieds, et chaque jour elle diminue par les briques qu'on ne cesse d'en retirer. Ces briques sont de la plus belle espèce; cuites au feu et parfaitement moulées, elles offrent toutes une inscription sur la face inférieure¹. Quoique le ciment n'ait pas une ligne d'épaisseur, les couches en sont si bien liées, qu'on a une peine extrême à en détacher quelque chose. A côté des monceaux de briques se trouvent mêlés des fragments de vases d'albâtre, de pots de terre, de tables de marbre et de tuiles vernies.

« Le débris le plus imposant qui se soit conservé sur la rive occidentale, est une espèce de colline, située à plusieurs milles du fleuve, et que les habitants appellent Birds-Nembrod, du nom de Nembrod, le fameux chasseur dont il est parlé dans la Bible. Ce débris, selon M. Ker Porter, qui l'a examiné le premier avec attention, a deux mille pieds de tour et deux cents de haut; au-dessus est une tour tronquée, haute de trente-cinq pieds. On distingue encore trois des huit terrasses qui en couronnaient jadis le sommet; tout porte à croire que c'est ici le *temple de Bélus*, qui occupait encore une place immense au temps d'Alexandre. Les parties qui sont aujourd'hui debout n'ont pour habitants que les bêtes sauvages. Ainsi s'accomplit la parole du prophète Isaïe : « Cette grande
« Babylone, cette reine entre les royaumes du monde, qui avait
« porté dans un si grand éclat l'orgueil des Chaldéens, sera dé-
« truite, comme le Seigneur renversa Sodome et Gomorrhe. Elle
« ne sera plus jamais habitée et ne sera plus rebâtie dans la suite
« de tous les siècles. Les Arabes n'y dresseront pas même leurs
« tentes, et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer. Mais
« les bêtes sauvages s'y retireront, ses maisons seront remplies de
« dragons, les autruches y viendront habiter, et les satyres y feront
« leurs danses. Les hibous hurleront à l'envi l'un de l'autre dans
« ses maisons superbes, et les *cruelles* syrènes habiteront dans ses
« palais de délices. »

¹ Ces inscriptions se composent de caractères en forme de clous ou de coins : c'est ce qu'on a nommé écriture cunéiforme. Le Cabinet du roi, à Paris, renferme des briques et autres débris babyloniens. Ces briques portent quelquefois des figures d'animaux réels ou fantastiques.

« Babylone, étant la capitale de la Chaldée, perdit sa plus grande importance lorsqu'elle devint une des provinces de l'empire perse. Alexandre annonça l'intention d'en faire la capitale de ses immenses conquêtes et de la rendre plus brillante qu'elle n'avait jamais été. Mais d'abord la difficulté d'enlever l'énorme quantité de décombres qui l'obstruaient, puis la mort du fils de Philippe, s'opposèrent à ce gigantesque dessein. Séleucus, un de ses lieutenants, étant devenu maître de la Mésopotamie, fonda dans le voisinage, sur le bord occidental du Tigre, la ville de Séleucie, qui s'éleva aux dépens de Babylone. Plus tard, les rois parthes bâtirent en face de Séleucie, sur la rive orientale du Tigre, la ville de Cleut-Ctésiphon, qui porta un nouveau coup à Babylone. Cependant, lorsque Trajan parcourut en vainqueur l'Orient, Babylone était encore debout; et ce prince, loué par Pline le jeune, put contempler la chambre où Alexandre était mort. Mais bientôt la ville se dépeupla, et les bêtes féroces y accourant de toutes parts, elle devint comme un vaste parc, où les monarques persans allaient de temps en temps prendre le plaisir de la chasse. »

La petite ville nommée Hillah, qui remplace aujourd'hui Babylone, ou qui se trouve située le plus près de ses ruines, est entourée de misérables murs de boue; du côté de l'ouest, ces murs, bâtis sur une pente inclinée, sont garnis de tours sur leur sommet, et suffisent à peine pour arrêter les invasions des Arabes du désert.

Les marais profonds et les terres fangeuses qui, au rapport de Diodore de Sicile, défendaient Babylone du côté de l'orient, occupent encore la même place; ensuite vient le désert, jaune et nu, aussi dépourvu de végétaux que d'habitants; tout est triste, excepté quelques palmiers isolés, qui dessinent le cours du fleuve et récréent la vue..... Voilà Babylone!

« Figurez-vous, dit M. de Chateaubriand en représentant les dehors de Rome, ses campagnes et ses ruines, quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol; on croit y entendre retentir cette malédiction du prophète: « Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, stérilité et veuvage. » (ISAÏE.) Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver; ces traces vues

de loin ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le lit romain. A peine découvrez-vous quelques arbres; mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et des tombeaux, ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchai, des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de sauvage, nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine. »

L'histoire de *Ninive* (Pl. 34), cette grande rivale de Babylone, n'est pas moins intéressante pour celui qui voit le doigt de Dieu dans tous les événements de ce monde. Son antiquité se perd dans la nuit des premiers âges : on lui donne pour premier fondateur le puissant Nembrod, ou Assur, fils de Sem. Elle fut quelque temps la capitale de l'Assyrie. Agrandie et nommée Ninus, du nom de ce prince qui l'embellit et auquel on rendait les honneurs divins, sa situation sur le Tigre, un des quatre fleuves qui prenaient leur source dans l'Éden, contribua beaucoup à son agrandissement. Ses remparts étaient fort élevés et d'une épaisseur extraordinaire. Des jardins dits suspendus, parce que de loin on devait les regarder comme tels, ornaient la plate-forme de ses murailles. Rien n'est dramatique et plein d'intérêt comme la prédication de Jonas dans cette grande ville; tout le ministère de ce prophète s'est presque borné à cette mission de deuil et de pénitence, et les quatre chapitres seulement qu'a laissés le fils d'Amathi sont uniquement consacrés à l'histoire d'Assyrie. Ce n'est pas sans regret qu'on les abrège; mais en le faisant, tâchons du moins de leur laisser leur simplicité



Arch. Turner del.

André gravé.

Hubert sc.

Nivine à présent Mottawid, sur le Tygre.

touchante, leur éloquence antique et divine en les analysant.

Le Seigneur adressa sa parole à Jonas, fils d'Amathi, et lui dit : « Allez présentement en la grande ville de Ninive et y prêchez, parce que le cri de sa malice est monté jusqu'à moi. » Et Jonas partit pour s'enfuir à Tharsis de devant la face du Seigneur. Il vint à Joppé, et ayant trouvé un vaisseau qui faisait voile pour Tharsis, il y entra avec les autres et paya son passage pour aller en cette ville. Mais le Seigneur envoya sur la mer un vent furieux ; une grande tempête s'éleva, et le navire pense être brisé. L'effroi s'empare des matelots ; chacun invoque son Dieu avec de grands cris, on jette à la hâte dans la mer toute la charge du bâtiment pour le soulager. Pendant ce tumulte, Jonas, descendu au fond du navire, dormait d'un profond sommeil. Alors, le maître pilote s'approche du prophète et lui dit : Comment pouvez-vous ainsi dormir ? levez-vous, invoquez votre Dieu ; peut-être que ce Dieu nous sera propice, et nous ne périrons pas. Ils se dirent ensuite l'un à l'autre : Allons, jetons le sort pour savoir qui est cause que ce mal nous arrive ; et, ayant jeté le sort, il tomba sur Jonas ; ils lui dirent : Apprenez-nous quelle est la cause du péril où nous sommes ? à quoi vous occupez-vous ? d'où êtes-vous ? où allez-vous, et quelle est votre nation ? Il leur répondit : Je suis Hébreu, je révère le Dieu qui a fait la mer et la terre. Alors ils furent saisis d'une grande crainte, et ils lui dirent : Pourquoi avez-vous fait cela ? car ils avaient su de lui-même qu'il fuyait de devant la face du Seigneur. Ils lui dirent encore : Que vous ferons-nous pour nous mettre à couvert de la violence de la mer ? car les vagues s'élevaient et grossissaient de plus en plus. Jonas leur répondit : Prenez-moi et me jetez dans la mer, et elle cessera de vous menacer ; car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue fondre sur vous.

Jonas est jeté à la mer par les mariniers, qui crient au Seigneur de ne point leur imputer la mort de son prophète, et conçoivent pour Dieu une frayeur pleine de respect. Mais un grand poisson ¹ engloutit Jonas pendant trois jours et trois nuits ; l'abîme l'enveloppe de toutes parts ; il descend jusque dans les racines des mon-

¹ Jonas, demeuré trois jours et trois nuits dans le corps de ce monstre marin, est la figure de Jésus-Christ renfermé dans le tombeau et en sortant le troisième jour plein de vie. Notre-Seigneur avait lui-même, dans le cours de ses instructions aux Juifs, établi ce rapprochement et annoncé cette ressemblance.

(Évangile de saint Matthieu, chap. XII, v. 39 et 40.)

tagnes, et son âme tombe en défaillance; mais sa prière monte jusqu'à Dieu.... Le maître de la vie et de la mort, celui qui veille sur nous dans les profondeurs de l'Océan, comme sur les plus hautes montagnes, commande au poisson de rendre Jonas, et il le jette sur le rivage. Alors le Seigneur adresse une seconde fois la parole à son serviteur et lui dit : « Allez présentement en la grande ville de Ninive, et prêchez-y ce que je vous ordonne d'y publier. » Ninive, dit le texte sacré, était une grande ville qui avait trois jours de chemin. Jonas se hâte d'obéir; il entre dans cette grande ville, il y marche pendant un jour, faisant retentir cette parole : « Encore quarante jours, et Ninive sera renversée. » Les Ninivites crurent à la parole de Dieu; ils ordonnèrent un jeûne public, et se couvrirent de sacs depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Le roi se leva de son trône, quitta ses habits magnifiques, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre¹; puis il fit publier dans toute Ninive cet ordre comme venant du conseil du roi et de ses princes : « Que les hommes, les bœufs, les bêtes et les brebis ne goûtent aucune chose, qu'on ne les mène point aux pâturages, et qu'ils ne boivent point d'eau; que les hommes soient couverts de sacs, qu'ils en couvrent les bêtes; crient au Seigneur de toutes leurs forces; que chacun se convertisse de sa mauvaise voie, et qu'il renonce à l'injustice dont ses mains sont souillées. Qui sait si Dieu ne se tournera point vers nous pour nous pardonner, et s'il n'apaisera point sa fureur et sa colère, afin que nous ne périssons pas ? » Dieu donc considéra leurs œuvres; il vit qu'ils s'étaient convertis en quittant leur mauvaise voie, et il eut pitié d'eux, et il ne leur fit point le mal dont il les avait menacés. Jonas fut saisi d'une grande affliction à la vue de ce pardon, parce qu'il craignait de passer pour faux prophète. Et s'adressant au Seigneur, il lui fit une sorte de reproche de sa clémence, qu'il avait prévue, disait-il, et qui lui avait inspiré de fuir sur le premier appel de Dieu, se doutant bien qu'il ne manquerait pas, avec sa miséricorde accoutumée, de pardonner à ce peuple. Et il demandait la mort au Seigneur, ne pouvant survivre à la confusion de voir ses menaces et ses prédictions vaines et sans effet. Dieu se contenta de lui répondre : « Croyez-vous que votre colère soit bien raisonnable ? » se réservant

¹ Au lieu de se coucher sur des tapis d'un grand prix, comme c'est encore l'usage dans l'Orient, où la chaleur du climat et la mollesse des habitants ont introduit cette coutume efféminée qui nous est inconnue en Europe.

de lui faire sentir bientôt ses torts. Le prophète sort de la ville et s'assied à l'abri de quelques feuillages, pour voir ce qui allait arriver à Ninive. La chaleur le suffoque ; le Seigneur fait alors croître au-dessus de la tête du prophète un lierre qui le couvre de son ombre. Mais le lendemain, dès le point du jour, il envoya un ver qui, ayant piqué la racine de l'arbuste, le dessécha, et après le lever du soleil, le Seigneur fit régner un vent chaud et brûlant, et les rayons du soleil donnant sur la tête de Jonas, il se trouva dans un étouffement et un abattement extrêmes, et il souhaita de mourir, en disant : La mort m'est meilleure que la vie. Alors le Seigneur, dont tous les actes sont admirables et renferment d'utiles leçons, dit à Jonas : « Vous vous fâchez pour un lierre qui ne vous avait point coûté de « peine, qui est crû sans vous, qui est né en une nuit, et qui est « mort la nuit suivante... et moi je n'épargnerais pas la grande « ville de Ninive, où il y a plus de cent vingt mille personnes qui « ne savent pas discerner leur main droite d'avec leur main gauche, « et un grand nombre d'animaux ! » Ces paroles de la miséricorde et de la clémence divine devraient être gravées dans tous les cœurs.

Mais Ninive est retombée dans ses premiers égarements : c'est une ville de sang, toute pleine de fourberies et de rapines... il faut qu'elle périsse. « Je viens à toi, dit le Seigneur des armées, je te « dépouillerai de tous tes vêtements... Je ferai retomber tes abo- « minations sur toi ; je te couvrirai d'infamie, et je te rendrai un « exemple *de mes vengeances*.

« Tous ceux qui te verront se retireront en arrière, et diront : « Ninive est détruite... Tu seras donc enivrée *du vin de la colère de « Dieu*.

« Toutes tes fortifications seront comme les premières figes « qui, aussitôt qu'on a secoué les branches du figuier, tombent « dans la bouche de celui qui veut les manger... Tous tes citoyens « sont au milieu de toi comme des femmes... Le feu te consumera, « l'épée t'exterminera et te dévorera comme les hannetons *man- « gent les arbres*... Ta blessure n'est point cachée, ta plaie est « mortelle. Tous ceux qui ont appris ce qui t'est arrivé, ont ap- « plaudi à tes maux. » (NAHUM, chap. III, *passim*.) Ce furent les Mèdes et les Chaldéens qui se chargèrent de la vengeance divine : aveugles instruments que l'Éternel brisait à son gré quand il en avait

fait usage. Arbace, gouverneur des Mèdes, indigné de la vie honteuse des princes de Ninive, cachée depuis longtemps dans l'intérieur du palais, résolut d'y mettre un terme dans la personne de Sardanapale qui, par ses infamies, s'était rendu, non-seulement méprisable, mais même insupportable à ses sujets. Ce gouverneur, ne pouvant souffrir davantage que tant d'hommes valeureux restassent soumis à un prince plus mou et plus efféminé que les femmes mêmes, trama contre lui une conjuration. Sardanapale, voyant Ninive prise et se trouvant cerné dans son palais, s'y brûla avec ses esclaves, ses femmes et ses trésors. Une autre ville se forma de ses ruines, et il est maintenant impossible de faire la part de l'ancienne et de la nouvelle cité. Seulement il est certain qu'au milieu des décombres on découvre, de temps en temps, des statues, des bas-reliefs et des inscriptions; les bords du Tigre sont couverts de ses ruines.

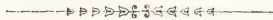
Jésus-Christ, reprochant aux Juifs leur aveuglement, disait : « Les Ninivites s'élèveront, au jour du jugement, contre cette race et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la voix de Jonas : or, celui qui est ici est plus grand que Jonas. » (SAINT LUC, chap. XI, v. 32.)

Mgr de Beauvais venait à peine d'être nommé à l'évêché de Sénez, lorsqu'il prêcha, devant le roi Louis XV, le sermon de la Cène, où, profitant de la nouvelle autorité que lui donnait sa dignité, il s'éleva avec force contre les scandales de la cour. On se souvient encore de l'impression que l'orateur fit en cette occasion, où, pour émouvoir le monarque par le spectacle de sa fin dernière, et paraphrasant pour cela ce passage de l'Écriture : « Encore quarante jours, et *Ninive* sera détruite; » il parut lui prédire une mort qui semblait éloignée, et qui néanmoins suivit si littéralement la menace de l'orateur.

C'est aussi cette circonstance frappante que Mgr l'évêque de Sénez rappelle dans l'exorde de l'Oraison funèbre de Louis XV, et qui en rendit le début si imposant, lorsqu'adressant la parole au petit-fils du monarque, il lui dit : « Quand j'annonçais, il y a peu de temps, la divine parole devant votre auguste aïeul; quand je lui parlais de son peuple, et que son cœur paraissait si touché de la misère publique, hélas! qui eût prévu le coup terrible dont il était menacé? Déjà le glaive invisible de la mort était donc

« suspendu sur cette tête auguste ! Hélas ! qui eût pensé que nous
 « aurions pu lui dire alors dans un sens si littéral : Encore qua-
 « rante jours, *adhuc quadraginta dies* ; encore quarante jours , et
 « vous serez porté dans le sépulcre de vos pères ; et cette même
 « voix que vous entendez en ce moment sera l'interprète du deuil
 « de votre peuple à vos funérailles !!! »

Un peintre anglais a , de nos jours , essayé de reproduire , dans une grande composition , un épisode de cette épouvantable catastrophe. A l'aide de la Bible et des commentateurs qui l'ont expliquée , il a représenté le roi de Ninive surpris par la destruction de sa capitale , quand , au milieu de ses femmes et de ses esclaves , il s'abandonnait aux plaisirs de la table et de la musique ; les colonnes et les plafonds du palais croulent ; on voit fuir les compagnes et les familiers du prince , en proie à une frayeur mortelle ; tous cherchent leur salut à travers les débris , la poussière et le tumulte. Cette gravure a pour pendant le passage de la mer Rouge par les Israélites. Les Égyptiens , enveloppés dans les flots , sont punis , comme les Ninivites , de leur désobéissance aux ordres de Dieu , et ces vagues profondes , où toute une armée trouve la mort , sont dignes de figurer à côté d'une grande ville qui s'écroule et s'abîme tout entière. La puissance divine éclate bien dans ces deux scènes épouvantables.



CHAPITRE XVIII.

Tyr. — Son commerce maritime. — Puniton de son impiété. — Attaquée par Alexandre. — Son état depuis l'avènement de Jésus-Christ. — Défendue glorieusement par les croisés. — Son état actuel. — Son archevêque en 1821. — Sidon. — Notice historique. — Abdolonyme. — Destruction de Sidon prédite par Isaïe. — La Cananéenne.

Les deux grandes villes dont nous avons donné l'histoire abrégée n'ont point eu l'honneur d'être visitées par le Sauveur des hommes. Mais Babylone et Ninive occupent une si grande place dans les annales du peuple juif, qu'elles se rattachent à celles de la Terre-Sainte proprement dite. Voici deux cités placées sur les rivages de la Méditerranée, dont Jésus-Christ a parlé en enseignant les peuples, aux habitants desquelles il n'a pas entièrement refusé l'honneur de sa présence et la consolation de ses miracles¹; deux cités enrichies par le commerce maritime, renommées pour leurs riches teintures, que l'on a confondues souvent, parce qu'elles étaient fort rapprochées l'une de l'autre, et qui avaient les mêmes mœurs et la même industrie. Toutes deux, victimes de la vengeance céleste, annoncent aujourd'hui par leurs ruines que rien ne résiste à la volonté de Dieu.

« La puissance de *Tyr* (Pl. 35) sur la Méditerranée et dans l'Occident, est assez connue; Carthage, Utique, Cadix, colonies fondées par elle, en sont des monuments célèbres. Elle étendait sa navigation jusque dans l'Océan, et la portait au nord par delà l'Angleterre, et au sud par-delà les Canaries. Ses relations à l'orient, quoique moins connues, n'étaient pas moins considérables; les îles de Tyrus et Aradus (aujourd'hui Barhain), dans le golfe Persique; les villes de Faran et *Phœnicum oppidum*, sur la mer Rouge, déjà ruinées au temps des Grecs, prouvent que les Tyriens fréquenterent dès longtemps les parages de l'Arabie et de la mer de l'Inde;

¹ V. Saint Matthieu, chap. xv.



Hambury del

André del

199.



et la Bible , dans son langage poétique , contient à ce sujet des détails d'autant plus précieux, qu'ils offrent, dans les siècles réculés, un tableau de mouvements analogues à ce qui se passe encore de nos jours.

« Toutes les histoires , dit le Père de Géramb dans son *Pèlerinage à Jérusalem*; tous les monuments s'accordent à représenter Tyr comme une des plus célèbres, des plus puissantes et des plus florissantes villes qu'il y ait eu dans le monde ancien. Maîtresse de la mer, centre du commerce de l'univers, attirant, de tous les pays, à ses marchés tout ce qui pouvait l'enrichir par la vente ou l'échange des choses qui contribuent le plus au luxe, aux vanités, aux délices, aux commodités de la vie; devenue nécessaire ou redoutable à tous les peuples, traitant les autres nations comme un insolent dominateur traite ceux qu'il tient asservis à sa puissance; faisant un honteux trafic de la fortune et de la vie, non-seulement de ses ennemis, mais de ses alliés mêmes; insultant au malheur de Jérusalem, poussant l'impiété jusqu'à la dépouiller, elle et son temple, de ses trésors les plus précieux, pour en faire hommage aux infâmes divinités qu'elle adorait, elle mérita enfin que le ciel fît éclater sur elle les menaces de sa colère.

« Devant les débris de l'orgueilleuse Tyr, j'ouvris Ézéchiël et j'y lus :

« Parce que Tyr a dit de Jérusalem, avec des cris de joie : Les portes des peuples sont brisées; le trafic viendra à moi; je me remplirai tandis qu'elle est déserte;

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Voilà que je viens sur toi, ô Tyr, et je ferai monter contre toi plusieurs peuples, comme monte la mer avec ses flots.

« Et ils détruiront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours; j'en râclerai jusqu'à la poussière, et je la rendrai comme pierre luisante et toute nue.

« Et elle sera, au milieu de la mer, un lieu à sécher les filets, parce que c'est moi qui ai parlé, dit le Seigneur Dieu, et elle sera livrée en proie aux nations.

« Ses filles qui sont dans les champs seront passées au fil de l'épée, et ils sauront que je suis le Seigneur.

« Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : J'amènerai du septentrion à Tyr Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, je l'amènerai avec

des chevaux, des chariots de guerre, de la cavalerie et de grandes troupes, composées de divers peuples.

« Il tuera par le fer tes filles qui sont dans les champs; il t'environnera de forts et de retranchements, et il lèvera le bouclier contre toi.

« Il dressera contre tes murs ses mantelets et ses béliers, et il détruira tes tours par ses armes.

« La multitude de ses chevaux te couvrira de poussière; le bruit de la cavalerie, et des roues, et des chariots fera trembler tes murailles, lorsqu'il entrera par tes portes comme par la brèche d'une ville prise.

« Toutes tes places seront foulées par les pieds de ses chevaux; il fera passer ton peuple par le tranchant de l'épée, et il renversera par terre tes belles statues.

« Ils feront leur butin de tes richesses; ils pilleront tes marchandises; ils renverseront tes murailles; ils ruineront tes maisons magnifiques, et ils jetteront au milieu des eaux les pierres, le bois et la poussière même de tes bâtiments.

« Je ferai cesser tous tes concerts, et l'on n'entendra plus le son de tes harpes.

.

« Voilà ce que dit le Seigneur notre Dieu à Tyr : Les îles ne tremblent-elles pas au bruit de ta chute et aux gémissements de ceux qui seront tués dans le carnage qui se fera au milieu de toi ?

« Tous les princes de la mer descendront de leurs trônes; ils quitteront les marques de leur grandeur; ils rejeteront leurs habits superbes et éclatants par la variété de leurs couleurs, et ils seront remplis de frayeur. Ils s'assieront sur la terre, et frappés d'un profond étonnement de ta chute si soudaine.

« Ils feront sur toi des lamentations, en disant : Comment as-tu péri, toi qui habitais dans la mer, ville superbe, toi qui étais si forte au milieu des eaux, avec tes habitants qui s'étaient rendus redoutables à tout le monde ? »

(ÉZÉCHIEL, chap. xxvi.)

« Et après avoir lu ces terribles anathèmes de CELUI qui ne menace jamais en vain, je méditai quelques instants, l'âme pleine d'effroi, en présence des ruines que j'avais devant les yeux, sur ce long siège, à la suite duquel Nabuchodonosor, exécuteur des vengeances divines, réduisit en cendres la ville insensée qui avait osé se croire forte contre le Très-Haut...

« Et mes pensées se portèrent ensuite avec douleur sur les siè-

cles suivants, où, de nouveau devenue grande, opulente, puissante, corrompue par l'orgueil, et continuant à mettre sa confiance dans les faux appuis de la grandeur, elle oublia à la fois et le châtement dont elle avait été frappée, et les crimes qui le lui avaient attiré. »

Le Père de Géramb fait ensuite allusion au second siège de Tyr, et à la destruction qui suivit sa prise par Alexandre le Grand.

Un des faits les plus mémorables de la vie d'Alexandre est sans contredit l'attaque et la prise de Tyr. Dans son orgueil, elle osa fermer ses portes au jeune vainqueur, à qui rien ne résistait. Sa colère s'enflamma par ce refus, et le fils de Philippe résolut de se venger de l'insolence des Tyriens. Après sept mois de siège, il la prit au moyen d'une large chaussée, par laquelle il combla en partie l'espace qui séparait la ville de la terre ferme. Privée des secours que Carthage, l'une de ses colonies, lui avait fait espérer, la reine des mers fut contrainte de céder..... elle fut pillée, ravagée et détruite de fond en comble.

Il n'est pas sans intérêt de lire dans Quinte-Curce les détails de ce siège mémorable, dont celui de La Rochelle, sous Louis XIII, rappelle quelques circonstances, surtout en ce qui se rapporte à la chaussée ordonnée par le puissant ministre du roi de France, le cardinal de Richelieu, pour s'emparer de ce boulevard de la religion réformée. Nous nous contenterons de décrire les immenses travaux de cette chaussée.

« Le roi fit travailler à une digue de nouvelle construction, et il dirigea l'ouvrage, non en présentant le côté au vent, mais en avançant directement et de front contre son cours, le devant défendant ainsi les autres travaux qu'il couvrait; il donna aussi plus de largeur à la chaussée, afin que les tours élevées au milieu fussent hors de la portée du trait. On jetait donc dans la mer des arbres tout entiers avec de grandes branches, on les chargeait ensuite de pierres; et, sur ce double lit, on commençait à jeter d'autres arbres; puis on entassait de la terre par-dessus, et, l'amoncelant de même sur d'autres lits de pierres et d'arbres, on venait à bout d'en faire comme un lien qui donnait de la consistance à l'ouvrage. Les Tyriens, de leur côté, mettaient courageusement en œuvre tout ce qu'on pouvait imaginer pour empêcher le travail de la digue; leur principale ressource était dans les plongeurs, qui descendaient dans la mer, loin de la vue des ennemis, arrivaient secrètement

entre deux caux jusqu'à la digue, amenaient à eux, avec des faux, les branches des arbres saillants. Dès qu'elles obéissaient, elles entraînaient dans la mer la plus grande partie des matériaux : alors ils ébranlaient sans peine les souches et les troncs d'arbres une fois allégés, et tout l'ouvrage qui portait sur ces pièces de bois, dès que le fondement venait à manquer, était aussitôt renversé. Alexandre était dans la perplexité, et ne savait trop s'il devait tenir ferme ou renoncer à l'entreprise, lorsqu'il lui vint de Chypre une flotte, et en même temps Cléandre, débarqué récemment en Asie avec des troupes grecques. Il divisa en deux escadres sa flotte, composée de cent quatre-vingt-dix voiles. Pythagoras, roi de Chypre, eut, avec Cratère, le commandement de l'aile gauche, et Alexandre, pour commander la droite, monta la réale à cinq rangs de rames. Les Tyriens n'osant, quoiqu'ils eussent une flotte toute prête, risquer un combat naval, mirent toutes leurs galères, qui étaient à trois rangs, sous la protection de leurs murailles; mais le roi, les ayant attaquées, en coula trois à fond.

« Le lendemain, ayant fait approcher sa flotte des murailles, il les battit sur tous les points avec des machines, et principalement à coups de béliers. Cependant les Tyriens se hâtèrent de remplir les brèches avec des pierres; ils commencèrent même un mur intérieur pour leur servir de défense, si le premier venait à manquer. Mais le mal augmentait de toutes parts, la digue était à la portée du trait, la flotte investissait la ville; ils étaient attaqués tout à la fois par terre et par mer. Car les Macédoniens avaient attaché deux à deux des galères à quatre rangs, de manière que les proues se touchaient et que les poupes étaient éloignées autant que possible; ils avaient rempli cet intervalle, entre les poupes, d'antennes et de fortes pièces de bois liées ensemble, et établi des ponts par-dessus pour y placer des soldats. Ils poussaient vers la ville leurs galères ainsi équipées; et de là on tirait en sûreté contre les assiégés, parce que les proues couvraient les assiégeants. Le roi, vers minuit, ordonna à sa flotte, ainsi préparée, d'investir les murs; et déjà les vaisseaux s'approchaient de toutes parts de la place, et les Tyriens s'abandonnaient au désespoir, lorsque tout à coup le ciel se couvrit de nuages épais, et le peu qui restait encore de clarté s'éteignit dans une profonde obscurité. La mer agitée s'enfle peu à peu; puis les vents, devenus plus forts, soulèvent les flots et choquent les

vaisseaux les uns contre les autres. Les câbles qui tenaient attachées les galères à quatre rangs se rompent, les ponts sont renversés, et, avec un fracas épouvantable, entraînent les hommes avec eux dans la mer. Car, dans ce désordre, il n'était pas possible de gouverner des vaisseaux si serrés; le soldat nuisait aux fonctions des matelots, les matelots à celles du soldat, et, comme il arrive en pareil cas, les habiles étaient à la discrétion des ignorants; les pilotes, accoutumés en d'autres temps à commander, exécutaient alors par la crainte de la mort tout ce qu'on leur ordonnait. Enfin la mer céda aux efforts opiniâtres des rameurs, qui semblaient lui arracher de force les vaisseaux; ils regagnèrent le rivage, mais la plupart en mauvais état..... »

Alexandre fut sur le point d'abandonner ce siège, mais la honte de s'avouer vaincu le soutint au milieu des plus rudes travaux. Les Tyriens, se voyant abandonnés des hommes et des dieux, perdirent courage, et se rendirent après sept mois d'une glorieuse résistance. A la suite de bien des vicissitudes Tyr se rétablit à la faveur d'une longue paix, et jouit d'un profond repos sous la protection des Romains.

Lorsque Jésus-Christ, descendu de la montagne, prononça ces paroles si nouvelles pour ses auditeurs : « Heureux ceux qui pleurent ! heureux ceux qui souffrent ! heureux les pauvres d'esprit ! » la foule qui l'entourait était venue en grande partie des villes de Tyr et de Sidon. Dans ces cités commerçantes, tout occupées de spéculations maritimes, se trouvaient aussi des gens religieux, avides de recueillir les enseignements du nouveau prophète; au milieu des préoccupations d'un négoce actif et de leurs expéditions lointaines, ce langage, si contraire à leurs pensées et à leurs habitudes, devait les frapper d'un grand étonnement.

D'un autre côté, il n'est pas rare de rencontrer, dans les villes placées au bord de la mer, et dont les habitants sont exposés souvent à des dangers, des hommes qui bénissent la Providence, à laquelle ils doivent la conservation d'une vie exposée tant de fois, et des richesses amassées au milieu de tant de périls. La reconnaissance leur fait un devoir de confesser la puissance de celui qui commande à la mer, et chanter les louanges de ce Dieu qui les a sauvés et enrichis; ils deviennent religieux par le spectacle continu des vaisseaux qui partent chaque jour pour des pays lointains, et reviennent, après une longue absence, ramenant leur équipage

sain et sauf, et les productions d'une terre éloignée. Le matelot le plus grossier se signe en passant devant la croix élevée sur le rivage, ou la madone enchâssée dans le rocher qu'il côtoie ; et chaque fois qu'il touche la terre après un voyage de long cours, vous le voyez prier à la chapelle des marins, et suspendre aux voûtes du temple une petite barque, faible imitation du navire que la tempête a ballotté. Ainsi, parmi les auditeurs du divin prédicateur, parmi la foule accourue de Tyr et de Sidon, se trouvait sans doute plus d'un homme de mer, que les disciples qui formaient l'humble cortège de Jésus-Christ, simples pêcheurs comme lui, conquièrent à la foi nouvelle.

Les Tyriens, qui sous les princes Machabées avaient recouvré une partie de leur ancienne splendeur, mais qui se livraient encore au culte des fausses divinités, et principalement d'Hercule, reçurent les lumières de l'Évangile, après l'ascension du Sauveur ; plusieurs embrassèrent le christianisme du vivant de saint Paul, qui, venant de Chypre pour aller à Jérusalem, relâcha dans la ville de Tyr, et y resta sept jours avec ses disciples, c'est-à-dire avec les chrétiens qu'il y rencontra.

« Ayant trouvé (*à Patare, ville de Lycie, sur la Méditerranée*) un vaisseau qui passait en Phénicie, nous montâmes dessus et fîmes voile.

« Nous découvrîmes l'île de Chypre, que nous laissâmes à gauche, et, continuant notre route vers la Syrie, nous vîmes à Tyr, où le vaisseau devait débarquer ses marchandises.

« Y ayant trouvé des disciples, nous y demeurâmes sept jours ; et ils disaient à Paul, inspirés qu'ils étaient par l'Esprit saint, qu'il n'allât point à Jérusalem.

« Après que nous y eûmes passé ces *sept* jours, nous en partîmes, et ils vinrent tous, avec leurs femmes et leurs enfants, nous conduire jusque hors la ville, où, ayant mis les genoux en terre sur le rivage, nous fîmes la prière.

« Et après nous être dit adieu les uns aux autres ¹, nous montâmes sur le vaisseau, et ils retournèrent chez eux. »

Lorsque nous aurons à nous entretenir particulièrement de saint Paul, nous essaierons de peindre cette vie laborieuse et pleine de

¹ Ce devait être un spectacle attendrissant que les adieux du maître et des disciples. Car saint Paul, semant la parole sainte au milieu des populations qu'il traversait, et les éclairant d'une lumière divine, devait leur apparaître comme leur bienfaiteur ; et quand ce grand missionnaire se séparait des nouveaux chrétiens, ils devaient pleurer comme des enfants qui perdent leur père.

périls qui fut son partage. Nous apprendrons à aimer nos frères comme le veut l'Évangile, en voyant la charité qui le dévorait, et notre zèle tiède et timide se réchauffera quand nous suivrons ce courageux Apôtre sur l'arène, souvent ensanglantée, où il a combattu pour la foi.

Depuis ce temps, l'église de Tyr fut honorée d'un concile, et devint métropolitaine. Au douzième siècle, son siège fut rempli par un prélat célèbre de cette époque, Français de nation, connu sous le nom de Guillaume de Tyr, qui s'est distingué par sa science, par sa piété, et par d'habiles négociations : c'est à ce prince des historiens des croisades que nous devons la meilleure histoire de la guerre sacrée.

Dans les temps qui suivirent sa prise par Alexandre, Tyr, relevée de ses ruines, passa successivement sous la domination des rois d'Égypte et de ceux de Syrie. Elle fut, avec toute cette dernière province, conquise par Pompée. Sous Adrien, elle devint métropole, et fut prise et reprise plusieurs fois du temps des chrétiens. La glorieuse résistance que cette ville sut opposer aux armes de Saladin est à jamais digne de mémoire.

La cité de Tyr, au temps du roi Baudoin, rappelait à peine le souvenir de cette ville somptueuse, dont les riches marchands, au rapport d'Isaïe, étaient des princes ; mais on la regardait encore comme la plus peuplée et la plus commerçante des villes de Syrie. Elle s'élevait sur un rivage délicieux, que les montagnes mettaient à l'abri des frimas du nord ; elle avait deux grands môles, qui, comme deux bras, s'avançaient dans les flots pour enfermer un port où la tempête ne trouvait point d'accès. Elle était défendue d'un côté par les flots de la mer et des rochers escarpés, et de l'autre par une triple muraille surmontée de hautes tours... Après un siège de cinq mois, les drapeaux du roi de Jérusalem et du doge de Venise flottèrent ensemble sur les murailles de Tyr : les chrétiens firent leur entrée triomphante dans la ville, tandis que les habitants, d'après la capitulation, en sortaient avec leurs femmes et leurs enfants. Par une bizarrerie singulière, ce fut le sort qui décida du siège de cette ville. Comme les croisés hésitaient s'ils attaqueraient Ascalon ou Tyr, deux billets en parchemin, sur lesquels étaient écrits les noms des deux villes, furent placés sur l'autel du Saint-Sépulcre ; et au milieu d'une foule nombreuse de spectateurs,

un jeune orphelin s'avança , prit l'un des billets , et le sort tomba sur la ville de Tyr.

« Cette ville, conquise par les chrétiens , arrêta seule toutes les forces réunies de Saladin, qui s'était emparé de Jérusalem, et avait gagné la fameuse bataille de Tibériade. Il avait rassemblé deux fois ses flottes et ses armées pour attaquer cette place , dont il désirait ardemment la conquête ; mais tous les habitants avaient juré de mourir plutôt que de se rendre aux musulmans. Cette généreuse résolution était l'ouvrage de Conrad, fils du marquis de Montferrat, qui venait d'arriver dans la place, et que le ciel semblait avoir envoyé pour la sauver.

« Ce seigneur portait un nom célèbre dans l'Occident, et le bruit de ses exploits l'avait précédé en Asie. Dès sa plus tendre jeunesse, il se distingua dans la guerre du Saint-Siège contre l'empereur d'Allemagne. La passion de la gloire et le besoin de chercher des aventures l'amènèrent ensuite à Constantinople, où il dissipa une sédition qui menaçait le trône impérial , et où il tua sur le champ de bataille le chef des rebelles. La sœur et le titre de César furent le prix de son courage et de ses services. Mais son caractère inquiet ne lui permit pas de jouir longtemps de sa fortune. Au milieu de ses paisibles grandeurs, éveillé tout à coup par le bruit de la Terre-Sainte, il se dérobe à la tendresse d'une épouse, à la reconnaissance d'un empereur, pour voler dans la Palestine. Conrad arriva sur les côtes de la Phénicie, après avoir échappé aux Sarrazins, quelques jours après la bataille de Tibériade. Avant son arrivée , la ville de Tyr avait nommé des députés pour demander une capitulation à Saladin ; sa présence ranima les courages ; tout changea de face. Il se fit donner le commandement de la ville , agrandit les fossés , répara les fortifications ; les habitants de Tyr, attaqués par terre et par mer, devenus tout à coup d'invincibles guerriers , apprirent sous ses ordres à combattre les armées et les flottes des Sarrazins.

« Le vieux marquis de Montferrat , père de Conrad , qui pour visiter la Terre-Sainte avait quitté ses paisibles états , s'était trouvé à la bataille de Tibériade, et avait été fait prisonnier par les musulmans. Il attendait, dans les prisons de Damas , que ses enfants pussent le délivrer ou racheter sa liberté.

« Saladin le fit venir dans son armée, et promit au brave Conrad de lui rendre son père et de lui donner de riches possessions en

Syrie s'il lui ouvrait les portes de Tyr. Il le menaça en même temps de faire placer le vieux marquis de Montferrat devant les rangs des Sarrazins, et de l'exposer aux traits des assiégés. Conrad répondit avec fierté qu'il méprisait les présents des Infidèles ; que la vie de son père lui était moins chère que la cause des chrétiens. Il ajouta que rien n'arrêterait ses coups, et que si les Sarrazins étaient assez barbares pour faire mourir un vieillard qui s'était rendu sur sa parole, il se ferait gloire de descendre d'un martyr. Après cette réponse, les soldats de Saladin recommencèrent leurs attaques, et les Tyriens se défendirent avec fureur. Les Hospitaliers, les Templiers, les plus braves guerriers qui restaient encore dans la Palestine, étaient accourus dans les murs de Tyr pour partager l'honneur d'une si belle défense. Parmi les Francs qui se distinguaient par leur valeur, on remarquait surtout un gentilhomme espagnol, connu dans l'histoire sous le nom de *chevalier aux armes vertes*. Lui seul, disent les vieilles chroniques, repoussait et dispersait des bataillons ennemis ; il se battit plusieurs fois en combat singulier, terrassa les plus intrépides des musulmans, et fit admirer de Saladin sa bravoure et ses faits d'armes.

« La ville n'avait point de citoyen qui ne sût combattre ; les enfants même étaient autant de soldats ; les femmes animaient les guerriers par leur présence et leurs discours. Sur les flots, au pied des remparts, il se livrait sans cesse de nouveaux combats ; partout les Sarrazins retrouvaient ces héros chrétiens qui les avaient fait trembler tant de fois. Saladin désespéra de prendre la ville de Tyr, et résolut de lever le siège pour attaquer la place de Tripoli. » (MICHAUD, *Hist. des Croisades*.)

La nouvelle Tyr, maintenant appelée *Sour*, est située à l'extrémité d'une péninsule de sable, et couvre un espace d'un mille de longueur et d'un demi-mille de largeur. Elle n'a rien conservé de son ancienne magnificence. Son petit port, défendu par un mauvais château, est tellement encombré de sable et de matériaux de toute espèce, que les bateaux des pêcheurs qui visitent encore cette ville, autrefois si célèbre, et qui, selon la prédiction littérale des saintes Écritures, étendent leurs filets sur ses ruines et sur ses rochers, ne peuvent y pénétrer qu'avec de grandes difficultés. Si l'on en croit Buckingham, ce lieu contiendrait maintenant huit cents maisons bâties en pierre ; mais Wilson réduit ce nombre à deux cents. Elle

possède une mosquée, trois églises, des bains publics et quelques bazars. Chaque jour, elle s'agrandit aux dépens de Saïda (Sidon), à qui elle fut autrefois redevable de sa fondation et de sa première gloire. Tous les voyageurs varient sur sa population. Le commerce qu'entretient Tyr avec Alexandrie, et qui consiste principalement en soie et en tabac, est très-peu considérable. Un grand nombre de belles colonnes renversées au bord du rivage, et des fragments encore debout, à demi enterrés dans le sable amassé depuis des siècles, font voir d'une manière frappante la fragilité de la grandeur terrestre. Il ne reste à cette ancienne ville que ce que les hommes n'ont pu lui enlever : son agréable situation sur un rivage délicieux que des montagnes mettent à l'abri des frimas du nord et presque au sein de la mer, avec un port vaste et sûr où la tempête ne peut se glisser.

La ville de Tyr, jadis si opulente et si populeuse, et qui ne compte pas aujourd'hui plus de mille habitants, vivant assez mal sur la langue de terre qui s'avance dans la mer, avait en 1821 pour chef religieux, un archevêque logé seul avec sa sœur dans une maison plus que modeste, allant ouvrir lui-même la porte aux rares voyageurs qui le visitaient, obligé d'emprunter une écurie à ses voisins, et n'ayant pour tous meubles, dans la plus belle pièce, qu'un petit divan, un Christ, une table et une Bible.

« Mon frère, dit-il à M. Damoiseau, regardez-vous ici comme aussi libre que chez vous. » Puis, lui ayant présenté une pipe et du tabac de la montagne (le Liban), il ajouta : « Je ne pourrai vous traiter comme je le désirerais, car je ne vis que d'aumônes, que je partage avec les pauvres et les voyageurs qui veulent bien se déranger pour me visiter ; mais vous pouvez, du moins, être assuré de trouver ici le sel et le pain. »

Il n'avait guère, le pauvre prélat, d'autre chose à donner. Le voyageur français ne put dîner convenablement qu'en glissant en secret deux piastres d'Espagne (12 fr. 50 c.) dans la main de la bonne sœur, qui les accepta après quelque hésitation, et qui sortit aussitôt pour aller aux provisions... Ainsi, l'archevêque de Tyr peut nous représenter à peine le plus pauvre curé de nos campagnes de France, qui jamais ne consentirait à recevoir le prix de son hospitalité.

Nous passons à la ville de Sidon, voisine de Tyr, célèbre dans



Bay of Towns 1841

Harbour

Mount

Victoria

l'Écriture sainte, célèbre aussi pendant les croisades, et qui doit attirer l'attention particulière des Français, puisque eux seuls y possèdent quelques établissements.

Sidon est une ville ancienne et célèbre dans la Bible ; elle a pris le nom de son fondateur, qui était le fils aîné de Chanaan. On l'appelle aussi *Saida* ou *Sayd*, qui, dans la langue sainte et en arabe, signifie *pêche* ou *chasse*, parce qu'en effet la pêche et la chasse y sont abondantes. Dans l'Écriture, cette ville est qualifiée de grande par son enceinte et sa puissance. Ses habitants, appelés Sidoniens, étaient gouvernés par un roi. Jésabel, qu'Achab épousa, était la fille d'un roi de Sidon.

Du temps de Moïse, Sidon était la capitale de la Phénicie, située à l'extrémité septentrionale de la Terre-Promise. Les Phéniciens occupaient ce qui s'étend depuis le fleuve Eleuthère jusqu'au mont Carmel ; dans la suite, ils poussèrent leur domination jusqu'à Gaza, et même jusqu'à Péluse : car leurs limites ont varié. Ils ont été les premiers et les plus fameux marins. Carthage, la rivale de Rome, dut sa naissance à une colonie de Phéniciens ; mais cette ville, appelée la mère de toutes les villes phéniciennes, ne fut la première de la Phénicie que jusqu'à l'époque où Tyr, fondée par elle et sortie de son sein, devint sa rivale et finit par la subjuguier. Devenue fort puissante, elle la dépouilla de cet avantage, mais cette dernière secoua dans la suite le joug des Tyriens.

« Salmanasar vint avec son armée en Phénicie, sept cent vingt ans avant Jésus-Christ, et les Sidoniens se donnèrent à lui. Nabuchodonosor leur fit la guerre comme aux Tyriens, et les emmena captifs à Babylone. Cyrus, fondateur des Perses, la prit sur les Égyptiens, qui s'en étaient emparés. Le célèbre conquérant permit aux habitants de Sidon d'avoir leurs rois particuliers, qui les aidaient dans leurs expéditions maritimes. Achar, un des officiers des rois de Perse, occasionna la révolte générale de la Phénicie, qui entraîna la ruine de Sidon ; mais elle obtint dans la suite le droit de se rétablir. Alexandre le Grand la prit, et, en ayant ôté le gouvernement à Straton, qui le tenait de Darius, le confia à un certain Abdolonyme, simple jardinier, mais qui descendait d'une race illustre et du sang royal. »

Les détails relatifs au changement de fortune d'Abdolonyme sont racontés par Quinte-Curce, dans la vie d'Alexandre, avec élé-

gance, et peut-être aussi avec le romanesque qu'on lui a reproché. Mais du moins ce fait extraordinaire prêtait à l'imagination de l'historien.

« Alexandre, dit son historien, vient ensuite à Sidon, ville remarquable par son ancienneté et par la renommée de ses fondateurs. Straton y régnait, étayé de la protection de Darius; mais s'étant soumis plutôt par la volonté des citoyens que par la sienne, on le jugea peu digne du trône, et il fut permis à Éphestion de déferer la couronne à celui d'entre les Sidoniens qu'il croirait le plus capable du rang suprême. Éphestion avait de jeunes hôtes distingués parmi leurs compatriotes; le sceptre leur ayant été offert, ils alléguèrent que, selon les usages du pays, personne ne pouvait être élevé à la souveraine puissance s'il n'était du sang royal. Éphestion, admirant cette grandeur d'âme qui dédaignait ce que les autres poursuivaient à travers le fer et les flammes: « Croissez en gloire et en vertu, leur dit-il, vous qui les premiers avez senti qu'il est plus grand de refuser un royaume que de l'accepter. Au surplus, présentez quelqu'un de la famille royale qui puisse se souvenir, quand il sera roi, que c'est à vous qu'il en a l'obligation. » Eux, voyant un grand nombre de prétendants qui, par l'envie excessive qu'ils avaient de régner, faisaient servilement leur cour à chacun des favoris d'Alexandre, déclarèrent que personne n'est plus digne du trône qu'un certain Abdolonyme, qui tenait véritablement, quoique de loin, à la maison royale, mais que sa pauvreté forçait à cultiver, pour un modique salaire, un jardin près de la ville. Sa pauvreté, comme celle de bien d'autres, venait de sa probité, et, tout occupé de son travail journalier, il ne faisait nulle attention au bruit des armes qui avaient ébranlé toute l'Asie.

« Bientôt après, les jeunes gens dont on a parlé entrent dans le jardin avec les ornements royaux, dans le temps qu'Abdolonyme était occupé à sarcler les mauvaises herbes. D'abord ils le saluent comme roi; puis l'un d'eux, prenant la parole: « Il vous faut mettre, lui dit-il, l'habit que vous voyez dans nos mains, au lieu de ces sales haillons; nettoyez votre corps de la crasse et des ordures dont il est couvert depuis si longtemps; prenez des sentiments de roi, et portez votre modération accoutumée jusque sur le trône dont vous êtes digne; et quand vous y serez assis, souverain arbitre de la vie et de la mort de tous les citoyens, gardez-vous d'ou-

blier l'état dans lequel ; ou plutôt en considération duquel on vous décerne la royauté. » Il semblait à Abdolonyme que c'était un songe ; et de temps en temps il leur demandait s'ils étaient bien dans leur bon sens, d'oser ainsi se moquer de lui. Mais lorsque, nonobstant ses délais, on l'eut nettoyé, qu'on lui eut fait prendre une robe tissée d'or et de pourpre, et qu'on l'eut persuadé à force de serments, voyant enfin qu'il était roi tout de bon, il se rendit au palais avec eux. Le bruit, comme c'est l'ordinaire, en courut bientôt par toute la ville : les uns témoignaient de la joie, les autres du mécontentement ; il n'y eut pas un citoyen riche qui ne censurât, auprès des favoris d'Alexandre, la bassesse de son état et sa pauvreté. Le roi le fit venir aussitôt ; et après l'avoir longtemps considéré : « Votre air, lui dit-il, ne dément pas ce qu'on dit de votre naissance ; mais je voudrais savoir avec quelle patience vous avez supporté la misère. — Fassent les dieux, répondit-il, que je puisse porter le sceptre avec autant de courage ! Ces mains ont subvenu à tous mes désirs ; tant que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué. » Ce mot d'Abdolonyme donna au roi une grande idée de son caractère ; aussi le fit-il mettre en possession, non-seulement du mobilier royal de Straton, mais encore de plusieurs parties du butin fait sur les Perses ; il ajouta même à son État une contrée voisine de la ville. »

Si la conduite d'Abdolonyme, satisfait de son humble fortune, et la regrettant en montant comme malgré lui sur le trône, fut celle d'un philosophe, saint Fiacre, cultivant aussi un modeste jardin, fit briller, dans tout son éclat, l'humilité chrétienne, lorsqu'on vint lui proposer le sceptre et les ornements royaux ; il les refusa constamment ; ni les offres brillantes, ni les séductions du pouvoir, ne purent lui faire changer de résolution ; il continua, comme auparavant, à prier et à cultiver ses légumes et ses fleurs.

Ce trait de la vie de saint Fiacre, patron des jardiniers, est représenté dans un tableau placé dans une des chapelles de Saint-Sulpice à Paris.

« Tyr, aussi bien que les autres villes de la Palestine, ressentit plusieurs revers de fortune pendant les guerres saintes. Elle fut prise et reprise plusieurs fois. Saint Louis s'en empara, et la rétablit en 1250. A ce sujet, on rapporte de ce prince une action chrétienne des plus héroïques. Ayant trouvé dans la campagne, après une bataille où ils avaient combattu pour la foi, plusieurs de ses

sujets abandonnés, il chargea sur ses épaules royales les corps morts pour leur faire donner la sépulture, comme il l'avait déjà fait à Jaffa. On attribue à ce grand prince la construction du château élevé sur un roc entouré de la mer et qui défend ce port ; les murailles sont en ruines.

« Les Sidoniens rendaient un culte particulier à Vénus, sous le nom d'*Astarté*. Ils avaient beaucoup de génie ; on leur attribue l'invention du verre, le tissage des toiles délicates de fin lin. Ils furent employés à la charpente en cèdre du temple de Salomon, et de celui qui fut bâti au retour de la captivité de Babylone ; enfin, ce fut à l'un de leurs plus habiles ouvriers, nommé Bézélél, que l'on dut la construction du tabernacle.

« Quoique moins célèbre que Tyr, Sidon s'est mieux conservée ; elle est encore aujourd'hui de grandeur médiocre, bâtie sur une éminence qui se prolonge dans la mer du côté du nord, à l'extrémité d'une campagne riante, entourée des montagnes du Liban ; mais les ruines de l'ancienne Sidon s'étendent depuis le port jusqu'à une montagne éloignée d'une lieue de la nouvelle ville.

« Saïda ou Sayd est le nom de cette nouvelle ville, qui est assez bien bâtie, dans un territoire fertile, près d'une île où se trouve une citadelle qui communique avec la ville et la terre ferme par un pont magnifique. Les Français y ont un consul, et les Turcs quatorze mosquées. Il y a plusieurs ordres religieux : des catholiques grecs avec leur évêque, des chrétiens maronites du mont Liban, et des Grecs arméniens ; ils y ont leur chapelle, et sont renfermés dans le champ des marchands.

« La maison de la Cananée, dont les chrétiens avaient fait une église, était devant la porte orientale de l'ancienne Sidon. Cette église, transformée en mosquée, se trouve actuellement dans la nouvelle ville.

« Les habitants de Sidon reçurent de bonne heure les lumières de l'Évangile ; car on croit que saint Pierre, ayant été délivré de la prison par un ange, et sortant de la maison de saint Marc, vint y prêcher la foi, ce qui fit encourir à ses habitants la haine d'Hérode ; mais ils trouvèrent moyen de l'apaiser pendant qu'il était à Césarée. C'est pourquoi saint Paul y fut reçu avec beaucoup de charité par les chrétiens qui l'habitaient lorsqu'on le conduisit en Italie ; il s'y reposa plusieurs jours. Elle a eu un évêché suffragant de Tyr.

« Les chrétiens ont leur église sur une montagne, à une petite lieue de la ville ; elle est dédiée au saint prophète Élie, et ne consiste qu'en une tour peu élevée, un petit autel, mais sans autre voûte que celle du ciel. Il y en a qui prétendent que Jésus-Christ se reposa sur cette montagne lorsqu'il passa sur les terres des Sidoniens.

« Parmi les arbres cultivés dans les jardins qui avoisinent Sidon, et qui s'étendent fort au loin, on remarque le figuier d'Adam, qui porte un excellent fruit, et qui s'appelle ainsi, parce que l'on croit que ses feuilles, très-larges, servirent à couvrir la nudité de nos premiers parents après leur désobéissance. »

Dans le nouveau Testament, un fait miraculeux signale le passage de Jésus-Christ près de la ville de Sidon. Ce serait profaner les saintes Ecritures que de mêler un mot à l'histoire touchante de la Cananéenne.

« Jésus se retira du côté de Tyr et de Sidon.

« Et une femme cananéenne, qui était partie de ce pays-là, s'écria en lui disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est misérablement tourmentée par le démon.

« Mais il ne lui répondit pas un mot ; et ses disciples, s'approchant de lui, le priaient en lui disant : Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, car elle crie après nous.

« Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël, qui se sont perdues.

« Mais elle s'approcha de lui, et l'adora en lui disant : Seigneur, assistez-moi.

« Il lui répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.

« Elle répliqua : Il est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent au moins des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.

« Alors Jésus, lui répondant, lui dit : O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous le désirez.

« Et sa fille fut guérie à l'heure même. »

(SAINT MATTHIEU, chap. xv, v. 21 et suiv.)

Ce ne fut pas loin de là non plus qu'il eut compassion de la foule rassemblée autour de lui depuis trois jours pour l'entendre, et qu'il la nourrit avec sept pains d'orge et quelques poissons.

Ainsi tous les pas du Sauveur, sur cette terre qu'il a sanctifiée, sont marqués par des bienfaits et des prodiges : *transiit benefaciendo*.

« Sidon fut occupée par saint Louis, et ses fortifications réparées par ce prince : c'est dans cette ville, où il demeura plusieurs mois, qu'il apprit la mort de la reine Blanche, qui l'avait sollicité plusieurs fois de revenir en France pour recevoir ses derniers embrassements. C'est aussi sur la route de cette ville que ce pieux monarque fut ému de douleur en voyant la terre couverte de cadavres dépouillés et sanglants. C'étaient les tristes restes des chrétiens immolés par les Turcomans à Panéas (Césarée de Philippe). Ils tombaient en putréfaction, et personne ne songeait à les ensevelir. Louis s'arrête, invite le légat à bénir un cimetière ; puis il ordonne d'enterrer les morts qui couvraient les chemins : au lieu d'obéir, chacun détourne les yeux et recule d'effroi. Alors le roi descend de cheval, et prenant entre ses mains un des cadavres duquel s'exhalait une odeur infecte : « Allons, mes amis, s'écrie-t-il, allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ. » L'exemple du roi ranime le courage et la charité des personnes de sa suite ; tous s'empressent de l'imiter, et les chrétiens que les barbares avaient égorgés reçurent ainsi les honneurs de la sépulture. »
(MICHAUD, *Histoire des Croisades*.)



CHAPITRE XIX.

Mission des Apôtres. — Laodicée aux premiers jours du christianisme et à l'époque où nous nous trouvons. — Antioche, visitée par Paul et par Barnabé. Martyre de saint Lucien; histoire de Macédoine. — Saint Jérôme, ordonné prêtre à Antioche.—Description de cette ville.—Bataille d'Antioche, gagnée par les croisés. — Découverte de la sainte lance.

Jésus-Christ vient d'accomplir sa mission divine ; après des miracles et une vie cachée , après des triomphes et des humiliations, après trente-trois ans de travaux et de bienfaits payés par la mort des esclaves, il remonte glorieux vers son Père. Mais il a légué le plus bel héritage, la propagation de l'Évangile, à ses disciples, à de simples pêcheurs ; il leur a donné le pouvoir de changer le monde. Ils partent chacun où les appellent leur zèle et leur charité. L'univers, grâce à leurs efforts courageux, va devenir une *terre sainte*, et la bonne nouvelle ne sera plus renfermée dans la seule Judée. Ce sera une tâche facile et agréable de suivre les Apôtres dans quelques-unes des villes où ils ont porté la parole de Dieu, où ils ont fait entendre pour la première fois le rude langage de la pénitence et préconisé la folie de la croix.

Puisque la mission difficile des Apôtres va commencer, il faut se demander encore une fois ce que c'était que ces hommes appelés à régénérer le monde, et à proclamer devant l'Hébreu tout matériel, ou devant le Grec voluptueux, une morale si pure et si élevée. C'étaient des gens du peuple qui ne connaissaient que leurs filets et les bords de la mer ; c'était Pierre, qu'une servante avait fait pâlir et rendu infidèle à son maître ; c'était Mathieu, qui n'avait peut-être pas encore oublié ses calculs, ses registres et sa vie financière ; c'étaient Jacques et Zébédée, disciples si éloignés d'abord de l'esprit de leur maître, qu'ils voulaient faire tomber le feu du ciel sur une population infidèle, et qu'ils étaient plus occupés de la gloire terrestre que de la puissance toute spirituelle, toute céleste, que le

Fils de l'homme leur promettait ; c'était Saul , l'ardent ennemi , le persécuteur acharné de la religion naissante ; c'étaient des hommes sans lettres, qui devaient , au sein même du pays qui les avait vus naître , prêcher l'Évangile , et continuer le sublime apostolat que leur Maître avait exercé dans la Judée. Mais ils ont été transformés par une vertu descendue du ciel ; voilà qu'une lumière divine les éclaire et les guide ; leur langue se prête à tous les idiomes ; ils ont une force proportionnée à leurs nobles travaux ; et , comme de courageux moissonneurs , ils entrent dans le champ immense qui leur est ouvert. Ils souffrent la faim et la soif, la nudité , les mauvais traitements ; ils sont errants et vagabonds ; abattus de lassitude , ils travaillent la nuit de leurs propres mains ; on les maudit , ils bénissent ; on les persécute , et ils le souffrent sans mot dire ; on les accable d'injures , et ils répondent par des prières..... Ils sont devenus comme les ordures du monde , « comme les balayures qui sont rejetées de tous , » et cependant leur parole , soutenue par des miracles , germe et grandit ; la vieille loi des Juifs cède à l'Évangile ; les divinités païennes descendent de leurs autels , et des hommes ignorants et grossiers fondent une religion qui combat les penchants de la nature humaine , qui veut qu'on souffre et qu'on s'oublie , et qui ne récompense que dans le ciel les combats de toute la vie. Nous allons rencontrer ces hommes admirables , ou du moins trouver les traces de leur passage dans les contrées qui vont s'offrir à nous.

Laodicée, qui , dans son origine , était une place fort peu considérable , devint une des plus importantes villes de la grande Phrygie , vers le commencement de l'ère chrétienne. Elle dut principalement son extension à la fertilité du sol qui l'environne et aux donations considérables qu'elle reçut de personnages fort opulents. Son premier nom fut *Diospolis* (ville de Dieu) ; mais , après qu'elle eut été agrandie par Antiochus II , roi de Syrie , on l'appela *Laodicea*, en l'honneur de sa femme *Laodicée*.

Cette ville (Pl. 37), située sur une éminence volcanique , était exposée à de fréquents tremblements de terre , ainsi que tous les villages qui se trouvaient dans son voisinage. Ses habitants tiraient un grand profit de la vente des belles laines produites par les nombreux troupeaux que l'on élevait dans les plaines des environs.

Dès les premiers temps du christianisme , *Laodicée* reçut la



Benarong, 16

Andon, 18

Andon

Andon, Benarong del

bonne nouvelle ; saint Paul fait mention dans son Épître aux Colossiens (chap. II et IV) de l'Église de Laodicée ; cette ville était peu éloignée de celle de Colosses. Il est encore question de Laodicée et de son Église dans l'Apocalypse (chap. III), où saint Jean reçoit l'ordre d'écrire à *l'Ange de l'Église de Laodicée* et de lui reprocher sa tiédeur.

Vers l'année 367, un concile célèbre eut lieu dans cette ville ; il est surtout remarquable par les soixante canons (ou règles) relatifs aux rites et à la vie cléricale.

On voit à Laodicée plusieurs arceaux d'un aqueduc magnifique, les restes d'un vaste amphithéâtre et d'autres édifices, qui attestent l'étendue et l'ancienne splendeur de cette ville. Des autels chargés d'inscriptions, des colonnes, des frises, des corniches, se retrouvent souvent dispersés dans les maisons et dans les cimetières. On assure qu'aujourd'hui pas un seul chrétien ne réside à Laodicée, qui même est plus solitaire qu'Éphèse. Cette dernière ville au moins jouit de la perspective d'une mer sans cesse agitée, et quelques navires aux blanches voiles viennent l'animer, l'égayer à son déclin, tandis que Laodicée reste dans l'abandon et dans une solitude continuelle. Ses temples sont vides et désolés, ses somptueux édifices sont maintenant peuplés par les louves et par les chacals. La prière du mahométan est la seule que l'on entende près des ruines encore admirables de la ville.

Lorsque l'Europe, émue par les plaintes des peuples soumis au sceptre musulman, excitée par les prédications des moines et des évêques, eut pris la croix en s'écriant : *Allons, Dieu le veut*, Laodicée fut souvent visitée par les croisés, avec des chances diverses de succès et de malheur. Ce fut dans cette ville que l'armée chrétienne vit arriver sous ses drapeaux un grand nombre de croisés qui s'étaient retirés à Édesse et dans la Cilicie, ou qui arrivaient de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Parmi ces guerriers on remarque plusieurs chevaliers, anciens compagnons d'Harold et d'Edgar Adeling. Ces nobles défenseurs de leur patrie, vaincus par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, et bannis de leurs propres foyers, allaient, sous l'étendard de la guerre sainte, oublier leur infortune, et ne conservant plus aucune espérance de délivrer leur patrie, marchaient pleins d'un zèle pieux à la conquête du saint tombeau.

Quand les princes, ne pouvant plus résister aux vives instances de la multitude que la famine et la peste tourmentaient cruellement, décidèrent que l'armée partirait d'Antioche, dans les premiers jours de mars 1098, Bohémond accompagna Godefroi et le comte de Flandre jusqu'à Laodicée.

Antioche, que nous venons de nommer, appelle à son tour, et à bien juste titre (Pl. 38), nos regards et notre attention. C'est dans cette grande ville, fondée par Séleucus Nicator, autrefois la rivale de Rome et d'Alexandrie, que le nom de chrétien fut donné pour la première fois à ceux qui reçurent l'Évangile; c'est là que fut envoyé de Jérusalem, par les Apôtres, Barnabé, homme plein de foi, qu'animait le Saint-Esprit; il s'adjoignit Saul, depuis quelque temps converti, et devenu si grand et si célèbre dans l'Église sous le nom de saint Paul. Ils y demeurèrent une année entière, instruisant un fort grand nombre de personnes; c'est de cette cité chrétienne que partirent quelques aumônes proportionnées aux ressources dont chacun pouvait disposer, pour les frères qui demeuraient en Judée.

Cette circonstance, rapportée aux *Actes des Apôtres*, nous montre la charité déjà active, alors que la religion chrétienne venait à peine de naître. A peine, en effet, ses premiers sectateurs ont-ils balbutié quelques mots de l'Évangile, et déjà la charité fait entendre son divin langage, exerce sa douce influence: l'amour de ses semblables, une tendre compassion pour ceux qui souffrent, le besoin de partager son pain et ses vêtements avec ceux qui en manquent, enfantent chaque jour des vertus qui triomphent de l'incrédulité la plus aveugle, et lui arrachent ce cri: « Voyez comme ils s'aiment entre eux! » Et ceux qu'une religion nouvelle unit et rend meilleurs ne sont plus des Hébreux, des Grecs, des hommes de telle ou telle nation; ce sont des frères, des enfants d'un père commun, qui doivent s'aimer avec tendresse. Ce changement est remarquable dans l'histoire moderne; il caractérise à lui seul le christianisme; voilà une religion qui vient, pour la première fois, au-devant du malheur, une religion qui veut essuyer les larmes de tous ceux qui pleurent.

C'est d'Antioche que partirent Paul et Barnabé, par l'ordre du Saint-Esprit, pour aller évangéliser les peuples. Mais ils y revinrent de nouveau quelque temps après; ils y rassemblèrent les fidèles et leur racontèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec

eux, et comme il avait ouvert aux Gentils la porte de la foi, et ils demeurèrent là assez longtemps avec les disciples.

La moisson fut grande, l'Église d'Antioche devint nombreuse et célèbre; des conciles y furent tenus.

Une des gloires d'Antioche est d'avoir été le premier siège du prince des Apôtres: saint Pierre avait en effet commencé à résider à Antioche avant de transférer à Rome le souverain pontificat.

Le souvenir de plusieurs Saints et de martyrs se rattache aussi au nom d'Antioche. Ce fut dans cette ville qu'on vit Lucien, qui avait fondé une école chrétienne où l'on expliquait les principes de la religion et les difficultés de l'Écriture-Sainte, et qui donna même une édition correcte des Livres Saints, altérés par la multitude des versions et par la malice des hérétiques, offrir le saint sacrifice dans la prison avec des circonstances qui en rendirent la solennité plus grave et plus touchante. Les fidèles ayant obtenu la liberté d'entrer dans le lieu où il était détenu, Lucien leur fit une exhortation pleine de zèle; après quoi ils lui témoignèrent qu'ils auraient fort souhaité de pouvoir communier avec lui avant qu'il consommât son martyre. Le lieu, la présence des gardes, la situation où se trouvait le saint martyr, lié et couché sur le dos sans pouvoir se remuer, sans table et sans autel, ne leur laissaient presque aucun sujet d'espérer cette consolation. Mais, dans le désir qu'il avait de satisfaire leur piété et de se nourrir encore une fois de la chair et du sang de notre Sauveur, il fit ranger tous les fidèles autour de lui pour dérober aux gardes la vue de nos saints mystères; puis, ayant fait mettre sur sa poitrine, comme sur un autel, le pain et le vin qui devaient être consacrés, il célébra les saints mystères. Les assistants y participèrent, après que lui-même y eut puisé de nouvelles forces pour offrir à Dieu le sacrifice de sa propre vie par le martyre.

C'est près d'Antioche que vivait Macédone, dans une solitude complète, ne se nourrissant que d'orge pilée détrempée dans un peu d'eau. Un chasseur, l'ayant rencontré, lui demanda ce qu'il faisait seul sur le haut des montagnes. « Ce que vous y faites vous-même, répondit-il; vous courez après des bêtes, moi je cours après mon Dieu pour tâcher de l'atteindre et de le voir. C'est une chasse dont je ne me lasserai jamais. »

Macédone mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans une telle

odeur de sainteté, que tout ce qu'il y avait d'hommes à Antioche, citoyens et étrangers, sans en excepter même les premiers magistrats, assistèrent à ses funérailles ; et il n'y eut personne qui ne regardât comme un honneur de pouvoir porter ce saint corps sur ses épaules.

Ce fut dans la ville d'Antioche que saint Jérôme, cet homme d'une imagination vive, d'un génie ardent et élevé, d'une érudition vaste et profonde, d'une vertu solide et sublime, mais quelquefois trop bouillant dans ses écrits et surtout dans ses discussions, fut ordonné prêtre par Paulin, évêque de cette ville. Il se rendit à Constantinople dans le désir d'entendre saint Grégoire de Nazianze, qui était évêque de cette ville, et y séjourna quelque temps ; il alla ensuite à Rome, sous le pontificat du pape Damase, qui le chargea de répondre, en son nom, aux consultations des évêques sur l'Écriture et la morale. Mais il ne put se fixer dans cette grande ville, et la quitta pour aller se cacher dans la Palestine ; et c'est là, au milieu du désert, que, tourmenté par l'esprit tentateur et par ses souvenirs de la capitale du monde, il s'écriait, dans son langage véhément : « Combien de fois, étant dans la plus profonde solitude, je m'imaginai néanmoins assister aux spectacles des Romains ! Mes membres, secs et décharnés, étaient couverts d'un sac ; mes jours se passaient en gémissements, et si le soleil m'accablait quelquefois malgré moi, la terre dure, sur laquelle je me couchais, était moins un repos qu'une espèce de tourment. Je ne pouvais arrêter mon imagination volage. Mon visage était défiguré par le jeûne, et mon cœur brûlait, malgré moi, de mauvais désirs : toute ma consolation était de me jeter aux pieds de Jésus-Christ sur la croix, et de les arroser de mes larmes. Combien de fois, pour dompter cette chair rebelle, ai-je jeûné des semaines entières au pain et à l'eau ! Combien de fois ai-je poussé des cris vers le ciel, le jour et la nuit, en frappant ma poitrine, jusqu'à ce que le Seigneur m'eût rendu le calme ! »

Saint Jérôme a passé une grande partie de sa vie dans la Terre-Sainte, et les grottes de Bethléem redisent son nom à tous les voyageurs.

Antioche a vu naître saint Jean Chrysostome. Là il fut élevé au sacerdoce par l'évêque Flavien, qui le chargea d'annoncer la parole sainte. Là il prononça d'admirables homélies, et les peuples, ravis

par sa parole, ajoutèrent à son nom de Jean celui de Chrysostome, qui veut dire bouche d'or.

Antioche joua un grand rôle dans les croisades. Des princes s'honorèrent de porter son nom, et le gouvernement de cette ville et de ses environs était fort important. Avant de raconter les détails de la bataille glorieuse qui se donna devant ses murs pendant la guerre sainte, voyons le tableau que nous en ont tracé M. Michaud et d'autres voyageurs :

« L'aspect de cette ville, célébré dans les annales du christianisme, doit ranimer notre enthousiasme religieux, comme autrefois il accrut celui des premiers croisés (selon les calculs les plus raisonnables, ils étaient au nombre de trois cent mille). Aucune ville n'a compté un plus grand nombre de martyrs, de saints et de docteurs; aucune ville n'a vu s'opérer plus de miracles pour la foi. Pendant plusieurs siècles, les fidèles vinrent dans un de ses faubourgs prier sur le tombeau de saint Babylas, qui, sous le règne de Julien, avait fait taire les oracles d'Apollon. Longtemps Antioche fut regardée dans la chrétienté comme la fille aînée de Sion; elle porta quelque temps le nom de Théopolis (cité de Dieu). Les pèlerins ne la visitaient pas avec moins de respect que Jérusalem.

« Antioche était aussi célèbre dans les annales de l'empire romain que dans celles de l'Église. La magnificence de ses édifices et le séjour de plusieurs empereurs lui avaient fait donner le nom de *Reine d'Orient*. Sa situation, au milieu d'un pays riant et fertile, y attira de son temps les étrangers; à deux lieues vers l'orient, on voyait un lac abondant en poissons et qui communiquait avec l'Oronte; au midi, se trouvaient le faubourg et la fontaine de Daphné; si renommée dans le paganisme. Non loin de là s'élevait la montagne d'Oronte, couverte de jardins et de maisons de plaisance; au septentrion, une autre montagne, tour à tour appelée la montagne Noire, à cause de ses forêts, et la montagne d'Eau, à cause de ses nombreuses sources. Le fleuve d'Oronte coulait au pied des remparts d'Antioche, du côté de l'occident, et se jetait dans la Méditerranée, à trois ou quatre lieues de la ville. »

Cette ville, autrefois si belle et si célèbre, n'est plus à présent qu'un monceau de ruines, appelé par les Arabes *Antakia*. Les murailles sont encore debout en partie; mais dans la ville, où l'on pénètre par un vieux pont jeté sur l'Oronte, on ne trouve que des

débris, des jardins, des mosquées surmontées de leurs minarets, et quelques misérables maisons. L'évêque d'Antioche, bien déchu de son ancienne gloire, conserve pourtant le titre de patriarche, et jouit d'une grande autorité dans l'église d'Orient.

« Aucune ville n'a été peut-être plus qu'Antioche sujette aux tremblements de terre ; aucune ville ne s'est vue envahie plus souvent par l'ennemi ; aucune n'a plus subi les conséquences de la guerre. Elle a été renversée, brûlée et reconstruite plusieurs fois. Si son église fut longtemps gouvernée par d'illustres prélats, elle fut aussi exposée à la violence des hérésies et déchirée par des schismes déploraables. Enfin, dans l'automne de 1822, elle et ses environs furent dévastés par un épouvantable tremblement de terre ; et, en 1832, les habitants purent voir du haut des remparts l'armée turque défaite complètement au passage de Bylau-Boghaz par les Egyptiens, que commandait Ibrahim-Pacha. »

Mais écoutons le récit de cette bataille d'Antioche, si glorieuse aux armes des chrétiens dans la première croisade :

« Toutes les campagnes voisines d'Antioche étaient couvertes de bataillons musulmans. Les Sarrazins avaient divisé leur armée en quinze corps rangés en forme d'échelons. Au milieu de tous ces corps d'armée, celui de Herboga, prince de Mossoul, commandant en chef, paraissait comme une montagne inaccessible. Le général sarrazin, qui ne s'attendait pas à une bataille, crut d'abord que les chrétiens venaient implorer sa clémence. Un drapeau noir, arboré sur la citadelle d'Antioche, et qui était le signal convenu pour annoncer la résolution des croisés, lui apprit bientôt qu'il n'avait pas affaire à des suppliants. Deux mille hommes de son armée, qui gardaient le passage du pont d'Antioche, furent vaincus et dispersés par le comte de Vermandois. Les fuyards portèrent l'effroi dans la tente de leur général, qui jouait alors aux échecs (jeu inventé dans l'Orient, et qui n'a pas cessé d'y être fort en vogue). Revenu de sa fausse sécurité, le prince de Mossoul fit trancher la tête à un transfuge, qui lui avait annoncé la prochaine reddition des chrétiens, et songea sérieusement à combattre un ennemi qui avait pour auxiliaires la faim, le désespoir, et cette foi vive à qui il a été donné d'opérer des prodiges.

« Après avoir traversé l'Oronte, toute l'armée chrétienne s'était rangée en bataille dans la vaste plaine qui s'étend entre le fleuve et

les montagnes situées à l'occident, commandée par ses plus célèbres capitaines, et entre autres par Tancrede, qui était au centre avec Gaston de Béarn.

« Herboga, qui vit les dispositions des croisés, ordonna aux émirs de Damas et d'Alep de conduire leurs troupes sur le chemin du port Saint-Siméon, et de remonter l'Oronte, pour se placer entre l'armée chrétienne et la ville, et disposa ensuite les différents corps de son armée, de manière à soutenir le premier choc des croisés. Son aile droite était commandée par l'émir de Jérusalem, accouru à la défense de l'islamisme; l'aile gauche, par un des fils d'Anien, impatient de venger la mort de son père et la perte d'Antioche. Pour lui, il resta sur une colline élevée pour donner ses ordres et suivre le mouvement des deux armées.

« Au moment de commencer la bataille, Herboga fut saisi de crainte. Il envoya proposer aux princes chrétiens de prévenir le carnage général, et de choisir quelques-uns de leurs chevaliers pour combattre contre un nombre pareil de Sarrazins. Cette proposition, qu'il avait rejetée la veille, ne pouvait être adoptée par les chefs d'une armée pleine d'ardeur et de confiance dans la victoire. Les chrétiens ne doutaient point que le ciel ne se déclarât pour eux, et cette persuasion devait les rendre invincibles. Dans leur enthousiasme, ils regardaient les événements les plus naturels comme des prodiges qui leur annonçaient le triomphe de leurs armes. Jamais, parmi les soldats chrétiens, l'ordre et la discipline n'avaient mieux secondé la bravoure et l'ardeur des combattants; à mesure que l'armée s'éloignait de la ville et s'approchait de l'ennemi, un silence profond régnait dans la plaine, où brillaient de toutes parts les lances et les épées nues; on n'entendait plus dans les rangs que la voix des chefs, les hymnes des prêtres et les exhortations d'Adhémar, qui s'écriait : « Celui qui mourra sera plus heureux que celui qui survivra. »

« Quand l'armée chrétienne arriva en présence de l'ennemi, les clairons et les trompettes se firent entendre; les enseignes se placèrent à la tête des bataillons, les soldats et les chefs se précipitèrent sur les infidèles. Les guerriers musulmans ne résistèrent point au choc de Tancrede, du duc de Normandie et du duc de Lorraine, dont l'épée brillait et frappait comme la foudre. A mesure que les autres chefs arrivaient au lieu du combat, ils se jetaient dans la

mêlée, et la bataille avait à peine duré une heure, que déjà les Sarrazins ne pouvaient plus supporter l'attaque ni la présence des soldats de la Croix. Mais, tandis qu'au pied des montagnes la victoire paraissait se décider pour les croisés, les émirs de Damas et d'Alep, fidèles aux instructions qu'ils avaient reçues, et suivis de quinze mille cavaliers sarrazins, attaquaient avec avantage et pressaient vivement le corps de réserve de Bohémond, resté dans le voisinage de l'Oronte. Les musulmans cherchaient ainsi à envelopper l'armée chrétienne, espérant, dit une chronique du temps, la vaincre sans péril, et « broyer le peuple de Dieu entre deux meules. » Godefroy, Tancrède et quelques autres chefs, avertis de cette attaque imprévue, volent au secours de Bohémond, dont la troupe commençait à s'ébranler. Leur présence change bientôt la face du combat ; les Sarrazins victorieux sont ébranlés à leur tour et forcés d'abandonner le champ de bataille. Pour dernière ressource, ils mettent le feu à des amas de paille et de foin qui se trouvaient dans la plaine. La flamme et la fumée couvrent les bataillons des chrétiens ; mais rien ne peut les arrêter, et leur troupe, animée au carnage, poursuit à travers l'incendie les ennemis qui fuient, les uns vers le port de Saint-Siméon, les autres vers le lieu où s'élevaient les tentes de Herboga.

« Alors la crainte et le découragement se répandent dans tous les rangs de l'armée musulmane. Les Sarrazins se retiraient sur tous les points, et leur retraite était confuse et précipitée. Rappelés au combat par le bruit des trompettes et des tambours, les plus braves cherchent à se rallier sur une colline au-delà d'un profond ravin ; les croisés, pleins d'ardeur, franchissent l'abîme qui les sépare de leurs ennemis vaincus ; leur glaive triomphant moissonne tous ceux qui osent résister, les autres se dispersent à travers les bois et les précipices ; bientôt les montagnes, les plaines, les rives de l'Oronte sont couvertes de musulmans fugitifs qui ont abandonné leurs drapeaux et jeté leurs armes.

« Herboga, qui avait annoncé la défaite des chrétiens au calife de Bagdad et au sultan de Perse, s'enfuit vers l'Euphrate, escorté d'un petit nombre de ses fidèles soldats. Plusieurs émirs avaient pris la fuite avant la fin du combat. Tancrède et quelques autres, montés sur les chevaux des ennemis, poursuivirent jusqu'à la nuit les troupes d'Alep et de Damas, l'émir de Jérusalem et les débris

dispersés de l'armée des Sarrazins. Les vainqueurs mirent le feu à des retranchements, derrière lesquels s'était réfugiée l'infanterie ennemie ; un grand nombre de musulmans y périrent au milieu des flammes.

« Au rapport de plusieurs historiens contemporains, les infidèles avaient laissé cent mille hommes sur le champ de bataille. Quatre mille croisés perdirent la vie dans cette glorieuse journée, et furent mis au rang des martyrs. »

Ce fut ainsi que la valeur des croisés sut conserver la ville d'Antioche, qu'elle avait acquise au prix de tant de sang. Le butin fut considérable ; ils trouvèrent dans le camp une grande quantité de cordes et de chaînes de fer, destinées aux soldats chrétiens s'ils avaient succombé dans la bataille. Beaucoup de croisés attribuèrent la victoire à la découverte de la sainte lance, dont la simple vue inspirait la plus grande terreur aux Sarrazins. (MICHAUD, *Histoire des Croisades*.)

Il ne faut pas oublier un instant que les croisades étaient une guerre où l'enthousiasme religieux se renouvelait et s'excitait sans cesse par les souvenirs les plus touchants, et par la vue des objets les plus propres à nourrir la foi. Quel courage ne fût pas devenu héroïque et miraculeux sous les murs de Jérusalem, où toute la vie de Jésus-Christ se révèle à des cœurs chrétiens ; en face du Saint-Sépulcre, sur les bords du Jourdain, le long de ce lac de Tibériade, partout où le Sauveur avait vécu, souffert et prié pour nous ! Si l'on se reporte à l'époque de la bataille d'Antioche, dans le onzième siècle, quand les croyances religieuses étaient vives et profondes, on se fera une idée vraie de l'action que dut produire sur les esprits la découverte du fer qui avait percé le côté de Jésus-Christ sur la croix. Qu'on se représente ensuite cette lance arborée à la tête des bataillons, cet étendard sacré guidant les chrétiens au milieu de la bataille, et l'on se figurera aisément qu'un tel drapeau devait mener des soldats à la victoire, et je ne doute pas qu'en ce siècle positif, au moment d'une action décisive, l'apparition d'un signe respectable n'agirait encore fortement sur notre armée. Les masses sont religieuses ; nos bataillons se recrutent pour la majeure partie dans les campagnes, où les anciennes croyances se perpétuent dans le fond des cœurs et se réveillent toujours dans les occasions importantes.

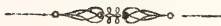
Longtemps la chape de saint Martin fut portée devant nos rois au milieu de la mêlée ; on allait en pompe chercher l'oriflamme sacrée en la vieille église de Saint-Denis ; et qui ne sait que rien ne remue plus puissamment le cœur du soldat que ces vieux drapeaux tout criblés de balles , qui leur rappellent leurs propres faits d'armes ou ceux de leurs devanciers !

Les détails relatifs à la découverte de la sainte lance dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche , sont pleins d'intérêt , ils peignent bien les mœurs du temps. Si l'invention de la Croix donna lieu à un grand miracle , celle du fer qui déchira la chair divine du Sauveur contribua , nous n'en pouvons douter , à la victoire des chrétiens. Le récit de cette précieuse découverte entre nécessairement dans l'histoire religieuse d'Antioche.

« Comme la ville était assiégée de toutes parts , que la famine décimait les habitants , et que les croisés , qui avaient excité la colère de Dieu par leurs débordements , commençaient à se livrer au désespoir , un prêtre du diocèse de Marseille , nommé Pierre Barthélemy , vint révéler au conseil des chefs une apparition de saint André , qui s'était réitérée trois fois pendant son sommeil. Le saint Apôtre lui avait dit : « Va dans l'église de mon frère Pierre , à Antioche , près du maître-autel ; tu trouveras , en creusant la terre , le fer de la lance qui perça le flanc de notre Rédempteur. Dans trois jours cet instrument de salut éternel sera manifesté à ses disciples. Ce fer mystique , porté à la tête de l'armée , opérera la délivrance des chrétiens , et percera le cœur des infidèles. »

Adhémar , Raymond , et les autres chefs des croisés , crurent ou feignirent de croire à cette apparition. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute l'armée : les soldats disaient entre eux que rien n'était impossible au Dieu des chrétiens ; ils croyaient d'ailleurs que la gloire de Jésus-Christ était intéressée à leur salut , et que Dieu devait faire des miracles pour sauver ses disciples et ses défenseurs. Pendant trois jours l'armée chrétienne se prépara , par le jeûne et la prière , à la découverte de la sainte lance. « Dès le matin du troisième jour , douze croisés , choisis parmi les plus respectables du clergé et des chevaliers , se rendirent au lieu désigné par Barthélemy , avec un grand nombre d'ouvriers pourvus des instruments nécessaires. On commença à creuser la terre sous le maître-autel. Le plus grand silence régnait dans l'église ; à chaque instant on

croyait voir briller le fer miraculeux. Toute l'armée, assemblée aux portes, qu'on avait eu soin de fermer, attendait avec impatience le résultat des recherches. Les ouvriers avaient travaillé pendant plusieurs heures, et creusé la terre à plus de douze pieds de profondeur, sans que la lance s'offrît à leurs regards. Ils restèrent jusqu'au jour sans rien découvrir. L'impatience des chrétiens allait toujours croissant. Au milieu de la nuit, on fait une nouvelle tentative : tandis que les douze témoins sont en prières sur le bord de la fosse, Barthélemy s'y précipite et reparait, peu de temps après, en tenant le fer sacré dans sa main. Un cri de joie s'élève parmi les assistants ; il est répété par l'armée qui attendait aux portes de l'église, et retentit bientôt dans tous les quartiers de la ville. Le fer, auquel sont attachées toutes les espérances, est montré en triomphe aux croisés ; il leur paraît une arme céleste avec laquelle Dieu lui-même doit disperser ses ennemis. Toutes les âmes s'exaltent, on ne doute plus de la protection du ciel. L'enthousiasme donne une nouvelle vie à l'armée chrétienne, et rend la force et la vigueur aux croisés. On oublie toutes les horreurs de la famine, le nombre des ennemis ; les plus pusillanimes sont altérés du sang des Sarrasins, et tous demandent à grands cris qu'on les mène au combat. » (MICHAUD, *Histoire des Croisades.*)



CHAPITRE XX.

Damas avant Jésus-Christ. — Conversion de saint Paul. — Bataille sous les murs de Damas. — Aspect de Damas en 1832. — Chypre. — Notice historique. — Séjour de saint Paul à Chypre. — Époque des croisades. — Dom Géramb à Chypre.

La Bible parle souvent de cette ancienne ville de *Damas* (Pl. 39), qui occupait un rang distingué parmi les plus puissantes cités de l'Asie. Trois prophètes annoncèrent le sort fatal qui lui était réservé pour la punir de ses crimes.

A la prière d'Achaz, roi de Juda, le puissant Théglatphalasar, qui poursuivait les Syriens, ruina la ville de Damas, dont le prince Rasin avait assiégé Jérusalem, et tenté de s'emparer du fils de David; les habitants furent transférés à Kir, et Rasin lui-même périt sous les coups du vainqueur. Achaz vint à Damas remercier Théglatphalasar d'avoir été l'instrument de sa vengeance; puis il fit construire des autels semblables à ceux qu'il avait trouvés dans la capitale de la Syrie; car il ne faisait point ce qui était agréable au Seigneur, immolant des victimes et offrant de l'encens sur les hauts lieux, sur les collines et sous tous les arbres chargés de feuillage.

La prophétie d'Isaïe contre Damas est terrible.

« Damas cessera d'être une ville, et elle deviendra comme le monceau de pierres d'une maison ruinée.

« Les villes d'Aroës, à présent si peuplées, seront abandonnées aux troupeaux, et ils s'y reposeront sans qu'il y ait personne qui les en chasse.

« Ainsi le soutien sera ôté à Éphraïm, et le règne de Damas et les restes du Syrien périront. »

(ISAÏE, chap. XVII.)

Jérémie entre dans de plus grands détails sur les malheurs de



Amsterdam.

Andrië.

Calliermont. Dialecta del.

Djakarta.

cette ville. Dans son style rempli d'images, il personnifie cette cité, et raconte ainsi ses infortunes futures :

« Damas a perdu courage ; elle fuit de toutes parts, elle est pénétrée de frayeur, elle est accablée des douleurs qui la pressent et qui la déchirent, comme une femme qui est en travail.

« Comment ont-ils abandonné cette ville si belle, cette ville de délices ?

« Je mettrai le feu aux murs de Damas, et il dévorera les murailles des palais de Benadad. »

(JÉRÉMIE, chap. XLIX.)

Enfin, Amos prédit les mêmes calamités à cette ville opulente et populeuse.

« Après les crimes que Damas a commis trois et quatre fois, je ne changerai point l'arrêt qui a été prononcé contre lui, parce qu'il a fait passer des chariots armés de fer sur *les habitants* de Galaad, *qu'il avait vaincus*.

« Je mettrai le feu dans la maison d'Azaël, *roi de Damas*, et les palais de Benadad en seront consumés.

« Je briserai la force de Damas ; j'exterminerai du champ de l'idole ceux qui l'habitent ; je chasserai celui qui a le sceptre à la main de sa maison de plaisir, et le peuple de Syrie sera transporté à Cyrène : c'est le Seigneur qui l'a dit. »

(Amos, chap. I.)

Nos villes modernes n'ont pas, comme Damas, ou les autres villes voisines de la Judée qui se trouvaient sans cesse en contact avec le peuple juif, leur histoire racontée par les oracles de Dieu même. A peine si elles gardent dans leurs misérables archives, vingt fois détruites et mises en cendres, quelques pages de leurs annales ; et encore ce sont des hommes sujets à l'erreur, passionnés, crédules, ignorants, qui ont recueilli quelques faits pour les léguer à une postérité parfois incrédule. Mais les livres saints sont des chroniques bien autrement certaines, bien autrement durables. C'est la vérité même qui les a dictées ; c'est l'Éternel, le maître des événements, qui les conserve à jamais pour notre instruction.

Damas n'est pas pour moi la ville des puissants califes, la ville aux armes acérées et étincelantes, la ville populeuse et autrefois intolérante, la ville assise à l'entrée du désert, couronnée de fleurs,

rafraîchie par des eaux vives, délicieux séjour qu'enrichissent les nombreuses caravanes parties de Bagdad, d'Alep, de la Mecque ; c'est pour tout chrétien, qui se souvient de la conversion de saint Paul, un lieu à jamais mémorable, où l'implacable ennemi du christianisme naissant se voit terrassé par une force invincible, cherche à se révolter contre l'aiguillon qui le presse, se débat sous la main divine qui le veut enchaîner, rugit comme un lion, et cède enfin à Dieu, tombant épuisé de fatigue et aveuglé par les flots de lumière qui l'éblouissent.

Après Jésus-Christ, qui est au-dessus de toute comparaison, saint Paul est l'une des figures les plus imposantes qui nous apparaissent sur la scène évangélique. Il résume en lui la charité active et persévérante, un zèle qui dévore, et l'éloquence des prophètes ; son humilité le ravale au-dessous de tous les hommes, au-dessous des balayures du monde ; et d'autres fois, pour le salut de ses frères, il se loue et parle des faveurs inouïes qu'il a reçues ; il aime les chrétiens d'un amour de jalousie ; pour eux il affronte les dangers de la mer et de longs voyages, le fouet et la prison des Romains ; rude et véhément dans son langage, il prêche aux Grecs, les grands maîtres dans l'art du langage, un Dieu nouveau, un Dieu inconnu ; pour soulager ceux qui souffrent, il va d'une ville à une autre, recueille les aumônes des premiers chrétiens ; toujours infatigable, il console, instruit, réprimande tour à tour, châtie son corps ; et, quand les autres sont livrés au sommeil, quand il pourrait demander pour salaire un peu de pain, il le veut gagner en faisant des tentes ou des voiles.

Voyons comment s'opère cette grande métamorphose de Saul auprès des portes de Damas ; la conversion de saint Augustin, dans un jardin solitaire, et sous les yeux d'un ami, s'accomplit avec toutes les précautions, si l'on peut parler ainsi, de la charité divine la plus tendre et la plus compatissante aux faiblesses humaines. Dieu semble ménager le fils de Monique, et l'appelle doucement à lui. Mais ici, c'est la foudre du ciel qui frappe et qui renverse le persécuteur des chrétiens, le juif fanatique observateur de la vieille loi : il fallait comme toute la puissance d'un Dieu pour conquérir ce redoutable adversaire.

Rappelons les circonstances et les traits merveilleux de la conversion de saint Paul.

Saul, qui ne respirait encore que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur, alla trouver le grand-prêtre ;

Et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait quelques personnes qui eussent pris ce parti, hommes ou femmes, il les amenât prisonniers à Jérusalem.

Mais, lorsqu'il était en chemin et qu'il approchait déjà de Damas, il fut tout à coup environné d'une lumière qui venait du ciel.

Et, étant tombé par terre, il entendit une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?

Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que vous persécutez ; il vous est dur de regimber contre l'aiguillon.

Alors, tout tremblant et effrayé, il dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Le Seigneur lui répondit : Levez-vous et entrez dans la ville ; on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez. Or, ceux qui l'accompagnaient dans ce voyage s'arrêtèrent tout étonnés ; car ils entendaient une voix et ne voyaient personne.

Saul se leva de terre, et, quoiqu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait point ; on le conduisit donc par la main, et on le mena à Damas,

Où il fut trois jours sans voir et sans boire ni manger.

Or, il y avait à Damas un disciple, nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : Ananie ; et il répondit : Me voici, Seigneur.

Le Seigneur lui dit : Levez-vous et vous en allez dans la rue qu'on appelle la *Droite*¹, et cherchez dans la maison de Judas² un nommé Saul de Tarse ; car il y est en prières.

Et en même temps Saul avait une vision où il voyait Ananie qui entraît et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue.

Seigneur, répondit Ananie, j'ai entendu dire à plusieurs personnes combien cet homme a fait de maux à vos saints dans Jérusalem.

¹ Elle subsiste encore dans toute sa longueur : c'est la plus grande de la ville ; elle la traverse d'une extrémité à l'autre, d'orient en occident. Ses édifices sont autant de magasins où sont étalées les plus riches marchandises de l'Asie. (DOM GÉRAMB.)

² On signale aujourd'hui cette maison, ainsi que celle qu'habitait, dans la même rue, à quarante pas plus loin, le disciple Ananie, et où, si on en croit la tradition, il fut enterré. Tout auprès est une fontaine où fut puisée l'eau qui servit au baptême de l'Apôtre.

Et même il est venu dans cette ville avec un pouvoir des princes des prêtres pour emmener prisonniers tous ceux qui invoquent votre nom.

Le Seigneur lui repartit : Allez le trouver, parce que cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël.

Car je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom.

Ananie s'en alla donc, et, étant entré dans la maison où était Saul, il lui imposa les mains, et lui dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous a apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit.

Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue, et, s'étant levé, il fut baptisé.

Ayant ensuite mangé, il reprit des forces, et il demeura durant quelque temps avec les disciples qui étaient à Damas.

Il se mit aussitôt à prêcher Jésus dans les synagogues, assurant qu'il était le Fils de Dieu.

Tous ceux qui l'écoutaient étaient frappés d'étonnement, et ils disaient : N'est-ce pas là celui qui persécutait si cruellement dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom, et qui est venu ici pour les emmener prisonniers et les remettre aux princes des prêtres?

Mais Saul se fortifiait de plus en plus et confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, leur démontrant que Jésus était le Christ.

Longtemps après, les Juifs résolurent ensemble de le faire mourir.

Saul fut averti du dessein qu'ils avaient formé contre sa vie; et comme ils faisaient garde jour et nuit pour le tuer,

Les disciples le prirent et le descendirent durant la nuit, le long de la muraille, dans une corbeille....

En 1832, l'abbé Tustet, jeune lazariste, qui servait obligeamment de cicérone à Dom Géramb, lui montra pieusement la fenêtre ou l'espèce de créneau par lequel les chrétiens, avertis que les Juifs voulaient tuer saint Paul, favorisèrent son évasion à l'aide des ténèbres de la nuit.

Ainsi, après deux mille ans, les souvenirs religieux, relatifs à la conversion de saint Paul, à son séjour dans la ville de Damas et aux circonstances de son heureuse fuite, se conservent en entier pour la gloire de Dieu et l'édification des chrétiens.

A présent que nous avons payé notre tribut à la mémoire de Paul, donnons à nos lecteurs le récit de la bataille célèbre qui se livra sous les murs de Damas pendant les croisades ; nous nous bornerons à ce fait intéressant entre tant d'autres qui se passèrent près de là à cette célèbre époque.

Au temps de la seconde croisade, cette principauté, attaquée tour-à-tour par les Francs, les Ortokides, les Atabeks, et presque réduite à sa seule capitale, appartenait à un prince musulman, qui n'avait pas moins à se défendre de l'ambition des émirs que de l'invasion des ennemis étrangers. Nouredin, maître d'Alep et de plusieurs autres villes de la Syrie, avait déjà fait des tentatives pour s'emparer de Damas, et n'abandonnait point l'espoir de la réunir à ses autres conquêtes, lorsque les chrétiens résolurent de l'attaquer.

« La ville était défendue par de hautes murailles du côté de l'orient et du midi ; vers l'occident et le nord, elle n'avait pour défense que ses nombreux jardins plantés d'arbres, où s'élevaient de toutes parts des palissades, des murs de terre, et de petites tours dans lesquelles on pouvait placer des archers. Les croisés, prêts à commencer le siège, résolurent, dans un conseil, de s'emparer d'abord des jardins. On espérait y trouver des fruits et de l'eau en abondance ; mais l'entreprise n'était pas sans grandes difficultés ; des vergers, qui s'étendaient jusqu'au pied de l'Anti-Liban, présentaient comme une vaste forêt, traversée par des sentiers étroits, où deux hommes pouvaient à peine marcher de front. Les infidèles avaient fait partout des retranchements où ils pouvaient résister, sans péril, aux attaques de leurs ennemis. Rien ne put cependant ralentir la bravoure et l'ardeur de l'armée chrétienne, qui pénétra de plusieurs côtés dans les jardins. Du haut des tourelles, du milieu des enceintes fermées des murailles, du sein des arbres touffus, il partait des nuées de traits et de javelots. Chaque pas que faisaient les chrétiens dans ces lieux couverts était marqué par un combat opiniâtre. Cependant, les infidèles, attaqués sans relâche, furent à la fin obligés d'abandonner les positions qu'ils occupaient et qu'ils avaient fortifiées.

« Le roi de Jérusalem marchait à la tête de son armée et des chevaliers de Saint-Jean et du Temple ; après les chrétiens d'Orient, s'avançaient les croisés français, commandés par Louis VII. L'em-

pereur d'Allemagne, qui avait rassemblé les débris de son armée, formait le corps de réserve, et devait garantir les assiégeants des surprises de l'ennemi.

« Le roi de Jérusalem poursuivait les musulmans avec ardeur ; ses soldats se précipitaient avec lui dans les rangs ennemis, et comparaient leur chef à David, qui, au rapport de Josèphe, avait autrefois tué un roi de Damas. Les Sarrazins, combattant toujours, s'étaient réunis sur le bord de la rivière qui coule sous les murs de la ville, pour en écarter à coups de traits et de pierres les chrétiens accablés par la chaleur, la soif et la fatigue. En vain les guerriers, commandés par Baudouin, s'efforcèrent plusieurs fois d'enfoncer l'armée des musulmans, ils trouvèrent une résistance invincible : ce fut alors que l'empereur d'Allemagne signala sa bravoure par un fait d'armes digne des héros de la première croisade. Suivi d'un petit nombre des siens, il traverse l'armée française que la difficulté des lieux empêchait de combattre, et vient prendre sa place à l'avant-garde des croisés. Rien ne résiste à son attaque impétueuse ; tous les ennemis qu'il rencontrait tombaient sous ses coups, lorsqu'un Sarrazin, d'une taille gigantesque, et couvert de ses armes, s'avança au-devant de lui pour le défier et le combattre. L'empereur allemand accepte le défi, et vole aussitôt à la rencontre du guerrier musulman. A la vue de ce combat singulier, les deux armées immobiles attendaient dans la crainte qu'un des deux champions eût terrassé son adversaire pour recommencer la bataille. Bientôt le guerrier sarrazin est renversé de son cheval ; un coup d'épée, déchargé sur l'épaule du musulman, avait partagé son corps en deux parties. Ce prodige de force et de valeur redoubla l'ardeur des chrétiens et jeta l'effroi parmi les infidèles. Dès-lors, les musulmans se préparèrent à chercher leur sûreté dans la ville, et laissèrent les croisés maîtres des bords de la rivière. Mais l'ambition des chefs de l'armée fit perdre le fruit d'une si grande victoire, et la division s'étant mise parmi eux, le désespoir s'empara de l'armée, qui abandonna au bout de quelques jours une entreprise dont les préparatifs avaient occupé l'Europe et l'Asie. » (*Hist. des Croisades.*)

En revenant à des temps plus rapprochés de nous, jetons un coup d'œil sur la situation agréable de cette ville, et sur ses édifices publics et particuliers.

« Damas est située au pied de l'Anti-Liban, à quarante-cinq

lieues de Jérusalem ; des collines couvertes d'arbres et de verdure s'élèvent dans le voisinage de la ville ; dans son territoire se trouvent plusieurs bourgs, dont quelques-uns ont conservé un nom dans l'histoire. Un fleuve, le Baradah, se sépare en plusieurs bras, arrose la ville, et porte la fraîcheur et la fertilité dans la vallée des *Violettes*, plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers. La ville de Damas était déjà célèbre dans la plus haute antiquité ; elle avait vu s'élever et tomber la ville de Palmyre, dont on admire encore les ruines dans son voisinage. Ezéchiél vante ses vins délicieux, ses nombreux ateliers et ses laines d'une couleur admirable ; plusieurs passages de l'Écriture représentent Damas comme un séjour de délices et de voluptés. On admirait la beauté de ses jardins, la magnificence de ses édifices, dont plusieurs étaient construits en marbre de différentes couleurs. »

Damas, conquise tour à tour par les Hébreux, par les rois d'Assyrie, par les successeurs d'Alexandre, tomba ensuite au pouvoir des Romains. Vers le commencement de l'hégire (ère des mahométans, qui commence en 622, époque à laquelle Mahomet s'enfuit de la Mecque), elle fut assiégée et prise par les lieutenants des califes ; une grande partie des habitants, qui après une capitulation honteuse allaient chercher un asile à Constantinople, furent poursuivis dans leur fuite, atteints et massacrés par leurs farouches vainqueurs, sur le territoire de Tripoli.

« Depuis cette époque, Damas, qui forma un gouvernement ou principauté, resta toujours au pouvoir des musulmans.

« Les rues de la ville, à l'exception de celles qui avoisinent le sérail, sont en général extrêmement étroites, et d'autant plus sales, que pour la plupart elles sont mal pavées, ou même ne le sont pas du tout ; celle où habitent les Franciscains était tout à fait impraticable. Les bons Pères la firent paver à leurs frais de fort belles pierres carrées. Le pacha, en ayant été averti, eut la générosité, remarquable chez un Turc, de ne pas ordonner que l'ouvrage fût détruit ; il se contenta de condamner le couvent à une amende de quarante bourses en expiation de ce méfait. C'est surtout quand il a plu que la malpropreté des rues est affreuse : on ne peut y passer sans mettre le pied dans une boue profonde et épaisse.

« Les maisons, construites en bois et en briques, et crépies avec de la boue employée comme mortier, sont, ainsi que toutes celles

de la Turquie, sans fenêtres au dehors. La porte, semblable au guichet d'une prison, est si basse, qu'il faut se courber péniblement pour y entrer. Tout à l'extérieur n'annonce que pauvreté et misère ; mais à peine a-t-on franchi le seuil, qu'on se trouve comme par enchantement transporté dans un monde nouveau. A la suite d'un petit corridor fort sombre, on a tout à coup devant soi une magnifique cour, pavée de marbre blanc, ornée d'un bassin également de marbre, que couronne une bordure de jasmins d'Arabie, d'orangers, de citronniers, de grenadiers et de fleurs odorantes. Du milieu du bassin s'élève un jet d'eau limpide, qui, retombant en gerbe, entretient une agréable fraîcheur. Sur les côtés sont les chambres et les salons destinés à recevoir les personnes du dehors. Les sculptures, les dorures, les glaces, les meubles somptueux, les porcelaines rares, les pendules des formes les plus belles, les coussins, les tapis d'étoffes recherchées, en un mot, tout ce que le progrès des arts peut fournir au luxe le plus élégant et le plus riche, s'y trouve réuni avec autant de profusion que de goût.

« A la suite de ces brillants appartements, dans plusieurs habitations, viennent des jardins abondant en légumes, en fruits, surtout en prunes, en abricots et en raisins délicieux. Le meilleur raisin, m'a-t-on assuré, est celui qui provient de Dakaïa, et voici la raison que les Turcs donnent très-sérieusement de son excellence : « Mahomet jouait un jour aux échecs avec le bon Dieu ; il eut soif, et pour se rafraîchir il demanda des raisins. Au moment où il en prenait une grappe, quelques grains s'échappèrent de ses doigts, et, comme il se trouvait précisément au-dessus du village de Dakaïa, ils y tombèrent sur un sol que le ciel semblait avoir préparé tout exprès. Les graines, dégagées de leur enveloppe, germèrent, et avec le temps, donnèrent le bois merveilleux auquel est dû le plus exquis des raisins de Damas.

« Les diverses maisons que j'ai visitées, et dont j'ai pu remarquer la magnificence, appartiennent à des chrétiens qui ne possèdent pas une fortune de plus de cent mille écus. Celles des Turcs qui sont plus opulents les surpassent en grandeur et en beauté. Je n'ai pu y pénétrer : hors des cas extraordinaires, il n'y a que des musulmans qui y soient introduits.

« Les plus considérables des édifices particuliers sont les palais des agas. Le château est une forteresse dont l'étendue présente l'as-

Ships.

Handing out

laden with

Provisions



pect d'une seconde ville. Les murailles en sont délabrées. Les cinq tours qui le défendent, quoique très-anciennes, sont en bon état. Les pierres ont cela de remarquable, qu'elles sont taillées à facettes.

« Les bazars et les kans de Damas sont très-nombreux et la plupart très-beaux. Il en est de spécialement destinés à un seul genre d'industrie ou de commerce ; mais dans les uns ou dans les autres, on trouve en entrepôt ou en vente, outre les produits du pays, les étoffes les plus précieuses des Indes, et presque toutes les marchandises de l'Europe. Les bazars neufs sont les plus magnifiques : la construction en est de la plus grande élégance, ils sont éclairés par des lucarnes. Celui de ces édifices qui m'a paru le plus vaste et le plus imposant est le kan d'Assad-Pacha ; il rappelle par sa forme extérieure la halle au blé de Paris.

« De tous les édifices, les plus dignes d'attention, soit par leur nombre, soit par leur construction, ce sont les mosquées ; on en compte au moins deux cents, dont quelques-unes sont fort belles. Mais malheur au profane qui oserait en approcher ! malheur plus grand encore s'il osait y entrer ! Il expierait par la mort le crime de l'avoir souillée. Qui n'est pas musulman ne doit les regarder que de loin. La plus remarquable est celle qui portait le nom de Saint-Jean-Baptiste lorsqu'elle était une église chrétienne. A en croire les Damasquins, on y conserverait encore dans un plat d'or la tête du saint précurseur, qui, disent-ils, y est enterré. Selon Ali Bey, qui, se faisant passer pour un descendant des princes Abassides, pénétra dans la mosquée, elle serait divisée en trois nefs de quatre cents pieds de long, dont les arceaux portent sur quarante-quatre colonnes à chaque rang ; au centre, l'édifice est surmonté d'une immense coupole, soutenue par quatre piliers énormes ; au fond, sont deux petites tribunes basses, avec de grands pupitres pour les lecteurs, et au-dessus un chœur pour les chantes ; le sol est décoré des plus beaux tapis. » (DOM GÉRAMB.)

A quelque distance du continent où se trouvent les villes dont nous venons de parler, se rencontre une des îles les plus grandes de cette partie de la Méditerranée, et l'une des plus célèbres dans l'antiquité : nous voulons parler de l'île de Chypre.

Les renseignements abondent sur l'île de Chypre (Pl. 40), visitée fréquemment par les voyageurs ; nous allons nous borner aux détails les plus intéressants.

« Chypre n'a ni fleuves ni rivières, mais seulement des torrents qui ne sont, en été, que des ravins secs et poudreux ; des citernes, des fontaines, quelques ruisseaux, fournissent l'eau nécessaire aux habitants des villes et des campagnes. Quant aux fruits de la terre, les laboureurs les attendent des nuages du ciel et des pluies de l'hiver, comme l'Égypte attend ses moissons de la crue du Nil. En parcourant l'île, on n'y rencontre nulle part, même dans les hautes montagnes, ces bois touffus, ces forêts profondes, qui dans nos climats entretiennent la fraîcheur et l'humidité du sol. Au printemps, cependant, les fleurs, telles que la renoncule, la jacinthe, l'anémone, donnent aux lieux les plus sauvages l'aspect d'un parterre et d'un jardin ; puis, aux mois de juin et de juillet, on ne voit plus qu'une poussière ardente, des herbes brûlées sur un sol aride et nu. Le *limbat*, vent qui règne à Smyrne, visite aussi l'île de Chypre, et ranime à la fois les hommes, les animaux et les plantes. Les animaux dangereux y sont inconnus ; mais un aspic, jaune et noir, nommé *couphi*, est commun, et pendant la moisson, caché dans les blés, il donne souvent la mort. Les Cypriotes aiment beaucoup la chasse, que les lièvres, les perdrix, les bécasses qui abondent, avec les oiseaux de passage, rendent agréable. » (*Corresp. d'Orient.*)

La principale célébrité de Chypre consiste encore de nos jours dans la visite qu'elle reçut de saint Paul : les *Actes des Apôtres* racontent ainsi son passage dans cette île :

« Saul et Barnabé, envoyés par le Saint-Esprit, allèrent à Séleucie, et de là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre.

« Lorsqu'ils furent arrivés à Salamine (*aujourd'hui Famagousta*), ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs.

« Ayant traversé l'île jusqu'à Paphos, ils y trouvèrent un Juif magicien et faux prophète, nommé Barjesu,

« Qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme sage et prudent. Ce proconsul, désirant entendre la parole de Dieu, envoya chercher Barnabé et Saul.

« Mais Elymas, c'est-à-dire le magicien (car c'est ce que ce nom signifie), leur résistait, s'efforçant d'empêcher le proconsul d'embrasser la foi.

« Alors Saul, qui s'appelle aussi Paul, *du nom du proconsul qu'il prit, après l'avoir converti*, étant rempli du Saint-Esprit, et regardant fixement cet homme, lui dit :

« O homme, plein de toutes sortes de tromperies et de malice, enfant du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies droites du Seigneur ?

« Voilà la main du Seigneur qui est sur toi ; tu vas devenir aveugle, et jusqu'à un certain temps tu ne verras plus le soleil. Aussitôt les ténèbres tombèrent sur lui, ses yeux s'obscurcirent, et, tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main.

« Le proconsul, ayant vu ce miracle, embrassa la foi, et il admirait la doctrine du Seigneur ¹. »

Le nom de Chypre se trouve fréquemment cité dans l'Histoire des croisades. C'est d'abord Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, qui fond avec ses chevaliers sur la population désarmée de l'île, ne respecte ni les lois de la religion ni celles de l'humanité, pille les villes, les monastères et les églises, et retourne à Antioche, chargé des dépouilles honteuses d'un peuple chrétien. Renaud, pour se justifier, disait qu'il avait entrepris cette guerre impie pour se venger de l'empereur grec, qu'il accusait de n'avoir pas tenu ses promesses.

Richard Cœur-de-Lion, qui, du premier choc, anéantit l'armée d'Isaac, prince grec, qui avait usurpé le commandement de cette île et portait le titre d'empereur, chargea de chaînes d'argent cet empereur, qui était venu se jeter à ses pieds. Gui de Lusignan reçut Chypre des mains des Templiers et la gouverna en qualité de roi. Sa dernière fille, Charlotte, ayant épousé Louis de Savoie, on voit les princes de ce royaume faire figurer dans leurs armes la double couronne de Chypre et de Jérusalem.

Saint Louis arriva dans cette île le 21 septembre 1248. Henri, petit-fils de Gui de Lusignan, qui avait obtenu le royaume de Chypre dans la troisième croisade, reçut le roi de France à Limissa, et le conduisit dans sa capitale de Nicosie, au milieu des acclamations du peuple, de la noblesse et du clergé.

En 1478, de toutes les conquêtes des croisades, les chrétiens n'avaient conservé que le royaume de Chypre et l'île de Rhodes ; après avoir résisté longtemps aux musulmans, le premier de ces deux gouvernements devint à la fois le théâtre et la proie des révolutions ; un fils illégitime du dernier roi fut couronné roi de Chypre dans la ville du Caire, sous les auspices et en présence des mamelucks,

¹ *Actes des Apôtres*, chap. XIII.

et le nouveau roi promit d'être fidèle au sultan d'Égypte, et de payer cinq mille écus d'or pour l'entretien des grandes mosquées de la Mecque et de Jérusalem!!! Puis Venise s'en empara, et la conserva pendant près de cent ans, jusqu'à ce qu'elle en fut enfin dépouillée pour jamais par les Turcs. Ce fut encore à Chypre que se retira Jacques Cœur, argentier de Charles VII. Son inscription tumulaire portait : « Le seigneur Jacques Cœur, capitaine général « de l'Église, contre les infidèles. »

Dom Géramb, débarquant dans l'île de Chypre, donne à son ami, dans une lettre datée du 30 septembre 1831, des détails intéressants sur l'histoire de cette île célèbre ; puis il ajoute : « Vous n'attendez assurément pas de moi que je vous redise ici ce que fut l'île de Chypre pour l'antiquité païenne, que je vous parle de l'infâme déesse à laquelle elle était consacrée, des fêtes et du culte impur dont cette déesse fut l'objet à Paphos, à Amathonte, etc., de la part d'un peuple adonné au luxe et perdu de débauche. Un pèlerin qui va visiter le tombeau du Fils de Marie détourne sa pensée de pareils tableaux, et en abandonne la pensée à cette classe de poètes dont la muse lubrique ne rougit pas de célébrer dans ses vers les plus coupables dérèglements de l'esprit, les plus honteux penchans du cœur. »

On aime et l'on partage cette pieuse indignation du trappiste, qui, tout plein de l'ardent désir de visiter les Saints Lieux, craindrait justement de souiller son imagination par le seul souvenir des fêtes en l'honneur de Vénus, et de toutes les folies auxquelles se livraient les adorateurs de cette déesse impudique.





Hubert sc.

Andri scit

W. Kneller. Turner del.

Corinthe.

CHAPITRE XXI.

Corinthe. — Prédications de saint Paul aux Corinthiens. — Corinthe en 1806 ; en 1834. — Éphèse. — Notice historique. — Séjour de saint Paul. — Tumulte excité par les orfèvres. — Dernières actions de saint Jean. — Mort de Marie.

La religion chrétienne, forte dès le premier jour de sa naissance, ne s'est pas cachée timidement dans des bourgs et dans des villages obscurs ; elle est allée, le front levé, s'attaquer aux populations savantes ; elle a bravé les philosophes de la Grèce au milieu de leurs nombreux disciples ; elle a fait entendre sa voix dans les temples du paganisme, que remplissait une foule d'adorateurs, et, la croix à la main, elle a battu en ruine un édifice d'erreurs que l'aveuglement et les passions des hommes avaient consolidé depuis bien des siècles.

Corinthe (Pl. 41), si célèbre par ses temples dédiés à Vénus et à Neptune ; Corinthe, dont la richesse, le faste et le luxe étaient passés en proverbe ¹, dont la position était si belle et si forte, où les arts étaient en honneur, et dont le nom rappelle un des ordres les plus élégants de l'architecture, comptait de nombreuses écoles, dans lesquelles la philosophie et la rhétorique étaient enseignées par des maîtres habiles, et les étrangers s'y rendaient de toutes parts pour s'instruire dans les sciences. Paul ne craindra pas de s'y rendre aussi, lui qui, dans la savante Athènes, « avait été ému au dedans de lui-même en voyant que cette ville était livrée à l'idolâtrie, » et qui, au milieu de l'aréopage, en face des philosophes épicuriens et stoïciens, s'écriait :

« Seigneurs athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux jusqu'à l'excès ;

¹ *Non licet omnibus adire Corinthum.* Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.

« Car comme je regardais en passant les statues de vos dieux (*toutes les places publiques en étaient couvertes*), j'ai trouvé même un autel où était écrit : *Au dieu inconnu.....* Ce Dieu donc, que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce. »

Soutenu par le Dieu même qu'il prêchait, il continua cet admirable discours qu'on trouve rapporté aux *Actes des Apôtres* (chapitre xvii), à la fin duquel étant venu à parler à ses auditeurs du jugement de Dieu et de la résurrection des morts, à ces mots, « quelques-uns, dit le texte sacré, se moquèrent; les autres dirent : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce point. »

Ainsi les philosophes de la ville la plus polie et la plus instruite de la Grèce, après une prédication aussi claire, aussi frappante, se prenaient à rire comme des enfants quand on leur parlait de la résurrection et du jugement; toute leur science ne leur avait pas appris que l'homme ne pouvait pas périr comme la brute, et que la justice éternelle devait une récompense éclatante à la vertu, et des châtimens terribles aux coupables... Puis, comme il s'agissait d'une question oiseuse, d'une difficulté littéraire, d'autres dirent au grand Apôtre : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce point. « A demain, » semblèrent-ils dire, imitant ce chef insouciant du gouvernement thébain, qui, repoussant une révélation qu'on lui faisait d'un projet qui n'allait à rien moins qu'à renverser ce gouvernement, s'écria : A demain les affaires sérieuses, et passa à la salle du festin. Le jour suivant, l'autorité leur échappait, ils étaient renversés et prisonniers.

Saint Paul, durant sa mission à Corinthe, travaillait de ses mains et s'occupait à faire des tentes; et les *Actes des Apôtres*, en même temps qu'ils nous rapportent cette circonstance, nous montrent ce *fabricant de tentes* livré à tout le zèle de l'apostolat.

« Il prêchait dans la synagogue tous les jours de sabbat, et faisant entrer dans ses discours le nom du Seigneur Jésus, il s'efforçait de persuader les Juifs et les Grecs.

« Or, quand Silas et Timothée furent venus en Macédoine, Paul s'employait à prêcher avec encore plus d'ardeur, en montrant aux Juifs que Jésus était le Christ.

« Mais comme les Juifs le contredisaient avec des paroles de blasphème, il leur dit en secouant ses habits : Que votre sang soit sur votre tête; pour moi j'en suis innocent, je m'en vais désormais vers les Gentils.

« Et étant sorti de là, il entra chez un nommé Tite, juste, qui craignait Dieu, dont la maison tenait à la synagogue.

« Or Crispe, chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa famille; et plusieurs *autres* d'entre les Corinthiens, ayant ouï *Paul*, crurent et furent baptisés.

« Alors le Seigneur dit à Paul, dans une vision qu'il eut la nuit : Ne craignez point, mais parlez sans vous taire *pour quoi que ce soit* ;

« Car je suis avec vous, et personne ne vous attaquera plus pour vous maltraiter, parce que j'ai en cette ville un peuple nombreux.

« Il demeura donc un an et demi à Corinthe, y enseignant la parole de Dieu.

« Or Gallion étant proconsul d'Achaïe, les Juifs, d'un commun accord, s'élevèrent contre Paul et le menèrent à son tribunal,

« En disant : Celui-ci veut persuader aux hommes d'adorer Dieu d'une manière contraire à la loi.

« Et Paul étant près de parler *pour sa défense*, Gallion dit aux Juifs : S'il s'agissait, ô Juifs, de quelque injustice ou de quelque mauvaise action, je me croirais obligé de vous écouter avec patience;

« Mais s'il ne s'agit que de contestations de doctrine, de mots et de votre loi, démêlez vos différends comme vous l'entendrez, car je ne veux point m'en rendre juge. »

(Chap. XVIII.)

Paul demeura encore quelques jours avec ses frères, et prit congé d'eux.

Au milieu de ces deux villes adonnées à l'étude de la philosophie, aux belles-lettres et aux arts, où les écoles étaient en grand nombre, le paganisme, avec son culte riant et sa morale facile et corrompue, avait jeté de si profondes racines, et les yeux des hommes les plus instruits étaient tellement fermés à la vraie lumière, que toute l'éloquence de Paul ne put lui amener qu'un petit nombre de disciples. Paul, plus tard, écrivit deux épîtres aux Corinthiens. C'est dans la première qu'il a fait l'admirable tableau de la charité « qui endure tout, croit tout, espère tout, souffre tout. » Dans la seconde, leur parlant avec l'effusion et la tendresse d'un cœur paternel, il se sert de ces expressions : « O Corinthiens ! ma bouche s'ouvre et « mon cœur se dilate par l'affection que je vous porte.

« Mes entrailles ne sont point resserrées pour vous ; mais les « vôtres le sont *pour moi*. Rendez-moi donc amour pour amour, je

« vous parle comme à mes enfants : dilatez aussi *pour moi* votre cœur... Soyez unis d'esprit et de cœur ; vivez dans la paix, et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous... Saluez-vous les uns les autres par le saint baiser. » (Ch. VI et XIII.)

Le séjour de saint Paul à Corinthe, sa prédication au milieu de cette ville, et les deux lettres qu'il adressa dans la suite à ses habitants, nous ont d'abord occupés ; revenons aux intérêts matériels de cette ville et à son histoire ; c'est un grand peintre qui va nous aider dans ce travail.

« Corinthe est située au pied des montagnes, dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer de Crissa, aujourd'hui le golfe de Lépante, seul nom moderne qui, dans la Grèce, rivalise de beauté avec les noms antiques. Quand le temps est serein, on découvre par-delà cette mer la cime de l'Hélicon et du Parnasse ; mais on ne voit pas de la ville même la mer Saronique ; il faut pour cela monter à l'Acro-Corinthe ; alors on aperçoit non-seulement cette mer, mais les regards s'étendent jusqu'à la citadelle d'Athènes et jusqu'au cap Colonne : c'est, dit Spon, une des plus belles vues de l'univers. Je le crois aisément ; car, du pied même de l'Acro-Corinthe, la perspective est enchantresse. Les maisons du village, assez grandes et assez bien entretenues, sont répandues par groupes sur la plaine, au milieu des mûriers, des orangers et des cyprès ; les vignes, qui font la richesse du pays, donnent un air frais et fertile à la campagne. Elles ne sont ni élevées en guirlandes sur les arbres comme en Italie, ni tenues basses comme aux environs de Paris. Chaque cep forme un faisceau de verdure isolé, autour duquel les grappes pendent en automne comme des cristaux. Les cimes du Parnasse et de l'Hélicon, le golfe de Lépante, qui ressemble à un magnifique canal, le mont Onéïus, couvert de myrtes, forment, au nord et au levant, l'horizon du tableau, tandis que l'Acro-Corinthe, les montagnes de l'Argolide et de la Sicyonie s'élèvent au midi et au couchant ; quant aux monuments de Corinthe, ils n'existent plus. M. Foucherot n'a découvert parmi les ruines que deux chapiteaux corinthiens, unique souvenir de l'ordre inventé dans cette ville.

« Corinthe, renversée de fond en comble par Mummius, rebâtie par Jules-César et par Adrien, une seconde fois détruite par Alaric, relevée encore par les Vénitiens, fut saccagée une troisième et der-

nière fois par Mahomet II. Strabon la vit peu de temps après son rétablissement sous Auguste ; Pausanias l'admira du temps d'Adrien ; et, d'après les monuments qu'il a décrits, c'était, à cette époque, une ville superbe. Il eût été curieux de savoir ce qu'elle pouvait être en 1173, quand Benjamin de Tudèle y passa. Mais ce juif espagnol raconte gravement qu'il arriva à Patras, « ville d'Antipater, dit-il, un des quatre rois grecs qui partagèrent l'empire d'Alexandre. » De là il se rend à Lépante et à Corinthe ; il trouve dans cette dernière ville trois cents Juifs conduits par les vénérables rabbins, Léon, Jamb et Ezéchias, et c'était tout ce que Benjamin cherchait.

« Des voyageurs modernes ont mieux fait connaître ce qui reste de Corinthe après tant de calamités ; Spon et Wheler y découvrirent les débris d'un temple de la plus haute antiquité : ces débris étaient composés de onze colonnes cannelées, sans base, et d'ordre dorique. Spon a cru reconnaître dans ce monument le temple de Diane d'Éphèse. Je ne puis dire si ces colonnes existent encore ; je ne les ai point vues ; mais je crois savoir confusément qu'elles ont été renversées, et que les Anglais en ont emporté les derniers débris ¹.

« Un peuple maritime, un roi qui fut philosophe, et qui devint un tyran, un barbare de Rome, qui croyait qu'on remplace des statues de Praxitèle comme des cuirasses de soldats ; tous ces souvenirs ne rendent pas Corinthe fort intéressante ; mais on a pour ressource Jason, Médée, la fontaine Pirène, Pégase, les jeux isthmiques institués par Thésée, et chantés par Pindare ; c'est-à-dire, comme à l'ordinaire, la fable et la poésie. Je ne parle point de Denys et de Timoléon : l'un, qui fut assez lâche pour ne pas mourir ; l'autre assez malheureux pour vivre. Si jamais je montais sur un trône, je ne descendrais que mort, et je ne serai jamais assez vertueux pour tuer mon frère. Je ne me soucie donc point de ces deux hommes. J'aime mieux cet enfant qui, pendant le siège de Corinthe, fit fondre en larmes Mummius lui-même en lui récitant des vers d'Homère.

« On fait encore des vases à Corinthe, mais ce ne sont plus ceux que Cicéron demandait avec tant d'empressement à son cher Atti-

¹ M. de Saulcy, membre de l'Institut, qui tout récemment a fait le voyage d'Orient, assure que de ces onze colonnes sept sont encore debout.

cus. Il paraît, au reste, que les Corinthiens ont perdu le goût qu'ils avaient pour les étrangers : tandis que j'examinais un marbre dans une vigne, je fus assailli d'une grêle de pierres : apparemment que les descendants des Laïus veulent maintenir l'honneur du proverbe : *Non licet omnibus...*

« Lorsque les Césars relevaient les murs de Corinthe, et que les deux temples des dieux sortaient de leurs ruines plus éclatants que jamais, il y avait un ouvrier obscur qui bâtissait en silence un monument, resté debout au milieu des débris de la Grèce. Cet ouvrier était un étranger qui disait de lui-même : « J'ai été battu de verges trois fois, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai fait quantité de voyages, et j'ai trouvé divers périls sur les fleuves : périls de la part des voleurs, périls de la part de ceux de ma nation, périls de la part des gentils, périls au milieu des villes, périls au milieu des déserts, périls entre les faux frères ; j'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, de fréquentes veilles, la faim et la soif, beaucoup de jeûnes, le froid et la nudité. » Cet homme, ignoré des grands, méprisé de la foule, rejeté « comme les balayures du monde », ne s'associa d'abord que deux compagnons Crispus et Caius, avec la famille de Stéphanas : tels furent les architectes inconnus d'un temple indestructible, et les premiers fidèles de Corinthe. Le voyageur parcourt des yeux l'emplacement de cette ville célèbre ; il ne voit pas un débris des autels du paganisme ; mais il aperçoit quelques chapelles chrétiennes qui s'élèvent du milieu des cabanes des Grecs. L'Apôtre peut encore donner, du haut du ciel, le salut de paix à ses enfants, et leur dire : « Paul à l'Église de Dieu, qui est à Corinthe. » (*Itinér. à Jérusalem par M. de Chateaubriand.*)

Des voyageurs, plus récents que l'auteur de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, nous apprennent que la moderne Corinthe, malgré sa faible population, est d'une étendue très-considérable, et qu'elle est gouvernée par un bey, dont l'autorité s'étend sur une foule de villages. Les maisons sont très-écartées les unes des autres, et un grand espace est occupé par des jardins. Les principaux produits du territoire environnant sont le blé, le coton, le tabac, l'huile et le vin, d'une qualité supérieure à celui d'Athènes. Tout le monde connaît le raisin de Corinthe, à petits grains, d'un goût si délicat, et que les Anglais aiment beaucoup à mêler à leurs pâtisseries. Malheureusement, le climat est si malsain, que les habitants sont



Temp. Herodotus del.

Herodotus del.

Herodotus del.

Egyptus.

quelquefois obligés de l'abandonner pendant l'été et l'automne.

L'*Acro-Corinthe* ou *Acropolis* est un des points les plus importants que possède la Grèce pour sa défense ; et, si elle était protégée par une bonne garnison, ce serait un lieu presque imprenable ; elle abonde en eau de fort bonne qualité ; le rocher est entièrement à pic, et l'artillerie ne peut l'atteindre que d'un seul côté. C'est de là qu'elle fut bombardée par le sultan Mohamed II. Avant la découverte de l'artillerie, la trahison seule la livra deux ou trois fois.

ÉPHÈSE. — NOTICE HISTORIQUE.

Une autre ville appelle tout notre intérêt : c'est Éphèse, si fameuse par son temple de Diane, et où saint Paul fit un long séjour. Des voyageurs anglais, qui l'ont visitée depuis peu d'années, donnent sur elle des renseignements fort curieux (Pl. 42).

Éphèse était une ville célèbre sur la côte occidentale de l'Asie-Mineure, située entre Smyrne et Milet, sur les côtes et au pied d'une chaîne de montagnes, qui dominent une belle plaine, arrosée et fertilisée par les eaux du Caïstre.

Parmi les nombreux édifices qui ornaient cette métropole de l'Ionie, était le temple de Diane, dont la construction dura plus d'un siècle, et qui fut regardé comme l'une des merveilles du monde. Cet édifice, ayant été brûlé par Erostrate, dans la folle espérance d'immortaliser son nom, fut de nouveau rebâti, avec une splendeur plus grande, aux frais communs des États grecs de l'Asie-Mineure.

Les restes de l'ancienne Éphèse ont été découverts par des savants voyageurs modernes, au village turc d'Ayasalouck.

Ces ruines (Pl. 42) comprennent tout ce l'on suppose exister du monument si renommé, qui, du temps de saint Paul, n'avait encore rien perdu de sa magnificence.

Il paraît que cet édifice était encore entier dans le deuxième siècle, quoique le culte de Diane diminuât chaque jour, à mesure que le christianisme faisait des progrès. A une période moins éloignée de la nôtre, le temple de la *grande déesse Diane*, dont le culte n'était pas limité à l'Asie, mais se trouvait répandu dans une partie du monde païen (*Actes*, XIX, 27), fut détruit par les Goths et autres barbares ; et le temps a si complètement achevé la destruction com-

mencée par les hommes, que cet immense édifice a presque disparu.

Outre les ruines, on rencontre çà et là de nobles vestiges, qui attestent la splendeur du théâtre dont il est parlé dans les *Actes des Apôtres*, XIX, 31. Sa situation sur le mont Prion explique la facilité avec laquelle une foule immense pouvait s'y rassembler; et les bruyants éclats de voix de cette foule, répétés par les échos du mont Corisus, ne devaient pas peu contribuer à doubler le tumulte de la populace qui se précipitait à ce vaste théâtre.

Éphèse succomba dans le bouleversement général de l'empire grec, au quatorzième siècle; la charrue a passé sur cette ville autrefois si renommée. Vers le mois de mars 1826, quand elle fut visitée par Arundel et Artley, le blé croissait de toutes parts dans ses ruines abandonnées; un seul individu s'honorait du nom de chrétien; un seul remplaçait cette église d'Éphèse, jadis si florissante! A cette même place, où des milliers d'hommes s'écrièrent autrefois: « Grande est la Diane des Éphésiens! on n'entend plus que les cris de l'aigle et les hurlements du chacal. La mer aussi s'est retirée de cette scène de désolation; un marais pestilentiel, couvert de joncs, succède à ces eaux profondes, qui portaient il y a mille ans des vaisseaux chargés des marchandises de toutes les contrées de l'univers. Cependant les environs sont fertiles; on y respire un air pur, et les collines offrent plusieurs sites délicieux pour les villages, si on pouvait lever les difficultés jetées sans cesse sur le chemin de l'industriel cultivateur par un gouvernement despotique, par des agas oppresseurs, et par les brigands et les vagabonds.

Pendant plus de deux ans qu'il demeura à Éphèse, le grand Apôtre des gentils, protégé par la divine assistance, parvint à y établir la religion chrétienne, et à y fonder une église florissante. Il reste des preuves évidentes de sa tendre sollicitude pour cette Église dans les adieux si touchants qu'il fit à ses prêtres, et dans les recommandations qu'il leur laissa. (V. aux *Actes*, ch. xx, v. 17 et suiv.), aussi bien que dans l'épître qu'il adressa aux fidèles d'Éphèse.

Nous allons emprunter à l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* les détails sur le tumulte excité à Éphèse par les ouvriers orfèvres, jaloux de ce que les chrétiens, augmentant de jour en jour, nuisaient au culte de Diane, et sur les dernières années de l'apôtre saint Jean dans cette ville.

« Comme saint Paul était encore à Éphèse, après avoir résolu de passer en Macédoine, il arriva un grand tumulte à l'occasion de l'Évangile. Le temple de Diane d'Éphèse était une des merveilles du monde. Toute l'Asie avait contribué à le bâtir pendant quatre cents ans. Il était long de quatre cent vingt pieds, large de deux cent vingt, soutenu de cent vingt-sept colonnes de soixante pieds de haut, dont chacune avait été donnée par un roi et ornée de sculptures. La charpente du toit était de cèdre ; les portes, de cyprés. On avait choisi ce bois parce qu'il se conserve plus longtemps. L'idole était fort petite. Les uns disaient qu'elle était d'ébène; les autres, en bois de vigne, et que c'était toujours la même, quoique le temple eût été rebâti sept fois. Il eût fallu plusieurs volumes pour décrire les ornements et les richesses de ce temple. On venait le voir de fort loin, et les étrangers étaient curieux d'en emporter des modèles.

« Un orfèvre, nommé Démétrius, faisait de ces petits temples d'argent, et entretenait un grand nombre d'ouvriers que ce travail enrichissait. Il les rassembla un jour avec les autres du même métier, et leur représenta que Paul détournait quantité de gens du service des dieux, non-seulement à Éphèse, mais par toute l'Asie : que leur trafic, et même l'honneur de la grande Diane, étaient en danger. Ce discours les anima de colère, et ils commencèrent à crier : La grande Diane d'Éphèse ! Ainsi l'intérêt se mêlant à la religion, toute la ville fut émue ; ils coururent au théâtre, et ils y traînèrent Gaius et Aristarque, Macédoniens de la suite de saint Paul. On l'empêcha d'y aller lui-même, et quelques-uns des asiariques, qui étaient de ses amis, l'envoyèrent prier de ne point paraître sur ce théâtre. Ces asiariques, les plus considérables de la province, avaient inspection sur les cérémonies de la religion païenne et sur les affaires publiques. Ce n'était que confusion : ils criaient sans s'entendre les uns les autres ; la plupart ne savaient pourquoi ils étaient venus.

« Alors les Juifs poussèrent un nommé Alexandre, en sorte qu'il fendit la presse, et fit signe de la main pour demander du silence, voulant parler au peuple, apparemment pour animer les Juifs, et rejeter sa haine sur les chrétiens. On croit que cet Alexandre était un ouvrier en cuivre, dont saint Paul se plaint lui-même. Quatre gentils, l'ayant reconnu tout d'un coup, s'écrièrent : La grande

Diane d'Éphèse ! Et le cri dura environ deux heures. Enfin, le secrétaire de la ville ayant apaisé le peuple, dit : « Éphésiens, qui ne sait que cette ville honore la grande Diane, fille de Jupiter ? Ces hommes que l'on a amenés n'ont commis ni sacrilège ni blasphème contre votre déesse. Si Démétrius et ses compagnons ont quelque différend avec quelqu'un, il y a des proconsuls et des tribunaux où ils peuvent se pourvoir. Si vous demandez quelque autre chose, on pourra la traiter dans une assemblée légitime, car, pour celle-ci, nous courons hasard d'être accusés de sédition. » Par ce discours, il congédia l'assemblée ; et ainsi Dieu conduisait les esprits les plus échauffés, pour ne pas arrêter les progrès de son Évangile... Après que ce tumulte fut apaisé, saint Paul appela les disciples, les exhorta, leur dit adieu, et partit pour la Macédoine. »

Nous empruntons au même auteur un des faits les plus intéressants qui aient marqué les dernières années du disciple bien-aimé, et dont les environs d'Éphèse furent le théâtre.

« L'exil de saint Jean ayant fini avec l'avènement de Nerva au trône, il sortit de l'île de Patmos, et retourna à Éphèse, où il passa le reste de ses jours, gouvernant de là toutes les églises d'Asie. Il allait dans les lieux voisins, selon qu'il en était prié, soit pour établir des évêques, soit pour choisir des clercs, suivant que le Saint-Esprit lui montrait ceux qui en étaient dignes, soit pour régler les églises.

« Étant donc allé à une ville peu éloignée d'Éphèse, après avoir consolé les frères, il jeta les yeux sur un jeune homme bien fait et d'un esprit vif, et, l'ayant pris en affection, il s'adressa à l'évêque et lui dit : « Ayez grand soin de ce jeune homme ; je vous le recommande en présence de l'Église et de Jésus-Christ, que j'en prends à témoin. » L'évêque s'en chargea, et l'Apôtre le lui recommanda très-fortement, et s'en retourna à Éphèse. L'évêque prit le jeune homme chez lui, l'éleva avec une application particulière, et enfin le baptisa. Ensuite il se relâcha un peu, croyant l'avoir mis en sûreté par le sacrement. Ce jeune homme, ayant trop tôt sa liberté, se laissa entraîner à la compagnie de jeunes débauchés. D'abord ils l'attirèrent par de grands repas, puis ils l'emmenaient avec eux pour dépouiller les passants ; puis ils l'engageaient à des actions encore pires. Peu à peu il s'y accoutuma ; et comme c'était un naturel ardent, quand il se fut une fois égaré, comme un cheval qui a pris

le mors aux dents, il ne garda plus de mesure, et, désespérant de son salut, il se jeta dans les plus grands crimes. Avec ces mêmes jeunes gens il forma une compagnie de voleurs, dont il devint le chef.

« Il se passa du temps. L'apôtre saint Jean fut appelé pour quelque besoin des églises. Après avoir terminé les affaires, il demanda compte à l'évêque du dépôt qu'il lui avait confié. L'évêque fut surpris, croyant d'abord qu'on lui demandait un dépôt d'argent; il savait bien qu'il n'en avait point reçu, et n'osait se défier de l'Apôtre. « C'est le jeune homme que je demande, dit saint Jean; c'est l'âme de notre frère. » Alors le vieillard baissant les yeux et pleurant, dit : — « Il est mort. — Comment! dit l'Apôtre, et de quelle mort? — Il est mort à Dieu, dit l'évêque : il est devenu un méchant et un perdu, enfin un voleur. Au lieu de l'église, il tient la montagne avec une troupe de scélérats comme lui. » L'Apôtre déchira sa robe, fit un grand cri, et se frappa la tête en disant : « J'ai laissé un bon gardien à l'âme de notre frère! Que l'on me donne tout à l'heure un cheval et un guide. » Il partit promptement de l'église dans l'état où il était. Lorsqu'il fut arrivé au poste que tenaient les voleurs, leur garde avancée l'arrêta. Lui, sans fuir ni se détourner, dit à haute voix : « Je suis venu tout exprès, menez-moi à votre chef. »

« Le capitaine attendait tout armé; mais, quand il reconnut l'Apôtre, il s'enfuit de honte. Saint Jean le suivait à toute bride, sans songer à son grand âge, et criait : « Mon fils, pourquoi fuis-tu ton père, un vieillard sans armes? Prends pitié de moi, mon fils; ne crains rien, il y a encore espérance de te sauver; je rendrai compte pour toi à Jésus-Christ, et, s'il est besoin, je donnerai volontiers ma vie pour toi, comme il a donné la sienne pour nous. Arrête, crois que Jésus-Christ m'a envoyé ici. » A ces mots, le jeune homme s'arrêta, regardant à terre; puis il jeta ses armes. Ensuite il commença à trembler et à pleurer amèrement. Quand le saint vieillard l'eut joint, le jeune homme l'embrassa baigné de larmes, cachant seulement sa main droite. L'Apôtre le rassura, lui jura qu'il avait obtenu du ciel son pardon, pria, s'agenouilla, lui baisa la main droite, comme lavée par ses larmes, et le ramena à l'église. Il fit des prières fréquentes pour lui; il jeûnait avec lui continuellement; il entretenait de divers discours pour adoucir

son esprit, et ne partit point qu'il ne l'eût rendu à l'église, comme un grand exemple de pénitence.

« Ce fut aussi à Éphèse que le même Apôtre écrivit son Évangile, dans les derniers temps de sa vie, c'est-à-dire à plus de quatre-vingt-dix ans ; et quand il n'eut plus la force de parler, à peine allait-il encore à l'église dans les mains de ceux qui le portaient, et à chaque assemblée il ne faisait que répéter ces paroles : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. » Enfin ses disciples, ennuyés de cette répétition, lui dirent un jour : « Notre maître, pourquoi nous dites-vous toujours la même chose ? » Il répondit : « Parce que c'est le commandement du Seigneur, et pourvu qu'on l'exécute, il suffit. » Il mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans, et fut enterré près de la ville. » (FLEURY, *Histoire ecclésiastique.*)

De pareils souvenirs, au sujet d'une ville qui n'est plus qu'un monceau de ruines, un misérable village turc, ne valent-ils pas bien de longues et stériles discussions sur l'emplacement, l'étendue et la richesse du fameux temple d'Éphèse ? Les détails archéologiques les plus positifs ne feront pas couler une seule larme, ne feront pas aimer la vertu, comme ce saint vieillard qui court après la brebis égarée, et qui la ramène au bercail.

Selon de respectables traditions, la sainte Vierge aurait terminé sa carrière à Éphèse, dans la maison et dans la compagnie de saint Jean, à qui Jésus mourant l'avait remise en garde et comme léguée. La pureté d'âme et de corps de l'Apôtre, l'élévation de son génie, et la douceur de son caractère, lui avaient bien mérité cette noble mission. L'obscurité mystérieuse qui accompagne la vie et les derniers moments de Marie sont faits pour abattre l'orgueil des superbes, et servir à notre instruction. Il fallait que la Mère du Sauveur, créature privilégiée entre toutes les créatures, après être née, après avoir vécu dans l'obscurité, s'en allât aussi de ce monde, inconnue pour ainsi dire, semblable à ces belles et admirables fleurs qui naissent, croissent, exhalent leurs parfums et meurent au fond d'une vallée ignorée des hommes ¹.

¹ Voir la note page 86.





Rehoboth, 1854.

André Delaunay.

Paris, Stanfield, del.

Milit.

CHAPITRE XXII.

Notice historique et géographique sur Milet. — Prédication de saint Paul. —
État actuel de Milet. — L'île de Patmos.

Milet (Pl. 43) était une ville célèbre de la Carie, dans l'Asie-Mineure; mais, à cause des relations intimes de ses habitants avec les villes confédérées de l'Ionie, les géographes la classent ordinairement parmi les villes ioniennes. Elle fut fondée par une colonie de Crétois, sous le commandement de Sarpédon, père de Minos; les Cariens lui permirent de bâtir une ville, laquelle fut appelée Milet, soit d'après une cité crétoise, soit du nom d'un individu. Quand les Ioniens y arrivèrent ensuite sous la conduite de Néleus, ils chassèrent ou firent mourir les habitants cariens, et s'établirent dans la ville.

L'admirable situation de Milet, et la commodité de ses quatre ports, dont l'un pouvait contenir une immense flotte, lui donnaient jadis une grande prépondérance dans les relations de son commerce maritime. Ses navigateurs allaient visiter les régions les plus reculées. Tout le Pont-Euxin, la Propontide, l'Égypte et d'autres pays, étaient fréquentés par ses vaisseaux, et peuplés par ses colonies, dont le nombre surpasse sans doute celui d'aucune autre ville de l'antiquité. Plusieurs rois de Lydie firent de vains efforts pour se rendre maîtres d'une ville aussi importante; mais enfin les Milésiens traitèrent avec Crésus, qu'ils reconnurent probablement pour leur seigneur suzerain, et consentirent à lui payer un tribut. Dans la suite, les Milésiens soutinrent Darius, et refusèrent d'ouvrir leurs portes à Alexandre; celui-ci les prit d'assaut, mais pardonna aux habitants qu'il trouva encore dans la ville, et leur donna la liberté. Les Milésiens se rangèrent plus tard du côté des Romains, pendant les guerres contre Antiochus.

Saint Paul y fit un court séjour à son retour de Macédoine (*Actes*, xx, 15), et il y convoqua les principaux de l'église d'Éphèse, auxquels il confia la charge à laquelle il est fait allusion dans les *Actes* (xx, 17-35). L'église de Milet fut ensuite sous la direction d'évêques, qui assistèrent à plusieurs conciles, et relevaient de la métropole de la Carie. Ceci dura jusqu'au déclin de l'empire d'Orient; alors l'histoire de Milet est très-imparfaite. Tout son territoire fut ravagé à plusieurs reprises par les Turcs, qui, maîtres de l'intérieur du pays, cherchaient à étendre leurs conquêtes à l'ouest, vers la mer. En 1175, un sultan envoya vingt mille hommes avec ordre de dévaster les provinces romaines, et de lui rapporter de l'eau de la mer, du sable et une rame. Toutes les villes sur le Méandre et sur la mer furent détruites. Milet le fut de nouveau à la fin du treizième siècle par le vainqueur Othman.

Aujourd'hui Milet est une très-pauvre place, mais elle est encore appelée *Palat* ou *Palatia*, les *palais*. Le principal reste de sa magnificence passée est un théâtre en ruines, que l'on trouve à quelque distance de la ville : c'est un immense édifice, qui porte quatre cent cinquante-sept pieds de long. Le côté extérieur de cette vaste construction est de marbre : les sièges sont rangés sur le penchant d'une colline, et il n'en reste que quelques-uns. Les voûtes, qui soutenaient par leurs arches ou avenues à deux ailes les extrémités du demi-cercle, sont construites avec une solidité telle, qu'il serait difficile de les démolir.

Tous les environs de la ville, à une grande étendue, sont couverts de ruines et de décombres. Les vestiges de la cité païenne consistent en lambeaux de murs et d'arches brisées, des inscriptions et des piédestaux épars, et de nombreux puits. Un des piédestaux était occupé par une statue de l'empereur Adrien, qui était l'ami des Milésiens, comme on peut le penser aux expressions de « sauveur » et de « bienfaiteur » qui lui sont données. Un autre a soutenu celle de l'empereur Sévère. Quelques fragments d'églises ordinaires se trouvent aussi parmi ces ruines.

Nous entrons encore dans une ville qui fut visitée par saint Paul. L'Ionie, ce pays délicieux, si favorisé par la nature, si bien situé le long de la mer Égée, si propre au commerce, tout semé de colonies grecques, couvert de douze villes confédérées entre elles à l'instar de celles de l'Éolide, fut aussi privilégiée sous le rapport de la reli-

gion. Dès les premiers jours de l'établissement du christianisme, les Apôtres parcoururent les principales villes de l'Asie-Mineure ; ils y portèrent, comme à l'envi, le flambeau de la véritable lumière. On voit, dans les *Actes des Apôtres*, que saint Paul, après avoir abordé à Samos, débarqua le jour suivant avec quelques disciples dans la ville de Milet. C'est là qu'il convoqua les anciens de l'église d'Éphèse, et probablement aussi, comme le pense saint Irénée, les évêques et les prêtres des églises voisines, et qu'il leur adressa ces adieux dont nous parlions plus haut, et qui sont ainsi rapportés au chapitre xx des *Actes des Apôtres* :

« Vous savez de quelle sorte je me suis conduit pendant tout le temps que j'ai été avec vous, depuis le premier jour où je suis entré en Asie ;

« Que j'ai servi le Seigneur en toute humilité et avec beaucoup de larmes, parmi les traverses qui me sont survenues par la conspiration des Juifs contre moi ;

« Que je ne vous ai rien caché de ce qui pouvait vous être utile, rien ne m'ayant empêché de vous l'annoncer et de vous en instruire en public et en particulier ;

« Prêchant aux Juifs, aussi bien qu'aux Gentils, la pénitence envers Dieu et la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Et maintenant, étant lié par le *Saint-Esprit*, je m'en vais à Jérusalem, sans que je sache ce qui m'y doit arriver,

« Sinon que dans toutes les villes où je passe, le *Saint-Esprit* me fait connaître que des chaînes et des afflictions m'y sont préparées.

« Mais je ne crains rien de toutes ces choses, et je suis prêt à exposer ma vie, pourvu que j'achève ma course et que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de prêcher l'Évangile de la grâce de Dieu. »

Milet ne devait plus revoir l'éloquent et courageux défenseur de la religion chrétienne ; il allait se rendre dans la ville sainte pour y souffrir les persécutions, la haine et la prison. Conduit secrètement à Césarée par les soins d'un tribun de Jérusalem, empressé de le dérober aux coups des assassins, il lui faudra, après mille périls, arriver à Rome, s'y constituer prisonnier, et, dans les liens même, travailler à la conversion de ses nouveaux concitoyens. Mis en liberté, ce grand Apôtre parcourra de nouveaux pays, souffrant

encore les tourments, les pièges et les combats ; puis enfin, rentrant à Rome, il couronnera ses glorieux travaux par le martyre, partageant le supplice de Pierre, dont il avait aussi partagé la captivité pendant près d'un an.

C'est cette séparation douloureuse que saint Paul annonce à cet auditoire fidèle qu'il a réuni autour de lui à Milet, continuant en ces termes :

« Je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu.

« Je vous déclare donc aujourd'hui que je suis pur et innocent du sang de vous tous ;

« Parce que je n'ai point craint de vous annoncer toutes les volontés de Dieu.

« Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Église de Dieu qu'il a acquise par son propre sang.

« Car je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravissants qui n'épargneront point le troupeau.....

« C'est pourquoi veillez, en vous souvenant que durant trois ans je n'ai cessé, ni jour ni nuit, d'avertir avec larmes chacun de vous.

« Et maintenant, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, à celui qui peut achever l'édifice que nous avons commencé, et vous donner part à son héritage avec tous ses saints.

« Je n'ai désiré recevoir de personne ni or, ni argent, ni vêtements ;

« Et vous savez vous-mêmes que ces mains que vous voyez ont fourni à tout ce qui m'était nécessaire, à moi et à ceux qui étaient avec moi.....

« Après leur avoir ainsi parlé, il se mit à genoux et pria avec eux tous.

« Alors ils commencèrent tous à fondre en larmes, et, se jetant au cou de Paul, ils le baisaient,

« Étant principalement affligés de ce qu'il leur avait dit qu'ils ne verraient plus son visage, et ils le conduisirent jusqu'au vaisseau. »

Touchants adieux d'une population pieuse et reconnaissante, qui s'était accoutumée au bonheur d'entendre chaque jour une voix chérie !

Si Milet n'entend plus la voix éloquente de saint Paul, ni celle des ministres chrétiens qui lui succédèrent dans les fonctions apo-

stoliques ; si la religion du Christ s'est retirée devant le sabre du Prophète , elle a aussi perdu les avantages du commerce immense que lui donnait une position avantageuse, et les quatre ports sur la mer Égée , où se trouvait l'embouchure du Méandre aux mille détours , célébrés par tous les poètes , sont aujourd'hui comblés ou vides de vaisseaux : qu'est devenu ce peuple renommé par sa passion et son goût pour les sciences et pour les arts, par ses temples, ses fêtes et ses manufactures ? où sont ces laines si soyeuses et ces étoffes teintes en pourpre qui faisaient sa réputation et sa fortune ?

Voilà ce qui en reste à présent, comme d'une foule d'autres villes si puissantes autrefois.

« Quelques décombres et un peu de poussière parlent seuls aujourd'hui d'une cité qui fut mère de cent colonies, et dont les vaisseaux couvraient la Méditerranée, la mer Noire et la mer d'Azof ; les enfants de Milet étaient rois comme ceux de Tyr et de Sidon ; mais à la suite des révolutions et des conquêtes, le commerce et la civilisation prirent d'autres chemins, et la grande métropole grecque se vit à peu près abandonnée. Quelques familles turques, pauvres, et vivant sous des cabanes, ont hérité de la gloire des Miliésiens ; le génie de l'oubli a fixé là sa demeure au milieu des plantes sauvages et des arbustes inutiles, et les flots du Méandre et les échos de Milet n'entendent plus prononcer le nom de Thalès ou celui d'Aspasie. » (*Correspondance d'Orient.*)

Patmos, appelée maintenant Patimo et Patmosa, est une petite île de la mer Égée, d'environ vingt-cinq à trente milles de circonférence. Son aspect est désagréable, et ses côtes sont, en plusieurs endroits, escarpées et à pic. Les Romains faisaient de cette terre stérile un lieu d'exil : c'est là que l'apôtre saint Jean fut envoyé « pour la parole de Dieu et à cause du témoignage qu'il avait rendu à Jésus-Christ ; » et c'est là qu'il écrivit l'Apocalypse ou *Révélation*, qui porte son nom. On ne sait pas combien de temps dura son exil ; mais on suppose généralement qu'il en fut tiré par la mort de Domitien, qui arriva l'an de Jésus-Christ 96, et alors il se retira à Éphèse.

L'Acropolis, ou *citadelle* de l'ancienne Patmos, fut découverte en février 1817 par M. Whillington, sur l'étroit isthme qui réunit les deux divisions de l'île, et sépare le havre principal du port Merica. Après quelques recherches, il découvrit des restes consi-

dérables d'une immense forteresse. Ce roc ou colline n'est pas aussi élevé que celui sur lequel sont bâtis la ville moderne et le monastère; mais sa situation singulière entre deux ports le rendait plus fort encore que le nouveau. Ces débris se trouvent sur le côté nord de la colline; et, d'après la nature de la terre, la forteresse paraît avoir formé un triangle irrégulier. Le mur avait à peu près sept pieds d'épaisseur, et les tours présentent quatorze pieds de façade. La surface du sol d'alentour est encombrée de ruines, et l'acre tout entière est parsemée de fragments de briques.

Cette île est décrite par M. Emerson, comme paraissant avoir une origine volcanique, et consistant en un rocher informe, légèrement recouvert de terre végétale, offrant de faibles traces de verdure, et qui, par la stérilité de son sol et la chaleur de son soleil, semble prêt à se réduire en cendres au moindre choc. On y trouve de nombreuses églises, dont plusieurs ne s'ouvrent qu'aux fêtes anniversaires des Saints auxquels elles sont respectivement consacrées.

La ville moderne de Patmos, qui est la seule de l'île, et le monastère de Saint-Jean, couronnent le sommet de la colline que l'on voit (Pl. 44), à environ trois quarts d'heure de marche du bord de la mer, et possèdent une vue fort étendue sur les îles environnantes. Le monastère se compose d'un certain nombre de tours et de bastions, ce qui lui donne une apparence beaucoup plus militaire que monastique: on dit qu'il fut érigé par saint Christodoulos, en l'honneur de l'apôtre Jean, et sous les auspices de l'empereur byzantin Alexis Comnène, dans l'année 1117, afin de servir à la fois de résidence aux disciples de saint Jean, et de protection aux habitants de l'île contre les excursions des pirates. Il est maintenant la demeure d'une nombreuse société de moines, qui sont sous la protection de l'évêque de Samos; par la permission spéciale du grand *mufti* de Constantinople, ils jouissent du rare privilège d'une cloche pour appeler les Frères à leurs dévotions, tandis que tous les autres établissements religieux dans l'Orient, sans en excepter le monastère du mont Athos, sont forcés de convoquer leurs membres à la prière par le retentissement d'un marteau sur une barre de fer tordue. Ce privilège, tant envié aux moines de Patmos, est attribué à la haute vénération qu'on dit que les Turcs portent au caractère de saint Jean. Comme la plupart des églises



London: Harding & Co.

London: Harding & Co.

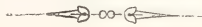
London: Harding & Co.

Palmas

grecques, l'église appartenant au monastère est magnifique, mais sans goût ni élégance. Le vestibule et l'intérieur sont également peints de têtes *demi-chinoises* du Christ et des Apôtres, et la Pagnagia ou Vierge Marie, est placée à chaque coin. La bibliothèque des moines contient quelques volumes imprimés, qui sont presque tous des ouvrages des Pères de l'Église grecque, et aussi un nombre considérable de manuscrits, qui paraissent avoir été recueillis et conservés avec grand soin.

L'ermitage de Saint-Jean se trouve à environ mi-chemin de la côte au couvent : on y parvient par un sentier difficile, dont l'un des côtés est formé par la grotte sacrée dans laquelle l'Évangéliste écrivit sa *Révélation*. Selon M. Emerson, avant la fondation du couvent, cette grotte avait plutôt une position découverte, n'offrant qu'un léger renforcement dans le roc ; mais la dévotion en ayant extrait de nombreux fragments, l'excavation actuelle peut être en grande partie attribuée à cette cause. On montre deux crevasses dans le roc supérieur, qu'on dit être les ouvertures par lesquelles saint Jean reçut les communications célestes. Elles sont considérées comme incomparablement sacrées, et, sous ce rapport, elles ne le cèdent qu'au Saint-Sépulcre de Jérusalem.

Les habitants de Patmos sont au nombre d'environ 4,000, et leur apparence est parfaitement en rapport avec l'aspect défectueux de leur île, car les hommes sont vêtus de vieux haillons de toile de coton, et les femmes (qui sont belles) sont toutes d'une malpropreté repoussante.



CHAPITRE XXIII.

Passage de saint Paul à Rhodes. — Rhodes défendue par les chevaliers de Malte. — Prise par Soliman. — Rhodes en 1806 et 1831. — Rome. — Première vue de cette ville. — Saint Pierre et saint Paul, martyrs dans cette ville. — *Forum romanum*.

Un seul verset des *Actes des Apôtres* rattache l'île de Rhodes (Pl. 45) aux premiers temps du christianisme. Saint Paul dit : « Après que nous nous fûmes séparés des fidèles de Milet avec beaucoup de peine, nous mîmes à la voile, et nous allâmes droit à Cos, le lendemain à Rhodes, et de là à Patare. » Sans doute le grand Apôtre, toujours dévoré du zèle du Seigneur, n'y retint pas captive la parole divine ; sans doute, pendant même un si court séjour, il trouva moyen d'évangéliser ces insulaires, et de semer dans cette terre nouvelle de sublimes vérités et de salutaires enseignements. Franchissons quatorze siècles, et nous trouverons Rhodes devenue l'un des boulevards de la chrétienté, et bravant l'armée considérable commandée par Mahomet II.

Le tableau de cette admirable lutte des armes chrétiennes contre le croissant est d'un trop vif intérêt pour que nous ne nous y arrêtions pas quelques instants.

« L'île de Rhodes appelait en 1478 tous les regards du monde chrétien ; cette île, défendue par les chevaliers de Saint-Jean, retraçait aux fidèles le souvenir de la Terre-Sainte, et les entretenait sans cesse dans l'espérance de revoir un jour l'étendard de Jésus-Christ flotter sur les murs de Jérusalem. Une jeunesse guerrière accourait de toutes les contrées de l'occident, et faisait revivre en quelque sorte l'ardeur, le zèle et les exploits des premières croisades. L'Ordre des Hospitaliers, fidèle à son antique institution, protégeait toujours les pèlerins qui se rendaient en Palestine, et défendait les navires chrétiens contre les attaques des Turcs, des

mameluks et des pirates. Vers le commencement de son règne, Mahomet II avait sommé le grand-maître de lui payer un tribut, comme à son souverain ; et celui-ci s'était contenté de lui répondre : « Nous ne devons la souveraineté de Rhodes qu'à Dieu et à nos épées : notre devoir est d'être les ennemis et non les tributaires des Ottomans. »

« Le grand-maître qui fit cette noble réponse était Jean de Lastic, auparavant grand-prieur d'Auvergne.

« Mahomet II, après avoir triomphé des Persans, était revenu à Constantinople avec de nouveaux projets de conquête sur l'Europe, avec une nouvelle animosité contre les chrétiens, et tout son empire se préparait à servir son ambition et sa colère. Il s'était d'abord rendu maître de Négrepont et de Scutari pour dominer dans les mers de l'Archipel et dans la mer de Sicile et de Naples. D'un autre côté, plusieurs de ses armées s'étaient dirigées vers le Danube pour s'ouvrir les routes de l'Allemagne, et des troupes ottomanes avaient pénétré, le fer et la flamme à la main, jusque dans le Frioul, pour effrayer Venise et reconnaître les avenues de l'Italie.

« Quand tout fut prêt pour l'exécution de ses terribles desseins, le chef de l'empire ottoman résolut d'attaquer la chrétienté sur plusieurs points à la fois. Une nombreuse armée se mit en marche pour envahir la Hongrie et toutes les contrées voisines du Danube. Deux flottes, portant un grand nombre de troupes, devaient se diriger, l'une contre les chevaliers de Rhodes, dont Mahomet redoutait la bravoure, l'autre contre les côtes de Naples.

« A l'approche de l'armée ottomane, toute la Hongrie, gouvernée par Mathias Corvin, courut aux armes, livra bataille aux Turcs dans la Transylvanie, et détruisit dans un seul combat toute leur armée. Mais les chrétiens souillèrent leur victoire en formant des danses barbares sur les cadavres mutilés de leurs ennemis.

« Tandis que les Turcs éprouvaient une sanglante défaite sur le Danube, la flotte de Mahomet, qui s'avancait sur l'île de Rhodes, devait trouver, dans les chevaliers de Saint-Jean, des ennemis non moins intrépides et non moins redoutables que les Hongrois. Le pacha qui commandait cette expédition appartenait à cette famille impériale des Paléologues, dont les humbles prières avaient tant de fois sollicité les secours de l'Europe chrétienne. C'est dans Vertot, l'historien élégant des chevaliers de Malte, qu'il faut voir la cons-

tance héroïque de d'Aubusson, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, l'infatigable intrépidité de ses chevaliers, se défendant, au milieu des ruines, contre cent mille Ottomans, armés de tout ce qu'avaient inventé l'art des sièges et le génie de la guerre. A l'approche des Turcs, le grand-maître de Rhodes avait imploré les armes des princes chrétiens; mais tous les secours qu'on lui envoya consistèrent en quatre vaisseaux napolitains et génois qui n'arrivèrent qu'après la levée du siège, et quelques sommes d'argent, qui furent le produit d'un jubilé ordonné par le pape sur l'invitation de Louis XI. Selon les vieilles traditions, la défense de Rhodes fut signalée par des prodiges qui pouvaient rappeler le temps des premières croisades; les Turcs virent dans le ciel une Vierge vêtue de blanc, et les phalanges de la milice céleste arrivant au secours de la ville assiégée; les prisonniers ottomans attribuèrent leur défaite à cette apparition, et, dans sa relation adressée à l'empereur Frédéric, Pierre d'Aubusson ne dédaigna point de rapporter les miracles attestés par les infidèles.»

Mais Rhodes devait à la fin succomber sous les coups répétés de la puissance ottomane. Soliman venait de s'emparer de Belgrade et menaçait l'île devant laquelle Mahomet II avait échoué. C'était la dernière colonie des chrétiens en Asie. Tant que les chevaliers de Saint-Jean en resteraient les maîtres, le sultan pouvait craindre qu'on ne formât en Occident quelque grande expédition pour le recouvrement de la Palestine et de la Syrie, et même pour la conquête de l'Égypte, qui venait d'être réunie à l'empire ottoman.

Le grand-maître des Hospitaliers envoya solliciter des secours de l'Europe chrétienne. Charles-Quint venait de réunir sur sa tête la couronne impériale et celle de toutes les Espagnes. Uniquement occupé d'abattre la puissance de la France, et cherchant à entraîner le pape Adrien VI dans une guerre contre le roi très-chrétien, il fut peu touché du danger qui menaçait les chevaliers de Rhodes. Le souverain pontife n'osa les secourir et solliciter pour eux l'appui de la chrétienté. François I^{er} aurait voulu se montrer plus généreux; mais, dans la situation où se trouvait le royaume, il ne put envoyer les secours qu'il avait promis.

Les chevaliers de Rhodes restèrent donc réduits à leurs propres forces. L'histoire a célébré les travaux et les prodiges par lesquels l'ordre des Hospitaliers illustra sa défense. Après plusieurs mois de

combats, qui coûtèrent aux infidèles près de soixante mille hommes, Rhodes tomba au pouvoir de Soliman. Ce fut un spectacle bien touchant que celui du grand-maître, l'Isle-Adam, le père de ses chevaliers et de ses sujets, entraînant après lui les tristes débris de l'Ordre, et tout le peuple de Rhodes, qui avait voulu le suivre. Il aborda sur les côtes du royaume de Naples; non loin du lieu où Virgile fait débarquer Énée avec les restes glorieux de Troie. Si l'esprit des croisades avait pu se ranimer encore, quels cœurs seraient restés sans émotion en voyant ce vénérable vieillard, suivi de ses compagnons fidèles d'infortune, cherchant un asile, implorant la compassion, et sollicitant, pour prix de ses services passés, un coin de terre où lui et ses chevaliers pussent encore déployer l'étendard de la religion et combattre les infidèles! (MICHAUD, *Hist. des Croisades.*)

« Il me tardait, dit M. de Chateaubriand, de jeter du moins un regard sur cette fameuse Rhodes, où je ne devais passer qu'un moment.

« Ici commençait pour moi une antiquité qui formait le passage entre l'antiquité grecque, que je quittais, et l'antiquité hébraïque dont j'allais chercher les souvenirs. Les monuments des chevaliers de Rhodes ranimèrent ma curiosité, un peu fatiguée des ruines de Sparte et d'Athènes. Des lois sages sur le commerce, quelques vers de Pindare sur l'épouse du Soleil et la fille de Vénus, des poètes comiques, des peintres, des monuments plus grands que beaux, voilà, je crois, tout ce qui rappelle au voyageur la Rhodes antique. Les Rhodiens étaient braves; il est assez singulier qu'ils se soient rendus célèbres dans les armes pour avoir soutenu un siège avec gloire, comme les chevaliers leurs successeurs. Rhodes, honorée de la présence de Scipion et de Pompée, fut souillée par celle de Tibère. Les Perses s'emparèrent de Rhodes sous le règne d'Honorius. Elle fut prise ensuite par les généraux des califes, l'an 647 de notre ère, et reprise par Anastase, empereur d'Orient. Les Vénitiens s'y établirent en 1203; Jean Dinas l'enleva aux Vénitiens. Les Turcs la conquièrent sur les Grecs. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'en saisirent en 1304, 1308 et 1319. Ils la gardèrent à peu près deux siècles, et la rendirent à Soliman II, le 25 décembre 1522.

« Rhodes m'offrait à chaque pas des traces de nos mœurs et des

souvenirs de notre patrie. Je retrouvais une petite France au milieu de la Grèce.

« Je parcourais une grande rue, appelée encore la *rue des Chevaliers*. Elle est bordée de maisons gothiques ; les murs de ces maisons sont parsemés de devises gauloises et des armoiries de nos familles historiques. Je remarquai les lis de France, couronnés et aussi frais que s'ils sortaient de la main du sculpteur. Les Turcs, qui ont mutilé partout les monuments de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie. L'honneur chrétien a étonné la bravoure infidèle, et les Saladin ont respecté les Coucy.

« Au bout de la rue des Chevaliers, on trouve trois arceaux gothiques qui conduisent au palais du grand-maître. Ce palais sert aujourd'hui de prison. Un couvent à demi ruiné et desservi par deux moines est tout ce qui rappelle à Rhodes cette religion qui y fit tant de miracles. Les pères me conduisirent à leur chapelle. On y voit une Vierge gothique peinte sur bois : elle tient son enfant dans ses bras ; les armes du grand-maître d'Aubusson sont gravées au bas du tableau. Cette antiquité curieuse fut découverte, il y a quelques années, par un esclave qui cultivait le jardin du couvent. Il y a dans la chapelle un second autel, dédié à saint Louis, dont on retrouve l'image dans tout l'Orient, et dont j'ai vu le lit de mort à Carthage. Je laissai quelques aumônes à cet autel, en priant les pères de dire une messe pour mon bon voyage, comme si j'avais prévu les dangers que je courrais sur les côtes de Rhodes à mon retour d'Égypte.

« Le port marchand de Rhodes serait assez sûr si l'on rétablissait les anciens ouvrages qui le défendaient. Au fond de ce port s'élève un mur flanqué de deux tours. Ces deux tours, selon la tradition du pays, ont remplacé les deux rochers qui servaient de base au colosse. On sait que les vaisseaux ne passaient point entre ses jambes, et je n'en parle que pour ne rien oublier ¹.

« Assez près de ce premier port se trouvent la darse ² des galères et le chantier de construction. On y bâtissait alors une frégate de trente canons, avec des sapins tirés des montagnes de l'île ; ce qui m'a paru digne de remarque.

¹ La tour qui est à l'entrée du port, et que l'on voit à gauche dans la Pl. 45, est supposée occuper la place d'un des pieds de la statue gigantesque.

² On appelle darse la partie intérieure du port.

« Les rivages de Rhodes, du côté de la Caramanie (la Doride et la Carie), sont à peu près au niveau de la mer ; mais l'île s'élève dans l'intérieur, et l'on remarque surtout une haute montagne, aplatie à sa cime, citée par tous les géographes de l'antiquité. Il reste encore à Lindes (village de l'île, au sud de Rhodes) quelques vestiges du temple de Minerve. Camire et Ialyse ont disparu. Rhodes fournissait autrefois de l'huile à toute l'Anatolie, elle n'en a pas assez aujourd'hui pour sa propre consommation. Elle exporte encore un peu de blé. Les vignes donnent un vin très-bon, qui ressemble à ceux du Rhône : les plants en ont peut-être été apportés du Dauphiné par les chevaliers de cette langue, d'autant plus qu'on appelle ces vins, comme en Chypre, *vins de Commanderie*.

« Nos géographies nous disent que l'on fabrique à Rhodes des velours et des tapisseries très-estimés. Quelques toiles grossières, dont on fait des meubles aussi grossiers, sont, dans ce genre, le seul produit de l'industrie des Rhodiens. Ce peuple, dont les colonies fondèrent autrefois Naples et Agrigente, occupe à peine aujourd'hui un coin de son île déserte. Un aga, avec une centaine de janissaires dégénérés, suffisent pour garder un troupeau d'esclaves soumis. On ne conçoit pas comment l'Ordre de Malte n'a jamais essayé de rentrer dans ses anciens domaines ; rien n'était plus aisé que de s'emparer de l'île de Rhodes : il eût été facile aux chevaliers d'en relever les fortifications, qui sont encore assez bonnes : ils n'en auraient point été chassés de nouveau, car les Turcs, qui les premiers en Europe ouvrirent la tranchée devant une place, sont maintenant le dernier des peuples dans l'art des sièges. » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

« Que de combats livrés autour des bastions de France et d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie ! il n'y a pas là une pierre qui n'ait été ensanglantée, pas un fossé qui ne soit rempli de cadavres. Les canons dont les boulets pesaient jusqu'à onze cents livres, les mines, les contre-mines, la sape, le glaive, l'incendie, toutes les armes meurtrières, tout ce qui détruit, tout ce qui donne la mort, fut mis en usage dans les deux sièges de Rhodes. Quand on se rappelle que toutes les nations de l'Europe étaient représentées dans cette lutte glorieuse, on tient son regard attaché sur ces murailles comme sur les plus belles pages de l'histoire moderne.

« Après avoir vu les postes du péril occupés par la noble milice

de Saint-Jean, il faut voir les habitations des chevaliers et tout ce qui reste de leur long séjour dans la ville. La rue qui porte encore aujourd'hui leur nom, bâtie sur un plan incliné, commence non loin du port, et remonte vers la mosquée. Elle a des trottoirs de chaque côté, elle est pavée de petits cailloux noirs et blancs, en forme de mosaïque. Cette rue des Chevaliers ne ressemble point à celles d'aucune ville d'Orient : toutes les maisons y sont construites à peu près comme les maisons d'Italie au quinzième siècle ; la plupart des façades ont conservé leurs formes, leurs anciens ornements et jusqu'aux écussons de la chevalerie de Rhodes.

« Le climat de cette île est sain ; l'année n'y a pas un jour sans soleil ; les montagnes y sont encore couvertes de belles forêts ; on n'y trouve point d'animaux malfaisants, excepté les reptiles ; il n'y a point de rivières, mais partout des sources : toutes les céréales peuvent y croître : le tabac, le coton, et toutes sortes d'arbres fruitiers y réussissent. Les jardins de Rhodes avaient autrefois une grande renommée. Virgile a célébré ses gros raisins ; on vantait ses oranges et surtout ses rosés ¹, qui, aux temps primitifs, étaient l'emblème de l'île, et partagèrent avec le soleil la gloire de lui donner un nom. Dans le siècle dernier, sa population était encore de 80,000 âmes ; la barbarie fiscale des beys, les impôts dont ils ont écrasé les habitants, et le monopole de toutes les productions qu'ils ont exercé, ont ruiné le pays ; plus de jardins, plus de moissons, et sa population n'est à présent (1831) que de 16,000 habitants. » (*Correspondance d'Orient.*)

« Rhodes sort, comme un bouquet de verdure, du sein des flots : les minarets légers et gracieux de ses blanches mosquées se dressent au-dessus de ses forêts de palmiers, de caroubiers, de sycomores, de platanes, de figuiers. Ils attirent de loin l'œil du navigateur sur ces retraites délicieuses des cimetières turcs, où l'on voit chaque soir les musulmans, couchés sur le gazon de la tombe de leurs amis, fumer et conter tranquillement, comme des sentinelles qui attendent qu'on vienne les relever, comme des hommes indolents qui aiment à se coucher sur leurs lits, et à essayer le sommeil avant l'heure du dernier repos.....

« On remarque à Rhodes le caractère oriental des bazars, bou-

¹ Du mot *rhodon*, en grec, rose.

tiques moresques en bois sculpté, *rue des Chevaliers*, où chaque maison garde encore intacts sur sa porte les écussons des anciennes maisons de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne. Rhodes a de beaux restes de ses fortifications antiques ; la riche végétation d'Asie qui les couronne et les enveloppe leur donne plus de grâce et de beauté que celles de Malte... Le ciel semble avoir fait cette île comme un poste avancé sur l'Asie ; une puissance européenne qui en serait maîtressé tiendrait à la fois la clef de l'Archipel, de la Grèce, de Smyrne, des Dardanelles, de la mer d'Égypte et de la mer de Syrie. — Je ne connais au monde ni une plus belle position militaire maritime, ni un plus beau ciel, ni une terre plus riante et plus féconde. — Les Turcs y ont imprimé ce caractère d'inaction et d'indolence qu'ils portent partout. Tout y est dans l'inertie et dans une sorte de misère. Mais, ce peuple qui ne crée rien, qui ne renouvelle rien, ne brise et ne détruit rien non plus ; il laisse au moins la nature agir librement autour de lui ; il respecte les arbres jusqu'au milieu même des rues et des maisons qu'il habite ; de l'eau et de l'ombre, le murmure assoupissant et la fraîcheur voluptueuse, sont ses premiers, sont ses seuls besoins. Aussi, dès que vous approchez, en Europe ou en Asie, d'une terre possédée par les Musulmans, vous la reconnaissez de loin au riche et sombre voile de verdure qui flotte gracieusement sur elle. Des arbres pour s'asseoir à leur ombre ; des fontaines jaillissantes pour rêver à leur bruit ; du silence et des mosquées aux légers minarets s'élevant à chaque pas, voilà tout ce qu'il faut à ce peuple ; il ne sort de cette douce et philosophique apathie que pour monter ses coursiers du désert, les premiers serviteurs de l'homme, et pour voler sans peur à la mort pour son prophète et pour son Dieu. » (*Souvenirs d'Orient.*)

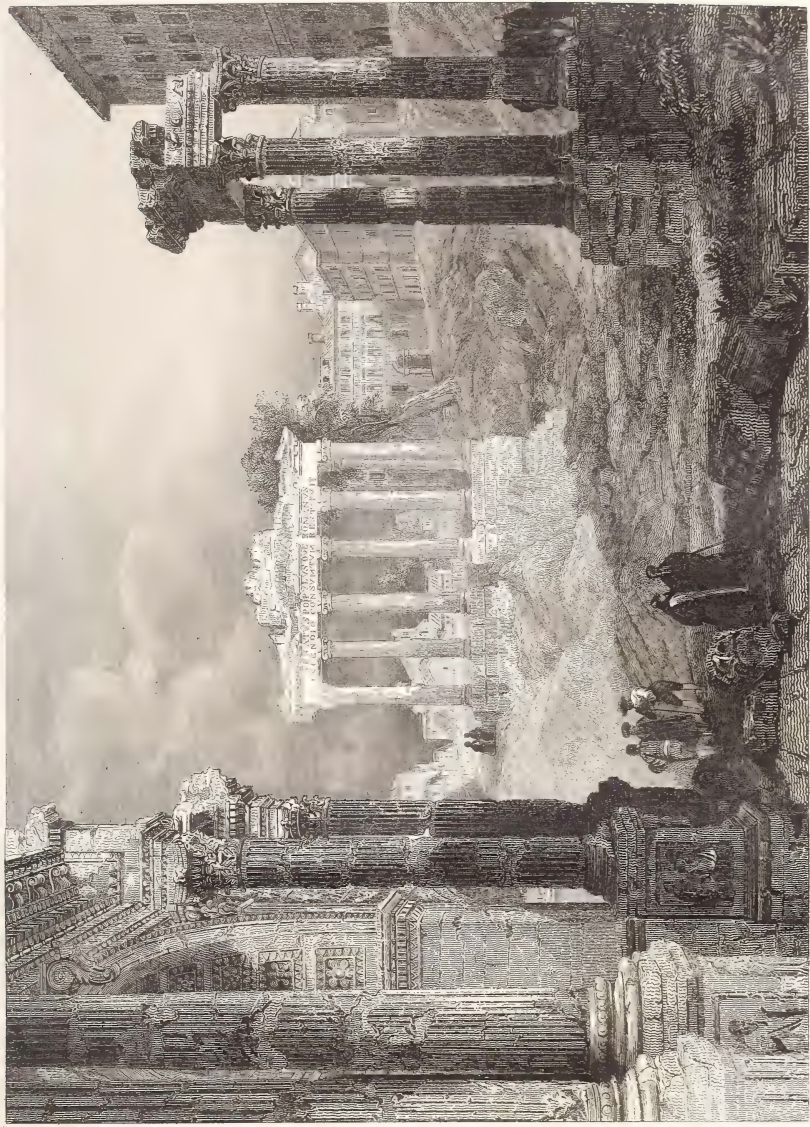
Il nous faut suivre à présent les Apôtres sur une terre plus lointaine, où les attendent la persécution, la prison et la mort. Les derniers travaux de saint Paul et de saint Pierre étaient réservés à Rome, à cette grande capitale du monde païen ; elle qui devait, à son tour, porter le joug de la croix, et devenir la clef de la voûte, le centre de la catholicité. Ce vaste théâtre convenait bien aux princes des Apôtres, et ce n'était pas dans un obscur village qu'ils devaient annoncer le Dieu ressuscité, répandre comme lui tout leur sang, et

mourir pour la foi. La religion chrétienne n'avait pas à craindre les savants et les philosophes de Rome, elle qui avait déjà vaincu les sages d'Athènes et des villes les plus polies de toute la Grèce.

Quand les pèlerins aperçoivent les sommités de la ville sainte éclairées par les rayons du soleil, ils s'arrêtent, émus, le cœur plein d'un mélange de tristesse et de joie, ils saluent de leurs pieuses acclamations la ville par excellence, et, oubliant les fatigues d'une longue route, ils brûlent de mettre le pied à Jérusalem, le but de leur voyage ; et de même, lorsque les voyageurs chrétiens s'approchent de Rome, et que le dôme élevé de Saint-Pierre resplendit de clarté, ils font aussi halte, et se disent avec un saint enthousiasme : Nous allons voir la mère de toutes les églises, la chaire de vérité, le chef de l'univers chrétien, les catacombes des martyrs et le tombeau des saints Apôtres. Près de mettre fin à ce travail religieux, nous parlerons avec bonheur de cette grande ville, qui, par la foule de ses souvenirs, la solennité de ses fêtes, l'abondance des précieuses reliques dont elle est enrichie, est presque une autre Jérusalem.

Ce ne fut pas sans avoir lutté contre la tempête et contre les dangers et les ennuis d'une longue navigation, que saint Paul mit le pied dans la capitale du monde. Il y venait appeler au tribunal de l'empereur même de la condamnation portée contre lui par les habitants de Jérusalem, jaloux de sa conversion et de ses succès dans la carrière évangélique. Libre sur parole, pendant deux années entières, il ne cessa d'annoncer aux Juifs le salut de Dieu envoyé aux gentils ; puis, son innocence ayant été reconnue, il entreprit de nouveaux voyages, et parcourut diverses nations pour y porter le flambeau de l'Évangile. Il souffrit de nouveau les chaînes, les tourments, les calomnies, et revenu de lui-même à Rome, où il s'était joint à saint Pierre pour instruire avec lui les Juifs dans leurs synagogues et les gentils dans leurs assemblées publiques, il fut jeté dans une prison par ordre de Néron. L'infatigable athlète demeura plus d'un an dans cet affreux séjour, où son zèle ne put être enchaîné. Mais enfin un glorieux martyre devait terminer une si belle vie, et, le 29 juin de l'an 66 de J.-C., saint Paul eut la tête tranchée.

Saint Pierre, le prince des Apôtres, celui qui devait fonder à Rome cette Église impérissable quoique toujours attaquée, et devenir le premier anneau de cette chaîne mystérieuse qui lie la terre



Engraving by Robert del

Forum Romanum.

Engraving by Robert del

au ciel, séjourna comme saint Paul deux fois à Rome. Il y vint d'abord pour combattre l'erreur et l'idolâtrie dans le lieu même où elles dominaient avec le plus d'empire. Il paraît qu'il la quitta et y revint à plusieurs reprises; enfin, il y retourna pour la dernière fois sous le règne de Néron, car c'était dans cette ville qu'il devait mettre fin à sa carrière d'apôtre, et acquérir la gloire du martyr. Vaincu par les sollicitations des fidèles, il allait, pour se soustraire à la mort, abandonner Rome, lorsque son Maître, qui lui avait prédit qu'il aurait l'honneur de mourir sur une croix comme lui, l'y ramena par sa divine parole. Les circonstances de la rentrée de saint Pierre à Rome sont miraculeuses et attendrissantes. Pierre était à la porte de la ville pendant la nuit, lorsqu'il vit Jésus-Christ qui entrait par la même porte. Le saint Apôtre lui demanda : « Seigneur, où allez-vous ? — Je viens à Rome, lui répondit Jésus-Christ, pour être crucifié de nouveau. » Saint Pierre comprit le sens de cette réponse, retourna aussitôt sur ses pas, et vint raconter cette vision aux fidèles. Arrêté de nouveau, il se réjouit de ce qu'il est appelé à donner sa vie pour Jésus-Christ. Après plusieurs mois d'une prédication courageuse dans la prison commune, saint Paul est décapité, tandis que son illustre compagnon, condamné à mourir sur la croix, demande, par un excès d'humilité, à être crucifié la tête en bas, ne se trouvant pas digne de mourir en regardant le ciel, comme le Rédempteur du monde.

Il n'entre pas dans notre plan de retracer toutes les merveilles de cette ville, unique dans le monde par ses souvenirs et par ses monuments. Nous nous bornerons à parler du *Forum* et du *Colisée*, lieux célèbres, où sans doute la voix des Apôtres dont nous venons de parler a retenti plus d'une fois, et qu'ils ont parcourus pendant leur séjour à Rome; puis la description de l'obscur cachot où l'on croit que saint Pierre et saint Paul passèrent les derniers jours d'une vie si tourmentée et si sainte, mettra fin à cette publication.

« En sortant de l'église de Saint-Joseph, le *Forum romanum* se déploie à la vue des voyageurs avec toute sa désolation majestueuse. Tel qu'il est esquissé dans la gravure (Pl. 47), c'est peut-être le site le plus mélancolique que Rome renferme dans ses murs. Non-seulement sa première grandeur est totalement anéantie, mais le terrain n'a été appliqué à aucune autre destination. Quand le voyageur descend du Capitole, il trouve un grand nombre des anciens

bâtimens enterrés sous un sol inégal, et une imagination un peu vive pourrait se figurer que quelque charme protège ces lieux et les empêche d'être profanés par des occupations vulgaires. Là où se tenaient les comices, où la voix éloquente de Cicéron retentissait, et où passèrent les pompes triomphales, on ne voit aucun être animé, sinon quelques étrangers amenés par la curiosité, ou des criminels condamnés à des fouilles, ou bien encore des bestiaux qui n'y trouvent qu'une faible nourriture.

« Dans les beaux jours de la république, c'était là que s'assemblait le peuple, au milieu d'une double rangée de temples et de statues, entre les arcs de triomphe surgissant de toutes parts en l'honneur des enfans de Rome, qui venaient dans cette glorieuse enceinte décider du sort des peuples et des rois. Ce lieu, jadis le plus beau de l'univers, beau de tous les grands souvenirs de la république romaine, est devenu un marché aux bœufs, le *Campo Vaccino!*

« C'est dans cette vaste enceinte, et de ce point, que se voient les ruines d'une foule de monumens. C'est d'abord le temple de Jupiter Tonnant, magnifique édifice élevé par Auguste, pour avoir échappé au tonnerre tombé la nuit près de sa litière pendant la guerre d'Espagne. Il ne reste plus que trois colonnes du portique, avec une partie de l'entablement et de la frise, où l'on aperçoit encore représentés des instrumens de sacrifices.

« Plus loin, c'est le temple de la Fortune, regardé longtems comme le temple de la Concorde, et qui ne présente aujourd'hui d'autres restes qu'un portique, qui consiste en six colonnes ioniques, dont les bases et les chapiteaux sont en marbre blanc, tandis que les fûts sont en granit d'Egypte. Les fragmens subsistant encore aujourd'hui sont de bon goût. La fondation du temple de la Concorde, voisin de celui de la Fortune, eut lieu à l'occasion de la réconciliation entre le sénat et le peuple et *Furius Camillus*.

« En voyant la colonne dédiée à l'empereur *Phocas* par l'exarque de Rome, *Smaragdus*, on se demande quel intérêt la colonne d'un tyran peut inspirer près du noble théâtre de la liberté romaine.

« A quelques pas, l'oratoire de *Saint-Thor* est, dans la forme primitive, le temple de *Pan*, fameux par ses *Lupercales* et par le figuier ruminal, à l'ombre duquel la louve allaitait les fondateurs de Rome, *Rémus* et *Romulus*, dont le souvenir se retrouve sur une

foule de monuments. Chacun sait qu'aux sacrifices des Lupercales, des enfants étaient placés sous le couteau qui venait de servir à l'immolation des victimes. Les prêtres l'appuyaient doucement à leur front pour imprimer la trace d'une blessure apparente qu'ils essuyaient ensuite.

« Le grandiose mais pesant arc de Septime-Sévère annonce l'époque de la décadence. Il fut élevé, comme le constate une inscription, par le sénat et le peuple romain, à Septime-Sévère et à ses fils Caracalla et Géta, pour rappeler un double triomphe sur les Parthes. Le nom de Géta fut effacé après sa mort par son barbare frère, qui se flattait peut-être d'effacer le souvenir de son meurtre dans la mémoire des hommes. Cet arc consacre la victoire de Septime-Sévère sur les Parthes. Les bas-reliefs représentent des prisonniers de cette nation, et l'empereur, que les Romains saluent avec enthousiasme.

« Cet arc, tout en marbre blanc, fut enterré pendant des siècles, presque jusqu'à moitié de sa hauteur. Léon X ordonna que l'on fit quelques excavations, sous la direction de Michel-Ange. En 1563, on entreprit une seconde fois de le dégager ; mais les travaux furent rendus inutiles par l'éboulement des terres. Le but fut encore manqué sous le pontificat de Grégoire XIV, et enfin, en 1804, l'arc fut entièrement découvert sous le pontificat de Pie VII.

« Le temple d'Antonin et Faustine, élevé par le sénat en 168, montre quelles étaient la magnificence et la distribution des temples antiques. Le portique, avec ses dix belles colonnes de cipolin, l'un des marbres les plus rares, est une intéressante ruine dont on a fait l'église de San-Lorenzo in Miranda. Le nom du vertueux empereur se trouve encore au fronton, associé, non sans quelque scandale, au nom décrié de Faustine.

« Le temple de Romulus et de Rémus, aujourd'hui l'église de Saint-Côme et Saint-Damien, est remarquable par sa porte de bronze, indiquant dans toutes ses parties, jusqu'à la fermeture, un monument curieux de serrurerie antique.

« Les trois majestueuses arcades, dites du temple de la Paix, paraissent devoir être la basilique de Constantin, quoi qu'il en soit de la diversité d'opinions des antiquaires par rapport à ce temple. Vespasien, après avoir terminé la guerre de la Judée, éleva le temple de la Paix soixante-quinze ans après Jésus-Christ. C'était

un des monuments religieux les plus magnifiques de l'ancienne Rome. Vespasien y avait placé les dépouilles de Jérusalem, puis il servit de trésor public.

« L'arc de Titus lui fut voté après sa mort par le sénat et le peuple. Les deux principaux bas-reliefs sont les meilleurs ouvrages romains en ce genre. L'un représente Titus sur un char de triomphe, conduit par la figure allégorique de la Patrie; l'autre, des soldats juifs et d'autres prisonniers, la table, le chandelier d'or à sept branches et les riches dépouilles du temple de Jérusalem... Chose remarquable, par un bonheur inouï, ou plutôt par une providence toute miraculeuse, les édifices les mieux conservés de Rome, le Panthéon, le Colisée et l'arc de Titus, sont des monuments qui se rattachent aux souvenirs et à l'histoire de notre religion.

« Au milieu du Forum, il faut visiter l'emplacement des comices, où s'assemblait le peuple romain lorsqu'il était appelé à délibérer sur les affaires de l'Etat. Pour compléter cette intéressante promenade au Forum, il reste à voir la base du colosse de Néron, et la borne humide (*Meta sudans*), fontaine ainsi appelée à cause de sa ressemblance avec les bornes d'un cirque : une gerbe d'eau jaillissait de son sommet.

« Le colosse en bronze de Néron, de cent pieds environ de hauteur, avait été d'abord placé dans le vestibule du Palais Doré de cet empereur. Vespasien transforma cette immense statue en un Apollon, et Commode la fit modifier à son image.

« Deux causes ont rendu très-difficile la restauration du Forum : d'abord le petit nombre de documents qui nous sont parvenus sur cette place publique, dont la superficie égale celle de la place de la Concorde à Paris, et en second lieu, la foule des édifices qui se pressent et s'entassent, pour ainsi dire, dans le même espace. »

En parcourant ce labyrinthe de monuments qui attestent la fragilité des œuvres et des gloires humaines, on aime à se dire que la religion chrétienne, qui est venue sanctifier quelques-uns de ces temples, en abattre les impuissantes divinités, et régner seule sur ses immenses débris, ne peut jamais périr; qu'elle reste debout, immuable au-dessus de ces portiques qui croulent, de ces colonnes renversées dans la poussière, et que la parole divine se fait encore entendre dans ce Forum, où la voix du peuple romain est muette depuis tant de siècles.



Arthur Schmitt del.

André Schmitt

Leonce Baubert sc.

Rome. Colysée.

CHAPITRE XXIV.

Le Colisée. — Spectacles donnés aux Romains. — Sa destruction successive. — Croix érigée au milieu de l'enceinte pour conserver ce monument. — Sa description par M. de Chateaubriand — Prison Mamertine. — Les martyrs et leurs supplices.

« Voici maintenant le *Colisée* (Pl. 47), le Colisée, théâtre gigantesque des divertissements de la plus grande nation du monde ! Cet édifice doit son nom à la statue colossale de Néron, qui occupait jadis une partie de ce vaste emplacement. Commencé par Flavius Vespasien, et appelé quelquefois, pour cette raison, amphithéâtre Vespasien, le Colisée fut terminé par Titus, qui l'inaugura en l'an 80 de J.-C. environ, par des combats où furent sacrifiés plus de cinq cents gladiateurs et cinq mille bêtes féroces. »

La fureur des Romains pour ces spectacles sanglants était bien enracinée dans leurs cœurs, puisqu'il fallut tout le zèle et toute l'éloquence des évêques pendant plus de quatre cents ans, pour en éloigner les chrétiens, et pour les faire totalement disparaître. Au milieu de la solitude où saint Jérôme s'était enfoncé, le souvenir des jeux du cirque lui revenait à la pensée et troublait ses méditations. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, raconte que pendant son séjour à Rome, Alype, son ami, qui n'était encore que catéchumène, et qui devait un jour devenir un grand évêque, retomba, par une rencontre extraordinaire, dans la passion qu'il avait eue pour les spectacles. Voici ce récit, qui forme un étonnant tableau de la faiblesse humaine :

« Quelques jeunes gens, amis d'Alype, et qui étudiaient le droit comme lui, sortant un jour de dîner ensemble, le trouvèrent dans leur chemin, et entreprirent de le mener avec eux à l'amphithéâtre. C'était un de ces jours funestes, où l'on se fait un plaisir de voir répandre le sang humain. Comme il avait une extrême horreur

pour ces sortes de cruautés, il résista d'abord de toute sa force : mais les autres usant de cette espèce de violence qu'on se fait quelquefois entre amis, et l'entraînant malgré qu'il en eût, il leur dit : « Vous pouvez entraîner mon corps et me placer parmi vous à « l'amphithéâtre, mais vous ne disposerez pas de mon esprit ni de « mes yeux, qui ne prendront assurément aucune part au spec- « tacle : ainsi j'y serai comme n'y étant point ; et par ce moyen je « me mettrai tout à la fois au-dessus de la violence que vous me « faites, et de la passion qui me possède. » Mais il eut beau dire, ils l'emmenèrent, et peut-être que ce fut en partie pour voir s'il pourrait s'en tenir à ce qu'il leur avait dit.

« Enfin ils arrivèrent et se placèrent le mieux qu'ils purent, et, pendant que tout l'amphithéâtre était dans le transport de ces barbares plaisirs, Alype défendait à son cœur d'y prendre part, et se tenait les yeux fermés ; plutôt à Dieu qu'il se fût bouché les oreilles ! car ayant été frappé d'un grand cri poussé par le peuple à la vue d'un incident extraordinaire arrivé dans le combat, la curiosité l'emporta, et, ne voulant voir que cet incident, persuadé que, quel qu'il fût, il s'en détournerait et le mépriserait après l'avoir vu, il ouvrit les yeux, et ce fut assez pour faire à son cœur une plaie bien plus mortelle que celle qu'un des combattants venait de recevoir, et pour le faire tomber bien plus dangereusement que ce gladiateur dont la chute lui avait fait ouvrir les yeux ; ce fut par là que son cœur, où il y avait bien plus de présomption que de force, et qui était d'autant plus faible qu'il avait compté sur lui-même, au lieu de ne rien attendre que de vous, ô mon Dieu, se trouva blessé tout d'un coup. La cruauté s'y glissa dans le moment même où ce sang qu'on venait de répandre frappa ses yeux, et, bien loin de les détourner de ce qui se passait, il les y tint attachés, buvant la fureur à longs traits sans s'en apercevoir, et se laissant entraîner à ce plaisir barbare et criminel.

« Ce n'était plus là ce même homme qu'on avait traîné par la force ; c'était un homme de même trempe que tous ceux qui faisaient foule dans l'amphithéâtre, et un digne compagnon de ceux qui l'y avaient amené. Le voilà attaché aux spectacles comme les autres, mêlant ses cris avec les leurs, s'échauffant et s'intéressant comme eux à ce qui se passait. Enfin il sortit de là avec une telle ardeur pour les spectacles, qu'il ne respirait plus autre chose, et

que non-seulement il était prêt à y retourner avec ceux qui l'avaient amené, mais qu'il en était plus entêté qu'aucun, et qu'il y menait les autres. Qui pourrait le relever après une telle rechute, que la main toute-puissante de votre miséricorde ? Aussi est-ce elle seule qui l'a fait ; et vous lui avez appris, ô mon Dieu, à ne mettre plus sa confiance qu'en vous, et à ne rien attendre de ses propres forces ; mais ce n'a été que longtemps après. » Cependant le souvenir de cette aventure se conservait dans son cœur, pour lui servir à l'avenir de préservatif et de remède. (*Confessions de saint Augustin.*)

Et, pour ne point parler des empereurs connus par leurs cruautés, nous voyons ici Titus, renommé par sa clémence, Titus, qui disait : « J'ai perdu un jour, » parce qu'il ne l'avait pas employé au soulagement de ses semblables, commander de sang-froid des fêtes où cinq cents hommes périssent devant ses yeux pour amuser le peuple romain. Les femmes elles-mêmes étaient tellement ivres de ces combats de gladiateurs, qu'elles oubliaient la douceur naturelle à leur sexe, qu'elles prenaient un barbare plaisir à ces jeux, et demandaient aux malheureux frappés à mort de tomber avec grâce, applaudissant à leur agonie, et ne détournant pas les yeux de ce spectacle horrible. Il serait à souhaiter que l'Espagne, chrétienne jusqu'au fond de l'âme, ne donnât plus l'exemple de ces plaisirs qui coûtent trop à l'humanité, qu'elle fit enfin cesser les combats de taureaux, où souvent la vie des *piccadores* et des *toreadores* est en danger.

« La forme du Colisée est ovale. Sa circonférence est de seize cent seize pieds, et sa hauteur de cent cinquante, c'est-à-dire qu'elle surpasse de quinze pieds environ la colonne de la place Vendôme. Qu'on se représente trois rangées de hautes arcades superposées, dont quatre-vingts pour chaque rang, ornées de colonnes engagées, destinées à soutenir les entablements ; qu'on se représente vingt escaliers immenses conduisant jusqu'au faite de l'édifice dans toutes les directions, soixante-dix entrées donnant passage aux milliers de spectateurs attirés des confins de l'Empire romain pour assister aux jeux ; qu'on se figure l'empereur et sa famille, les vestales, les sénateurs placés honorablement dans le podium (ou balcon) ; puis au-dessus d'eux, dans des places moins distinguées (les galeries), la foule des Romains vulgaires, au nombre de plus de

cent mille, et l'on aura une idée de la beauté de son architecture, et du nombre prodigieux de spectateurs couverts de vêtements aux couleurs éclatantes, qui se pressaient avidement dans son enceinte.

« Autour de chaque étage régnait un corridor couvert; celui de la première rangée était éclairé par les intervalles des arcades; les deux autres, supérieurs, recevaient la lumière au moyen de fenêtres; tous ces corridors étaient appelés vomitoires, nom expressif, qui fait allusion à leur destination: ils étaient en effet destinés à vomir les flots de la multitude lorsqu'elle entrait dans cet immense amphithéâtre, ou lorsqu'elle en sortait à la fin de ces jeux. Un portique circulaire couronnait l'édifice, on y fixait le voile immense qui garantissait les assistants des rayons du soleil et de la pluie.

« Sous l'impression de nos usages, l'enthousiasme, le transport des anciens, et surtout des Romains, pour les jeux des amphithéâtres, doivent nous paraître presque incompréhensibles, et plutôt le produit de l'imagination exaltée des écrivains que le récit ingénu des faits. Tout ce que la magnificence et l'esprit le plus inventif peuvent supposer, se trouvait réuni dans leurs amphithéâtres. Là, le génie des beaux-arts étendait toutes ces pompes fastueuses, l'architecture élevait ses superbes édifices, auxquels nous autres, chétifs modernes, nous n'avons rien à opposer, si ce n'est nos théâtres de bois et de carton doré. La sculpture contribuait aussi à embellir ces monuments, et rivalisait avec la peinture, la mécanique et la science de l'harmonie, pour produire cet enthousiasme qui nous est inconnu. Toute cette richesse d'ornements était stable. Mais comment peindrai-je la pompe passagère des jeux? que l'observateur se place au milieu du Colisée, que les murs qui circonscrivent l'arène, avec leurs marbres précieux et leurs somptueuses corniches, lui apparaissent comme aux jours de leur splendeur, le *podium* orné d'élégantes colonnes; tous les gradins revêtus de marbre blanc, recouverts de coussins moelleux et de précieux tapis. C'était surtout sur les galeries que l'architecte répandait toutes les richesses que lui suggérait son talent.

« Souvent les odeurs les plus précieuses étaient versées en pluie fine dans l'enceinte, afin que tous les sens prissent part à ces fêtes enivrantes. On vit un jour Néron, par le caprice d'un luxe inouï, faire tomber, par des ouvertures pratiquées dans le *velarium*, une

pluie de poudre, tantôt de pourpre, tantôt d'argent ou d'or, qui, se répandant sur tous ceux qui étaient présents, sur les animaux, sur les gladiateurs, produisait un effet magique.

« Les spectacles commençaient ordinairement par les jeux des gladiateurs, qui combattaient à pied, et dont les noms étaient aussi variés que leurs armes et leur manière de combattre. D'autres étaient à cheval, d'autres dans des chars. Outre ces jeux, on donnait dans l'amphithéâtre des combats, ou plutôt des chasses d'animaux, qu'on y avait amenés dans de vastes cages de bois et de fer. Quelquefois aussi on les conduisait enchaînés; arrivés dans l'arène, ils étaient abandonnés à toute leur fureur. Toujours on les opposait espèce à espèce; souvent même ils combattaient contre des hommes, nommés pour cette raison *bestiarii*. Mais comme trop peu de gens embrassaient cette dangereuse profession pour pouvoir satisfaire la passion effrénée des Romains pour ce genre de combats, on en fit un supplice infligé à certains criminels. La législation romaine reconnaît un grand nombre de crimes punissables par l'exposition aux bêtes, et nos saintes légendes nous conservent la mémoire de plusieurs milliers de martyrs qui perdirent la vie, victimes de leur foi. C'est alors que la foule put admirer ces héros de la religion chrétienne, de vénérables vieillards qui entraient avec calme dans l'arène, qui s'offraient sans défense à la dent des lions rugissants, et qui leur demandaient instamment d'être broyés par eux comme le pur froment de Jésus-Christ. Mais que disaient ces spectateurs féroces, avides de repaître leurs yeux d'une lutte sanglante, quand tout à coup l'animal, oubliant sa férocité naturelle, venait lécher les pieds du chrétien condamné à mourir; et trompait ainsi l'espoir d'une multitude égarée? Ce miracle, qui suspendait le cours ordinaire des événements, en présence de tant de témoins, ouvrait sans doute les yeux à plusieurs d'entre eux, et s'ils ne comprenaient pas que le seul Dieu véritable pouvait changer l'instinct des tigres et des lions et interrompre les lois de la nature, peut-être au moins concevaient-ils du dégoût pour des fêtes aussi cruelles.

« Après les combats d'animaux, l'arène se changeait quelquefois en un vaste lac. Alors avait lieu un combat naval; puis l'eau s'écoulait par de larges ouvertures, et de nouveaux combats de gladiateurs succédaient aux naumachies. L'eau reparaisait; avec elle

on voyait surgir çà et là des îles et des bois aux masses verdoyantes ; enfin, de somptueux banquets , servis aux spectateurs sous des ombrages qui semblaient devoir être éternels , venaient terminer ces fêtes, dont la durée se prolongeait pendant plusieurs jours.

« Cette gloire du Colisée s'est évanouie comme tant d'autres gloires. Les combats de gladiateurs, institués vers l'an 490 de la fondation de Rome, furent abolis en l'an 404 de J.-C. Un moine, nommé Almachius, mù par un saint zèle, se précipita un jour dans l'arène pour séparer les combattants. Le préteur Alypius assistait aux jeux ; indigné de l'action du moine, il le fit tuer pour avoir mis obstacle à la célébration des exercices ; mais Amalchius fut canonisé, et l'empereur Honorius défendit les combats de gladiateurs.

« Dès-lors, commença pour le Colisée l'époque d'une décadence progressive. La barbarie l'acheva moins par les ravages des ennemis de Rome que par l'époque de renaissance elle-même qui succéda aux fléaux du nord. En effet, quand la capitale du monde commença de respirer après l'expulsion de ses tyrans, tous les seigneurs et même quelques particuliers voulurent se construire des palais ; le Colisée était une immense carrière placée à leur portée. Sans égard pour son ancienne splendeur, pour ses huit siècles d'existence glorieuse, ils l'abattirent en partie et le dépouillèrent impitoyablement. Dieu sait jusqu'où se serait porté un pareil système de déprédation et de destruction sacrilège sans l'intervention du pape Benoît XIV. Pour s'opposer à cet odieux pillage, il plaça une croix dans le centre de l'arène, déclarant vénérable et sacré ce lieu arrosé du sang de tant de martyrs. Grâce à la protection d'un pontife éclairé, ami des arts, grâce au signe sacré de la Rédemption, les ruines du Colisée, sinon le Colisée tout entier, pourront encore exciter l'admiration de nos descendants les plus reculés. »

Cette croix, élevée sur son modeste piédestal, au milieu d'une enceinte immense, ce symbole touchant des souffrances et de la mort, parmi les ruines d'un théâtre où furent poussés tant de cris d'une joie délirante et barbare ; la figure de l'Homme-Dieu qui se sacrifie pour les hommes et pardonne à ses bourreaux, seule subsistante devant ces galeries où bondissaient de fureur cent mille Romains ivres du sang des bêtes et de celui de leurs semblables, font naître dans une âme religieuse une foule de réflexions qui nour-

rissent la piété, et qui donnent à ce vieux monument un intérêt dont il est dépourvu, pour celui qui ne voudrait voir dans le Colisée que des masses de marbre et de pierres entassées avec beaucoup d'art, et qui ne se rappellerait cet amphithéâtre fameux que pour regretter les spectateurs et les jeux qui l'animaient autrefois, sans penser que ce peuple, maître du monde, ce peuple qui payait au poids de l'or des sculpteurs, des peintres et des comédiens, violait, pour satisfaire à ses plaisirs, les premières lois de l'humanité.

A présent, nous allons suivre M. de Chateaubriand lorsqu'il parcourut deux fois le Colisée, en 1804. Alors, dans la force de l'âge, dans toute la maturité de son talent, il emploie, pour décrire ces grandes ruines à son illustre ami, M. de Fontanes, ses pinceaux les plus brillants et toutes les ressources de l'imagination la plus féconde. Après l'artiste et l'historien, c'est le poète qui va parler.

« Dans une belle soirée du mois de juillet, j'étais allé m'asseoir au Colisée sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la passion ; le soleil, qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ses galeries, où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires du haut des massifs de l'architecture. J'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre en voyant déchirer des chrétiens par des lions et des panthères, on n'entendait que les aboiements du chien de l'ermitte qui garde ces ruines. Mais, au moment où le soleil descendit sous l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance, établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion... Je me rappelai que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux édifices de l'Égypte et de Babylone, avaient aussi, dans leur dernière dispersion, bâti cette énorme enceinte ; que le monument sous les voûtes duquel résonnait cette cloche chrétienne, était l'ouvrage d'un empereur païen, marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditation fournis par une seule

ruine, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne de vous ?

« Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison et sous un autre aspect ; j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboïement des chiens, qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, entre des ruines et des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge ; on ne m'a pas répondu. L'ermitage est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des souvenirs récents et douloureux, ont redoublé pour moi la tristesse de cette enceinte, au point que j'ai cru voir les ruines d'un édifice que j'avais admiré, quelques jours auparavant, dans toute sa fraîcheur et dans toute son intégrité. C'est ainsi, mon cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les restes des monuments et des empires, et il ne songe pas qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris. »

La philosophie mélancolique de cette lettre, écrite en 1804, se retrouve encore dans l'ouvrage qu'a publié l'auteur du *Génie du christianisme*, intitulé : *Essai sur la littérature anglaise*. La tristesse de ces réflexions si vraies, mais si peu communes au milieu de l'agitation où nous vivons, nous préparera naturellement à descendre dans cette vieille prison de Rome (Pl. 48), où tant de victimes trouvèrent la fin de leur vie, et qui devint enfin un lieu vénérable par le long séjour et la mort de deux illustres compagnons, défenseurs héroïques de la religion naissante, saint Pierre et saint Paul.

« J'ai précédé lord Byron dans la vie, dit Chateaubriand dans l'ouvrage dont nous parlons ; il m'a précédé dans la mort : il a été appelé avant son tour ; mon numéro primait le sien, et pourtant le sien est sorti le premier. Byron aurait dû rester sur la terre ; le monde me pouvait perdre sans s'apercevoir de ma disparition et sans me regretter.

« Tout ce que j'ai vu passer, ou tout ce qui a passé autour de moi depuis que j'existe, ne se peut dire. Que de tombeaux se sont ouverts et fermés sous mes yeux ! Cent fois, par le soleil ou par la pluie, au bord d'une fosse ouverte, dans laquelle on descendait une



London del.

Italy del.

London sculp.

Rome. Prison Mamertine.

bière avec des cordes, j'ai entendu le râlement de ces cordes ; j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombant sur la bière. A chaque nouvelle pelletée, le bruit creux s'assourdissait et diminuait. La terre, en comblant la sépulture, faisait peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil.

« Au-dessous de l'église de Saint-Pierre-dans-les-Liens, ou de Saint-Joseph, car elle porte ces deux noms, se trouve un cachot bien riche en souvenirs, l'ancien *Carcer Tullianus*, bâti par le roi Tullius Hostilius. On nomme aussi cette prison *Carcere Mamertino* ou *Latomie*¹. On descend par une petite ouverture du pavé de l'église moderne, bâtie au-dessus, dans un caveau ovale de vingt-cinq pieds de long sur dix-huit de large, et treize ou quatorze pieds de haut. Une seconde ouverture conduit à un caveau inférieur, plus petit, très-humide, l'eau suintant du roc dans lequel il est creusé. Ce cachot, plus horrible encore que le précédent, passe pour avoir été bâti par Ancus Martius, quatrième roi de Rome. Le trou que j'aperçus à la voûte servait jadis à descendre les criminels à l'aide de cordes. Là périrent de mort violente, et quelquefois même dans les horreurs de la faim, les ennemis dangereux de Rome, qui paraît n'avoir pas eu, pendant longtemps, d'autre prison d'État. Selon l'histoire, Jugurtha y mourut de faim. En entrant dans cet affreux séjour, il s'était écrié : « O Hercule que ton bain est froid ! » C'est ici encore que Lentulus, Céthégus, Gabinus, Statilius et Cœparius furent étranglés par ordre de Cicéron, comme complices de Catilina ; que Séjan fut tué par ordre de Tibère, et que Simon Bargaras, ou fils de Gioras, chef des Juifs, pris par Titus, perdit la vie. Enfin, selon l'historien Josèphe, on faisait périr en ce lieu les chefs des nations vaincues, après qu'ils avaient orné le triomphe des généraux vainqueurs. Ils y étaient du moins enfermés, jusqu'à ce qu'ils fussent transférés dans une des places fortes de l'Italie, comme il arriva à Syphax, roi de Numidie, et à Persée, roi de Macédoine².

« Une tradition pieuse, d'une origine plus récente, ajoute encore à la célébrité de cette prison. On assure que les apôtres saint Pierre

¹ Carrière, parce qu'elle est taillée dans le roc vif.

² Par un raffinement de cruauté, que les peuples modernes n'ont que trop imité, les criminels enfermés dans la prison Mamertine entendaient les cris et voyaient les souffrances de ceux qui étaient tourmentés et exécutés dans la prison Tullienne.

et saint Paul ont été attachés à la borne qui touche au mur du fond, et qui est entourée de barreaux de fer. On ajoute que, pendant leur emprisonnement, ils convertirent et baptisèrent non-seulement quarante-trois compagnons infortunés de leur captivité, mais encore les geôliers Processus et Martinianus, qui plus tard reçurent le martyre. L'eau dont ils se servirent pour le baptême coulait d'une petite source qui coule encore aujourd'hui du pied de la muraille (Pl. 48), et qui avait jailli miraculeusement, pour la première fois, à l'époque de la captivité des saints Apôtres. » (*L'Italie-Audot, ROME, tome I.*)

Les prisons de Rome et son Colisée nous reportent aux combats sanglants des chrétiens, dont ils furent si souvent les témoins. Nous aimerions aussi à conduire nos lecteurs dans ces vastes catacombes qui reçurent les restes vénérables de tant de martyrs aux jours de la persécution, et nous raconterions en frémissant par quels combats héroïques ils achetaient la gloire qui ne périt jamais; mais nous touchons au terme de notre œuvre, il faut nous arrêter. Qu'on nous permette seulement un rapide exposé de tout ce que la barbarie des Grecs et des Romains inventa, dans un siècle savant et poli, pour ôter la vie à ceux dont le crime était d'aimer leurs frères, de prier pour eux et de les assister de leurs aumônes.

La cruauté raffinée des supplices infligés aux martyrs étonnerait surtout nos bourreaux modernes, aujourd'hui que le supplice capital, dépouillé de toutes les circonstances qui pourraient en augmenter l'horreur, a la rapidité de l'éclair. Pour moi, j'avouerais que le livre m'est quelquefois tombé des mains en parcourant la longue série de tourments inventés par les persécuteurs des chrétiens. On a peine à croire jusqu'où la rage des païens était allée; la haine, une basse jalousie les aveuglait, et leur faisait perdre toute raison et renoncer aux sentiments les plus ordinaires de l'humanité, quand il s'agissait de sévir contre les disciples de Jésus-Christ. Le supplice du chevalet et de la roue, des bains de poix enflammée ou d'huile bouillante, les dents des bêtes féroces, la croix, les scies, la flamme d'un bûcher, les ongles de fer, étaient tour à tour employés pour vaincre la constance des confesseurs: on les étendait nus, pendant l'hiver, sur un étang glacé; puis, pour les faire succomber, des bains d'eau tiède étaient préparés sur la chaussée voisine, en faveur de ceux qui voudraient acheter ce sou-

lagement par l'apostasie. On attachait leur corps aux pieds d'un cheval indompté, ou bien aux cornes d'un taureau furieux; une pauvre mère était condamnée à voir périr ses enfants lentement et sous ses yeux; ou bien un mari sa femme, un père son fils. De faibles et délicates jeunes filles étaient soumises à des tortures dont la plume se refuse à retracer les horreurs, et on les en voyait triompher; elles confondaient leurs bourreaux par leur courage et les lassaient dans ces longs tourments. On a besoin, pour compenser des cruautés si révoltantes, de se rappeler qu'à tous ces tourments, à toutes ces ignominies, les victimes résignées ne répondaient que par des bénédictions. Le premier martyr mourut en pardonnant à ses bourreaux; d'autres priaient pour eux, ou leur offraient, comme un salaire, les dernières pièces de monnaie qu'ils avaient pu conserver; tous, les yeux levés au ciel, mille fois plus heureux que leurs bourreaux, bravant les menaces des empereurs, des proconsuls et de leurs satellites, rendaient leur âme à leur Créateur avec un visage serein, et, chantant des cantiques, semblaient s'envoler vers le ciel, devenu leur patrie. Et parmi le peuple chrétien, quelques fidèles recueillaient pieusement pendant la nuit les os mutilés, les chairs palpitantes des Saints pour leur donner une honorable sépulture; on emportait avec respect des linges teints d'un sang si précieux; on les gardait avec vénération comme de sacrées reliques, et l'on se disait, dans l'intérieur des familles, auprès du foyer domestique, loin de toute oreille suspecte: Dieu seul a pu donner à nos frères ce courage héroïque et cette force indomptable. Prions-le de n'être point exposés à de si grandes tentations, ou qu'il daigne venir à notre secours, si sa volonté sainte est que nous ayons à souffrir comme ceux qui nous ont devancés dans la carrière du martyre.

Il faut encore lire, pour comprendre la force surhumaine que la foi, l'espérance d'une récompense éternelle, donnent aux chrétiens, les incroyables détails que nous ont laissés Eusèbe et Lactance.

« Un grand nombre de chrétiens furent condamnés à mourir, les uns par le feu, les autres par le fer. Il y avait aussi une multitude presque incroyable de chrétiens qui furent liés dans des barques et jetés au fond de la mer. Les prisons, qui ne servaient autrefois qu'à renfermer ceux qui avaient commis des meurtres ou violé la sainteté des tombeaux, furent remplies de personnes innocentes, d'é-

vêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs, de cénobites et de femmes; de sorte qu'il n'y restait plus de place où l'on pût mettre les coupables. Quelqu'un peut-il voir sans admiration la constance invincible avec laquelle ces généreux défenseurs de la religion chrétienne souffrirent les coups de fouet, la rage des bêtes accoutumées à sucer le sang humain, l'impétuosité des léopards, des ours, des sangliers et des taureaux, que les païens irritaient contre eux avec des fers chauds? Une quantité presque innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants méprisèrent cette vie mortelle pour la défense de la doctrine du Sauveur. Les uns furent brûlés vifs et les autres jetés dans la mer, après avoir été déchirés avec des ongles de fer, et avoir souffert toutes sortes de supplices. D'autres présentèrent avec joie leur tête aux bourreaux pour être coupée; quelques-uns moururent au milieu des tourments; quelques-uns furent consumés par la faim; quelques-uns furent attachés en croix, soit dans la posture où l'on y attache d'ordinaire les criminels, ou la tête en bas, et percés avec des clous, et y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils mourussent de faim... Les historiens n'ont point de paroles qui puissent exprimer la violence des douleurs et la cruauté des supplices que les martyrs souffrirent dans la Thébaïde. Quelques-uns furent déchirés jusqu'à la mort par tout le corps avec des têts de pots cassés, au lieu d'ongles de fer. Des hommes furent suspendus par les jambes à des branches d'arbres que l'on avait courbées avec des machines, et écartelés, lorsque ces branches, étant lâchées, reprirent leur situation naturelle. Ces violences furent exercées l'espace de plusieurs années, durant lesquelles on faisait mourir chaque jour, par divers supplices, tantôt dix personnes, tant hommes que femmes, ou enfants, tantôt vingt, tantôt trente, tantôt soixante, et quelquefois même jusqu'à cent. Étant sur les lieux, j'en ai vu grand nombre exécutés à mort dans un même jour, dont les uns avaient la tête tranchée, les autres étaient brûlés vifs. La pointe des épées était émoussée à force de tuer, et les bourreaux, las de tourmenter les martyrs, se relevaient tour à tour. J'ai été témoin de la généreuse ardeur et de la noble impatience des fidèles... Il n'y a point de discours qui soit capable d'exprimer la générosité et la constance qu'ils ont fait paraître au milieu des supplices. Comme il n'y avait personne à qui il ne fût permis de les outrager, les uns les battaient avec des bâtons, les autres avec des baguettes, les autres avec des fouets, les autres avec

des lanières de cuir, et les autres avec des cordes, chacun choisissant, selon ce qu'il avait de malice, un instrument particulier pour les tourmenter. On en attachait quelques-uns à des colonnes, les mains liées derrière le dos, ensuite on leur étendit les membres avec des machines. On les déchira ensuite avec des ongles de fer, non-seulement par les côtés, comme on a coutume de déchirer ceux qui ont commis un meurtre, mais aussi par le ventre, par les cuisses et par le visage. On en suspendait quelques-uns par la main au haut d'une galerie, de sorte que la violence avec laquelle leurs nerfs étaient tendus leur était plus sensible qu'aucun autre supplice n'aurait pu l'être. On les attachait quelquefois à des colonnes les uns vis-à-vis des autres, sans que leurs pieds touchassent à terre, tellement que la pesanteur de leur corps serrait extrêmement les liens par où ils étaient attachés. Ils étaient dans cette posture contrainte, non-seulement pendant que le juge parlait ou les interrogeait, mais presque durant tout le jour.

« Les uns eurent les membres coupés avec des haches, comme en Arabie ; les autres eurent les cuisses coupées, comme en Cappadoce ; les autres furent pendus par les pieds et étouffés à petit feu, comme en Mésopotamie ; les autres eurent le nez, les oreilles, les mains et les autres parties du corps coupées. » (EUSÈBE.)

« Parlerai-je des jeux et des divertissements de Galère ? Il avait fait venir de toutes parts des ours d'une grandeur prodigieuse et d'une férocité pareille à la sienne. Lorsqu'il voulait s'amuser, il faisait amener quelques-uns de ces animaux, qui avaient chacun leur nom, et leur donnait des hommes plutôt à engloutir qu'à dévorer ; et quand il voyait déchirer les membres de ces malheureux, il se mettait à rire. Sa table était toujours abreuvée de sang humain ; le feu était le supplice de ceux qui n'étaient pas constitués en dignité. Non-seulement il y avait condamné les chrétiens, il avait de plus ordonné qu'ils seraient brûlés lentement. Lorsqu'ils étaient au poteau, on leur mettait un feu modéré sous la plante des pieds, et on l'y laissait jusqu'à ce qu'elle fût détachée des os. On appliquait ensuite des torches ardentes sur leurs membres, afin qu'il n'y eût aucune partie de leur corps qui n'eût son supplice particulier. Durant cette effroyable torture, on leur jetait de l'eau sur le visage, et on leur en faisait boire, de peur que l'ardeur de la fièvre ne hâtât leur mort, qui pourtant ne pouvait être différée

longtemps; car, quand le feu avait pénétré toutes leurs chairs, il s'insinuait jusqu'au fond de leurs entrailles. Alors on les jetait dans un grand brasier pour achever de brûler ce qui restait encore de leur corps. Enfin on réduisait leurs os en poudre, et on les jetait dans la rivière ou dans la mer. » (LACTANCE.)

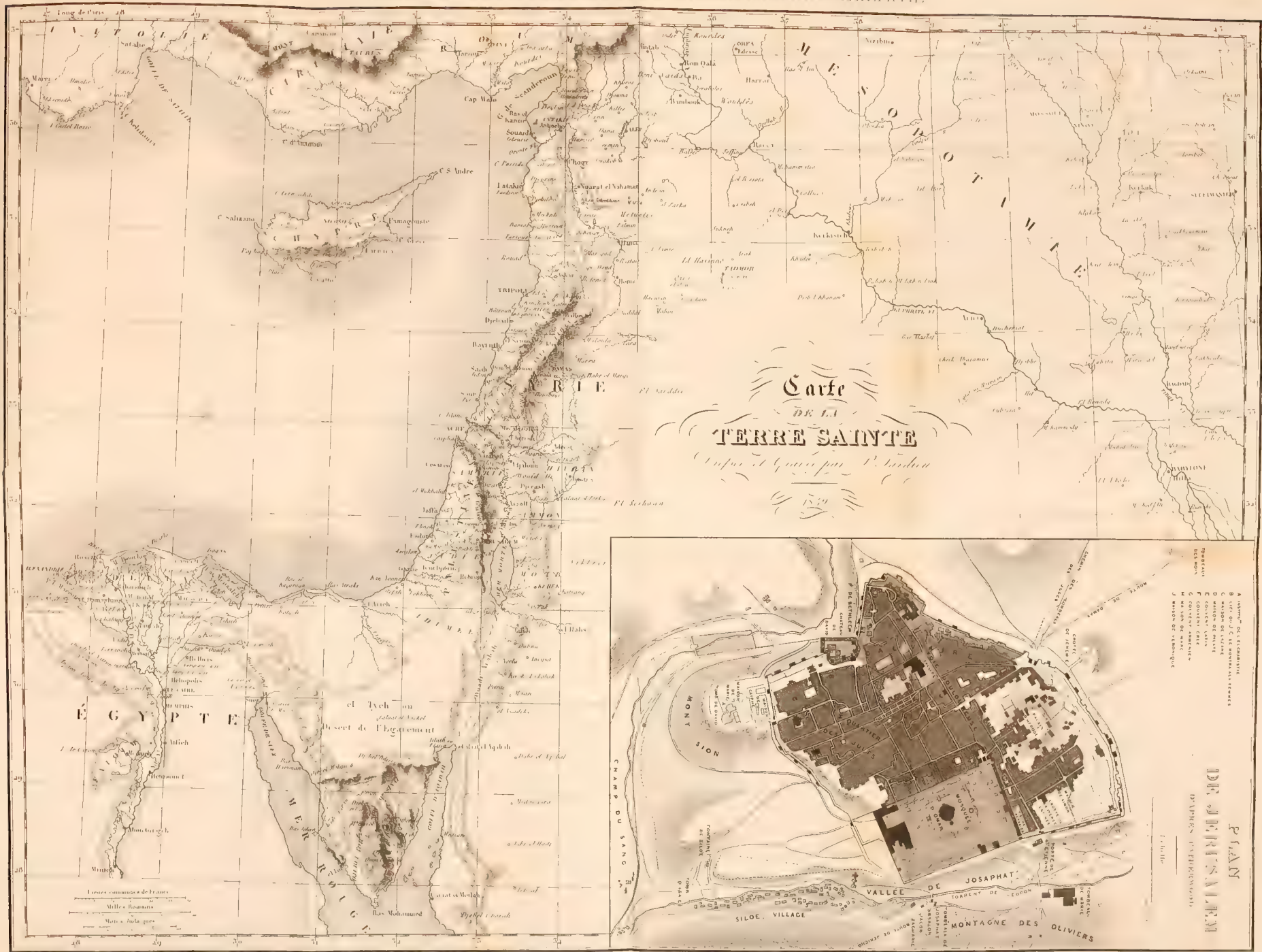
CONCLUSION.

Et moi, qui me suis plu à retracer quelques-unes des scènes dont la Terre-Sainte fut le théâtre, à décrire les monuments pieux qui subsistent encore sur ce sol sacré; lieux pleins d'enchantement pour les âmes éclairées de la foi, où l'on marche à travers les miracles, où il vous semble entendre encore la parole de l'Homme-Dieu et des pêcheurs qui ont évangélisé cette contrée, me sera-t-il donné, puisque les années qui pèsent sur ma tête m'empêchent d'accomplir, comme ceux que j'ai pris pour guides dans cet ouvrage, le grand pèlerinage de Jérusalem, d'aller du moins me prosterner au tombeau des Apôtres, de toucher avec respect les liens qui les ont retenus captifs dans leur prison, de monter les degrés de l'échelle sainte, de visiter, une lampe à la main, les catacombes des martyrs, et d'assister à quelque-une de ces grandes solennités, dont la pompe, la gravité, et surtout la présence du vieillard vénérable, du pontife qui les préside avec ses vêtements blancs et sa triple couronne, redoublent la piété de la foule immense pressée dans les admirables basiliques où elles sont célébrées, et commandent le respect à ceux-là même qui professent une religion différente? J'avais déjà mis un pied dans l'Italie: déjà Milan, la ville de saint Ambroise et de saint Charles Borromée, la ville où s'élève cette belle cathédrale toute de marbre, chargée de trois mille statues, m'avait apparu sous un ciel bleu; et je voyais déjà Rome, avec ses souvenirs historiques et profanes; la Rome des premiers âges du christianisme; la Rome du moyen âge, imprimant le mouvement religieux à l'Europe au temps des croisades; la Rome de la Renaissance, donnant le signal aux savants, aux peintres, aux

statuaires, aux architectes; et enfin la Rome toute moderne, gardant, en dépit des triples attaques du pouvoir, de la philosophie, et de l'indifférence, plus redoutable encore, une puissance morale au-dessus de toutes les puissances militaires et politiques. Mais les affections de la famille, mais les charmes de la patrie et du foyer domestique, ne me laissèrent séjourner que peu d'instantans dans la capitale de la Lombardie, et je regagnai les Alpes, remettant à d'autres temps le voyage de Rome, doux rêve de toute ma vie!



A E PIANO



Carte
DE LA
TERRE SAINTE

Super et Quasi per P. Jordan

1829

- A Murus Dei Templi
- B Locus C. de Sion
- C MURUS DEI
- D MURUS DEI
- E MURUS DEI
- F MURUS DEI
- G MURUS DEI
- H MURUS DEI
- I MURUS DEI
- J MURUS DEI

P. PLAN
DE GERUSALEMME
D'APRES L'ENQUETE

A. P. ... B. ... C. ... D. ... E. ... F. ... G. ... H. ... I. ... J. ...

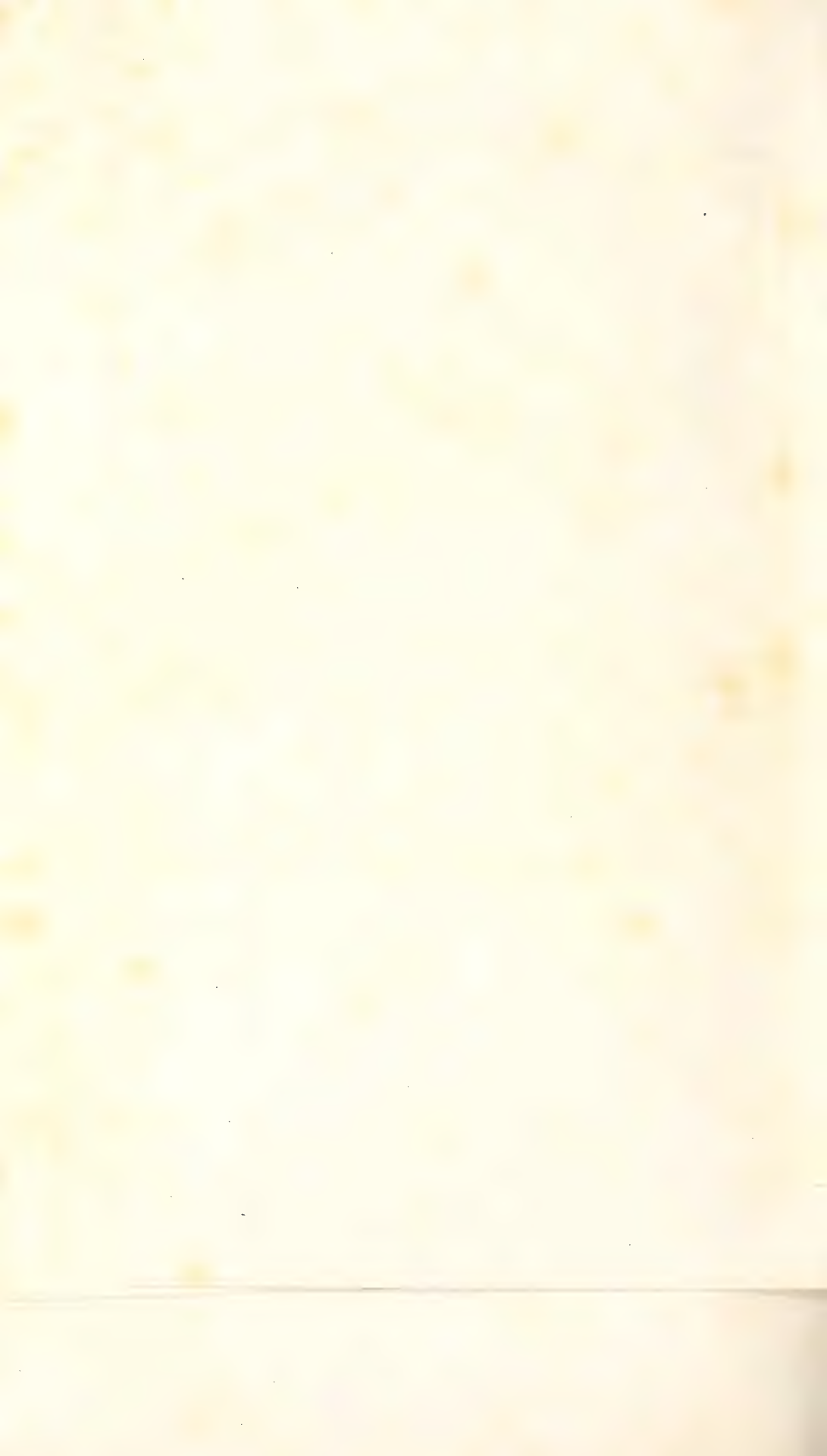


TABLE DES GRAVURES.



Planches.	Pages.
1. Jaffa	9
2. Ascalon	15
3. Jérusalem, vue générale prise du mont des Oliviers.	29
4. Jérusalem, murs d'enceinte.	31
5. Une rue de Jérusalem.	38
6. Mosquée d'Omar, sur l'emplacement du temple de Salomon.	41
7. Terrasse et chaire de la mosquée d'Omar.	53
8. Église du Saint-Sépulcre.	55
9. Jérusalem, Saint-Sépulcre.	68
10. Jérusalem, rues voûtées	78
11. Jérusalem, intérieur de la porte d'Or.	80
12. Jérusalem, près la porte de Saint-Étienne	82
13. Mont Sion, mosquée de David.	90
14. Jardin des Oliviers.	96
15. Vallée de Josaphat.	103
16. Jéricho.	108
17. Samarie	116
18. Bords du Jourdain.	122
19. Nazareth.	133
20. Bethléem.	138
21. Bethléem, chapelle de la Nativité, à placer en frontispice.	150
22. Cana.	161
23. Tibériade et la mer de Galilée.	164
24. Mont Thabor.	172
25. Vue prise du mont Liban.	179
26. Mont Liban, cèdres.	189
27. Marche nuptiale au mont Liban.	199
28. Chemin du Sinaï, monastère de Sainte-Catherine.	202

Planches.	Pages.
29. Désert du Sinai.....	213
30. Sommet du Sinai.....	215
31. Le Nil, les Pyramides, emplacement de Memphis.....	232
32. Thèbes, temple et statue de Memnon.....	234
33. Babylone.....	240
34. Ninive, à présent Moussoul.....	250
35. Tyr.....	256
36. Sidon.....	267
37. Laodicée.....	274
38. Antioche.....	276
39. Damas.....	286
40. Chypre.....	295
41. Corinthe.....	299
42. Éphèse.....	305
43. Milet.....	311
44. Patmos.....	316
45. Rhodes.....	318
46. Forum romanum.....	327
47. Colisée.....	330
48. Prison Mamertine.....	338

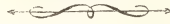


TABLE.



Aperçu géographique, coup-d'œil religieux. Page 1

CHAPITRE I.

Jaffa. — Souvenirs de saint Louis et de Napoléon. — Monastère des Pères de Terre-Sainte. — Femmes voilées. — Aumônes des Pèlerins. — Ruines d'Ascalon. — Ramla. — Route de Jérusalem. 9

CHAPITRE II.

Habitants de Jérusalem. — Des pèlerinages actuels à Jérusalem. — Montagne des Oliviers. — Jérusalem, vue du haut de cette montagne. — Murs de Jérusalem. 18

CHAPITRE III.

Maison du gouverneur à Jérusalem. — Autorité despotique du pacha de Damas et de ses délégués. — Condition malheureuse des Pères de Terre-Sainte. — Temple de Salomon; sa magnificence. — Mosquée d'Omar. — Vue intérieure de ce monument. — Les mahométans peuvent seuls y pénétrer. 37

CHAPITRE IV.

Chaire de la mosquée d'Omar. — Chaires des églises chrétiennes. — Vue extérieure du Saint-Sépulcre. — Relation de l'incendie qui le consuma en 1808. — Rebâti par les Grecs. — Stations et calvaires. — Mont Valérien, près Paris. — La folie de la Croix. — Réflexions sur les monuments de ce genre. 53

CHAPITRE V.

Intérieur du Saint-Sépulcre. — Description par MM. de Chateaubriand, Lamar tine et Dom Gérard. — Les croisés au Saint-Sépulcre. — Témoignage des Évangélistes en faveur de la résurrection du Sauveur. — Rues voûtées à Jérusalem. 67

CHAPITRE VI.

Porte d'Or. — Entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem. — Porte de Saint-Étienne. — Martyre de ce diacre. — Piscine de Bethesda ; guérison du paralytique. — Tombeau de la sainte Vierge. — Histoire abrégée de sa vie. 80

CHAPITRE VII.

Mont Sion. — David y composa ses sublimes cantiques. — C'est le lieu de sa sépulture. — Le saint Cénacle. — Maison où se trouvaient réunis les Apôtres le jour de la Pentecôte. 89

CHAPITRE VIII.

Vallée de Josaphat. — Son aspect physique. — Sentiments de tristesse et de terreur qu'elle inspire. — Torrent de Cédron. — Tombeaux de Josaphat, d'Absalon, etc. — Jéricho ancienne et moderne. — Ses roses et son baume. — Le Samaritain. 103

CHAPITRE IX.

Ville et royaume de Samarie. — Notice sur les anciens Samaritains. — Entretien de Jésus avec la Samaritaine, près du puits de Jacob. — Mémoires de M. de Sacy sur l'état actuel des Samaritains. — Le Jourdain. — Sa description par divers auteurs modernes. — Baptême de Cymodocée. — Strophes de lord Byron sur le Jourdain. 146

CHAPITRE X.

Nazareth. — Saint Louis la visitant en 1251. — Divers monuments qui rappellent le séjour de la Sainte Famille dans cette ville. — Église. — Paroles de l'Ange à la Vierge. — Environs de la ville. — Bethléem. — Hymnes et cérémonies du jour de Noël. — Grotte de saint Jérôme. — Bergers actuels de Bethléem. — Dom Géramb à Bethléem. 133

CHAPITRE XI.

Bethléem. — Intérieur de l'église. — Voyage de M. de Lamartine à Bethléem. — Messe de minuit. — Semaine de Noël à Madrid. — Cana. — Noces de Cana. 150

CHAPITRE XII.

Lac de Tibériade. — Bataille de Tibériade perdue par Lusignan. — Souvenirs religieux sur les bords de ce lac. — Mont Thabor. — Transfiguration. — Tableau de Raphaël. — Les croisés au mont Thabor. — Bataille du mont Thabor, en 1799. 164

CHAPITRE XIII.

Aperçu général du Liban. — Ses pentes et ses collines. — Une vallée du Liban. — Ses nombreux monastères. — Celui de Saint-Antoine. — Les cèdres. — Habitants du Liban. — Lady Stanhope. 179

CHAPITRE XIV.

Respect des Maronites pour les prêtres et les religieux. — Cortège nuptial d'un prince de la nation des Druzes. — Pélerinage de Dom Géramb au mont Sinaï. — Monastère de Sainte-Catherine. — Buisson ardent. — Chapelle de Sainte-Catherine. — Pélerinage des Grecs et des Cophtes au mont Sinaï. 197

CHAPITRE XV.

Aumônes des religieux du mont Sinaï. — Leur bibliothèque. — Copie de l'édit de Mahomet adressé à tous les chrétiens. — Ascension au mont Sinaï. — Élie au mont Sinaï. — Sommet du mont Sinaï. — La gloire de Dieu. — Rocher frappé par Moïse. — Le mont Horeb. — Les hautes montagnes favorables à la méditation. 211

CHAPITRE XVI.

Aperçu général de l'Égypte. — Le Nil. — Embarquement de saint Louis pour Damiette. — Bouches du Nil, près Rosette. — Fertilité de l'Égypte. — Pyramides. — Memphis. — Thèbes; l'armée française devant ses ruines. — Statue renversée de Memnon. — La Thébaïde; ses solitaires. 224

CHAPITRE XVII.

Babylone. — Captivité des Juifs. — Punition de Nabuchodonosor. — Prédiction de la destruction de Babylone. — Triomphe de Cyrus. — Ruines de Babylone. — Ninive. — Histoire de Jonas. — Destruction de Ninive. — Passage de l'oraison funèbre de Louis XV où l'orateur fait allusion à cette ville. 240

CHAPITRE XVIII.

Tyr. — Son commerce maritime. — Punition de son impiété. — Attaquée par Alexandre. — Son état depuis l'avènement de Jésus-Christ. — Défendue glorieusement par les croisés. — Son état actuel. — Son archevêque en 1821. — Sidon. — Notice historique. — Abdolonyme. — Destruction de Sidon prédite par Isaïe. — La Cananéenne. 256

CHAPITRE XIX.

Mission des Apôtres. — Laodicée aux premiers jours du christianisme et à l'époque où nous nous trouvons. — Antioche, visitée par Paul et par Barnabé. — Martyre de saint Lucien; histoire de Macédoine. — Saint Jérôme, ordonné prêtre à Antioche. — Description de cette ville. — Bataille d'Antioche, gagnée par les croisés. — Découverte de la sainte lance. 273

CHAPITRE XX.

Damas avant Jésus-Christ. — Conversion de saint Paul. — Bataille sous les murs de Damas. — Aspect de Damas en 1832. — Chypre. — Notice historique. — Séjour de saint Paul à Chypre. — Époque des croisades. — Dom Géramb à Chypre. 286

CHAPITRE XXI.

Corinthe. — Prédications de saint Paul aux Corinthiens. — Corinthe en 1806 ; en 1834. — Éphèse. — Notice historique. — Séjour de saint Paul. — Tumulte excité par les orfèvres. — Dernières actions de saint Jean. — Mort de Marie.	299
---	-----

CHAPITRE XXII.

Notice historique et géographique sur Milet. — Prédication de saint Paul. — État actuel de Milet.	311
---	-----

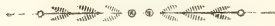
CHAPITRE XXIII.

Passage de saint Paul à Rhodes. — Rhodes défendue par les chevaliers de Malte. — Prise par Soliman. — Rhodes en 1806 et 1831. — Rome. — Première vue de cette ville. — Saint Pierre et saint Paul, martyrs dans cette ville. — Forum romanum.	318
---	-----


CHAPITRE XXIV.

Le Colisée. — Spectacles donnés aux Romains. — Sa destruction successive. — Croix érigée au milieu de l'enceinte pour conserver ce monument. — Sa description par M. de Chateaubriand. — Prison Mamertine. — Les martyrs et leurs supplices. — Conclusion.	331
--	-----

Conclusion.	314
-------------	-----





The image shows a full-page view of marbled paper with a complex, organic pattern of dark green and black veins on a lighter, yellowish-green background. The pattern resembles a dense network of interconnected cells or a natural stone texture.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2002

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111



LIBRARY OF CONGRESS



0 010 173 895 4